

les bijoux du soleil :magie irlandaise 1

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



NOËLA ROBERTS

Magie islandaise - 1

Les bijoux du soleil

ROMAN



Amour et Destin



NORA ROBERTS

Magie islandaise - 1

Les joyaux du soleil

ROMAN

Amour et Destin



Nora roberts

Magie irlandaise -1

Les joyaux du soleil

Résumer :

En débarquant en Irlande, Jude Murray est instantanément séduite par la lumière et les paysages de la terre de ses ancêtres.

Durement éprouvée par son divorce, elle a besoin de quelques mois de calme pour faire le point sur sa vie. Ardmore, petit village de pêcheurs, est le lieu idéal pour se ressourcer. Aucun guide touristique ne mentionne les fantômes locaux : la belle lady Gwen et son amant Carrick, qui tentent en vain de se rejoindre depuis plus de trois cents ans. Pourtant, tout le monde ici y croit dur comme fer, et Jude commence à se demander si elle-même ne les a pas aperçus le jour de son arrivée. Tant mieux, cela ajoute au pittoresque de son séjour ! Mais le principal point d'attraction du village est le pub Gallagher. Une ambiance chaleureuse, des soirées où l'on chante et danse, avec des musiciens venus de Galway ou de plus loin encore. Et surtout, le bel Aidan Gallagher, féru de folklore et qui raconte si bien les vieilles légendes irlandaises...

De toute évidence, elle avait perdu la tête.

Il y avait d'ailleurs longtemps qu'elle aurait dû le deviner.

N'était-elle pas psychologue ?

Sa folie s'était manifestée par les symptômes habituels : nervosité, tendance à s'emporter pour un rien, rêvasseries sans fin, pertes de mémoire. Sans oublier un manque total de motivation et d'énergie.

— Allons, Jude, ressaisis-toi, lui disaient ses parents.

Ses collègues lui jetaient des regards compatissants ou, pire, légèrement dégoûtés. Elle en était venue à détester son métier, ses étudiants, et à critiquer sans cesse ses amis, sa famille, les autres professeurs et ses supérieurs hiérarchiques.

Tous les matins, sortir du lit et s'habiller pour une nouvelle journée de travail lui paraissait aussi insurmontable que d'escalader une montagne aux parois vertigineuses -montagne sur laquelle elle n'avait plus aucune envie de mettre les pieds, car le simple fait de la regarder lui donnait le vertige.

Puis elle avait commis un acte irréfléchi et impulsif : un beau matin, la très raisonnable Jude Frances Murray, rameau solide de la branche des Murray de Chicago, la fille sage et dévouée de Linda et John K. Murray, avait lâché son boulot.

Elle n'avait pas pris quelques semaines de congé, ni même une année sabbatique. Non, elle avait carrément donné sa démission, et en plein milieu d'un semestre.

Le pire était que sa décision l'avait surprise autant que le doyen, ses collègues et ses parents.

Avait-elle eu une réaction semblable, deux ans plus tôt, lors de son divorce ? Non, pas du tout. Elle s'était sagement cramponnée à sa routine, sans renâcler, même lorsqu'elle se traînait chez son avocat et qu'elle se pliait scrupuleusement aux corvées qui marquaient la fin de son union avec William.

Union qui n'en avait guère été une, et dont la rupture ne lui avait causé que peu de tracas. Huit mois de mariage, ce n'était rien, ou presque. Cela n'engendrait pas de déchirements tumultueux et passionnés.

La passion, voilà ce qui lui avait manqué, se dit-elle. Si elle en avait montré un peu, William ne l'aurait pas quittée pour une autre femme avant que son bouquet de mariée n'ait eu le temps de se faner.

Mais à quoi bon ressasser ses défauts ? Elle était comme ça.

Ou plutôt, elle l'avait été, rectifia-t-elle. Car Dieu seul savait ce qu'elle était à présent. La vie l'avait poussée inexorablement jusqu'à l'extrême bord d'une falaise, où elle avait baissé les yeux et découvert soudain l'océan d'ennui et de monotonie qu'était Jude Murray. Terrifiée, elle avait tourné les talons et s'était enfuie en hurlant.

Et tout cela ne lui ressemblait vraiment pas. A cette pensée, son cœur s'emballa. Allait-elle succomber à un infarctus, maintenant ? Ce serait le bouquet !

Une universitaire américaine meurt au volant de sa Volvo de location...
Cette étrange nécrologie paraîtrait sans doute dans *l'Irish Times*, le journal favori de sa grand-mère. Mourir sur la voie publique était inconvenant, songeraient ses parents.

Ils seraient tristes, certes, mais surtout perplexes. Pour commencer, pourquoi leur fille avait-elle échangé une bonne situation et un charmant appartement avec vue sur le lac contre un séjour en Irlande ? Ils devaient probablement y voir l'influence de Granny.

Et ils avaient raison. D'ailleurs, en ce qui concernait Jude, ils avaient toujours eu raison, depuis le jour où ils l'avaient conçue lors d'ébats de bon aloi, un an exactement après leur mariage. Car Jude était convaincue que ses parents n'avaient jamais fait l'amour que de façon distinguée et élégante, selon une chorégraphie rigoureuse semblable à celle des ballets classiques dont ils raffolaient.

Bon sang ! Qu'est-ce qu'elle fabriquait là, assise dans une Volvo de location, devant un volant placé du mauvais côté, à imaginer ses parents en train de faire l'amour ?

Elle se frotta les yeux jusqu'à ce que l'image s'efface.

Encore un symptôme de folie, conclut-elle, en inspirant deux fois de

suite pour s'oxygéner le cerveau.

Tout bien réfléchi, elle avait le choix entre deux possibilités.

La première était de sortir ses valises de la voiture, de rentrer dans l'aéroport de Dublin, de rendre les clés de la Volvo à l'employé aux cheveux carotte et au grand sourire et de prendre une place sur un vol de retour.

Son portefeuille d'actions lui permettrait de vivre décemment avant de trouver un nouveau travail. Elle avait loué son appartement pour six mois à un couple charmant, mais Granny l'accueillerait volontiers.

Et celle-ci poserait sur elle ce regard déçu qui disait : «Jude chérie, tu t'approches toujours de ce que tu désires vraiment, puis tu t'arrêtes. Pourquoi ne peux-tu jamais faire le dernier pas

? »

— Je ne sais pas, je ne sais pas.

Jude enfouit son visage dans ses mains.

— Venir en Irlande, c'était ton idée, pas la mienne, gémit-elle. Que vais-je faire pendant six mois dans le cottage de la colline aux fées ? Je ne sais même pas conduire cette fichue bagnole !

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, bourdonner dans ses oreilles. Avant que la première ne tombe, elle inspira à fond, ferma les yeux et s'exhorta au calme. Les crises de larmes, les accès de colère, les jurons, tout cela était terriblement vulgaire et ne menait à rien. Elle refusait de se comporter ainsi. Son éducation le lui interdisait.

— Bouge-toi un peu, Jude, espèce d'idiote pathétique. Parler toute seule et pleurer dans cette maudite Volvo n'arrangera rien.

Elle inspira de nouveau et se redressa.

— Deuxième possibilité, marmonna-t-elle. Achever ce que tu as commencé.

Elle démarra et, tout en priant le ciel de ne tuer personne durant le trajet, elle quitta le parking.

Pour ne pas crier de frayeur en arrivant aux innombrables ronds-points que semblaient affectionner les Irlandais, elle se mit à chanter et ne s'arrêta plus. Elle confondit régulièrement droite et gauche, crut

une demi-douzaine de fois qu'elle allait écraser des passants innocents, mais s'égosilla à perdre haleine.

De Dublin au comté de Waterford, tout y passa : airs d'opéra, chansons à boire irlandaises et, après une collision évitée de justesse à la sortie de Carlow, *Brown Sugar*, qu'elle hurla si fort que Mick Jagger en aurait blêmi.

Ensuite, il y eut une accalmie. Ses chants avaient peut-être incité le dieu des voyageurs à réduire le nombre de voitures qui venaient en sens inverse, à moins que ce ne fût un effet des nombreux sanctuaires dédiés à la Vierge Marie qui se dressaient sur le bas-côté. En tout cas, la circulation se raréfia, et Jude commença à se détendre. Pour un peu, elle aurait pris plaisir au voyage.

Les collines vertes se succédaient, et à l'horizon se profilait la masse sombre des montagnes. De légers nuages voilaient le ciel bleu par endroits, noyant le paysage dans une lumière diffuse digne du pinceau d'un maître.

Jude, qui jetait de brefs coups d'œil à la campagne environnante, se sentait émue par tant de beauté.

Des murs croulants ou des rangées d'arbres chétifs délimitaient les champs, dans lesquels vaches et moutons paissaient paisiblement. Des silhouettes juchées sur des tracteurs allaient et venaient. Parfois, une maison blanche surgissait au milieu d'un jardin fleuri, au fond duquel du linge séchait dans la brise.

Puis, telle une apparition, une abbaye en ruine dressa son clocher décapité sur le ciel.

« Qu'éprouverais-tu, se demanda Jude, si tu montais ces marches patinées par le temps ? Penserais-tu aux milliers de pieds qui les ont foulées au cours des siècles ? Serais-tu capable, comme Granny s'en vante, d'entendre les chants et les prières, le fracas des armes, les pleurs des femmes et les rires des enfants depuis longtemps disparus ? »

Elle ne croyait pas à ce genre de chose, bien sûr, mais ici, dans cette lumière diaphane, cela semblait presque possible.

Alternant grandeur déchue et charmante simplicité, le paysage offrait à la voyageuse ses toits en chaume, ses croix en pierre, ses châteaux et ses villages aux ruelles étroites et aux panneaux écrits en gaélique.

Soudain, Jude aperçut un vieil homme et son chien, qui marchaient dans l'herbe haute du bascôté. Tous deux portaient de jolis petits chapeaux marron. Le tableau qu'ils composaient frappa la jeune femme, qui garda cette image en tête un long moment.

Son esprit se mit à vagabonder. L'homme se promenait tous les jours avec son chien, qu'il pleuve ou qu'il vente, imagina-t-elle, puis il rentrait prendre le thé dans un cottage entouré d'un jardin fleuri. Le chien devait passer plus de temps devant la cheminée, roulé en boule aux pieds de son maître, que dans sa niche.

Elle éprouva brusquement le désir de mener cette vie-là, d'avoir un chien qui l'accompagnerait partout, de marcher jusqu'à ce qu'elle en ait assez, puis de rester assise jusqu'à ce qu'elle ait envie de se lever. Une vie où elle ferait ce qu'elle voulait, quand elle le voulait, à son rythme, sans personne pour lui dicter sa conduite. Cette liberté toute simple, quotidienne, elle ne la connaissait pas. Mais elle craignait de la trouver, d'en goûter la saveur, puis de la perdre à jamais.

La route serpentait le long de la côte. De temps à autre, Jude entrevoyait la mer, bleu vif lorsqu'elle se détachait sur l'horizon, gris-vert quand elle s'engouffrait dans une anse sablonneuse.

À mesure qu'elle avançait, la tension la quittait peu à peu.

Ses mains se décrispaient sur le volant. Elle reconnaissait l'Irlande que lui avait décrite sa grand-mère, avec ses couleurs, ses paysages sereins, ses lieux évocateurs de tragédies passées.

Si elle s'était enfin décidée à venir, c'était pour retrouver ses racines, avant de repartir de l'autre côté de l'Atlantique.

Elle se réjouissait à présent de ne pas avoir renoncé à entreprendre ce voyage. N'avait-elle pas parcouru la plus grande partie du trajet sans mésaventure ? Avoir fait trois fois le tour d'un rond-point dans la ville de Waterford et avoir évité de peu un car rempli de touristes terrifiés n'avait aucune importance.

Tout le monde s'en était sorti sain et sauf, finalement.

À en croire les panneaux, elle était presque arrivée à Ardmore, le village le plus proche du cottage. C'était là qu'elle ferait ses courses, lui avait dit sa grand-mère, qui lui avait également donné une liste impressionnante de noms de parents éloignés et de vieux amis à qui elle devait impérativement rendre visite. Mais ça attendrait, décida Jude.

« Imagine un peu, songea-t-elle, pouvoir se taire plusieurs jours de suite ! Ne plus être harcelée de questions par les étudiants, ne plus avoir à bavarder de tout et de rien lors des réceptions organisées à l'université, ne plus se soumettre à des horaires imposés par d'autres ! »

Mais, après quelques minutes de joie, la panique lui serra le cœur. Qu'allait-elle faire, grands dieux, durant six mois ?

Rien ne l'obligeait à rester six mois, se rappela-t-elle. On ne l'arrêterait pas à la douane si elle repartait au bout de six semaines ou de six jours.

Jude était assez lucide sur elle-même et assez bonne psychologue pour savoir que son principal problème était qu'elle n'arrivait pas à se montrer à la hauteur de ses espoirs.

Mais, même si elle était plus douée pour la théorie que pour l'action, elle s'emploierait à corriger ce travers, au moins pour la durée de son séjour en Irlande, se dit-elle.

Rassérénée, elle alluma la radio. Un flot de gaélique en surgit. Ahurie, elle tripota les boutons pour trouver une station anglaise, si bien qu'elle rata l'embranchement qui menait vers la colline de la tour ronde, où était situé son cottage, et poursuivit jusqu'à Ardmore.

Elle venait de réaliser son erreur quand le ciel chargé de nuages s'ouvrit, comme si quelque géant y avait planté son couteau. La pluie se mit aussitôt à crépiter sur le toit de la voiture et à ruisseler sur le pare-brise.

Elle s'arrêta sur le bas-côté et attendit que l'orage se calme.

La mer, toute proche, se ruait en grondant sur la grève. Le vent secouait les vitres de la Volvo et s'insinuait dans l'habitacle en gémissant.

Ce n'était pas ainsi que Jude avait imaginé son arrivée. Elle s'était vue déambulant dans le village, découvrant ses maisons charmantes, ses pubs bondés et enfumés, marchant sur la plage dont sa grand-mère lui avait parlé, grimpant sur les falaises abruptes et se promenant dans les prés verdoyants. Tout cela sous le soleil d'un après-midi lumineux, avec des villageoises qui portaient des bébés aux joues roses et des hommes qui soulevaient leur casquette à son passage.

Mais c'était la tempête qui l'accueillait. Dans le village, les rues balayées par le vent étaient désertes. Peut-être n'y avait-il plus un seul habitant, se dit-elle. Peut-être l'Apocalypse s'était-elle déchaînée à son insu.

Bon, la voilà qui tombait dans un autre de ses travers : une imagination débordante qu'il lui fallait régulièrement maîtriser.

Bien sûr que des gens vivaient là. Ils avaient seulement la sagesse de ne pas sortir sous la pluie. Ils habitaient de pittoresques cottages aux jardins emplis de fleurs, fleurs qui étaient malheureusement en train de recevoir une bonne raclée.

Elle reviendrait au village quand il ferait beau, décidât-elle.

Pour l'instant, elle était fatiguée, un début de migraine lui martelait les tempes, et elle n'avait qu'une envie : se mettre à l'abri et au chaud.

Elle démarra et roula lentement, de peur de rater l'embranchement. Elle ne réalisa qu'elle se tenait sur le mauvais côté de la route que lorsqu'une voiture arriva face à elle, klaxonna et fit une embardée pour la contourner.

Grâce au ciel, cela ne l'empêcha pas de repérer le croisement. Vu la masse de pierre qui se dressait sur la colline, il était étonnant qu'elle l'ait raté la première fois. L'immense tour ronde montait la garde près des ruines de la cathédrale Saint-Declan et des tombes aux stèles renversées.

Un bref instant, Jude crut apercevoir la silhouette d'un homme, dont les vêtements étrangement argentés luisaient sous la pluie. Que faisait cet individu déguisé en chevalier sur la colline ? Stupéfaite, elle cligna des yeux et faillit basculer dans le fossé. Le cœur battant, les mains tremblantes, elle s'arrêta et scruta la pénombre, mais ne vit rien d'autre que la tour, les ruines et les tombes.

Il n'y avait jamais eu personne, se sermonna-t-elle. Qui traînerait dans un cimetière en plein orage ? Elle était épuisée, voilà tout, et ses yeux lui jouaient des tours. Elle avait réellement besoin de s'abriter au chaud et de reprendre ses esprits.

La route se changea bientôt en un chemin boueux bordé de haies. La voiture tressautait brutalement d'ornières en nids-de-poule. Plus Jude avançait, plus la pluie s'intensifiait, et plus le ciel s'assombrissait. De toute évidence, elle s'était perdue.

Mieux valait faire demi-tour dès que possible et regagner le village. Elle trouverait sûrement un café où se réfugier, et il y aurait bien une bonne âme pour prendre pitié d'une Américaine égarée.

Un muret en pierre recouvert de mûriers, qui aurait été charmant en toute autre occasion, s'ouvrit soudain sur une brèche étroite : le début d'une allée. Hélas, le temps qu'elle s'en aperçoive, Jude l'avait dépassée, et elle se sentait incapable de manœuvrer dans la boue pour revenir sur ses pas.

La route était de plus en plus mauvaise. A bout de nerfs, frigorifiée, elle envisagea même de s'arrêter et d'attendre que quelqu'un passe et lui indique comment retrouver la route de Dublin.

Une seconde brèche apparut soudain, lui arrachant un grognement de soulagement. Elle coupa le moteur et posa brièvement la tête sur le volant. Elle était perdue, affamée, épuisée, et sa vessie avait déclenché le signal d'alarme. Il lui fallait malgré tout sortir sous la pluie battante et frapper à la porte d'inconnus. Si on lui annonçait que son propre cottage était à plus de trois minutes d'ici, elle devrait demander la permission d'utiliser les toilettes.

Les Irlandais étant réputés pour leur sens de l'hospitalité, elle supposait qu'on ne lui fermerait pas la porte au nez.

Néanmoins, elle ne voulait pas avoir l'air trop hagard. Elle se regarda dans le rétroviseur et vit que ses yeux, d'ordinaire d'un vert serein, avaient une expression hébétée peu engageante.

L'humidité avait fait friser ses cheveux, les transformant en une sorte de toison hirsute. Son teint livide trahissait son anxiété et sa fatigue, mais elle n'avait pas le courage de sortir sa trousse de maquillage pour redonner un peu de couleur à ses joues.

Un sourire forcé parvint à révéler ses fossettes.

Malheureusement, avec sa bouche un peu trop grande, cette tentative relevait plutôt de la grimace. Sachant qu'elle n'obtiendrait pas de meilleur résultat, elle prit son sac et ouvrit sa portière.

Elle allait descendre de voiture lorsqu'un rideau bougea à l'étage, attirant son attention. Une femme vêtue de blanc apparut à la fenêtre. Ses cheveux très blonds retombaient en boucles épaisses sur ses épaules. A travers l'écran de pluie, Jude croisa son regard une seconde et devina en elle une infinie tristesse.

Puis la femme disparut, et il n'y eut plus que la pluie.

Jude frissonna. Trempée jusqu'aux os, elle courut ouvrir le portail blanc qui donnait sur un jardin de taille modeste. Une allée étroite, bordée d'une profusion de fleurs, menait au cottage. Avec ses murs blancs et ses volets vert sombre, on eût dit une maison de poupée. Un carillon fixé sur le toit en chaume chantait dans le vent.

Jude se rua vers la porte d'entrée. L'étage avançait de quelques mètres au-dessus des marches du perron, les protégeant de la pluie. Elle souleva le marteau en forme de nœud celtique, le laissa retomber sur la lourde porte en bois, puis attendit. En vain. Elle frappa de nouveau, avec plus de force. Toujours rien. Pourquoi diable la femme blonde ne venait-elle pas lui ouvrir ? Finalement, renonçant aux bonnes manières, Jude se hasarda sous la pluie et alla coller le nez à une fenêtre.

Un coup de klaxon la fit reculer précipitamment.

Une camionnette d'un rouge écaillé, dont le moteur ronronnait comme un chat repu, s'arrêta derrière sa voiture.

Jude repoussa ses cheveux en arrière et regarda le conducteur en descendre.

Tout d'abord, elle crut avoir affaire à un jeune homme fluet.

Mais, une fraction de seconde plus tard, elle se rendit compte que le visage qui lui souriait sous la casquette marron était sans conteste féminin. Et très proche de la beauté absolue.

La jeune femme avait des yeux aussi verts que les collines environnantes et une peau lumineuse. Des mèches d'un roux vif s'échappèrent de sa casquette lorsqu'elle courut vers Jude.

— Vous voilà donc, mademoiselle Murray ! Je ne suis pas trop en retard, j'espère ?

— Euh...

— C'est à cause de Tommy, le petit-fils de Mme Duffy. Il a jeté la moitié de sa boîte de cubes dans les toilettes, puis il a tiré la chasse d'eau ! Je ne vous raconte pas !

— Ah, bon, fit Jude, qui ne comprenait rien.

— Vous ne trouvez pas votre clé ?

— Ma clé ?

— La clé de la porte d'entrée. Ça ne fait rien, j'ai la mienne.

Je vais vous ouvrir.

— Merci, répondit Jude, qui se réjouissait de pouvoir s'abriter un instant avant de repartir. Mais qui êtes-vous ?

— Oh, pardon ! Je m'appelle Brenna O'Toole, s'écria la jeune femme en attrapant la main de Jude. Votre grand-mère m'a demandé de préparer le cottage pour votre arrivée. Elle ne vous l'a pas dit ?

— Ma grand-mère ? Le cottage ? C'est ici ?

— Mais oui ! À condition que vous soyez bien Jude Murray de Chicago, répondit Brenna avec un sourire chaleureux. Vous devez être épuisée, après un si long voyage.

— Oui, soupira Jude, tandis que la jeune femme ouvrait la porte. Et j'étais persuadée de m'être perdue.

— Eh bien, non ! Vous voilà chez vous. *Ceade mile failte*, ajouta Brenna, en s'effaçant pour la laisser entrer.

« Soyez la bienvenue », traduisit Jude, qui connaissait quelques mots de gaélique.

Elle pénétra dans le minuscule vestibule. A gauche, un escalier aux marches patinées par le temps s'élançait vers l'étage. À droite, une porte cintrée ouvrait sur un petit salon, charmant comme une image avec ses murs blanc cassé, ses fenêtres aux cadres ocre et ses rideaux en dentelle jaunis par le soleil.

Le mobilier était usé, mais les rayures bleues et blanches des coussins donnaient une note de gaieté à la pièce. Une multitude de trésors encombraient les tables bien astiquées : bouts de cristal, personnages en bois sculpté, flacons et bouteilles miniatures. Des tapis colorés recouvraient le plancher, et Jude aperçut dans la cheminée ce qu'elle supposa être des morceaux de tourbe.

Une odeur de terre emplissait l'air, à laquelle s'ajoutait un léger parfum de fleurs.

— Cet endroit est adorable, dit Jude en tournant sur ellemême.

— Maud avait du goût.

Touchée par le ton attristé de Brenna, Jude regarda la jeune femme.

— Je suis désolée, je ne l'ai pas connue. Vous l'aimiez beaucoup ?

— Bien sûr. Maud, tout le monde l'aimait. C'est bien que vous soyez venue garder sa maison. Elle n'aurait pas voulu qu'elle reste vide. Je vous fais visiter, maintenant ?

— Volontiers, mais le plus urgent, c'est la salle de bains.

Brenna gloussa.

— La route est longue depuis Dublin, commentât-elle. Les toilettes se trouvent à côté de la cuisine. C'est mon père et moi qui les avons installées, il y a trois ans, à la place d'un placard.

Droit devant vous.

En effet, la pièce n'était pas plus grande qu'un cagibi, constata Jude, quelques secondes plus tard. Mais la peinture rose pâle, la porcelaine immaculée et la serviette brodée en faisaient un endroit quasi luxueux.

Un coup d'œil dans le miroir confirma ses pires craintes : elle paraissait hagarde et exténuée. Bien qu'elle fût de taille et de corpulence moyenne, elle avait l'air d'une Amazone échevelée par rapport à la mince et délicate Brenna.

Agacée par la comparaison, elle rejeta ses cheveux en arrière et sortit.

— Oh, j'aurais pu le faire ! S'exclama-t-elle, en voyant que Brenna avait apporté ses bagages dans l'entrée.

— Ne vous inquiétez pas. Je vais monter vos affaires. Je suppose que vous choisirez la chambre de Maud, c'est la plus agréable. Ensuite, nous mettrons de l'eau à chauffer pour le thé, et j'allumerai le feu.

Elle s'empara des deux énormes valises de Jude et les porta aussi aisément que si elles étaient vides. Tout en regrettant de ne pas avoir consacré plus de temps à la gymnastique, Jude lui emboîta le pas avec son ordinateur portable et son imprimante.

Brenna lui montra les deux chambres. Celle de tante Maud, avec sa vue sur le jardin de devant, était effectivement la plus agréable. Jude n'en eut cependant qu'une vague impression, car dès qu'elle vit le lit, la fatigue due au décalage horaire lui tomba dessus comme une chape de plomb.

Elle n'écoula que d'une oreille les explications concernant le linge de maison et les caprices de la cheminée dans laquelle Brenna allumait le feu. Puis, d'un pas lourd, elle suivit la jeune femme au rez-de-chaussée pour inspecter la cuisine.

Le garde-manger avait été rempli à son intention, comprit-elle, dans un brouillard qui s'épaississait de minute en minute.

Elle ne serait donc pas obligée d'aller immédiatement faire des courses chez Duffy, au village, lui dit Brenna, et cela lui laisserait le temps de se reposer. Des morceaux de tourbe étaient entreposés derrière la maison, car c'était le combustible qu'utilisait tante Maud, mais si Jude préférait le bois, Brenna avait aussi prévu une réserve de bûches. Le téléphone avait été rebranché, enchaîna la jeune femme, qui s'interrompit soudain et dit :

— Vous dormez debout, à ce que je vois. Tenez, fit-elle en lui mettant une tasse dans les mains. Montez votre thé là-haut et couchez-vous pendant que je m'occupe du feu.

— Je suis désolée. C'est vrai que je tombe de fatigue.

— Vous vous sentirez mieux après une bonne sieste. Si vous avez besoin de quelque chose, mon numéro est là, près du téléphone. Nous habitons à moins d'un kilomètre d'ici. Nous, c'est-à-dire ma mère, mon père et mes quatre sœurs. N'hésitez pas à nous appeler ou à passer nous voir.

— Oui, je... Quatre sœurs !

— Mon père espérait chaque fois que ce serait un garçon, expliqua Brenna en s'esclaffant. Et le voilà entouré de femmes, sans compter la chienne. Allez-vous reposer, maintenant.

— Merci infiniment. Et excusez-moi encore. Je n'ai pas les idées si confuses, d'habitude.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on traverse l'Atlantique.

Vous voulez autre chose avant que je parte ?

— Non, je... Oh, j'oubliais, reprit Jude en s'appuyant à la rampe. Il y avait une femme dans la maison. Où est-elle passée ?

— Une femme, vous dites ? Où donc ? demanda Brenna en allant s'accroupir devant la cheminée.

— Là-haut, répondit Jude.

Elle désigna l'étage d'un geste maladroit, manquant renverser son thé.

— Elle regardait par la fenêtre quand je suis arrivée, ajouta-t-elle.

— Vous l'avez vue ?

— Oui. Une jeune femme blonde, très jolie.

— Ah... Eh bien, ce devait être lady Gwen. Elle ne se montre pas à tout le monde.

— Où est-elle partie ?

— A mon avis, elle est encore là.

Le feu avait pris. Brenna se releva en se frottant les genoux.

— Elle habite ici depuis trois cents ans, reprit-elle. C'est votre fantôme, mademoiselle Murray.

— Mon quoi ?

— Votre fantôme. Ne vous inquiétez pas, elle ne vous fera aucun mal. C'est une histoire triste que je vous raconterai une autre fois, lorsque vous serez moins fatiguée.

Bien qu'elle eût beaucoup de mal à se concentrer, Jude jugea important d'éclaircir ce point.

— Vous dites que la maison est hantée ?

— Bien sûr qu'elle est hantée. Votre grand-mère ne vous l'a pas dit ?

— Je ne m'en souviens pas. Mais, quoi qu'il en soit, je ne crois pas aux fantômes.

— Vous avez pourtant vu lady Gwen, non ? Maintenant, allez faire

une sieste, et si vous êtes en forme ce soir, passez au pub Gallagher. Je vous offrirai votre première pinte.

Trop abasourdie pour discuter, Jude se contenta de secouer la tête.

— Je ne bois pas de bière.

— C'est rudement dommage ! s'exclama Brenna avec sincérité. Eh bien, j'y vais. Bonne journée, mademoiselle Murray.

— Jude, corrigea-t-elle.

— A bientôt, Jude, clironna Brenna.

Elle lui adressa un grand sourire et sortit.

Une maison hantée, se répéta Jude en montant l'escalier, la tête lourde. Encore une de ces fariboles dont les Irlandais étaient friands. Sa grand-mère lui avait raconté d'innombrables contes de fées, mais il ne s'agissait que de légendes.

Pourtant, elle avait bien vu quelqu'un.

Non, ce qu'elle avait pris pour une silhouette n'était qu'une illusion d'optique due à la pluie, au frémissement d'un rideau et à la fatigue. Une fois dans la chambre, elle posa sa tasse de thé et ôta ses chaussures. Il n'y avait pas de fantôme, juste une jolie maison sur une charmante colline.

Elle s'écroula, le nez dans l'oreiller, tira sur elle le dessus-de-lit et sombra dans le sommeil.

Elle rêva tour à tour d'une bataille sur une colline verdoyante, où le soleil faisait scintiller les lames des épées comme des bijoux; puis de fées qui dansaient dans la forêt, au clair de lune ; et enfin d'une mer d'un bleu profond qui palpitait comme un cœur vivant contre le rivage.

Et dans chacun de ces rêves, une femme pleurait doucement.

Lorsque Jude se réveilla, la chambre était sombre, et le feu de tourbe presque éteint. Les braises rougeoyaient comme des rubis. Dans son demi-sommeil, elle crut qu'il s'agissait des yeux de quelque créature monstrueuse, et son cœur bondit dans sa poitrine.

Puis la mémoire lui revint. Elle était en Irlande, dans le cottage où sa grand-mère avait passé son enfance, et elle avait très froid.

Elle se frotta les bras et alluma la lampe de chevet. Un coup d'œil à sa montre la fit sursauter. Il était presque minuit. Sa sieste avait duré près de douze heures.

Non seulement elle avait froid, mais elle avait faim.

Elle essaya d'attiser le feu, sans succès, finit par abandonner et descendit dans la cuisine.

Ses pas dans l'escalier réveillèrent la maison, qui craqua et émit quelques gémissements. Des bruits normaux pour une vieille bâtisse, se dit-elle pour se rassurer. Elle n'avait pas l'habitude, voilà tout. Son appartement de Chicago était parfaitement silencieux, et la nuit, la seule lumière rouge qu'on y distinguait était celle de l'alarme.

Mais elle s'y ferait, se promit-elle.

Brenna n'avait pas menti. Le petit réfrigérateur et le garde-manger étaient pleins à craquer. Elle mourrait peut-être de froid, mais pas de faim.

Sa première idée fut de se réchauffer une boîte de soupe.

Elle explora la cuisine et fit une découverte qui la déconcerta.

Il n'y avait pas de four à micro-ondes !

Eh bien, il ne lui restait plus qu'à réchauffer sa soupe dans une casserole. Autre problème : il n'y avait pas non plus d'ouvre-boîtes électriques.

Tante Maud n'avait pas seulement vécu dans un autre pays, conclut Jude en fouillant les tiroirs, mais aussi dans un autre siècle.

Elle dénicha enfin un ouvre-boîte mécanique, en découvrit le fonctionnement, puis versa la soupe dans une casserole qu'elle posa sur la cuisinière. Pendant que la soupe chauffait, elle prit une pomme et ouvrit la porte de derrière. Une brume douce comme de la soie l'accueillit.

Les nuages gris pâle qui se déroulaient dans la nuit, soulevés mollement par une brise légère, bouchaient complètement la vue. Jude fit un pas en avant et fut engloutie par le brouillard.

Il n'y avait personne autour d'elle. Jamais auparavant elle ne s'était senti aussi seule. Mais cette solitude n'avait rien d'effrayant ni de triste, découvrit-elle, en tendant un bras qui disparut aussitôt dans la brume. Au contraire, c'était enivrant.

Elle avait l'impression d'être libre, totalement libre pour la première fois de sa vie.

Elle ne connaissait personne et personne ne la connaissait.

On ne lui demandait rien et on n'attendait rien d'elle. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait.

Une sorte de pulsation lui parvint, un battement sourd et lent. Était-ce le bruit de la mer qui montait ? Puis elle entendit une musique aigrette et joyeuse. Des cornemuses, des clochettes, des flûtes ? Ravie, elle allait s'élancer dans le brouillard, à la recherche des musiciens noctambules, lorsqu'elle se souvint du carillon fixé sur le toit.

Elle pouffa de rire. Il fallait qu'elle soit encore à moitié endormie pour s'imaginer qu'un orchestre jouait dehors en plein milieu de la nuit.

Elle rentra dans la maison et referma la porte. Elle perçut alors un autre bruit : le bouillonnement de la soupe en train de déborder.

— Quelle idiote ! Même une gamine de douze ans sait faire réchauffer une soupe !

Elle essuya la cuisinière, se brûlant deux doigts au passage, puis elle mangea, debout contre l'évier, en se reprochant sa bêtise.

Il était temps de se comporter en femme responsable et de cesser de rêvasser à minuit dans la brume.

Pour commencer, elle allait admettre la véritable raison de ce voyage. Certes, elle avait besoin de prendre des vacances, besoin de temps pour effectuer des recherches et publier des articles qui lui permettraient de progresser dans sa carrière.

Mais si elle avait entrepris ce voyage, c'était surtout parce qu'elle plongeait dans la dépression.

Rongée depuis des mois par le stress, elle souffrait de migraines, d'insomnies et de maux d'estomac, au point qu'elle n'était plus capable d'affronter une journée de travail, qu'elle négligeait ses étudiants et sa famille. Pire, elle les détestait tous, en bloc. Comme elle se négligeait et se détestait elle-même.

Elle avait donc décidé de changer radicalement de vie, au moins pour un moment. Car il n'était pas question de s'effondrer. Surtout pas en public.

Elle ne se couvrirait pas de honte. Ni sa famille ni elle ne le méritaient. Aussi avait-elle fui. Cela pouvait sembler lâche, mais cette solution lui avait paru la plus raisonnable.

Lorsque tante Maud s'était éteinte, une porte s'était ouverte.

S'y engouffrer avait été une réaction intelligente et responsable.

Elle avait besoin de solitude et de silence pour se retrouver. Tel était le vrai motif de son voyage.

Voilà. Elle se l'était enfin avoué. Mais elle n'avait pas menti en disant vouloir travailler. Elle avait l'intention de rassembler de la documentation sur les légendes et les mythes de ce pays et d'en analyser l'influence sur la mentalité des habitants. Ce travail l'occuperait et l'empêcherait de cogiter toute la journée.

Elle avait déjà trop tendance à broyer du noir - ce qui, selon sa mère, était typiquement irlandais. Les Irlandais étaient de grands mélancoliques, tout le monde le savait. Alors, tant qu'à ruminer, autant le faire en Irlande.

Un peu rassérénée, Jude voulut ranger son bol dans le lave-vaisselle et s'aperçut qu'il n'y en avait pas. Elle remonta l'escalier en riant.

Elle défit ses valises et rangea ses affaires dans la vieille armoire et

dans la commode aux tiroirs de guingois. Puis elle prit une douche et enfila un pyjama en pilou et une robe de chambre. Toujours glacée, elle tenta de nouveau de rallumer le feu. Et cette fois-ci, ô miracle, elle réussit. Elle s'assit par terre et contempla les flammes un moment, le sourire aux lèvres, telle une épouse heureuse qui attend que son mari rentre des champs.

Elle alla ensuite examiner la seconde chambre, qu'elle pensait transformer en bureau. C'était une petite pièce dont les fenêtres donnaient de deux côtés. Après réflexion, Jude décida de s'installer face au sud, afin de profiter de la vue sur les toits et le clocher du village, ainsi que sur la grande plage - pour l'instant, évidemment, elle n'y voyait rien, car la brume recouvrait tout.

Comme cette pièce n'avait pas de bureau, elle y transporta l'une des tables du salon, sur laquelle elle posa son ordinateur.

Puis elle s'immobilisa. Pourquoi ne pas s'installer à la cuisine, finalement ? Le feu la réchaufferait, et la mélodie du carillon accompagnerait ses réflexions. Mais elle écarta cette idée, qu'elle jugea trop désinvolte et peu professionnelle.

Elle alluma l'ordinateur et commença à rédiger son journal.

Cottage de la colline aux fées, Irlande.

3 avril

J'ai survécu au voyage.

Elle s'arrêta et éclata de rire. On aurait cru qu'elle avait survécu à une guerre sans merci. Elle s'apprêtait à effacer ces quelques mots lorsqu'elle s'arrêta de nouveau. Non, le journal n'étant destiné qu'à elle-même, elle devait écrire ce qui lui passait par la tête, sans rien enjoliver.

La route depuis Dublin a été plus longue et plus difficile que je ne l'avais imaginé. Je me demande combien de temps il me faudra pour m'habituer à la conduite à gauche. Je doute d'y parvenir un jour. En tout cas, les paysages que j'ai aperçus étaient sublimes. Aucun des tableaux que j'ai vus ne rend compte de la beauté de la campagne irlandaise. Dire qu'elle est verte est trop plat. « Verdoyante » ne convient pas non plus. «

Chatoyante » me semble plus approprié, même si cela reste en dessous de la

vérité, mais je ne trouve rien de mieux.

J'ai traversé le village d'Ardmore, mais il pleuvait à verse, et j'étais trop fatiguée pour remarquer autre chose que ses maisons coquettes et sa grande plage.

J'ai trouvé le cottage par pur hasard. Granny parlerait de destin, bien entendu, mais la chance seule m'y a menée. Juché sur le sommet d'une colline et niché dans un cocon de fleurs, il est vraiment charmant. J'espère être capable d'entretenir correctement le jardin. Peut-être y a-t-il une librairie au village où je pourrai acheter un livre sur le jardinage. En tout cas, malgré le froid qui règne en ce moment, les fleurs sont magnifiques.

J'ai vu une femme - du moins, j'ai cru voir une femme - qui me regardait de la fenêtre de la chambre principale. Ce fut un instant étrange. Durant quelques secondes, nos yeux se sont croisés. Elle était belle, blonde et très pâle, et avait l'air triste et désespérée. Bien sûr, il ne s'agissait que d'un jeu de lumière, car il n'y avait personne dans la maison.

Brenna O'Toole, une jeune fille très efficace, a surgi juste après mon arrivée et m'a très gentiment aidée à m'installer.

Elle est ravissante - je me demande si les Irlandais sont tous aussi beaux - et très féminine, malgré ses attitudes un peu brusques. J'ai dû lui paraître idiote et nulle, pourtant elle ne s'est pas moquée de moi.

Selon elle, la maison est hantée, mais j'imagine que les villageois en disent autant de toutes les demeures de la région.

Puisque j'ai décidé d'étudier les légendes irlandaises, je commencerai par celle-ci.

Naturellement, le décalage horaire m'a épuisée. J'ai dormi presque toute la journée et n'ai dîné qu'à minuit.

Dehors, tout est noyé dans le brouillard. Cela crée une atmosphère féérique, pas du tout effrayante. Je me sens déjà mieux, physiquement et mentalement.

Tout va bien se passer, j'en suis sûre.

Jude se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et soupira. Oui, se dit-elle, tout irait bien.

Il était 3 heures du matin lorsqu'elle se remit au lit avec un livre. Le

feu rougeoyait dans la cheminée, et des écharpes de brume défilaient derrière la fenêtre. Elle avait l'impression de n'avoir jamais été aussi heureuse.

Peu après, ses lunettes glissèrent le long de son nez. Le sommeil l'avait surprise avant qu'elle ait eu le temps d'éteindre la lumière.

Le lendemain, la brise avait chassé la brume, et les champs étaient d'un vert éclatant sous la lumière du soleil. Les oiseaux chantaient, ce qui rappela à Jude qu'elle avait acheté un livre pour identifier les espèces. Elle l'étudierait plus tard, car dans l'immédiat, écouter leur gazouillis suffisait à son bonheur, et elle se moquait pas mal de leurs noms.

Marcher dans cette herbe épaisse et douce relevait du sacrilège, mais Jude ne put résister à la tentation.

Sur la colline qui dominait le village se dressaient la cathédrale dédiée à saint Declan et la tour ronde qui la gardait.

Jude se souvint soudain de la silhouette aux vêtements argentés qu'elle avait aperçue sous la pluie et frissonna.

Sottises ! Ce n'était qu'un site historique, pas un repaire de fantômes ! Selon sa grand-mère et le guide qu'elle avait consulté, on pouvait admirer à l'intérieur de la cathédrale des arcades romanes et des pierres portant des inscriptions en ogham, la plus ancienne écriture celtique connue. À l'est se trouvaient un oratoire et une fontaine, qu'entouraient trois croix celtiques et une sorte de chaire en pierre.

Un jour prochain, elle visiterait ces ruines et grimperait tout en haut de la falaise, d'où, d'après le guide, la vue était spectaculaire. Aujourd'hui, elle préférerait se livrer à des activités plus simples, plus paisibles.

Elle se tourna vers la baie. La plage était déserte. Un autre jour, se dit-elle, elle prendrait sa voiture pour aller jusqu'au village et elle se baladerait le long de l'eau.

Elle décida de consacrer sa matinée à une longue promenade dans la nature et de remettre à plus tard les corvées qu'elle s'était promis d'accomplir dès son arrivée : faire installer une deuxième prise téléphonique pour se connecter à Internet, appeler Chicago pour

donner de ses nouvelles, aller au village pour repérer les magasins et la banque.

L'air était doux comme un baiser, la brise juste assez vivifiante pour débarrasser son esprit des derniers stigmates du voyage. Jude marchait sans hâte. Elle avait l'impression de s'introduire dans un tableau qu'animaient le frémissement du feuillage, le chant des oiseaux et l'odeur de la terre humide.

Elle suivait la route, quand, au détour d'un virage, elle aperçut une maison. À moitié cachée par la haie, elle s'étirait en plusieurs bâtiments agencés de façon disparate, comme si on y avait ajouté des appendices au gré de l'inspiration. Le résultat, mélange de pierre et de bois, de saillies et de renforcements, était charmant. Des parterres de fleurs s'épanouissaient tout autour de la bâtisse. Dans un coin se dressait un appentis, dont la porte ouverte laissait voir un grand nombre de machines et d'outils divers.

Une voiture grise était garée dans l'allée. Vu son aspect, elle avait quitté l'usine quelques années avant la naissance de Jude.

Un gros chien jaune se prélassait au soleil, allongé sur le dos, les pattes en l'air.

Ce devait être la maison des O'Toole, se dit Jude, comme une femme sortait dans le jardin, un panier à linge sous le bras.

Les cheveux d'un roux vif, elle avait les hanches larges d'une mère de famille nombreuse. Le chien s'éveilla et agita la queue en signe de salut, tandis qu'elle se dirigeait vers des cordes tendues entre des poteaux.

Jude réalisa soudain qu'elle n'avait jamais vu quelqu'un étendre du linge. Elle ne connaissait de cette tâche que ce qu'en disaient les romans. Parmi ses relations de Chicago, aucune femme, pas même la ménagère la plus accomplie, ne se livrait à cette activité, qui lui parut à la fois un peu idiote et délicieusement apaisante. La femme sortait des pinces de la poche de son tablier et les coinçait entre ses lèvres, puis elle se penchait vers le panier, y prenait un vêtement, le secouait énergiquement et le suspendait, et ainsi de suite.

La femme se déplaçait le long de la corde, le chien dans ses pieds, sans se presser, tandis que le linge étendu claquait mollement dans la brise.

Encore un spectacle digne d'un tableau, que l'on aurait pu intituler

Femme de la campagne irlandaise, songea Jude.

La femme s'attaqua à une autre corde et entreprit de décrocher les vêtements secs, qu'elle plia un à un avant de les déposer dans le panier. Lorsqu'elle eut terminé, elle ramassa le panier et revint vers la maison, suivie du chien qui gambadait.

Quelle merveilleuse façon d'occuper sa matinée ! se dit Jude.

Le soir venu, le fumet appétissant d'un bon ragoût ou d'un rôti accompagné de pommes de terre croustillantes accueillerait les membres de la famille de retour au foyer. Ils s'installeraient autour d'une longue table encombrée d'assiettes, de bols et de verres dépareillés. Ils se raconteraient leur journée, s'interpelleraient, riraient, mangeraient en jetant des miettes au chien, qui passerait de l'un à l'autre. Tout cela dans un brouhaha joyeux.

« Les familles nombreuses doivent être rassurantes », songea Jude.

Bien sûr, les petites familles n'étaient pas mal non plus, corrigea-t-elle, aussitôt prise de remords. Être enfant unique, comme elle, présentait des avantages. On accaparait toute l'attention de ses parents, par exemple.

«Peut-être trop», murmura une petite voix à son oreille.

Piquée par cette idée, elle fit demi-tour, bien décidée à ne plus perdre son temps à rêvasser.

Sans doute fut-ce un sentiment de culpabilité qui la poussa à téléphoner immédiatement à ses parents. Le jour venait de se lever à Chicago, si bien qu'elle les joignit juste avant qu'ils ne partent travailler. Elle adopta un ton insouciant et noya ses remords sous un flot de paroles inutiles.

Tous deux, elle le savait, considéraient son brusque départ comme une sorte d'expérience, une incartade, un écart par rapport à la vie raisonnable qu'elle menait depuis des années.

Elle leur était reconnaissante de ne pas avoir cherché à l'en dissuader, mais elle souffrait de ne pas pouvoir leur parler ouvertement, d'être incapable de se confier à eux.

Elle composa ensuite un autre numéro, celui de Granny Murray. Sa grand-mère, elle, n'avait pas besoin d'explication.

Elle comprenait, tout simplement. Le cœur plus léger, Jude lui raconta son voyage, son arrivée et ses premières impressions, tout en se préparant du thé et un sandwich.

— Je me suis promenée, poursuivit-elle, le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille. J'ai vu de loin les ruines et la tour.

J'irai les visiter un de ces jours.

— C'est très intéressant et très émouvant, dit Granny.

— Certainement. J'ai envie d'examiner de près les inscriptions et les arcades, mais aujourd'hui, je ne voulais pas aller aussi loin. Je suis passée devant la maison des voisins. Ce doit être celle des O'Toole.

— Je me souviens de Michael O'Toole lorsqu'il n'était qu'un jeune homme. Il n'arrêtait pas de blaguer. Il a épousé la jolie Mollie Logan, et ils ont eu cinq filles. Brenna, celle que tu as rencontrée, est sûrement l'aînée de la tribu. Comment va Mollie

?

— Eh bien, je ne me suis pas approchée. Elle était très occupée à étendre du linge.

— Dans ce pays, les gens ont toujours le temps de faire une pause devant une tasse de thé. La prochaine fois que tu passeras devant chez elle, arrête-toi pour la saluer.

— D'accord... Au fait, Granny, ajouta Jude en riant, tu ne m'avais pas dit que le cottage était hanté.

— Mais si. Tu n'as pas écouté les cassettes et lu les lettres que je t'ai données ?

— Non, pas encore.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Tu y trouveras l'histoire de lady Gwen et du prince des fées.

— Le prince des fées ?

— C'est ainsi qu'on l'appelle. Le cottage est bâti sur une colline sous laquelle les fées ont creusé leur palais. Lady Gwen attend son prince. Ils sont très malheureux, car elle l'a repoussé jadis au nom de la raison et du devoir, et lui l'a perdue par amour-propre.

— C'est triste, soupira Jude.

— Oui, c'est une histoire qui n'est pas gaie. Tu sais, chérie, tu devrais profiter de ce séjour pour sonder ton cœur et découvrir ce que tu désires vraiment.

— Pour l'instant, je n'aspire qu'au silence et au repos.

— Eh bien, tu es comblée ! C'est l'endroit idéal pour se reposer. Mais ne reste pas trop longtemps repliée sur toi-même.

Tourne-toi vers les autres. La vie est plus courte que tu ne le penses.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas me rejoindre, Granny ?

— Oh, je reviendrai sur le sol natal, mais pas tout de suite.

Prends soin de toi. Je sais que tu as bon cœur, Jude, mais tu n'as pas à être gentille tout le temps.

— Tu me dis toujours ça, Granny. Je vais peut-être rencontrer un bel Irlandais un peu voyou et vivre avec lui une liaison torride.

— Cela ne te ferait pas de mal. Va fleurir la tombe de tante Maud pour moi, chérie. Et dis-lui que je lui rendrai bientôt visite.

— Entendu. Je t'aime, Granny.

Jude décida de cueillir quelques fleurs et de les mettre dans la petite bouteille bleue qui décorait un des guéridons du salon.

Comme elle en avait cueilli trop, il lui fallut trouver une autre bouteille, puisqu'il ne semblait pas y avoir de vase digne de ce nom dans la maison. Ensuite, elle s'assit sur le perron pour composer les bouquets, ce qui lui prit la moitié de l'après-midi.

Seigneur, comme le temps filait !

Elle monta dans son bureau avec un des deux bouquets et en profita pour s'allonger sur le divan. Elle comptait se reposer quelques minutes, mais celles-ci se transformèrent en deux bonnes heures. Au réveil, la honte la submergea.

Jude F. Murray avait perdu toute notion de discipline. Jude F. Murray

se laissait complètement aller. Depuis une trentaine d'heures, elle ne faisait que dormir ou se livrer à des occupations futiles.

En plus, elle avait de nouveau faim. À ce régime-là, se dit-elle en cherchant quelque chose de rapide à manger, en une semaine elle serait devenue grasse, apathique et stupide.

Il fallait qu'elle se secoue, qu'elle aille au village repérer la librairie, la banque et la poste, puis qu'elle se rende au cimetière pour fleurir la tombe de tante Maud. Ces tâches-là, elle aurait dû les effectuer ce matin. Le mieux était de s'en débarrasser tout de suite, afin de consacrer la journée du lendemain à écouter les cassettes de sa grand-mère et à lire ses lettres. Peut-être y trouverait-elle une piste pour démarrer ses recherches.

Elle commença par se changer et choisit une tenue stricte : pantalon noir bien coupé, col roulé et veste. Elle s'attaqua ensuite à sa chevelure et domestiqua tant bien que mal la masse indisciplinée de ses boucles. Se sachant peu habile dans l'art du maquillage, elle procéda avec prudence. Quelques touches de blush et de mascara lui parurent suffisantes pour ce premier tour au village. Elle vérifia le résultat dans le miroir. Ouf, pour une fois, elle ne ressemblait ni à un zombie, ni à une prostituée !

Enfin, elle inspira un grand coup et se prépara à affronter de nouveau la Volvo de location et les routes irlandaises. Elle était déjà installée derrière le volant lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait oublié les clés.

— Il te faudrait des vitamines, ma fille, marmonnât-elle en rentrant dans la maison.

Les clés étaient restées sur la table de la cuisine. Avant de ressortir, Jude alluma une lampe, au cas où elle ne reviendrait qu'à la nuit tombée, et cette fois-ci, verrouilla la porte d'entrée.

Puis elle contourna le cottage pour s'assurer qu'elle avait bien fermé la porte de derrière. Se connaissant, elle avait un doute.

Le soleil déclinait déjà lorsqu'elle fit reculer la voiture jusqu'à la route.

Le trajet se révéla plus court que dans son souvenir, et le paysage bien plus beau que sous la pluie battante. Des fuchsias parsemaient les haies de taches rouge sang. De petites fleurs blanches s'accrochaient à des arbustes dont elle ignorait le nom.

Au détour d'un virage, la tour ronde et les ruines de la cathédrale apparurent. Personne ne s'y promenait. Depuis huit cents ans, ces vestiges perduraient. En soi, c'était déjà un miracle. Symboles de la foi et de la puissance, ils avaient survécu aux guerres et aux intempéries durant des siècles. Jude se demanda ce qu'elle ressentirait à l'ombre de ces pierres, sur cette terre qu'avaient foulée saints, pèlerins et guerriers.

Entendrait-elle, comme sa grand-mère, l'écho des tragédies passées ?

Quelle étrange pensée ! se dit-elle, tandis qu'elle pénétrait dans le village qui serait le sien durant les six prochains mois.

3.

Une lumière tamisée régnait dans le pub Gallagher, où un feu de tourbe brûlait en permanence dans la cheminée. Cette ambiance chaleureuse attirait les clients, qui prenaient plaisir à déguster leur boisson favorite dans cet endroit confortable.

Depuis plus de cent cinquante ans, on y trouvait des bières blondes et brunes et du whisky - irlandais, évidemment.

Lorsque Shamus Gallagher avait ouvert son établissement en l'an de grâce 1842, avec l'aide de Meg, sa chère et tendre épouse, sans doute le whisky et la bière coûtaient-ils moins cher qu'aujourd'hui.

Malheureusement, quel que soit son sens de l'hospitalité, un homme doit gagner sa vie, aussi le prix des consommations avait-il augmenté avec les années. Elles n'en étaient pas moins servies avec le sourire et unanimement appréciées.

Shamus avait mis dans son commerce tous ses espoirs et toutes ses économies. Les vaches maigres avaient été plus nombreuses que les grasses, et un jour, la tempête avait arraché le toit et l'avait emporté jusqu'à Dungar-van, la ville voisine.

C'était du moins ce que racontaient certains habitués après quelques verres de whisky.

Malgré tout, le pub avait tenu bon. Le fils aîné de Shamus avait remplacé son père derrière le comptoir en châtaignier, puis son propre fils lui avait succédé, et ainsi de suite. Des générations de Gallagher avaient ainsi accueilli des générations de clients qui venaient se réchauffer le cœur et l'estomac après une dure journée de travail.

À présent, l'affaire était prospère. Le pub servait aussi à manger, et de temps à autre, on pouvait y écouter de la musique irlandaise.

Ardmore était un village de pêcheurs. Il vivait de la générosité de la mer et dépendait de ses caprices. Le site étant pittoresque et les plages nombreuses, il vivait aussi de la générosité des touristes. Et dépendait tout autant de leurs caprices.

Gallagher's était l'un des pôles d'attraction du village. Que les poissons abondent ou que la tempête empêche les bateaux de sortir, ses portes restaient ouvertes.

Des décennies de fumée, de sueur, de vapeurs de whisky et de ragoût avaient imprégné les boiseries et le plancher. Les bancs et les chaises étaient recouverts d'un tissu rouge foncé que maintenaient en place de gros clous antédiluviens en cuivre noirci.

Lorsque les musiciens se déchaînaient, il n'était pas rare de voir vibrer les poutres du plafond. Le plancher portait les traces de centaines de bottes, de chaises tirées sans ménagement et de brûlures de cigarette. Pourtant, l'endroit était propre, et quatre fois par an, tout était encaustiqué de fond en comble.

Le comptoir faisait la fierté de l'établissement. Le vieux Shamus en personne l'avait fabriqué, à partir du bois d'un châtaignier dont les doyens du village disaient qu'il avait été abattu par la foudre la veille de la Saint-Jean. Cette légende lui donnait une certaine aura, et ceux qui s'y accoudaient ne s'en sentaient que mieux.

Derrière le comptoir, le long du miroir qui occupait tout le mur, s'alignaient des bouteilles aussi rutilantes que des pièces neuves. La famille Gallagher gérait un pub non seulement très animé, mais aussi très propre. Les éclaboussures étaient aussitôt nettoyées, la poussière traquée, et jamais on ne servait dans des verres sales.

Un feu de tourbe brûlait, car c'était le combustible que préféraient les touristes. Ceux-ci, s'ils accouraient en masse l'été pour profiter des plages, se faisaient beaucoup plus rares durant les mois d'hiver. Mais, quelle que soit la saison, la plupart s'arrêtaient au *Gallagher's* pour boire un verre, écouter de la musique ou goûter la tourte à la viande.

Les habitués venaient après le repas du soir, autant pour bavarder que pour prendre une pinte de Guinness. Quelques-uns dînaient aussi au pub, les familles pour des occasions spéciales, les célibataires parce qu'ils s'étaient lassés de leurs talents culinaires ou pour flirter avec Darcy Gallagher, qui s'y prêtait volontiers. La jeune fille travaillait tantôt au bar, tantôt dans la salle. Elle cuisinait aussi, mais ce n'était pas sa tâche préférée, aussi la laissait-elle à son frère Shawn dès qu'elle le pouvait.

Les parents Gallagher, qui s'étaient établis à Boston, avaient confié la gérance de l'établissement à leur fils aîné, Aidan. Celui-ci, après des années d'errance à travers le monde, s'était stabilisé et s'acquittait de ses nouvelles fonctions avec une efficacité dont son aïeul, Shamus, aurait été fier.

Aidan lui-même était content d'être là. Il ne regrettait certes pas

d'avoir passé sa prime jeunesse sur les routes : durant ses pérégrinations, il avait beaucoup appris sur lui-même et sur la vie. Cette bougeotte lui venait, disait-on, de son côté Fitzgerald.

Avant son mariage, sa mère avait en effet sillonné le monde en payant son gîte et son couvert grâce à sa voix de soprano.

À dix-huit ans, Aidan avait à son tour pris son sac à dos et traversé le pays, puis il avait parcouru l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Espagne. Ensuite, il avait passé un an aux États-Unis, où il avait découvert les montagnes et les plaines, la chaleur du Sud profond et le froid des États du Nord. Il avait tour à tour gagné sa vie en tenant le bar d'un bistrot et en chantant, car il était aussi musicien que le reste de la famille. A vingt-cinq ans, momentanément rassasié de voyages, il était revenu à la maison. Depuis six ans, il s'occupait du pub et vivait dans l'appartement situé au-dessus de la salle.

Il attendait quelque chose, mais il ne savait quoi.

Même à présent, tandis qu'il préparait une pinte de Guinness et qu'il répondait à un client, une partie de lui restait aux aguets et attendait patiemment.

Il avait le visage anguleux des Celtes, les yeux bleus, le nez droit, les lèvres pleines et sensuelles et une petite fossette au menton. Il était bâti comme un lutteur : larges épaules, bras longs et hanches étroites. D'ailleurs, il avait passé une bonne partie de sa jeunesse à donner des coups de poing et à en recevoir, autant pour le plaisir de la bagarre que pour se défouler, ce qu'il avouait sans honte. Il s'enorgueillissait de n'avoir jamais eu le nez cassé, contrairement à son frère Shawn.

Néanmoins, depuis qu'il était devenu un homme, il avait cessé de chercher les ennuis. Ce qu'il attendait, il l'ignorait, mais il savait qu'il le reconnaîtrait instantanément.

Lorsque Jude entra dans le pub, il la remarqua tout de suite.

Ses vêtements d'une élégance sobre lui donnaient une allure distinguée, mais ses yeux examinaient la salle avec l'expression d'une biche égarée au fin fond d'une forêt. Une jolie petite chose nerveuse et inquiète, se dit-il, en voyant qu'elle restait sur le seuil, prête à s'enfuir.

Sa curiosité s'éveilla, et il sentit son sang s'échauffer dans ses veines.

Finalement, elle parut se décider et s'avança jusqu'au comptoir.

— Bonsoir, dit-il en passant un torchon sur le bar. Qu'est-ce que je vous sers ?

Jude s'apprêtait à demander un verre de vin blanc, mais le sourire lent et sensuel du jeune homme lui cloua le bec.

Décidément, se dit-elle, les habitants de cette région étaient tous d'une beauté ahurissante.

Aidan se pencha par-dessus le comptoir.

— Vous êtes perdue, chérie ?

Elle se vit fondre sur place en une flaque d'hormones et de libido. L'image la choqua et lui fit reprendre ses esprits.

— Non, je ne suis pas perdue. Pourrais-je avoir un verre de vin blanc, s'il vous plaît ? Du chardonnay, si vous en avez.

— Pas de problème, répondit-il sans bouger. Vous êtes américaine, non ? C'est vous, la nièce de Maud ?

— Oui. Je m'appelle Jude. Jude F. Murray.

Spontanément, elle tendit la main et esquissa un sourire prudent.

Aidan avait toujours eu un faible pour les visages à fossettes. Il garda un instant sa main dans la sienne, sans cesser de la regarder. Jude eut l'impression que ses os prenaient feu.

— Bienvenue à Ardmores et au *Gallagher's*, mademoiselle Murray. Je m'appelle Aidan et vous êtes chez moi. Tim, où sont passées tes bonnes manières ? Laisse ton siège à la dame.

— Oh, non, c'est...

— Excusez-moi, fit le dénommé Tim, un colosse aux cheveux gris fer.

Il descendit de son tabouret et quitta des yeux les informations sportives que diffusait la télévision pour la regarder en souriant.

— Vous préférez peut-être vous installer à une table ? reprit Aidan, comme elle restait debout.

— Non, non, c'est parfait. Merci.

Jude se hissa sur le tabouret en s'efforçant de ne pas prêter attention aux regards fixés sur elle. C'était ce qui la troublait le plus dans son métier de professeur, ces visages tournés vers elle qui attendaient qu'elle débite à longueur de journée des choses profondes et brillantes.

Aidan lâcha enfin la main de Jude, prit la pinte qui attendait sous le robinet à bière et la tendit à un client.

— Comment trouvez-vous l'Irlande ? demanda-t-il en s'emparant d'un tire-bouchon et d'une bouteille de vin blanc.

— C'est merveilleux.

— Personne ici ne vous contredira... Comment va votre grand-mère ?

Jude admira la dextérité avec laquelle il débouchait la bouteille et remplissait un verre, le tout sans la quitter des yeux.

— Elle va très bien. Vous la connaissez ?

— De réputation, oui. Votre grand-mère est une parente éloignée de ma mère. Nous sommes donc cousins, vous et moi...

Slainte, cousine Jude. A votre santé.

— Oh, euh... merci.

Au moment où elle levait son verre, des cris jaillirent d'une pièce voisine. Une voix féminine, sonore comme les cloches d'une église, traitait quelqu'un de « foutu imbécile avec pas plus de cervelle qu'un navet ». Son interlocuteur répliqua qu'il préférerait être un foutu navet plutôt qu'une mégère comme elle.

Personne ne parut s'émouvoir des cris et des injures qui suivirent, ni du fracas de vaisselle qui retentit peu après. Jude, elle, sursauta, et quelques gouttes de vin arrosèrent son poignet.

— Ce sont deux autres de vos cousins, expliqua Aidan en lui prenant la main pour l'essuyer. Ma sœur Darcy et mon frère Shawn.

— On ne devrait pas aller voir ce qui se passe ?

— Pourquoi ?

Comme d'autres cris s'élevaient, Jude écarquilla les yeux.

— Tu m'as jeté cette assiette à la figure, espèce de vipère ! Je te jure que...

Un projectile non identifié s'écrasa bruyamment contre le mur, lui coupant la parole. Trois secondes plus tard, une jeune femme fit irruption dans la salle, munie d'un plateau sur lequel étaient posées des assiettes pleines. Elle avait les joues rouges et arborait une expression satisfaite.

— Tu l'as eu, Darcy ? demanda quelqu'un.

— Non, il a baissé la tête.

La colère rehaussait sa beauté. Ses yeux bleus brillaient, et sa bouche généreuse faisait la moue. Tout en balançant les hanches de droite à gauche, elle alla déposer son plateau devant une famille de cinq personnes assise près du feu. La femme lui murmura quelque chose à l'oreille, et elle éclata de rire en rejetant la tête en arrière.

— Je retirerai de ton salaire le prix de l'assiette, lui dit Aidan, comme elle revenait vers le comptoir.

— Très bien. Ça valait le coup. Mais j'aurais préféré toucher la cible. Les Clooney veulent deux Coca, une *ginger ale* et deux Harp, une pinte et un demi.

Aidan se mit au travail.

— Darcy, je te présente Jude Murray, des États-Unis. C'est elle, la nièce de Maud.

— Enchantée, dit la jeune femme, dont le visage s'éclaira d'un grand sourire. L'installation s'est bien passée ?

— Très bien, merci.

— Vous venez de Chicago, non ? Ça vous plaît, là-bas ?

— C'est une belle ville.

— Avec beaucoup de beaux magasins et de restaurants, je suppose. Et vous faites quoi à Chicago ?

— J'enseigne la psychologie.

«J'enseignais», corrigea Jude en son for intérieur. Mais elle n'essaya

même pas de s'expliquer. Ce n'était pas le moment, d'autant que l'attention générale s'était de nouveau fixée sur elle.

— Ça tombe bien, commenta Darcy avec un regard malicieux. Tâchez d'examiner mon frère Shawn, quand vous aurez le temps. Depuis sa naissance, il y a quelque chose chez lui qui ne tourne pas rond.

Elle s'empara du plateau qu'Aidan avait préparé et décocha un sourire à son frère aîné.

— À propos, je n'ai pas cassé une assiette, mais deux. La dernière a failli le toucher à l'oreille.

Sur ce, elle s'élança dans la salle pour distribuer les consommations.

Aidan servit un client assoiffé et disposa deux verres sous les robinets, avant de regarder Jude.

— Le vin ne vous plaît pas ?

— Comment ?

Elle baissa les yeux et vit que son verre était encore presque plein.

— Non, il est bon... Délicieux, même, ajouta-t-elle après une gorgée. J'étais distraite, c'est tout.

— Ne vous inquiétez pas pour Darcy et Shawn. Si notre sœur avait voulu le toucher, elle y serait arrivée.

Jude émit un son peu compromettant. A cet instant, quelqu'un se mit à jouer de l'accordéon.

— J'ai des cousins à Chicago, intervint Tim, qui attendait sa seconde pinte. Les Dempsey, Mary et Jack. Vous ne les connaissez pas, par hasard ?

— Non, je regrette.

— Il faut dire que Chicago est une grande ville. Jack et moi avons grandi ensemble. Il est parti aux États-Unis pour travailler avec un de ses oncles dans une conserverie de viande.

Voilà déjà dix ans qu'il est là-bas, et il a beau se plaindre du vent et de l'hiver, il ne fait pas mine de revenir.

Il prit sa pinte et déposa des pièces sur le comptoir.

— Aidan, tu es allé à Chicago, non ?

— Je n'ai fait qu'y passer. Le lac est magnifique, on dirait une mer. Le vent vous transperce jusqu'aux os comme des coups de couteau. Mais on y mange des steaks qui vous font monter les larmes aux yeux et remercier Dieu d'avoir créé la vache.

Il travaillait tout en parlant, chargeant le plateau de Darcy, disposant des pintes et des demis sous les robinets, ouvrant une bouteille de bière américaine pour un garçon qui ne semblait pas avoir l'âge de boire autre chose que du Coca.

La musique avait pris un rythme entraînant. Darcy se mit à l'accompagner, d'une voix qui remplit Jude d'admiration.

L'aisance avec laquelle la jeune femme chantait en public la surprit tout autant. La chanson racontait la mort d'une vieille fille dans sa mansarde. A en juger par les regards de tous les mâles présents dans le pub, depuis le jeune Clooney âgé d'une dizaine d'années jusqu'au vieillard squelettique accoudé à l'autre extrémité du comptoir, Darcy Gallagher ne connaîtrait sûrement pas le même destin.

Un autre air suivit, tout aussi rythmé. Aidan s'y joignit.

Cette fois-ci, un cœur brisé pleurait la trahison de son amie. La voix du jeune homme était aussi belle et prenante que celle de sa sœur. Chanter ne l'empêcha pas de préparer les consommations, ni de décocher un clin d'œil à Jude. Celle-ci, surprise en train de le regarder fixement, rougit jusqu'aux oreilles.

Elle prit son verre d'un geste désinvolte, s'efforçant de jouer la femme habituée aux bars où l'on chantait à tue-tête et où des hommes beaux comme des œuvres d'art lui faisaient de l'œil. À

son grand étonnement, son verre était plein. Elle fronça les sourcils. Elle était pourtant persuadée d'en avoir bu au moins la moitié. Mais, après tout, quelle importance ? Elle haussa les épaules et but avec plaisir.

La porte de la cuisine s'ouvrit de nouveau, et Jude écarquilla les yeux. L'homme qui venait d'apparaître semblait sorti tout droit d'un film à la gloire des chevaliers celtes qui sauvaient royaumes et damoiselles en détresse.

Vêtu d'un jean usé et d'un pull noir, il avait des cheveux bruns un peu longs, des yeux d'un bleu limpide, la même bouche sensuelle qu'Aidan et un nez juste assez busqué pour lui éviter l'ennui de la perfection. En remarquant une écorchure sur son oreille droite, Jude comprit qu'il s'agissait de Shawn et qu'il ne s'était pas penché assez vite lors du dernier lancer de Darcy.

Il déposa son plateau sur le comptoir, puis, d'un geste vif qui fit craindre à Jude le déclenchement d'une nouvelle bagarre, il attrapa sa sœur et l'entraîna dans une danse aux pas compliqués.

Comment pouvaient-ils danser ensemble avec autant d'enthousiasme quelques minutes après s'être injuriés ? se demanda Jude, tandis que les clients applaudissaient et sifflaient en tapant des pieds. A un moment, les deux danseurs vinrent virevolter si près d'elle qu'elle eut l'impression d'être balayée par un courant d'air. Lorsque la musique se tut, Darcy et Shawn s'embrassèrent avec effusion.

— Tiens, fit le jeune homme en se tournant vers Jude. Qui donc a osé affronter la nuit pour se réfugier chez nous ?

— Voici Jude Murray, la nièce de Maud, expliqua Aidan.

Jude F. Murray, de Chicago.

— Le « F », c'est pour quoi ? demanda Darcy.

— Frances, répondit Jude, qui se sentait étrangement légère.

— Elle a vu lady Gwen, annonça Shawn.

Cette déclaration fit taire toutes les conversations.

— Oh, vraiment ? s'écria Aidan en se penchant en avant. Ça alors ! Racontez-nous ça.

Il y eut un silence. Tous semblaient pendus aux lèvres de Jude.

— Il pleuvait des cordes, commença-t-elle. J'ai seulement cru voir quelque chose...

Elle prit son verre et but longuement, en espérant que l'accordéoniste allait se remettre à jouer.

— Aidan aussi a vu lady Gwen. Elle marchait sur la falaise.

Le regard de Jude passa de Shawn à Aidan.

— Vous avez vu un fantôme, articula-t-elle prudemment.

— Elle ne cesse de pleurer, et le bruit de ses sanglots vous perce le cœur.

Émue par le son de sa voix, Jude secoua la tête.

— Vous ne croyez quand même pas aux fantômes ?

— Pourquoi n'y croirais-je pas ?

— Parce que... parce qu'ils n'existent pas. Il éclata d'un rire sonore et élucida le mystère du verre toujours plein en la resservant d'autorité.

— Vous me répéterez ça quand vous aurez passé un mois au cottage. Votre grand-mère ne vous a pas raconté l'histoire de lady Gwen et de Carrick, le prince des fées ?

— Non, mais elle m'a donné des cassettes et des lettres qui parlent des légendes irlandaises. J'ai l'intention d'écrire un... un article sur le folklore du pays et son rôle psychologique dans la naissance de la culture irlandaise.

— Ça, c'est quelque chose, commenta-t-il.

L'air agacé de Jude le combla d'aise. Quand elle faisait la moue, elle était plus jolie que jamais.

— Vous avez trouvé l'endroit idéal pour étudier le sujet.

— Tu devrais lui parler de lady Gwen, intervint Darcy. Et lui raconter d'autres histoires. Tu les connais toutes, toi.

— Un autre jour, peut-être. Si cela vous intéresse, Jude Frances.

Elle était énervée. Et aussi un peu ivre, réalisa-t-elle avec inquiétude. Elle s'efforça de rassembler ce qui lui restait de dignité et hocha froidement la tête.

— Volontiers. J'aimerais inclure des contes de la région dans mon étude. Je serais heureuse que nous fixions un rendez-vous. Bien sûr, cela dépendra de vos disponibilités.

Il lui décocha de nouveau un sourire ravageur.

— Oh, nous ne sommes pas aussi formalistes que ça, par ici.

Je passerai chez vous un de ces jours, et si vous avez le temps, je vous raconterai quelques histoires.

— Très bien. Je vous remercie.

Elle ouvrit son sac et en sortit son portefeuille, mais il posa une main sur les siennes et déclara :

— Laissez. C'est la maison qui vous invite, à titre de bienvenue.

— C'est très aimable à vous, fit-elle gauchement.

— Et tâchez de revenir nous voir, dit-il, comme elle se relevait.

— Je reviendrai sûrement... Bonsoir à tous, dit-elle poliment, en se tournant vers la salle. Et merci encore, ajouta-t-elle à l'adresse d'Aidan.

— De rien. Passez une bonne nuit, Jude Frances. Il la suivit des yeux tandis qu'elle sortait. Une jolie petite chose, se répéta-t-il. Juste assez guindée pour donner à un homme l'envie de la décoincer. Une tâche qui ne lui déplairait pas, pensa-t-il.

— Elle doit être riche, fit Darcy avec un soupir.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Ça se voit à ses vêtements, simples et élégants. Et puis, elle portait des boucles d'oreilles en or et des chaussures italiennes.

Aidan n'avait remarqué ni les bijoux ni les chaussures, seulement l'allure générale, qui lui avait paru très féminine. Le bandeau qui retenait ses cheveux avait attiré son attention, mais seulement parce qu'il avait eu envie de l'ôter et de voir comment ses cheveux retombaient, une fois libérés.

— Elle est peut-être riche, Darcy chérie, mais elle est seule et timide comme tu ne l'as jamais été. Ce n'est pas avec son argent qu'elle se fera des amis.

— J'irai lui rendre visite.

— Tu as bon cœur.

Darcy s'éloigna d'un pas et jeta par-dessus son épaule :

— Au fait, si tu crois que je ne t'ai pas vu fixer ses fesses quand elle est partie, tu te trompes lourdement !

— J'ai de bons yeux, c'est tout.

Après le départ du dernier client, une fois les verres lavés, le sol balayé et la porte du pub verrouillée, Aidan se sentit trop énervé pour dormir, lire un livre ou boire un verre de whisky devant le feu. Rester seul chez lui après une journée de travail était agréable et reposant, mais il aimait aussi se promener dans la campagne, lorsque le ciel se couvrait d'étoiles et que la lune blanche voguait au-dessus de la mer.

Ce soir-là, Aidan alla jusqu'à la falaise. Son frère n'avait pas menti, tout à l'heure. Il avait réellement vu lady Gwen, et plus d'une fois, dressée au-dessus de la mer, ses longs cheveux blonds voletant comme la crinière d'un cheval sauvage, les pans de son manteau gonflés par le vent.

La première fois que c'était arrivé, il n'était qu'un enfant.

Cette apparition l'avait d'abord terrifié, puis il avait été bouleversé par les sanglots déchirants de lady Gwen et par son expression désespérée. Elle n'avait rien dit, mais l'avait longuement regardé. Cela, il était prêt à le jurer sur ce qu'il avait de plus cher au monde.

Néanmoins, s'il se promenait ce soir, ce n'était pas pour croiser le fantôme d'une femme qui pleurait son amour perdu, mais pour le plaisir d'arpenter sa terre natale. Et ce fut avec une sorte d'ivresse qu'il suivit le chemin familial, huma le parfum de la nuit et écouta la mer s'écraser contre les rochers.

La lumière de la lune répandait une lueur argentée sur les eaux noires. Ici, il pouvait enfin respirer et réfléchir, après ses longues journées de travail.

Le pub lui appartenait, désormais. C'était une lourde responsabilité, mais il ne s'en plaignait pas. Ses parents étaient partis aider son oncle à ouvrir son propre établissement, mais au lieu de séjourner six mois à Boston, comme prévu, ils avaient décidé d'y rester.

Cela n'avait surpris personne, car son père ne s'était jamais vraiment fait à l'absence de son frère et sa mère avait toujours rêvé de découvrir

d'autres lieux. Ils reviendraient en Irlande, mais uniquement pour voir leurs amis et embrasser leurs enfants.

Une fois de plus, le pub était passé de père en fils. Puisque c'était son héritage, Aidan en prendrait soin.

Darcy ne préparerait pas des sandwiches et ne servirait pas la clientèle toute sa vie. Il le savait. Elle économisait son argent comme un écureuil ses noisettes. Quand elle estimerait qu'elle en avait assez, elle s'en irait.

Pour le moment, Shawn se satisfaisait de cuisiner, de rêver et de séduire toutes les filles du village. Mais, un jour, il tomberait sur la femme qu'il lui fallait, et cette routine ne lui suffirait plus.

Si Aidan désirait que l'établissement perdure, il lui fallait se marier et engendrer un fils. Ou une fille. Il n'était pas attaché à la tradition familiale au point de ne vouloir transmettre son héritage qu'à un garçon.

Il n'y avait pas d'urgence, heureusement. Il n'avait que trente et un ans, et se marier par intérêt ne le tentait pas le moins du monde. Il ne convolerait pas avant d'être sûr d'avoir trouvé l'amour, d'avoir rencontré l'âme jumelle de la sienne.

Ses voyages lui avaient appris de nombreuses choses, et il se targuait d'en avoir retiré une certaine sagesse. Il savait aujourd'hui qu'on pouvait se contenter d'un matelas bosselé lorsque la seule autre couche qui s'offrait à vous était le plancher. Mais l'on ne pouvait se satisfaire d'une femme ennuyeuse qui ne vous émouvait pas, même si elle avait un beau visage.

Sans réfléchir, il se retourna et regarda la colline où était niché le cottage blanc. Une mince colonne de fumée s'échappait de la cheminée. Une seule des fenêtres était éclairée.

« Qu'êtes-vous en train de faire, Jude Frances Murray ?

Songea-t-il. Lisez-vous un livre sérieux et chargé de réflexions alambiquées ? Ou bien, puisque personne ne vous observe, un roman amusant et un peu idiot ? »

C'était l'image qu'elle donnait d'elle-même qui la tracassait.

Il avait suffi à Aidan de passer un petit moment avec elle pour le

comprendre. « Que pensent les gens ? Que voient-ils lorsqu'ils me regardent ? » Se demandait-elle anxieusement.

Un jour, se promit-il, il prendrait le temps d'analyser ce qu'elle semblait être et de le comparer avec ce qu'elle était réellement.

Elle l'avait ému, avec ses grands yeux et sa crinière sévèrement domestiquée. Il aimait sa voix, sa façon précise de parler, qui contrastait avec sa timidité.

Que ferait la jolie Jude s'il allait frapper à sa porte ?

Non. Inutile de l'effrayer.

— Dormez bien, murmura-t-il en glissant les mains dans ses poches. Un autre soir, au lieu de me promener sur la falaise, je viendrai vous voir. Je me demande comment vous réagirez...

Une ombre passa devant la fenêtre, et le rideau s'écarta. La silhouette de Jude se figea, comme si elle l'avait entendu soliloquer.

Puis le rideau retomba, et deux minutes plus tard, la lumière s'éteignit.

4.

Il lui fallait être plus sérieuse et plus responsable, ce qui impliquait un retour à la discipline. Cette résolution ancrée dans la tête, Jude se leva de bonne heure, prit un petit déjeuner rapide et monta la théière dans son bureau.

Bien que la journée s'annonçât magnifique, elle ne se promènerait pas dans les collines. Elle ne s'autoriserait pas non plus à rêvasser parmi les fleurs du jardin, ni à aller au village et à marcher sur la plage, quoiqu'elle en eût très envie.

D'aucuns auraient sans doute jugé futile son idée d'étudier les légendes irlandaises transmises de génération en génération.

Jude était cependant convaincue qu'on pouvait en tirer un travail intéressant, à condition de traiter le sujet avec rigueur et lucidité. Après tout, l'art de conter, que ce soit oralement ou par écrit, était l'une des pierres angulaires de toute culture.

Jude refusait d'admettre que son plus cher désir était d'écrire des livres plus personnels, d'ouvrir son cœur et de laisser les mots et les images en jaillir. Chaque fois que le verrou semblait sur le point de sauter, elle n'y voyait qu'une ambition irréalisable et stupidement romantique. Les gens ordinaires, dotés de talents ordinaires, devaient se contenter de travaux ordinaires et rester dans les limites du raisonnable.

Effectuer des recherches et les analyser relevait du raisonnable, et ses années d'études lui avaient appris à le faire correctement. C'était ce genre de travail qu'on attendait d'elle.

Le sujet choisi était déjà assez original en soi. Elle étudierait donc les raisons psychologiques qui expliquaient la création et la transmission des mythes particuliers au pays de ses ancêtres.

L'Irlande était riche de légendes. Fantômes et fées, elfes et lutins... Comme l'imagination celte en était prodigue ! Sous le cottage se trouvait, disait-on, un monde enchanté dans lequel un mortel pouvait être aspiré et gardé prisonnier une centaine d'années. N'était-ce pas fascinant que certaines personnes apparemment saines d'esprit affirment sans vergogne une chose pareille à l'aube du XXI^e siècle ? Cela prouvait le pouvoir d'un mythe sur le cœur et l'intellect.

Pouvoir étonnant, puisqu'elle-même, la veille, avait failli y croire. Bien sûr, les circonstances avaient joué un grand rôle dans cet envoûtement fugace : la fatigue, la nuit, le chant du vent dans le carillon. Sans parler de la silhouette qu'elle avait aperçue sur la falaise, cet homme qui semblait attendre sa bien-aimée ou la pleurer...

L'image l'avait hantée toute la nuit. Au matin, elle avait repris ses esprits et compris que ce promeneur n'était vraisemblablement qu'un original, amoureux de virées nocturnes.

Or cette originalité, ce petit grain de folie, cela faisait partie du charme du peuple irlandais. Pour étudier ses légendes, il lui fallait en tenir compte et s'imprégner de cette nature fantasque.

Pleine d'enthousiasme, elle mit de côté les cassettes et les lettres confiées par sa grand-mère et alluma son ordinateur.

On raconte que la colline sur laquelle se trouve le cottage est enchantée. Il s'agirait d'un des nombreux monts d'Irlande sous lesquels les fées ont élu domicile, dans des palais et des châteaux somptueux. Il paraît qu'on les entend parfois faire de la musique et que si l'on marche juste au-dessus, on prend le risque de se faire happer et de devenir l'esclave de ce peuple souterrain.

Elle s'arrêta et sourit. Ce texte était trop lyrique, trop...

irlandais pour constituer le début d'un travail universitaire. Lors de sa première année d'études, ses devoirs avaient souvent été mal notés pour cette même raison. On lui reprochait son manque de rigueur et ses divagations. Sachant combien ses parents accordaient d'importance à sa réussite, elle avait appris à juguler son imagination.

Mais, cette fois-ci, elle ne serait pas notée. Il ne s'agissait d'ailleurs que d'un brouillon, qu'elle corrigerait et élaguerait par la suite. Pour l'instant, décida-t-elle, elle noterait tout ce qui lui passait par la tête, et ces éléments lui serviraient à poser les bases de son travail.

Elle en savait assez, grâce à sa grand-mère, pour esquisser un bref résumé des légendes les plus connues. Elle devrait ensuite choisir les plus représentatives, en souligner les structures et en montrer l'influence sur la psychologie du peuple qui en avait hérité.

Elle consacra la matinée à définir les traits fondamentaux des mythes irlandais, qu'elle compara avec ceux d'autres cultures.

Absorbée par son travail, elle n'entendit pas frapper à la porte.

Lorsque les coups redoublèrent, attirant enfin son attention, elle abandonna son explication de la *pisogue*, la guérisseuse dont chaque village irlandais était jadis pourvu, et descendit au rez-de-chaussée. Quand elle ouvrit, Brenna O'Toole s'apprêtait à repartir.

— Je suis désolée de vous déranger, dit-elle.

— Oh, vous ne me dérangez pas du tout. J'étais en haut. Je suis contente que vous soyez passée. Je ne vous ai pas assez remerciée, l'autre jour.

— Ce n'est pas grave. Vous dormiez debout. Vous êtes bien installée, maintenant ? Il ne vous manque rien ?

— Tout va bien, merci.

Jude remarqua avec surprise que Brenna portait une broche en forme de fée sur sa casquette délavée. Il était vraiment étonnant qu'une jeune femme aussi pragmatique ait jugé nécessaire de se munir d'un tel fétiche.

— Voulez-vous entrer et prendre une tasse de thé ? proposa-t-elle.

— J'aimerais bien, merci, mais j'ai du travail, répondit Brenna, qui ne semblait pourtant pas pressée de partir. Je me suis seulement arrêtée pour vérifier que vous n'aviez besoin de rien.

— Je ne pense à rien de particulier... Ah, si ! Sauriez-vous qui pourrait me poser une prise de téléphone dans la seconde chambre ? J'y ai installé mon bureau, et j'en ai besoin pour mon modem.

— Un modem ? Pour votre ordinateur ? s'écria Brenna avec enthousiasme. Ma sœur Mary Kate en a un, elle étudie l'informatique. À l'en croire, c'est génial, mais elle m'interdit de m'en approcher.

— Vous vous intéressez aux ordinateurs ?

— J'aime savoir comment les choses marchent, et elle a très peur que je ne démonte son appareil. Ce que je ferais, bien sûr, car c'est la seule façon de comprendre comment ça fonctionne.

Grâce à son modem, elle envoie des messages à nos cousins de New York et à nos amis de Galway. C'est formidable.

— Oui. Et on ne réalise combien c'est merveilleux que lorsqu'on en est privé.

— Je préviendrai l'électricien que vous avez besoin d'une autre prise, poursuit Brenna, et le travail sera fait prochainement. « Prochainement », c'est toujours ce qu'on vous dit ici. En général, on n'attend pas plus d'une semaine. Sinon, je vous bricolerais un truc de fortune.

— Très bien. Merci beaucoup. Oh, autre chose. Je suis allée au village hier, mais il était tard et les magasins étaient fermés.

Y a-t-il une librairie à Ardmore ? J'aimerais acheter un livre sur le jardinage.

— Un livre sur le jardinage ? répéta Brenna qui, apparemment, n'en revenait pas qu'on ait besoin de lire pour apprendre ce genre de chose. Eh bien, à Ardmore, je ne sais pas, mais vous trouverez sûrement ça à Dungarvan ou à Waterford.

En tout cas, si vous voulez des conseils de jardinage, il vous suffit d'interroger ma mère. Elle a la main verte.

Le bruit d'une voiture la fit se retourner.

— Voilà Mme Duffy et Betsy Clooney qui viennent vous souhaiter la bienvenue. Je vais déplacer ma camionnette pour qu'elles puissent entrer. Mme Duffy vous apporte sûrement des gâteaux. Elle est réputée pour ses pâtisseries.

Elle salua les deux femmes assises dans la voiture d'un grand geste de la main.

— N'hésitez pas à passer chez nous si vous avez besoin de quelque chose, acheva-t-elle en s'éloignant.

— Oui, je...

« Par pitié, ne me laissez pas seule avec des inconnues », supplia Jude intérieurement, tandis que Brenna grimpait dans sa camionnette.

Celle-ci recula à toute allure, sans s'inquiéter une seconde de l'étroitesse de l'allée ou de l'arrivée éventuelle d'une autre voiture. Puis elle se colla contre le véhicule des deux femmes pour échanger quelques mots avec elles.

Les mains moites, Jude vit la camionnette s'élancer ensuite sur la route, laissant l'autre voiture se glisser dans l'allée.

— Bonjour, mademoiselle Murray ! La conductrice avait des yeux bleu clair et des cheveux bruns généreusement laqués qui formaient comme un casque brillant sous le soleil. Elle sauta de la voiture, révélant une ample poitrine, des hanches solides, des jambes courtes et des pieds minuscules.

Jude se força à sourire et descendit dans le jardin, tout en cherchant fébrilement une formule accueillante à prononcer.

Mais elle se rendit vite compte qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, car, tout en ouvrant la portière arrière, la femme ne cessa de parler avec sa passagère, avec Jude et, semblait-il, avec la terre entière.

— On est venues vous souhaiter la bienvenue. Je m'appelle Kathy Duffy, et voici Betsy Clooney, ma nièce du côté maternel.

Patty Mary, ma sœur, travaille aujourd'hui à l'épicerie, sinon elle nous aurait accompagnées. Ce matin, j'ai dit à Betsy : «

Pourquoi tu ne confierais pas ton bébé à la voisine pendant que les deux aînés sont à l'école ? Comme ça, nous pourrions aller au cottage et dire bonjour à la nièce de Maud qui arrive d'Amérique. »

Penchée dans la voiture, la dénommée Kathy Duffy présentait à Jude un impressionnant arrière-train que drapait une robe imprimée de coquelicots. Après avoir attrapé un plat recouvert d'un torchon, elle se redressa, les joues rougies par l'effort, et reprit :

— Vous ressemblez à votre grand-mère. Du moins à ce que je me rappelle d'elle lorsque j'étais enfant. J'espère qu'elle va bien.

— Oui, très bien, merci. C'est gentil à vous d'être venues.

Entrez.

— J'espère que nous vous avons laissé le temps de vous installer, intervint Betsy en contournant la voiture.

Jude reconnut la femme qu'elle avait vue avec sa famille au pub, la veille. Curieusement, cela la rassura un peu.

— J'ai dit à tante Kathy que vous étiez passée au *Gallagher's*, hier. Et nous avons pensé qu'un petit bonjour vous ferait plaisir.

— Vous étiez avec votre famille, il me semble. Vos enfants se sont très bien tenus.

— Oh là là ! fit Betsy en roulant des yeux derrière ses lunettes. Inutile de vous détromper si tôt. Vous-même, vous n'avez pas d'enfant ?

— Non. Je ne suis pas mariée... Je vais préparer du thé, ajouta Jude.

— Ce serait merveilleux, approuva Kathy. Puis elle décréta sans plus de façons :

— Installons-nous dans la cuisine, nous allons passer un moment délicieux.

À la grande surprise de Jude, ce fut le cas. Les deux femmes étaient chaleureuses et riaient facilement. Kathy Duffy était très bavarde et n'hésitait pas à émettre des opinions catégoriques, mais avec une bonne humeur sans faille.

Au bout d'une heure à peine, Jude avait la tête qui tournait sous le déluge de noms, de parentés reliant entre eux les habitants d'Ardmore, de mariages et de décès.

Kathy Duffy était une véritable mine de renseignements.

Elle n'ignorait rien des événements qui s'étaient produits au cours du siècle dans le village. Et si elle avait laissé échapper quelque chose, ce ne pouvait être qu'un fait insignifiant.

— Quel dommage que vous n'ayez pas connu Maud !

commenta-t-elle. C'était quelqu'un de très bien.

— Ma grand-mère l'aimait beaucoup.

— Elles étaient plus comme des sœurs que comme des cousines. Votre grand-mère a vécu ici après la mort de ses parents. Ma propre mère était très liée avec les deux filles, et quand votre grand-mère s'est mariée et est partie en Amérique, Maud et ma mère ont été très tristes.

— Et tante Maud est restée ici toute seule.

— C'était ce qu'elle voulait. Elle avait eu un amoureux, quelques années plus tôt, et ils avaient prévu de se marier...

— Que s'est-il passé ?

— Il s'appelait John Magee. Selon ma mère, c'était un beau garçon qui adorait la mer. Il est mort en France, pendant la première guerre mondiale.

— C'est triste, mais très romantique, intervint Betsy. Maud n'a jamais aimé personne d'autre. Lorsque nous venions la voir, elle parlait souvent de lui, bien qu'il soit mort depuis des décennies.

— Pour certaines personnes, dit Kathy avec un soupir, il n'y a qu'un seul amour. Malgré ce drame, Maud a vécu heureuse ici, entre ses souvenirs et ses fleurs.

— C'est une maison heureuse, commenta Jude, qui jugea aussitôt sa remarque stupide.

Mais Kathy lui sourit.

— Oui, c'est vrai, approuva-t-elle. Et ceux d'entre nous qui connaissaient Maud sont contents que vous vous y soyez installée. Il faut que vous alliez au village et que vous fassiez la connaissance de vos parents.

— Mes parents ?

— Vous êtes apparentée aux Fitzgerald, et il y en a beaucoup à Ardmore. Mon amie Deirdre, qui vit à Boston aujourd'hui, était une Fitzgerald avant d'épouser Patrick Gallagher. Vous étiez chez eux, hier soir.

— Oh, oui.

Le visage d'Aidan, avec son sourire sensuel et ses yeux malicieux, lui revint aussitôt à l'esprit.

— Je crois que votre grand-mère était la cousine germaine de la grand-tante de Deirdre, Sarah. À moins qu'il ne s'agisse de leurs arrière-grand-mères et qu'elles ne soient que cousines issues de germains... Bon, peu importe. Tiens, à propos des Gallagher... Betsy, tu n'avais pas un faible pour Aidan Gallagher, à un moment donné ?

— J'ai dû le regarder une fois ou deux quand j'avais seize ans, admit Betsy en riant. Et lui aussi, probablement. Ensuite, il est parti courir le monde, et mon Tom s'est pointé.

Lorsqu'Aidan Gallagher est revenu, il est possible que je l'aie de nouveau regardé, mais sans autre intention que d'admirer une des créatures les plus réussies du bon Dieu.

— Il a fait les quatre cents coups dans sa jeunesse, et il y a quelque

chose chez lui qui me dit que ce n'est peut-être pas fini.

J'ai toujours eu un faible pour ce genre de garçon. Vous n'avez pas d'amoureux aux États-Unis, Jude ?

— Non.

Elle eut une brève pensée pour William. Avait-elle jamais considéré son mari comme son amoureux ?

— Personne de spécial.

— Si un homme n'a rien de spécial, à quoi bon ?

À rien du tout, conclut Jude un peu plus tard, en raccompagnant ses invitées. Elle ne pouvait pas prétendre que William avait été son grand amour, comme John Magee l'avait été pour tante Maud.

Pendant un certain temps, il avait représenté le centre de sa vie. Elle l'avait aimé... Enfin, elle avait cru l'aimer. Pour dire la vérité, elle avait voulu l'aimer et lui avait donné le meilleur d'elle-même. Mais cela n'avait pas suffi, et la facilité avec laquelle il avait brisé des vœux tout juste prononcés et rejeté sa jeune épouse avait profondément mortifié Jude.

Une chose était sûre : s'il était mort de façon héroïque ou tragique, comme John Magee, elle ne l'aurait pas pleuré soixante-dix ans durant. Et elle aurait de toute façon préféré être une veuve courageuse qu'une épouse délaissée.

Qu'est-ce qui était le plus douloureux ? L'avoir perdu ou avoir été irrémédiablement blessée dans son amour-propre ? En tout cas, cela n'arriverait plus. Plus question de se soumettre aussi docilement, d'accepter sur ordre un mariage puis un divorce.

Désormais, elle réfléchirait à ce qu'elle voulait, elle.

Non qu'elle eût quelque chose contre le mariage, songea-telle en se promenant dans le jardin. L'union de ses parents était solide, ils étaient dévoués l'un à l'autre. Ce n'était peut-être pas un amour passionné comme on en voyait dans les films, mais tout de même une association réussie.

Peut-être avait-elle cherché à vivre le même genre de chose avec William, un mariage digne et paisible. Mais ç'avait été un fiasco.

Elle n'avait rien représenté de spécial pour lui. Elle était devenue l'une de ses habitudes, une partie de sa routine.

Mercredi soir : rendez-vous avec William dans l'un de leurs trois restaurants préférés. Samedi : théâtre ou cinéma, puis dîner tardif et rapports sexuels raffinés. Ensuite, huit bonnes heures de sommeil, suivies d'un brunch en se partageant le journal du dimanche.

Ainsi s'était déroulée leur liaison, et leur mariage s'était glissé dans le même schéma. Un schéma que William avait froissé dans sa main comme une vulgaire feuille de papier et jeté à la poubelle.

Bon sang, elle aurait préféré le jeter elle-même. En avoir le culot. Vivre une liaison torride dans un hôtel borgne. Travailler au noir comme strip-teaseuse. S'enfuir avec un gang de motards.

En s'imaginant vêtue d'une combinaison en cuir, à califourchon derrière un gros motard tatoué, elle éclata de rire.

— Quel joli spectacle pour une journée d'avril !

Debout devant la brèche de la haie, Aidan la regardait en souriant.

— Une femme qui rit, avec des fleurs à ses pieds... On se croirait en plein conte de fées.

Elle le fixait, éberluée. Jamais de sa vie elle n'avait vu image plus romantique que celle de cet homme avec ses yeux bleus et ses cheveux ébouriffés par la brise, dans ce paysage de prés verts et de falaises blanches.

— Mais vous n'êtes pas une fée, Jude Frances, si ?

— Non, bien sûr que non, fit-elle en repoussant ses cheveux en arrière. Je... je viens juste d'avoir la visite de Kathy Duffy et Betsy Clooney.

— Je les ai croisées sur la route. Elles m'ont dit qu'elles avaient passé un moment très agréable.

— Vous êtes venu à pied ? Du village ?

— Si on aime marcher, la distance n'est pas énorme. Et j'aime marcher.

Elle paraissait désemparée, comme si elle se demandait ce qu'elle allait faire de lui. « Eh bien, nous sommes quittes », se dit-il.

— Puis-je entrer ? A moins que vous ne préféreriez que je continue ma promenade ?

— Non, pardon.

Elle se précipita pour lui ouvrir le portail du jardin. Leurs mains se rejoignirent sur le loquet.

— Qu'est-ce qui vous faisait rire ? demanda-t-il, en refermant ses doigts sur ceux de Jude.

— Oh, rien. Une idée idiote. Venez, il reste du thé et des gâteaux de Mme Duffy.

Aidan n'avait jamais rencontré de femme aussi émue de lui parler, et cette réaction étrange ne lui déplaisait pas. Jude recula, mais il ne lâcha pas sa main et la suivit pas à pas.

— J'imagine que vous avez assez bu et mangé pour le moment. Quant à moi, il m'arrive d'avoir besoin d'être à l'air libre et de respirer à pleins poumons, comme aujourd'hui.

Alors, à moins que vous n'ayez envie de rentrer, nous pourrions nous asseoir un instant sur le perron.

De sa main libre, il la retint par la taille.

— Attention, vous allez piétiner vos fleurs. Ce serait dommage.

Elle fit un écart pour éviter le parterre et chancela.

— Oh, que je suis maladroite !

— Je ne dirais pas ça. Un peu nerveuse, c'est tout.

Bien que cet émoi fût plaisant à regarder, il désirait la mettre à l'aise. Les doigts toujours enlacés aux siens, il l'entraîna vers le perron.

— Vous voulez toujours que je vous raconte des légendes ?

Elle s'assit en soupirant.

— Oui. J'ai commencé à travailler ce matin. J'ai essayé de réfléchir, de m'imprégner de l'atmosphère, d'établir un plan approximatif.

Elle dégagea sa main et noua les bras autour de ses jambes repliées.
Aidan la fixait.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, le dos raidi.

— Rien. Je vous écoute. J'aime bien vous écouter. Vous avez une voix très précise, très américaine.

— Oh...

Elle s'éclaircit la gorge et regarda droit devant elle, comme si elle devait surveiller ses fleurs pour les empêcher de se sauver.

— Où en étais-je? Ah, oui, le plan. Les différents thèmes que je veux aborder. J'ai l'intention d'étudier les aspects sociaux, culturels et sexuels des mythes. Leur rôle de divertissement, de parabole, d'avertissement.

— D'avertissement ?

— Oui. Les mères parlent à leurs enfants des marais où vivent les fées pour les avertir des dangers que recèlent certains endroits, ou bien elles les menacent de l'intervention d'esprits maléfiques s'ils se conduisent mal. Il y a autant, sinon plus, de légendes destinées à faire peur que de légendes rassurantes.

— Lesquelles préférez-vous ?

— J'aime les deux. Cela dépend de mon humeur.

— Vous en avez beaucoup ?

— Beaucoup de quoi ?

— D'humeurs. Je pense que oui. Vous avez un regard changeant.

Elle le regarda avec perplexité, puis détourna de nouveau les yeux.

— Non, en fait, je suis plutôt calme. Bon... Que disais-je ?

Ah, oui... On trouve des histoires de bébés arrachés de leurs berceaux et remplacés par d'autres, affreux et méchants. Il y a également des légendes où des enfants se font dévorer par des ogres. Au cours du siècle dernier, on a modifié la fin de nombreux contes et certains de leurs passages pour les édulcorer, mais au début, ces récits baignaient dans le sang, la mort et la tragédie. Cela traduit des changements dans

notre culture et dans l'éducation que les parents désirent apporter à leurs enfants.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Qu'un conte n'est qu'un conte, mais que les fins heureuses risquent moins de donner des cauchemars.

— Votre mère vous racontait des histoires de substitution d'enfants ?

— Non, répondit Jude, que cette idée fit rire. Mais ma grand-mère, oui, et d'une façon très divertissante. J'imagine que vous êtes un bon conteur, vous aussi.

— Si vous m'accompagnez au village, je vous raconterai l'une de nos légendes.

— À pied ? C'est très loin.

— Pas plus de quatre kilomètres. Ça vous fera digérer les gâteaux de Mme Duffy, et je vous inviterai à manger. Il y a du ragoût de mendiant au menu, c'est un plat consistant. Et je trouverai quelqu'un pour vous ramener en voiture.

Elle lui jeta un bref coup d'œil. Partir sans avoir rien planifié était d'une spontanéité merveilleuse. Et terriblement inquiétante.

— C'est tentant. Mais il faut que je travaille encore un peu.

— Alors, venez demain.

Il lui prit la main pour l'aider à se lever en même temps que lui.

— Le samedi soir, il y a de la musique.

— Il y en avait déjà hier, objecta Jude.

— Oui, mais demain, des musiciens de Waterford joueront des ballades traditionnelles. Ça vous plaira. Et puis, comment pourrez-vous écrire sur les légendes d'Irlande si vous ignorez sa musique ? Venez au pub demain soir, et moi, je passerai chez vous dimanche.

— Vous passerez chez moi ?

Il lui adressa son lent sourire dévastateur.

— Pour vous raconter une histoire. Est-ce que dimanche après-midi vous convient ?

— Oui, c'est parfait.

— Alors, je vous souhaite une bonne journée, Jude Frances.

Il se dirigea vers le portail, puis se retourna. Le bleu intense de ses yeux la bouleversa une fois de plus.

— Venez samedi. J'aime vous regarder.

Elle resta pétrifiée un long moment. Il avait déjà disparu derrière la haie qu'elle n'avait toujours pas bougé.

La regarder ? Que voulait-il dire ?

S'agissait-il d'un jeu ? D'un flirt anodin ? Mais comment savoir ce qu'il avait en tête, puisqu'elle ne le connaissait que depuis la veille ?

C'était sûrement un flirt sans conséquence. Kathy Duffy n'avait-elle pas sous-entendu qu'Aidan Gallagher était un incorrigible dragueur ?

— Il me propose de passer au pub samedi soir, et c'est tout, murmura-t-elle. Pourquoi diable faut-il que je cherche toujours la petite bête ?

Agacée par sa propre sottise, elle rentra dans la maison et referma brutalement la porte. Une femme normale aurait souri et aurait répondu à Aidan sur le même ton badin. À moins d'être une névrosée complètement coincée.

— C'est exactement ce que tu es, Jude Frances. Une névrosée coincée. Tu n'as même pas pu ouvrir la bouche et dire quelque chose du genre : « Je vais consulter mon agenda. Moi aussi, j'aime vous regarder. » Non, tu es restée figée sur place, comme s'il t'avait tiré une balle entre les deux yeux.

Jude s'interrompit et se tordit les mains. Voilà qu'elle parlait toute seule, maintenant. Si elle continuait comme ça, elle finirait par croire qu'elle souffrait d'un dédoublement de la personnalité.

Elle inspira à fond et se dit que l'un des petits gâteaux glacés de Kathy Duffy l'aiderait peut-être à reprendre son calme. Aussi se dirigea-t-elle vers la cuisine, tout en ignorant la petite voix qui lui reprochait sa gourmandise. Et alors ? Lorsqu'un homme d'une beauté époustouflante vous mettait dans cet état de surexcitation, n'avait-on pas le droit de

se réconforter avec un peu de sucre ?

Elle prenait un gâteau au glaçage rose lorsqu'un coup contre la porte de la cuisine la fit sursauter. Elle se retourna. A la vue de la masse poilue et des longues dents qui se collaient contre la vitre, elle poussa un cri. Le gâteau s'envola, ricocha contre un mur et atterrit à ses pieds, le glaçage face au sol.

À ce moment-là seulement, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'un monstre, mais d'un chien.

— Bon sang de bonsoir! Qu'est-ce que c'est que ce pays ?

Toutes les trois minutes, on frappe à ma porte !

Le chien n'avait pas l'air agressif. S'il montrait les dents, sa langue pendante exprimait plus l'envie de manger que de mordre. Ses grosses pattes avaient tartiné la vitre de boue. Un aboiement amical fit céder Jude, qui ouvrit la porte. La queue de l'animal s'agita gaiement.

— Tu es le chien des O'Toole, c'est ça ?

Prenant la question pour une invitation, l'animal se glissa dans la cuisine, dont il couvrit le carrelage d'empreintes boueuses. Puis il rendit à Jude le grand service d'avaloir le gâteau tombé à terre. Ensuite, il alla s'asseoir devant la cheminée du salon.

— Je n'avais pas l'intention d'allumer un feu dans cette pièce, annonça Jude en le suivant.

Elle tendit les doigts pour voir sa réaction. Le chien les renifla poliment, puis les souleva de la truffe. La main de Jude retomba sur sa tête. Elle ne put s'empêcher de rire.

— Tu es très malin, dis donc.

Elle céda à sa prière et lui gratta la nuque. Elle n'avait jamais eu d'animal de compagnie, bien que sa mère, elle, eût deux siamois teigneux, qu'elle soignait comme des princes de sang.

Sans doute le chien des O'Toole avait-il pris l'habitude de venir se blottir devant le feu de tante Maud, dont il devait briser la solitude. Les chiens souffraient-ils de la mort d'une amie ? se demanda-t-elle. Cette pensée lui rappela qu'elle avait promis de fleurir la tombe de la vieille dame.

La veille, on lui avait expliqué que tante Maud était enterrée à l'est du village, près des ruines de la cathédrale. Une longue et belle promenade... Sur une impulsion, Jude prit les fleurs qu'elle avait posées sur une des tables et se pencha vers le chien.

— Tu viens avec moi ? On va voir tante Maud ? Il se releva en aboyant et lui emboîta joyeusement le pas.

Une nouvelle scène de la vie champêtre : telle une véritable campagnarde irlandaise, elle marchait sur la colline, ses fleurs à la main, le chien trotinant dans ses jambes, pour aller se recueillir sur la tombe de sa parente. Elle se voyait bien en faire un rite hebdomadaire. Enfin, à condition d'avoir un chien et de vivre ici.

La promenade lui fit beaucoup de bien. Le chien courait de-ci de-là, reniflait avec application un brin d'herbe ou une motte de terre, puis revenait vers elle. Les haies étaient en fleurs, et les oiseaux chantaient à cœur joie. Au pied des falaises, la mer respirait sourdement. Jude sentit un calme bienfaisant l'envahir.

Comme elle approchait du clocher pointu de l'oratoire, le soleil perça les nuages et illumina les trois croix qui se dressaient près de la fontaine sacrée. Selon le guide, durant des siècles, des pèlerins y avaient fait leurs ablutions. Ce lieu, où se rejoignaient la vie et la mort, était paisible et émouvant.

Malgré le vent, l'air avait tiédi. Le bourdonnement des abeilles et le chant des oiseaux se mêlaient en une musique légère. L'herbe poussait haut et dru sur le sol inégal. Quelques stèles grossièrement sculptées signalaient la présence de tombes très anciennes. Une seule était récente. Tante Maud avait choisi d'être enterrée là, sur la colline qui dominait le village, entourée d'un côté par la mer bleue, de l'autre par les vagues vertes des collines qui se succédaient jusqu'aux montagnes.

Jude, émue, vit qu'on avait placé un pot de fleurs rouges à l'abri d'une ruine. D'habitude, les gens oubliaient vite, se dit-elle, mais ici, les morts restaient présents dans la mémoire de leurs amis, qui les honoraient jour après jour.

— Maud Alice Fitzgerald, lut elle sur la tombe la plus neuve.

Femme de bien.

Suivaient les dates de sa très longue vie.

Quelle étrange épitaphe, songea Jude en s'agenouillant à côté de la tombe. Il y avait déjà un petit bouquet de violettes printanières qui commençaient à se faner. Jude déposa ses fleurs à côté et s'assit sur ses talons.

— Je m'appelle Jude, commença-t-elle. Je suis la petite-fille de votre cousine Agnès et je viens d'Amérique. Je me suis installée chez vous pour quelques mois. Je regrette de ne pas vous avoir connue, mais Granny m'a souvent raconté votre enfance et votre jeunesse à Ardmore. Je sais que vous vous êtes réjouie pour elle lorsqu'elle s'est mariée et est partie vivre aux États-Unis, tandis que vous restiez ici, chez vous.

— C'était effectivement une femme de bien.

Le cœur de Jude bondit dans sa poitrine. Elle releva la tête et croisa un regard d'un bleu profond. L'inconnu avait un visage jeune et très beau. Ses longs cheveux noirs effleuraient ses épaules. Un sourire aux lèvres, il s'approcha de Jude.

— Je ne vous ai pas entendu arriver, dit-elle.

— Dans un lieu sacré, on marche doucement. Je vous ai fait peur ?

— Non, mentit-elle. Vous m'avez surprise, c'est tout. Vous connaissiez tante Maud ?

— Bien sûr. C'était une femme généreuse et accueillante.

Elle aimait beaucoup les fleurs. Vous avez eu raison de lui en apporter.

— Ce sont les siennes. Elles viennent de son jardin.

— Ça n'en est que mieux, fit-il en posant la main sur la tête du chien, qui s'était blotti dans ses jambes.

Jude remarqua qu'il portait à l'annulaire un saphir enchâssé dans une monture en argent.

— Vous en avez mis du temps, pour revenir à vos origines, reprit-il.

Elle cligna des yeux dans le soleil.

— Pour revenir en Irlande, vous voulez dire ? Oui, c'est vrai.

— C'est un pays où l'on peut examiner son cœur et voir ce à quoi l'on tient le plus. Ensuite, il ne vous restera plus qu'à prendre votre décision. Mais ne vous trompez pas, Jude Frances, car vous n'êtes pas seule en cause.

Il la fixait de son regard bleu intense, comme pour l'hypnotiser. Les parfums mêlés des fleurs, de la terre, de l'herbe lui montaient à la tête. Le soleil l'aveuglait, emplissant ses yeux de larmes. Soudain, le vent se leva, et elle crut entendre le chant d'une cornemuse au loin.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, murmura-telle en baissant les paupières.

— Vous comprendrez.

Alors, elle s'entendit dire :

— Je vous ai vu sous la pluie. Sur la colline de la tour.

— Nous vous attendions.

— Qui, nous ?

Le vent se calma aussi rapidement qu'il s'était levé, et la musique se tut. Jude secoua la tête, comme pour s'éveiller d'un rêve.

— Pardon, que disiez-vous ?

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était seule avec les morts et le gros chien jaune.

5.

Aidan détestait la paperasserie. Néanmoins, trois jours par semaine, même quand un soleil radieux l'invitait à la promenade, il se terrait dans son bureau au-dessus du pub pour passer ses commandes, régler les factures et les salaires, calculer les frais généraux et les bénéfices.

Il était soulagé de constater que le pub faisait bel et bien des bénéfices. Autrefois, il se moquait pas mal d'avoir de l'argent ou non. Tout au long de ses voyages, il avait vécu au jour le jour, et jamais il n'avait éprouvé le besoin d'économiser un centime. Il se demandait d'ailleurs si ce n'était pas en partie cette insouciance qui avait incité ses parents à lui confier le pub. Il n'avait acquis un certain sens des responsabilités qu'en prenant en charge la gestion de l'établissement familial.

Il avait grandi dans une certaine aisance, tout en exécutant dès son plus jeune âge sa part de travail. Mais passer la serpillière, servir des pintes et chanter n'avait rien à voir avec les tâches administratives qui lui incombaient aujourd'hui.

Rester assis devant ses registres l'assommait et lui donnait la migraine, mais étrangement, ce travail ingrat renforçait son intérêt pour l'entreprise. Oui, songeait-il, ses parents étaient malins, et ils connaissaient bien leur fils.

Pour obtenir les prix les plus avantageux, il lui fallait discuter longuement au téléphone avec les fournisseurs. Mais il s'était découvert un certain talent pour le marchandage, et finalement, cela ne lui déplaisait pas.

Des musiciens n'hésitaient pas à venir de Waterford, voire de Clare ou de Galway, pour jouer chez lui. Depuis quatre ans qu'il gérait le pub, il en avait fait un haut lieu de la musique traditionnelle, ce dont il tirait une certaine fierté. Cette année, il s'attendait que la saison d'été, avec son flot de touristes, soit la meilleure qu'ils n'aient jamais eue. Tout ceci, cependant, ne rendait pas les additions et les soustractions plus amusantes.

Il aurait eu grand besoin d'un ordinateur, se disait-il parfois. Mais l'idée d'apprendre à faire marcher ce diabolique appareil l'effrayait. Lorsqu'il avait demandé à Darcy de l'initier à l'informatique, elle en avait pleuré de rire. Et il était inutile de s'adresser à Shawn. Son frère

aurait préféré lire dans la pénombre plutôt que de se résoudre à changer une ampoule.

Il aurait eu honte d'engager un comptable, étant donné que le patron du pub assumait seul ces tâches-là depuis le vieux Shamus. Il ne lui restait donc que deux solutions : soit il continuait à s'écimer avec un stylo et une calculatrice, soit il prenait son courage à deux mains et décidait d'affronter la technologie moderne.

Jude avait sûrement un ordinateur. Elle pourrait peut-être lui enseigner deux ou trois choses, en échange de quelques leçons dans un tout autre domaine, se dit-il avec un sourire malicieux.

Il brûlait de poser les mains sur son corps, de dévorer sa bouche, d'en savourer la douceur et la chaleur. Cela faisait longtemps qu'une femme n'avait pas produit un tel effet sur lui.

Elle lui rappelait une jeune jument encore chancelante sur ses jambes, qui réclamait des caresses tout en redoutant qu'on l'approche. Ce manque d'assurance surprenait, chez une femme visiblement intelligente et instruite.

Pourvu qu'elle vienne ce soir, les cheveux tirés en arrière et vêtue d'une de ses tenues strictes de professeur d'université, songea-t-il. S'imaginer en train de semer le désordre dans cette sage image le faisait jubiler d'avance.

Si Jude avait deviné les pensées d'Aidan, jamais elle n'aurait trouvé le courage de quitter le cottage. Or elle avait déjà changé d'avis une douzaine de fois.

Refuser l'invitation serait grossier.

Mais si elle allait au pub, Aidan se sentirait obligé de s'occuper d'elle.

De toute façon, il ne s'agissait que de passer une soirée agréable entre amis.

Peut-être, mais elle n'était pas du genre à fréquenter les bars.

Finalement, ses hésitations l'horripilèrent tant qu'elle décida de faire un tour au pub, simplement pour se prouver qu'elle en était capable.

Elle mit un pantalon et une veste gris clair sur un chemisier à fines rayures bordeaux. C'était samedi soir, après tout, se dit-elle, et il y

aurait de la musique. Elle accrocha des boucles en argent à ses oreilles, puis enfila des bracelets, en argent eux aussi - en effet, Jude Frances Murray entretenait depuis longtemps une histoire d'amour secrète et passionnée avec les bijoux.

Tandis qu'elle se parait, elle se souvint de l'homme qu'elle avait rencontré au cimetière et de la pierre qu'il portait à l'annulaire, ce gros saphir qui détonnait dans le paysage champêtre.

Étrange individu, se dit-elle. Il avait surgi et disparu comme par miracle. Pourtant, son visage et le son de sa voix restaient gravés dans sa mémoire. Elle se rappelait tout aussi nettement la brusque bouffée de parfum qui l'avait étourdie, la rafale de vent qui avait déferlé sur la colline, puis le vertige qui s'était emparé d'elle.

Mais ce dernier symptôme pouvait s'expliquer très logiquement : elle avait abusé des gâteaux de Kathy Duffy et souffert d'une légère nausée.

Elle haussa les épaules et se pencha vers le miroir pour vérifier qu'elle ne s'était pas barbouillée de mascara. Sans doute reverrait-elle cet homme ce soir, au pub, ou bien un autre jour au cimetière.

Elle descendit au rez-de-chaussée. Entendre ses bracelets cliqueter joyeusement à chacun de ses pas lui donna de l'assurance. Autre progrès : elle n'oublia pas ses clés avant de sortir. Enfin, ses mains ne transpirèrent pas lorsqu'elle empoigna le volant et roula dans la nuit.

Contente d'elle-même, se réjouissant à l'idée de la soirée décontractée qu'elle allait passer, elle gara sa voiture près du pub. Elle mit pied à terre, lissa ses cheveux et se dirigea vers l'établissement.

À peine eut elle ouvert la porte qu'une musique assourdissante l'assaillit.

Le chœur déchaîné des consommateurs entonnait avec le chanteur un refrain endiablé, au son de la cornemuse et du violon. Jude fit un pas hésitant et se sentit engloutie par la foule.

Cet endroit n'avait plus rien à voir avec le pub obscur et paisible dans lequel elle était entrée l'avant-veille. Il y avait des gens partout, assis, debout entre les tables ou accoudés au bar, tous munis d'un verre, plein ou vide.

Affublés de vêtements de travail et de bottes, les musiciens -

comment trois personnes pouvaient-elles faire autant de bruit ?

- jouaient avec frénésie. L'air sentait la fumée, la bière et le parfum du samedi soir.

Jude se demanda d'abord si elle ne s'était pas trompée d'adresse, puis elle aperçut Darcy, dont la splendide chevelure noire était maintenue tant bien que mal par un ruban rouge vif.

Celle-ci chargeait sur son plateau des cendriers débordant de mégots, des verres et des bouteilles vides, tout en flirtant avec un jeune homme dont le visage exprimait une admiration quasi désespérée.

Darcy croisa le regard de Jude et lui décocha un clin d'œil, puis, après avoir gratifié son soupirant d'une petite tape sur la joue, elle se fraya un chemin vers la nouvelle venue.

— Le pub est animé, ce soir. Aidan m'a dit que vous deviez venir et m'a demandé de vous guetter.

— Oh... merci. Je ne m'attendais pas à trouver une telle foule.

— Les musiciens sont très appréciés, par ici. Ils attirent toujours beaucoup de monde.

— Ils sont merveilleux.

— Oui, ils jouent bien, admit Darcy, qui scrutait les boucles d'oreilles de Jude en se demandant d'où elles venaient et combien elles avaient coûté. Bon, suivez-moi, je vais vous mener saine et sauve jusqu'au bar.

Elle se mit à serpenter entre les clients, les écartant de son chemin à grand renfort de coups de hanche, et entraîna Jude jusqu'à l'extrémité du comptoir, sur lequel elle déposa son plateau :

— Bonsoir, monsieur Riley, dit-elle au vieil homme assis sur le dernier tabouret.

— Bonsoir, jeune Darcy, répondit-il d'une voix flûtée. Si tu acceptes de m'épouser, ma chérie, je ferai de toi une reine.

— Alors, marions-nous samedi prochain, car je mérite bien d'être reine, répliqua-t-elle en l'embrassant sur la joue. Will Riley, laisse la Yankee s'asseoir à côté de ton grand-père.

L'homme efflanqué à qui elle s'adressait glissa de son tabouret et sourit

à Jude.

— Avec plaisir. C'est vous, la Yankee ? Installez-vous là, à côté de mon grand-père, et permettez-moi de vous offrir une pinte.

— Cette dame préfère le vin blanc, intervint Aidan, qui déposait déjà un verre devant Jude.

— Oui. Merci.

— Alors, mets-le sur mon compte, Aidan, déclara Will Riley, et buvons à tous nos cousins d'Amérique.

— Pas de problème, Will... Vous restez un moment, d'accord

? ajouta Aidan à l'intention de Jude, avant de se remettre au travail.

Jude resta même un bon moment. Parce que cela lui parut poli, elle but à la santé de quantité de gens dont elle n'avait jamais entendu parler. Parce que cela lui demandait peu d'efforts, elle discuta avec les deux Riley, qui lui racontèrent leurs visites aux États-Unis chez leurs cousins américains. Ils semblèrent déçus lorsqu'elle leur avoua qu'elle ne connaissait pas le Wyoming et qu'elle n'avait jamais vu de vrai cow-boy.

Les musiciens jouaient des morceaux à la fois familiers et étranges, entraînants et déchirants. Jude fredonnait quand elle reconnaissait un air et souriait lorsque le vieux M. Riley joignait sa voix ténue aux autres.

— J'avais le béguin pour votre tante Maud, racontât-il. Mais elle ne pensait qu'à John Magee, que Dieu ait son âme. Un jour où j'allais pour la énième fois frapper à sa porte, mon chapeau à la main, elle m'a dit que j'épouserai une fille aux cheveux blonds et aux yeux gris avant la fin de l'année.

Il s'interrompit et eut un sourire mélancolique. Jude se pencha pour mieux l'entendre.

— Et un mois ne s'était pas écoulé que je rencontrais ma Lizzie, avec ses cheveux blonds et ses yeux gris. On s'est mariés en juin et on a vécu ensemble près de cinquante ans avant qu'elle ne s'éteigne.

— C'est une belle histoire.

— Maud, elle savait des choses, affirma-t-il, l'air mystérieux, en

plongeant son regard dans celui de Jude. Les esprits chuchotaient souvent à son oreille.

— Oh, vraiment ? s'écria Jude, amusée.

— Et comme vous êtes du même sang, c'est bien possible qu'ils viennent vous parler aussi. Alors, soyez vigilante.

— Promis.

Pendant un instant, ils se turent et écoutèrent la musique.

Les yeux de Jude s'emplirent de larmes lorsque Darcy mit un bras autour des épaules décharnées de M. Riley et joignit son timbre sonore au filet de voix du vieil homme pour entonner une chanson d'amour malheureux et éternel.

Soudain, Jude aperçut Brenna, qui servait des verres de whisky et préparait des pintes de bière derrière le comptoir.

Pour une fois, la jeune fille n'avait pas mis sa casquette, et sa masse de boucles rousses s'agitait joyeusement.

— Je ne savais pas que vous travailliez là, s'étonna Jude.

— J'aide les Gallagher quand il y a du monde. Qu'est-ce que vous buvez ?

— Du chardonnay, mais je ne devrais pas...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase : Brenna remplissait déjà son verre.

— Le samedi, le pub est toujours bondé. Je donne aussi un coup de main pendant l'été. Les musiciens sont bons, ce soir, non ?

— C'est fantastique.

— Comment ça va, monsieur Riley ?

— Très bien, jolie Brenna O'Toole. Quand seras-tu ma femme et guériras-tu mon cœur blessé ?

— Au joli mois de mai, répondit Brenna en remplaçant sa pinte vide par une autre. Méfiez-vous de ce vaurien, Jude, il va essayer de vous séduire.

— Va travailler à l'autre bout du bar, Brenna, s'il te plaît, dit Aidan en arrivant derrière elle. J'ai envie de rester par ici pour flirter avec Jude.

Brenna adressa un sourire malicieux à Jude et s'éclipsa.

— C'est une jolie fille, déclara M. Riley.

— Laquelle ? demanda Aidan en décochant un clin d'œil à Jude.

Le vieil homme s'esclaffa.

— Toutes ! fit-il en frappant le comptoir du plat de la main.

Sûr que je n'ai jamais vu un visage féminin qui soit pas assez mignon pour me mettre le cœur en fête. La Yankee, là, elle a des yeux d'ensorceleuse. Prends garde, Aidan, mon garçon, elle va te jeter un sort.

— C'est peut-être déjà fait.

Il s'empara des pintes sales, les mit dans l'évier sous le comptoir et en disposa d'autres sous les robinets à bière.

— Avez-vous cueilli des fleurs de lune à minuit en murmurant mon nom ? demanda-t-il.

— Non, mais je pourrais le faire, si je savais reconnaître les fleurs de lune, répondit Jude innocemment.

À ces mots, M. Riley partit d'un tel éclat de rire qu'elle craignit qu'il ne glisse de son tabouret. Avec un sourire, Aidan déposa les pintes pleines sur le comptoir et prit l'argent qu'un client lui tendait. Puis il se pencha vers Jude, dont les lèvres s'ouvrirent de surprise.

— Je vous montrerai les fleurs de lune, la prochaine fois que je viendrai vous voir.

— Euh... oui, balbutia-t-elle.

Glorieuse repartie, se dit-elle en avalant une gorgée. La tête lui tournait légèrement. Était-ce dû au vin ou au regard d'Aidan

? En tout cas, il était temps de se ressaisir. Lorsque le jeune homme leva la bouteille pour la resservir, elle posa la main sur son verre.

— Non, merci. Je prendrai de l'eau, maintenant.

— Gazeuse ?

— Oui, merci.

Il la lui servit, sans y ajouter des tonnes de glaçons comme aux États-Unis. Jude but en le regardant préparer deux Guinness.

— Ça prend un temps fou de faire ça, remarqua-t-elle.

— Le temps qu'il faut. Un jour, je vous forcerai à goûter à la Guinness, et vous verrez ce que vous manquez en buvant ce truc français.

Darcy réapparut et posa son plateau sur le bar.

— Une pinte et demie de Smithwick, une pinte de Guinness et deux verres de Jameson, dit-elle à son frère. Et je te signale que Jack Brennan a son compte.

— Je m'en occupe. De combien de temps disposez-vous encore, Jude ?

Elle cessa de regarder ses mains habiles qui s'agitaient en tous sens pour jeter un coup d'œil à sa montre.

— Seigneur, il est 23 heures passé ! Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tard. Il faut que je rentre.

Aidan ne répondit que par un hochement de tête distrait et entreprit de préparer les commandes de sa sœur. Déçue, Jude sortit son portefeuille.

— C'est mon petit-fils qui vous invite, intervint M. Riley en posant une main légère sur son épaule. Rangez votre argent, ma chérie.

— Merci beaucoup.

Elle lui tendit la main et fut touchée de voir qu'il la portait à ses lèvres.

— J'ai été enchantée de faire votre connaissance à tous les deux, déclara-t-elle.

Elle serra la main de Will Riley, puis se leva. Sans Darcy pour lui ouvrir le chemin, sortir du pub fut problématique. En tout cas, elle avait passé une des soirées les plus amusantes de sa vie, se dit-elle en poussant enfin la porte, les joues rouges.

Dès qu'elle se retrouva sur le trottoir, elle aperçut Aidan, qui baissait la tête pour éviter un bras large comme un tronc.

— Allons, Jack, protesta-t-il d'un ton raisonnable, tu sais bien que tu ne veux pas vraiment me frapper.

En face de lui, une espèce de géant reprenait difficilement son équilibre.

— Tu vas voir ça ! répliqua-t-il en serrant les poings. Cette fois-ci, je vais te casser le nez, Aidan Gallagher. Qui es-tu pour m'interdire de boire un foutu verre dans ce foutu pub alors que j'en ai sacrément envie ?

— Tu es complètement bourré, Jack. Il faut que tu rentres cuver chez toi.

— Pas avant que tu m'aies servi ce satané whisky !

Il se rua sur lui. Au moment où Aidan s'apprêtait à pivoter pour éviter l'assaut, Jude poussa un cri effrayé. Surpris, Aidan réagit trop tard et reçut le poing de son adversaire en pleine mâchoire.

— Merde ! marmonna-t-il, tandis que Jack achevait sa course à plat ventre sur le trottoir.

— Ça va ? s'écria Jude en s'approchant d'Aidan. Votre bouche saigne. Vous avez mal ?

Elle fouilla dans son sac à la recherche d'un mouchoir en papier.

Aidan se retint de répliquer qu'il ne devait cette blessure qu'à son cri. Touché par son évidente détresse, il s'efforça de sourire, ce qui lui fit très mal.

— Oh, quel sauvage ! Il faut appeler la police.

— Pourquoi ?

— Pour l'arrêter. Il vous a attaqué.

Sincèrement choqué, Aidan ouvrit de grands yeux.

— Voyons, je ne vais pas faire arrêter un de mes plus vieux amis pour une écorchure de rien du tout.

— C'est votre ami ?

— Oui. Il soigne son cœur brisé à coups de whisky, ce qui est stupide mais classique. La fille qu'il aimait est partie il y a deux semaines avec un type de Dublin. Alors, il noie son chagrin dans l'alcool, ce qui a parfois des effets fâcheux.

— Il vous a frappé au visage, articula-t-elle lentement, afin que les mots pénétrèrent son esprit. Il voulait vous casser le nez.

— S'il a dit ça, c'est parce qu'il a déjà essayé autrefois et qu'il n'y est jamais arrivé. Demain matin, il sera bourrelé de remords... Vous vous êtes fait du souci pour moi, chérie ?

— Apparemment, je n'aurais pas dû, remarqua-t-elle d'un ton pincé. Les bagarres entre amis n'ont pas l'air de vous déplaire.

— Auparavant, j'aimais me battre avec des inconnus. Avec l'âge, je préfère mes amis.

Il tendit la main et fit ce qu'il rêvait de faire depuis le premier jour où il l'avait vue : il prit une mèche de ses cheveux entre ses doigts et joua avec.

— Merci de votre sollicitude.

Il s'avança vers elle, mais elle recula. Il soupira.

— Un jour, Jude Frances, vous n'aurez pas la place de reculer, et je n'aurai pas à m'occuper de ce pauvre Jack.

Il se pencha et souleva sans effort apparent l'énorme masse de l'ivrogne, qu'il hissa sur son épaule.

— C'est toi, Aidan ?

— Oui, Jack.

— Je t'ai cassé le nez ?

— Non, mais tu m'as fait saigner la lèvre.

— Quel foutu veinard de bon Dieu de bon Dieu de Gallagher

!

— Il y a une dame, imbécile.

— Oh, pardon.

— Vous êtes aussi ridicules l'un que l'autre, grommela Jude en s'éloignant.

— Jude chérie ? Appela Aidan. À demain, vers 13h30, d'accord ?

Il ne put s'empêcher de rire en la voyant accélérer le pas, ses talons cliquetant sur les pavés. Arrivée à sa voiture, elle lui lança un regard furieux.

— Elle est partie ? demanda Jack.

— Elle s'en va. Mais pas loin, répondit Aidan, comme la Volvo descendait dignement la rue. Non, elle n'ira pas loin.

Les hommes étaient des abrutis.

Jude tapait sur le volant tout en conduisant. Les bagarres d'ivrognes n'avaient rien d'amusant, et ceux qui y prenaient plaisir avaient sérieusement besoin d'une thérapie. Pas une seconde Aidan n'avait paru gêné de recevoir un coup de poing devant elle, ni de présenter le pochoir affalé à ses pieds comme l'un de ses meilleurs amis. Ce genre d'homme ne lui inspirait que du dégoût.

Seigneur, il avait tout fait pour qu'elle se sente idiote ! Ce sourire apitoyé et supérieur de mâle sûr de lui pour la stupide femelle qui lui tamponnait fébrilement la lèvre... Toutefois, lorsqu'il avait soulevé la masse énorme de Jack, elle avait eu du mal à ne pas pousser un cri admiratif. En fait, elle devait réellement être idiote.

En ce moment, il se trouvait sûrement derrière le comptoir, à faire rire ses clients en leur racontant la bagarre et la réaction puérile de Jude.

— Salaud ! Lâcha-t-elle à voix haute.

Elle renifla avec mépris et se sentit un peu mieux.

Quand elle gara sa voiture devant le cottage, elle était parvenue à se convaincre qu'elle s'était comportée de façon tout à fait digne et raisonnable. L'idiot, c'était Aidan Gallagher.

Des fleurs de lune ! Mais bien sûr ! Elle claqua sa portière avec énergie, et le bruit se répercuta dans le silence de la campagne.

Puis elle leva les yeux et aperçut la femme derrière la fenêtre.

— Ô mon Dieu !

Elle se figea un instant. Le clair de lune inondait les cheveux blonds et les joues pâles de l'inconnue d'une lueur argentée. Le sourire triste de la jeune femme déchira le cœur de Jude.

Prenant son courage à deux mains, elle se précipita vers la maison et réalisa qu'elle avait oublié de verrouiller la porte en partant. La femme n'avait donc eu aucun mal à entrer dans le cottage.

Les jambes tremblantes, Jude grimpa l'escalier.

Un léger parfum flottait dans l'air, mais la chambre était vide, ainsi que toutes les autres pièces de la maison.

Mal à l'aise, Jude verrouilla la porte d'entrée, puis elle s'enferma dans sa chambre. Le sommeil fut long à venir.

Lorsqu'elle s'endormit enfin, elle rêva de pierres précieuses que déversait le soleil et qu'un homme sur un cheval blanc rattrapait dans un sac argenté.

L'homme et sa monture galopaient dans le ciel d'Irlande, au-dessus des prés et des montagnes, des lacs et des rivières, des marais et des landes, des remparts des châteaux et des toits des chaumières. Enfin, ils se posèrent sur une colline, devant un cottage aux murs blancs et aux volets verts niché dans un jardin empli de fleurs.

La femme aux cheveux blonds et au regard vert sortit de la maison, et l'homme, qui portait à l'annulaire un saphir du même bleu que ses yeux, sauta à terre. Il s'approcha d'elle et fit couler à ses pieds un flot de diamants qui étincelèrent dans l'herbe.

— Ils expriment ma passion, dit-il. Prends-les, et moi avec, car je te donnerai tout ce que j'ai, et plus encore.

— La passion ne suffit pas, et les pierres précieuses non plus, répliqua-t-elle d'une voix posée. Je suis promise à un autre.

— Je te donnerai le monde entier, je te donnerai l'éternité.

Viens avec moi, Gwen, et je te donnerai des centaines de vies.

— Ce ne sont pas des bijoux que je veux, ni des centaines de vies.

Une larme brillante comme un diamant glissa sur sa joue.

— Je ne peux pas abandonner ma maison et renoncer à mon monde pour le tien. Ni pour ces bijoux, ni pour les vies que tu me proposes.

Sans mot dire, il remonta sur son cheval. Tandis que le cavalier et sa monture ailée s'envolaient, elle rentra dans le cottage, laissant les diamants parmi les fleurs.

Et ils devinrent à leur tour des fleurs qui recouvrirent la terre en répandant leur parfum enivrant.

6.

Jude se réveilla avec le vague souvenir d'un rêve émouvant.

La pluie crépitait sur les vitres. Elle envisagea un instant de se blottir sous les couvertures et de se rendormir pour retrouver son rêve. Non. Ce serait du laisser-aller.

Mieux valait observer une routine bien établie. Un dimanche pluvieux devait être consacré aux tâches ménagères, décida-t-elle. À Ardmore, on ne pouvait faire appel à une entreprise de nettoyage comme à Chicago.

D'ailleurs, elle avait assez envie de s'activer dans le cottage avec un balai et un chiffon à poussière. En effectuant ce travail modeste, elle se sentirait définitivement chez elle. Elle prit plaisir à fouiller dans les placards pour trouver le matériel nécessaire et passa un moment agréable à essuyer les bibelots que tante Maud avait éparpillés dans la maison. De petites figurines représentant des fées ou des sorcières, ainsi que d'étranges morceaux de cristal, recouvraient toutes les surfaces planes, tables, dessus de commode et rayonnages. Jude découvrit de nombreux livres traitant de l'histoire et du folklore irlandais, mais aussi beaucoup de romans d'amour, qui avaient manifestement été lus et relus. Tante Maud avait gardé un cœur de jeune fille, conclut-elle, attendrie.

En guise d'aspirateur, elle dut se contenter d'un vieux balai mécanique qui couina laborieusement sur les tapis et les parquets. Ensuite, elle astiqua la cuisine et éprouva une grande satisfaction à voir rutiler les chromes et la porcelaine.

Convaincue à présent de ses talents de ménagère, elle passa au bureau. Des cartons s'entassaient dans un des placards. Elle en examinerait le contenu, se promit-elle, puis elle enverrait à sa grand-mère ce qui lui paraîtrait digne d'être conservé.

Elle ôta les draps de son lit et rassembla le linge sale. Le problème, c'était qu'elle n'avait jamais fait de lessive. Mais ce ne devait pas être si compliqué que ça, se dit-elle pour s'encourager.

Dans le petit office qui jouxtait la cuisine, elle trouva le panier à linge. Autre amélioration à apporter : laisser le panier à l'étage pour y fourrer directement ses vêtements à mesure qu'elle se changeait. Bon.

Comme le cottage ne disposait pas de sèche-linge, il lui faudrait suspendre son linge à une corde. Or, bien qu'elle eût pris plaisir à regarder Mollie O'Toole exécuter cette tâche, elle doutait de montrer la même dextérité... Eh bien, elle apprendrait, songea-t-elle avec optimisme.

Mais avant de suspendre ses vêtements, elle devait les laver, et pour cela, il était nécessaire de comprendre le fonctionnement de la machine. Elle examina l'appareil avec attention. Des taches de rouille témoignaient d'une vétusté certaine. Les commandes étaient simples : marche, arrêt, eau chaude, eau froide. Mieux valait utiliser de l'eau chaude, se dit Jude, et en grande quantité. C'était certainement plus efficace.

Elle lut les instructions écrites sur la boîte de lessive et s'y conforma scrupuleusement. Le bruit de l'eau qui se déversait dans la cuve la remplît de satisfaction.

Pour célébrer son exploit, elle se prépara du thé et s'offrit une poignée de biscuits.

Le cottage était impeccable. Tout était en ordre, la lessive tournait... A présent, elle n'avait plus d'excuse pour ne pas réfléchir à ce qu'elle avait vu la veille.

La femme derrière la fenêtre.

Son fantôme.

Lady Gwen lui était apparue deux fois. La vision avait été très nette, si nette qu'elle aurait pu dessiner le visage et la silhouette qu'elle avait aperçus.

Les fantômes... Elle avait toujours aimé les contes que lui racontait sa grand-mère, mais elle n'avait jamais cru à l'existence de créatures surnaturelles. Cependant, à moins qu'elle ne soit subitement devenue sujette aux hallucinations, elle avait bel et bien vu un fantôme, et à deux reprises.

Avait-elle finalement basculé dans la dépression nerveuse qu'elle avait pensé fuir en quittant Chicago ? Pourtant, elle allait beaucoup mieux. Elle ne souffrait plus de migraines, ni de maux d'estomac. En fait, depuis qu'elle avait franchi le seuil du cottage de la colline aux fées, elle se sentait en forme, calme, reposée, voire heureuse.

Donc, se dit-elle, soit elle avait réellement vu un fantôme et ce genre de chose existait, ce qui l'obligeait à réviser ses opinions dans ce domaine, soit elle faisait une dépression nerveuse qui la mettait dans un état de contentement surprenant. Deux situations dont elle pouvait fort bien s'accommoder, décida-t-elle en s'octroyant un autre biscuit.

Elle sursauta en entendant frapper à la porte d'entrée et brossa vivement son gilet pour en chasser les miettes. La matinée s'était écoulée Dieu seul savait comment, et elle avait oublié qu'Aidan avait promis de passer.

Bon. Très bien. Ils s'installeraient dans la cuisine, décida-t-elle en se recoiffant à la va-vite. Aidan la troublait, elle voulait bien l'admettre, mais il ne l'intéressait que d'un point de vue professionnel. Elle n'avait aucune envie de fréquenter un homme qui se battait avec un ivrogne dans la rue et qui flirtait avec une femme qu'il connaissait à peine.

Jude était une personne civilisée. Pour elle, seuls la raison, la diplomatie et le compromis pouvaient résoudre les disputes.

Ceux qui préféraient en venir aux mains lui faisaient pitié...

Même s'ils avaient un beau visage et une musculature impressionnante. Elle était trop raisonnable pour se laisser subjuguer par la simple apparence d'un individu. Elle enregistrerait les légendes qu'Aidan lui raconterait et le remercierait de son aide. Point final.

Mais lorsqu'elle ouvrit la porte et qu'elle le vit, debout sous la pluie, les cheveux dégoulinants et un chaud sourire aux lèvres, elle se sentit à peu près aussi raisonnable qu'un chiot qu'on vient d'adopter.

— Bonjour, Jude.

— Salut.

Se retrouver face à Aidan la troubla tant qu'elle ne remarqua pas tout de suite le colosse qui se tenait à côté de lui, un bouquet de fleurs entre ses gros doigts. Le dos voûté, le visage livide, il avait l'air très malheureux. Aidan lui donna un coup de coude dans les côtes, mais ne lui arracha qu'un soupir timide.

— Bonjour, mademoiselle Murray. Je m'appelle Jack Brennan. Aidan m'a dit que je m'étais mal conduit, hier, en votre présence. Je le regrette et je vous prie de m'excuser.

Il lui tendit le bouquet et lui adressa un regard suppliant.

— J'avais un peu abusé du whisky reprit-il. Mais ce n'est pas une excuse pour mal parler devant une dame. Même si je ne savais pas que vous étiez là. Car je ne le savais pas, c'est sûr, ajouta-t-il avec plus de véhémence.

— Je m'en doute, dit-elle d'un ton sévère, bien que le bouquet trempé la touchât profondément. Vous étiez trop occupé à essayer de frapper votre ami.

— Oh, c'est sûr qu'Aidan est trop rapide pour que je l'atteigne quand je suis dans cet état.

Ses lèvres esquissèrent un sourire charmant, puis il se reprit et baissa la tête, l'air contrit.

— Quand même, ce n'est pas une excuse pour se conduire de cette façon en présence d'une dame. Je suis donc venu vous demander de me pardonner. Je n'aimerais pas que vous ayez une mauvaise opinion de moi.

— Bravo, intervint Aidan en lui assenant une claque dans le dos. Mlle Murray a trop bon cœur pour continuer à t'en vouloir après de si belles excuses... N'est-ce pas, Jude ? demanda-t-il en la regardant avec un sourire entendu, comme s'ils partageaient une plaisanterie connue d'eux seuls.

Jude lui adressa un regard froid. Son attitude condescendante l'exaspérait.

— Je vous pardonne volontiers, monsieur Brennan, et je suis très touchée que vous m'ayez apporté des fleurs. Puis-je vous offrir une tasse de thé ?

Le visage du colosse s'éclaira.

— C'est très aimable à vous. Je...

— Tu as des choses à faire, Jack.

Celui-ci fronça les sourcils.

— Pas particulièrement.

— Si, si. Plein de choses. Prends ma voiture, ça te fera gagner du

temps. Mlle Murray et moi devons travailler.

— Ah, bon, marmonna Jack. J'aurais pourtant bien bu une tasse de thé... Je vous souhaite une bonne journée, mademoiselle Murray.

Épaules voûtées, casquette dégoulinante, il fit demi-tour vers la voiture.

— Vous auriez pu le laisser s'abriter un instant, remarqua Jude.

— Et moi, alors ? Vous n'avez pas l'air pressée de me proposer de m'abriter, répliqua Aidan. Peut-être est-ce à moi que vous en voulez, après tout.

— Vous ne m'avez pas apporté de fleurs.

Elle recula cependant pour le laisser entrer.

— La prochaine fois, j'y penserai, promit-il. Vous avez fait le ménage, on dirait. Ça sent l'encaustique. Donnez-moi un chiffon, que j'essuie les traces de mes bottes.

— Je m'en occuperai plus tard. Il faut que je monte chercher mon magnétophone et de quoi écrire. Nous travaillerons à la cuisine. Vous n'avez qu'à vous y installer.

— Bon, très bien.

Jude fronça les sourcils lorsqu'il referma sa main sur la sienne, mais il se contenta de lui prendre les fleurs.

— Je vais les mettre dans l'eau, expliqua-t-il. Ça leur redonnera de la vigueur.

— Merci, fit-elle d'un ton guindé. Je reviens tout de suite.

Rassembler ses affaires ne lui prit guère plus d'une minute, mais quand elle rentra dans la cuisine, il avait déjà placé le bouquet de Jack Brennan dans l'un des flacons de tante Maud et préparait du thé.

— J'ai fait du feu pour chasser l'humidité. Ça ne vous ennuie pas ?

— Bien sûr que non.

Ce qui l'ennuyait, c'était qu'il avait mis trois fois moins de temps qu'elle pour accomplir ces tâches.

— Asseyez-vous, dit-elle. Je vais servir le thé.

— Il faut le laisser infuser un peu.

— Je sais, maugréa-t-elle en sortant tasses et soucoupes du placard. Nous buvons aussi du thé en Amérique... Arrêtez de me regarder comme ça, ajouta-t-elle en se détournant.

— Pardon, mais vous êtes rudement jolie quand vous vous agitez, avec vos cheveux qui se dénouent.

Agacée, Jude replanta quelques épingles à cheveux avec tant d'énergie qu'elle se griffa le cuir chevelu.

— Mettons les choses au point. Mon intérêt pour vous est purement intellectuel.

— Intellectuel, répéta-t-il en réprimant un sourire. C'est sûr que vous êtes une intellectuelle. Mais ça ne vous empêche pas d'être jolie.

— Je ne suis pas jolie, et je n'ai pas besoin qu'on me le dise.

Commençons, s'il vous plaît.

Comme elle s'asseyait, il fit de même. Puis il l'examina, la tête penchée sur le côté.

— Vous pensez vraiment ce que vous venez de dire ? Voilà qui est intéressant. Sur le plan intellectuel, bien sûr.

— Nous ne sommes pas ici pour parler de moi. Il paraît que vous possédez un certain talent de conteur et que vous connaissez les légendes et les mythes de la région.

Lorsqu'elle prenait cette voix guindée, il mourait d'envie de se ruer sur elle et de la couvrir de baisers. Ce dont il valait mieux s'abstenir, se dit-il en se renfonçant dans sa chaise. Si c'était de l'intellectuel qu'elle voulait, pourquoi ne pas commencer parlà... avant de passer à autre chose.

— Je connais effectivement quelques histoires, répondit-il.

Parmi elles, il y en a qu'on vous a sûrement déjà racontées. Un conte peut se déplacer d'un endroit à un autre, de conteur en conteur, mais le fond restera identique. Il prendra telle forme chez les Indiens

d'Amérique, telle autre en Roumanie ou en Irlande, mais il sera tissé des mêmes fils.

Il s'empara de la théière et remplit les tasses.

— Ici, on trouve le Père Noël, là, saint Nicolas, mais tous deux ont la même mission : gâter les enfants. C'est cette répétition, siècle après siècle, de pays en pays, qui a imposé l'idée que le mythe reposait sur un fait réel.

— Vous croyez à saint Nicolas ?

— Je crois au merveilleux. Je crois que ce qu'il a de plus beau et de plus authentique est dans le cœur. Cela fait quelques jours maintenant que vous êtes en Irlande, Jude Frances. Vous n'avez rien senti ici qui relève du merveilleux ?

— L'atmosphère, répondit-elle en mettant en route le magnétophone. L'atmosphère qui règne dans ce pays est propice à la formation des mythes et à leur perpétuation. Ça a toujours été le cas, d'ailleurs, depuis le temps du paganisme, avec ses sanctuaires dédiés aux dieux et ses sacrifices, en passant par le folklore celtique, jusqu'à l'addition des cultures dues aux invasions des Vikings, des Normands ou des Anglais.

— Je vous parle du pays, pas des gens qui ont tenté de le conquérir, protesta Aidan, une lueur farouche dans les yeux. Je vous parle de la terre, des collines et des rochers, de l'air qu'on y respire, du sang répandu pour protéger l'Irlande. Car ce sont les Irlandais qui ont absorbé les Vikings, les Normands et les autres, et non l'inverse.

— Il reste cependant que ces étrangers se sont implantés dans cette île, ont épousé des Irlandaises et ont transmis à leurs enfants non seulement leurs gènes, mais aussi leurs superstitions et leurs croyances. Et l'Irlande les a accaparées.

— Qui vient en premier, le conte ou le conteur ? Je suppose que vous comptez étudier la question, dans votre article.

Il avait le sens de la repartie, elle devait le reconnaître.

— On ne peut pas étudier le récit indépendamment de celui qui le rapporte, c'est vrai.

— Très bien. Alors, voici une histoire que m'a racontée mon grand-

père, qui la tenait lui-même de son père, et ainsi de suite aussi loin qu'on puisse remonter, car il y a toujours eu des Gallagher sur cette côte.

— Le conte a été transmis par les pères ? D'habitude, ce genre de légende passe de génération en génération par les mères.

— C'est vrai, mais les bardes étaient des hommes, et l'on dit que l'un d'eux était un Gallagher, qui allait de village en village en chantant pour gagner son pain et sa bière. On dit aussi qu'il a vu de ses yeux une partie de ce que je vais vous raconter et entendu l'autre de la bouche même de Carrick, le prince des fées.

Il fit une pause et regarda Jude. Voyant qu'elle avait l'air intéressée, il commença :

— Il était une fois une jeune fille nommée Gwen. Elle était d'humble naissance, mais avait un cœur et des manières de dame, aussi l'appelait-on lady Gwen. Ses cheveux étaient d'un blond pâle comme le soleil d'hiver et ses yeux aussi verts que la mousse. Sa beauté était célèbre dans tout le pays. Néanmoins, c'était une jeune personne fort modeste. Comme sa mère était morte en lui donnant le jour, elle tenait la maison de son vieux père. Elle obéissait à ses ordres, et quoiqu'elle n'eût pas une vie très gaie, jamais on ne l'entendait se plaindre. Pourtant, le soir, on la voyait parfois marcher sur les falaises et regarder la mer comme si elle souhaitait avoir des ailes et s'envoler.

Tandis qu'il parlait, un rayon de soleil perça la pluie, traversa la fenêtre et vint éclairer la table qui les séparait.

— Je ne peux dire ce qu'il y avait dans son cœur, poursuivit Aidan. Peut-être l'ignorait-elle elle-même. En tout cas, elle menait une vie simple, prenait soin de son père et faisait de longues promenades solitaires sur les falaises. Un jour, alors qu'elle fleurissait la tombe de sa mère près de la fontaine sacrée, elle rencontra un homme. Il était beau et grand. Ses épais cheveux noirs tombaient sur ses épaules, et ses yeux étaient aussi bleus que les campanules qu'elle tenait à la main. Il l'appela par son nom d'une voix chantante, qui fit danser son cœur. Et, en un éclair, l'amour les ravit. Autour d'eux, la brise soupirait dans les herbes hautes comme le murmure de fées bienveillantes.

— Le coup de foudre, commenta Jude. C'est un thème fréquent dans les contes.

— Vous ne croyez pas que des cœurs destinés l'un à l'autre peuvent se reconnaître instantanément ?

— Je crois à l'attirance immédiate. L'amour, c'est autre chose. Cela demande plus de temps.

— Vous avez rejeté de vous tout votre côté irlandais, fit-il en secouant la tête.

— Pas au point de ne pas apprécier l'aspect romantique d'une bonne histoire, répliqua-t-elle, avec un sourire qui creusa ses fossettes. Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Malheureusement, ce n'est pas l'histoire toute simple de deux amoureux libres de joindre leurs cœurs et leurs existences.

L'homme n'était pas un humble paysan, ni même un riche aristocrate, mais Carrick, le prince des fées. Il habitait un palais de marbre et d'argent sous une colline, celle-là même sur laquelle était bâti le cottage de la jeune fille. En découvrant l'identité de son bien-aimé, lady Gwen craignit d'avoir été ensorcelée et douta de la réalité de leur amour, car on lui avait appris à se méfier des fées et des esprits.

La voix mélodieuse d'Aidan berçait Jude, qui se tenait accoudée à la table, le menton posé sur ses poings, captivée.

— Une nuit de pleine lune, Carrick attira Gwen hors du cottage, la hissa sur son cheval ailé, et ils survolèrent la terre et la mer, afin qu'elle voie les merveilles qui seraient siennes si elle se promettait à lui. Le cœur du prince appartenait à la jeune fille, et il voulait lui donner tout ce qu'il possédait.

« Or le père de Gwen, dont le corps usé était perclus de douleurs, était sujet aux insomnies. Une nuit, il vit son enfant descendre du ciel sur un cheval blanc, le prince des fées assis derrière elle. Effrayé, il la crut victime d'un sort et lui interdit de revoir Carrick. Puis, désireux d'assurer sa sécurité, il la fiança à un brave garçon, marin pêcheur de son état. Lady Gwen, en fille dévouée, obéit à son père et cessa d'écouter son cœur.

Renonçant à ses promenades nocturnes, elle se prépara au mariage qu'on lui imposait.

Le rayon de soleil qui dansait sur la table s'éteignit, et la cuisine se retrouva plongée dans une pénombre qu'éclairait seulement la lueur du feu. Aidan scruta les yeux de Jude et y lut, fasciné, le rêve, la

tristesse et l'espoir.

— Tout d'abord, Carrick s'emporta et fit tomber une tempête infernale sur les collines et sur la mer. Les villageois, les paysans et les pêcheurs tremblaient de peur, tandis que lady Gwen restait sagement dans son cottage, à coudre et à cuisiner.

— Il aurait pu l'enlever et la garder auprès de lui une centaine d'années, intervint Jude.

— En effet, il aurait pu la kidnapper, mais il était fier et désirait qu'elle vienne à lui volontairement. Dans ce domaine, les princes des fées ne sont guère différents des gens ordinaires... Que préféreriez-vous ? Être enlevée sans qu'on vous demande votre avis ou bien être courtisée ?

— Comme je ne crois pas qu'un esprit risque de s'intéresser à moi, je n'ai pas à choisir. Racontez-moi plutôt ce qu'a fait Carrick.

— Très bien, je vais vous le dire. À l'aube, Carrick enfourcha son cheval ailé et s'envola jusqu'au soleil. Il y préleva du feu, en fit des diamants étincelants et les mit dans un sac en argent.

Puis il les apporta à lady Gwen. Lorsqu'elle sortit à sa rencontre, il les répandit à ses pieds en disant : « Voici les bijoux du soleil.

Ils représentent la passion que tu m'inspires. Prends-les, et prends-moi avec, car je te donnerai tout ce que j'ai, et plus encore. » Mais elle refusa, en expliquant qu'elle était déjà fiancée. Ils se séparèrent, elle enfermée dans son devoir, lui dans sa fierté, et ils laissèrent les bijoux répandus dans le jardin. Et c'est ainsi qu'ils devinrent des fleurs.

Voyant que Jude frissonnait, Aidan lui prit la main.

— Vous avez froid ?

— Non.

Elle se força à sourire et dégagea sa main. Puis elle but une longue gorgée de thé, comme pour dissoudre la boule qui s'était formée dans sa gorge.

Cette histoire, elle la connaissait. Elle avait vu le cheval ailé, la jeune femme blonde et ravissante, l'homme aux cheveux noirs et l'éclat aveuglant des diamants éparpillés sur le sol. Elle en avait rêvé.

— Non, ça va, répéta-t-elle. Mais cette histoire m'est familière. Ma grand-mère a dû m'en raconter une version.

— Ce n'est pas fini.

Jude but une autre gorgée de thé et tenta de se détendre.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Le père de lady Gwen est mort le jour même du mariage de sa fille, comme s'il s'était cramponné à la vie jusqu'à ce qu'il soit sûr d'avoir mis son enfant en sécurité. Le mari est aussitôt venu s'installer dans le cottage. Chaque matin, il sortait en mer jeter ses filets, et chaque soir, il rentrait avec le produit de sa pêche. La vie de lady Gwen se déroulait ainsi, immuable, dans le calme et l'ordre.

Il se tut. Jude fronça les sourcils.

— Ça ne s'arrête pas là, quand même ?

Aidan sourit et but un peu de thé. Comme tout bon conteur, il savait soutenir l'intérêt de son auditoire.

— Ai-je dit que c'était fini ? Non. Car, voyez-vous, Carrick ne parvenait pas à oublier la jeune femme. Elle était ancrée dans son cœur. Tandis que Gwen menait l'existence ordinaire d'une épouse de marin pêcheur, Carrick se languissait. La musique, les fêtes, les danses, plus rien ne le tentait. Un soir, désespéré, il s'envola jusqu'à la lune et y préleva de la lumière, dont il fit des perles qu'il enfouit dans son sac en argent. Puis il se posa devant le cottage. Bien qu'elle portât son premier enfant dans son sein, la jeune femme se glissa hors du lit conjugal pour le rejoindre. «

Voici les larmes de la lune, dit-il. Elles expriment le désir que tu m'inspires. Prends-les, et prends-moi avec, car je te donnerai tout ce que j'ai, et plus encore. » Tout en pleurant, elle refusa, car elle appartenait à un autre et ne voulait pas trahir son serment. Une nouvelle fois, ils se séparèrent, elle enfermée dans son devoir, lui dans sa fierté, et les perles répandues sur le sol devinrent des fleurs de lune.

« Des années s'écoulèrent ainsi. Carrick souffrait, et lady Gwen se pliait à ce que son entourage attendait d'elle. Elle mit au monde plusieurs enfants qui lui donnèrent de la joie. Elle soignait ses fleurs et se souvenait de l'amour. Car, bien que son mari fût un brave homme, il n'avait jamais touché les plus profonds recoins de son cœur. Elle

vieillit de visage et de corps, mais son cœur resta celui d'une jeune fille, plein d'espoirs et de regrets.

— C'est triste.

— Oui, mais ce n'est pas encore fini. Un jour, Carrick plongea dans le cœur palpitant de la mer. Il ouvrit son sac en argent et y recueillit de l'eau, qui se transforma en saphirs. Puis il apporta ces bijoux à lady Gwen. Il faut savoir que le temps ne passe pas de la même manière pour les mortels et pour les esprits. À cette époque, les enfants de Gwen avaient eux-mêmes eu des enfants, elle avait les cheveux blancs, et sa vue était devenue trouble. Mais le prince des fées ne vit que la jeune fille qu'il aimait. Il répandit les saphirs à ses pieds en disant : « Voici le cœur de la mer. Ces pierres représentent ma constance.

Prends-les, et prends-moi avec, car je te donnerai tout ce que j'ai, et plus encore. » Cette fois-ci, avec la sagesse de l'âge, lady Gwen comprit l'erreur qu'elle avait commise en renonçant à l'amour pour se soumettre à son devoir. Mais elle comprit aussi l'erreur qu'avait commise Carrick en lui offrant des bijoux, et non la seule chose qui aurait pu la convaincre.

Sans s'en rendre compte, Aidan referma les doigts sur ceux de Jude. A cet instant, le petit rayon de soleil revint danser sur la table et sur leurs mains enlacées.

— Jamais Carrick n'avait prononcé le mot « amour ». Mais il était trop tard : elle était âgée et, contrairement à Carrick, elle était mortelle. Elle laissa s'écouler des larmes amères de vieille femme et lui dit que sa vie était arrivée à son terme. Elle lui dit aussi que s'il lui avait offert son cœur plutôt que des bijoux, s'il avait parlé d'amour plutôt que de passion, de désir ou de constance, son amour pour lui l'aurait emporté sur son devoir.

Mais il avait été trop fier, et elle trop aveugle. Ils n'avaient pas su écouter leurs cœurs.

« Ses paroles mirent Carrick en colère, car il lui avait apporté de l'amour, encore et encore, de la seule façon qu'il connût. Avant de s'éloigner, il lui jeta un sort. Elle errerait dans la peine et la solitude jusqu'à ce que des cœurs sincères se rencontrent et acceptent les présents qu'il lui avait offerts. Il devrait y avoir trois rencontres avant que le sort ne soit brisé.

Sur ces mots vengeurs, Carrick remonta sur son cheval. Il s'envola dans la nuit alors que les saphirs se changeaient en fleurs. Lady Gwen

mourut cette nuit-là. Depuis ce jour, saison après saison, des fleurs s'épanouissent sur sa tombe, tandis que son fantôme, aussi ravissant que l'était la jeune fille, attend et pleure l'amour perdu.

Jude se sentait bien près de pleurer, elle aussi.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas emmenée avec lui à ce moment-là en lui disant que leurs erreurs n'avaient plus d'importance ?

— Eh bien, ça ne s'est pas passé ainsi. D'ailleurs, Jude Frances, la morale de l'histoire n'est-elle pas qu'il faut se fier à son cœur et ne jamais repousser l'amour ?

Reprenant ses esprits, Jude dégagea sa main.

— C'est possible. À moins que ce ne soit celle-ci : accomplir son devoir procure une longue vie de joies simples et de satisfactions. Offrir des bijoux n'était pas la solution. Si Carrick s'était retourné, il aurait vu qu'ils se transformaient en fleurs.

Des fleurs dont Gwen a pris soin toute sa vie.

— Oui, elle a gardé les fleurs, répondit Aidan en caressant le bouquet apporté par Jack. Mais cette histoire dit autre chose, de plus important encore.

— Quoi donc ?

— L'amour subsiste, en dépit du temps et des obstacles, répondit-il en la regardant dans les yeux. Lady Gwen et Carrick attendent que le sort soit rompu afin qu'elle puisse le rejoindre dans son palais d'argent sous la colline aux fées.

Jude secoua la tête, comme pour dissiper le charme de l'histoire. Il était temps de prendre du recul par rapport à ce conte et de l'analyser, songea-t-elle.

— Les légendes sont truffées de conditions, d'obligations impératives : la quête de quelque chose, un devoir sacré à accomplir, une clause restrictive à respecter, commenta-t-elle.

Le bonheur n'est pas gratuit. Le symbolisme de ce conte est conforme à la tradition. Comme dans beaucoup d'autres légendes, on y retrouve les éléments naturels : la tempête, la foudre, le soleil, la lune et la mer... Quant aux personnages - la jeune orpheline qui prend soin de

son vieux père, le prince sur son cheval blanc - ils sont classiques, eux aussi. On dit peu de chose du mari, car il n'est qu'un moyen de séparer les amants...

Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, intriguée par le regard d'Aidan.

— Vos changements d'humeur sont stupéfiants.

— Je ne comprends pas.

— Lorsque je vous racontais ce conte, vous étiez tout attendrie, vous aviez des yeux rêveurs. Et maintenant, vous voilà droite et sérieuse, en train de disséquer froidement l'histoire qui vous a charmée.

— C'est mon travail, riposta-t-elle. Et je n'avais pas les yeux rêveurs.

— Je le sais mieux que vous, puisque je vous regardais. Vous avez des yeux d'un vert brumeux, Jude Frances. Des yeux de sirène. Quand vous n'êtes pas là, je les revois dans ma tête. Que pensez-vous de ça ?

— J'en pense que vous êtes un baratineur.

Pour se donner une contenance, elle se leva et transporta la théière de la table à la cuisinière.

— C'est d'ailleurs ce qui fait de vous un bon conteur, reprit-elle. J'aimerais que vous me racontiez d'autres histoires, afin que je puisse les comparer avec celles que j'ai déjà réunies.

Elle se retourna et sursauta en découvrant qu'il s'était levé et se tenait juste derrière elle.

— Que faites-vous ?

— Mais rien.

« Si, je vous coince », corrigea-t-il en son for intérieur.

— Vous raconter des histoires suffit à mon bonheur, enchaîna-t-il d'une voix posée, tout en appuyant les mains sur la cuisinière de part et d'autre de Jude. Si ça vous tente, venez donc au pub un soir où c'est calme. Je vous présenterai d'autres conteurs.

— Oui, fit-elle, le cœur battant. C'est une bonne idée. Je devrais...

— Vous vous êtes amusée, hier soir ? Comment avez-vous trouvé la

musique ?

— Eh bien...

Elle s'interrompt, troublée par l'odeur qui émanait d'Aidan.

Il sentait la pluie... et l'homme. Elle se tordit nerveusement les mains.

— La musique était très belle, dit-elle dans un souffle.

— Vous connaissiez les airs ?

À présent, il était si près d'elle qu'elle pouvait distinguer l'anneau ambré qui séparait le noir de ses pupilles du bleu-gris de l'iris.

— Quelques-uns seulement. Voulez-vous encore un peu de thé ?

— Volontiers. Pourquoi n'avez-vous pas chanté sur les airs que vous connaissiez ?

— Chanter ? répéta-t-elle, la gorge sèche.

— Je n'ai pas cessé de vous regarder. Vous n'avez pas chanté une seule fois.

Il fallait vraiment qu'il s'écarte. Elle se sentait au bord de l'asphyxie.

— C'est vrai. Je ne chante pas, sauf quand je suis nerveuse.

Il avança encore un peu, si bien que leurs corps se retrouvèrent pratiquement collés l'un contre l'autre.

Dans un geste de défense dérisoire, elle leva les mains et les posa sur la poitrine d'Aidan.

— Que faites-vous ? Balbutia-t-elle.

— J'ai envie de vous entendre chanter, alors j'essaie de vous rendre nerveuse.

Elle parvint à émettre un gloussement et tenta de se dégager, mais ne réussit qu'à se rapprocher un peu plus de lui.

— Aidan...

— Je veux que vous soyez un petit peu nerveuse, c'est tout, murmura-t-il en effleurant des lèvres la mâchoire de Jude. Vous tremblez.

Calmez-vous, voyons. Je cherche à vous émouvoir, pas à vous terrifier.

Il faisait les deux, pourtant. Le cœur de Jude battait la chamade, emplissant ses oreilles d'un bourdonnement sourd, tandis que les lèvres d'Aidan se promenaient sur ses joues.

— Aidan, vous êtes... C'est... Je ne pense pas...

— Bonne idée. Ne pensons ni l'un ni l'autre pendant une minute.

Il prit sa lèvre inférieure entre ses dents, lui arrachant un gémissement. En voyant ses yeux s'assombrir, il sentit son corps s'enflammer.

— Seigneur, que vous êtes douce.

Il posa une main dans le dos de Jude pour la maintenir contre lui et savoura le goût de sa bouche offerte.

Jude avait abandonné toute idée de protestation. Ses ongles griffaient la chemise d'Aidan. Elle l'entendit chuchoter des mots que le bruit de son propre sang en ébullition l'empêcha de comprendre. Il avait une bouche chaude et exigeante, un corps ferme et puissant, des mains légères qui frémissaient comme des ailes de papillon sur son visage. Mais, bien qu'elle savourât pleinement ce baiser, une partie inconnue et choquante d'elle-même en réclamait plus, encore plus.

Lorsqu'il s'écarta, elle eut l'impression que le monde s'écroulait.

Sans lâcher le visage de Jude, Aidan attendit qu'elle rouvre les yeux. Il n'avait tout d'abord songé qu'à profiter du moment, pas plus, mais il devait reconnaître que la situation lui avait complètement échappé. Alors, il demanda :

— Vous voulez bien ?

Elle le regarda avec de grands yeux emplis de désir et de confusion, et le cœur d'Aidan manqua un battement.

— Quoi ?

— Vous voulez bien me laisser vous faire l'amour ?

Choquée, elle secoua la tête.

— Non. Je ne peux pas. Ce serait complètement irresponsable.

— Il y a quelqu'un qui vous attend en Amérique ?

— Qui m'attend ?

Pourquoi donc son cerveau refusait-il de fonctionner ?

— Oh, non, je n'ai personne.

Une lueur d'espoir s'alluma dans le regard d'Aidan.

— Ça ne signifie pas que je vais... ajouta-t-elle précipitamment. Je ne couche pas avec des hommes que je connais à peine.

— Il y a deux minutes, j'ai eu l'impression que nous nous connaissions très bien.

— C'était une réaction physique.

— Vous avez sacrément raison.

Il l'embrassa de nouveau, avec avidité.

— Je ne peux pas respirer.

— Moi aussi, j'ai un petit problème de ce côté-là...

Il s'obligea à reculer de quelques pas et reprit :

— Alors, qu'allons-nous faire de ça, Jude Frances ?

L'analyser sur un plan intellectuel ?

Sa voix avait pris un accent cinglant. Blessée, elle redressa les épaules.

— Je ne vais pas m'excuser de ne pas sauter au lit avec vous.

J'ai mes raisons, et elles ne regardent que moi.

Il serra les lèvres pour retenir une répartie acerbe et se mit à marcher de long en large dans la petite pièce, les mains enfoncées dans ses poches.

— Vous êtes toujours aussi raisonnable ?

— Oui.

Il s'arrêta et l'examina un bref instant, puis il éclata de rire.

— Bon sang, Jude, si vous vous étiez mise à crier et à jeter des choses, nous aurions eu une jolie petite bagarre qui se serait terminée sur le carrelage de la cuisine. Quant à moi, ça m'aurait calmé.

— Je ne crie pas, je ne jette rien et je ne me bats pas.

— Jamais ?

— Jamais.

Il eut un sourire énigmatique.

— Je devrais pouvoir changer ça... On parie ? demanda-t-il, en tendant la main pour lui tirer doucement les cheveux.

— Non. Je n'aime pas les paris.

— Vous vous appelez Murray et vous n'aimez pas les paris !

Vous faites honte à votre sang.

— Je fais honneur à mon éducation.

— Entre l'éducation et le sang, le dernier l'emporte toujours, croyez-moi... Bon, je m'en vais. Marcher sous la pluie m'éclaircira les idées, ajouta-t-il en décrochant sa veste de la patère.

— Vous n'êtes pas fâché ?

— Pourquoi le serais-je ? Vous avez le droit de refuser, non ?

— Oui, bien sûr. Mais la plupart des hommes seraient fâchés.

— Je ne suis pas la plupart des hommes. En outre, j'ai l'intention de vous faire l'amour, et j'y arriverai. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera un autre jour.

Elle en resta bouche bée.

— Pensez-y, Jude Frances, ajouta-t-il en souriant, et pensez à moi en attendant que je pose de nouveau les mains sur vous.

La porte se referma derrière lui. Clouée sur place, Jude songea à cette menace et à toutes les brillantes reparties qu'elle aurait dû lui jeter à

la figure. Mais son ressentiment s'évanouit dès qu'elle se rappela ce qu'elle avait éprouvé tandis qu'il l'étreignait et l'embrassait.

7.

Plus je rassemble des contes, plus mon projet me paraît intéressant, écrivit Jude dans son journal. Quand j'entends la voix de Granny sur les cassettes, je crois la voir là, assise en face de moi. Parfois, j'ai même l'impression de redevenir une petite fille couchée dans son lit, à qui sa grand-mère raconte une histoire avant d'éteindre la lumière.

Sur la cassette qui contient la légende de lady Gwen, Granny prétend qu'elle ne m'a jamais raconté ce conte. Mais elle doit se tromper, car le récit qu'Aidan m'en a fait m'a semblé familier. D'ailleurs, si j'en ai rêvé, c'est que mon subconscient l'avait gardé en mémoire et que le fait d'habiter le cottage a libéré ce souvenir.

Jude s'arrêta. Écrire ces mots lui avait fait du bien. C'était exactement l'exercice qu'elle imposait à ses étudiants de première année : « Décrivez un de vos problèmes ou de vos doutes, dans un style familier, sans la moindre réserve. Puis relisez-vous et demandez-vous quelles réflexions vous inspire votre texte. »

Alors, pourquoi n'avait-elle pas évoqué son rendez-vous avec Aidan, la façon dont il l'avait serrée dans ses bras, dont il s'était pressé contre elle, dont il l'avait mordillée comme un fruit qu'on déguste ?

Parce que le simple souvenir de leur étreinte la faisait frémir.

Ce journal était pourtant censé refléter sa vie et les moindres de ses expériences, ainsi que ses pensées et ses sentiments. Mais elle ne voulait pas analyser ses pensées, ni ses sentiments. Chaque fois qu'elle tentait d'y réfléchir posément, l'émotion prenait le dessus et lui brouillait l'esprit.

— D'ailleurs, ça n'a aucun intérêt, dit-elle à haute voix.

Elle poussa un grand soupir, fit jouer ses épaules et reposa ses doigts sur le clavier.

Il est intéressant de constater que la version de ma grand-mère est quasiment identique à celle d'Aidan. Chacun d'eux à sa façon de raconter les choses, mais les personnages, les détails, l'ambiance de l'histoire sont

similaires.

C'est l'exemple typique d'une tradition orale parfaitement mise au point et entretenue par un peuple qui s'est efforcé de garder chaque élément aussi pur que possible. Cela montre aussi, d'un point de vue psychologique, comment un conte se transforme en légende et comment la légende finit par être considérée comme une vérité : le cerveau enregistre, encore et encore, la même histoire racontée sur le même rythme et le même ton, et du coup, elle devient pour celui qui l'écoute une réalité.

J'ai rêvé d'eux.

Jude s'interrompit de nouveau et fixa l'écran. Elle n'avait pas prévu de taper ces derniers mots. Ils lui avaient échappé.

Mais c'était la vérité, non ? Presque chaque nuit, à présent, elle rêvait de Carrick et de lady Gwen. Dans ses rêves, le prince des fées prenait les traits de l'homme qu'elle avait rencontré près de la tombe de tante Maud, et lady Gwen ressemblait comme une goutte d'eau à la femme qu'elle avait aperçue derrière la fenêtre du cottage.

Mais cela n'avait rien d'extraordinaire. C'était son subconscient qui leur avait donné ces visages, tout simplement parce que les événements du conte se situaient dans les alentours du cottage.

Elle éteignit l'ordinateur. Depuis plusieurs jours, elle n'était guère sortie du cottage - parce qu'elle voulait travailler, se disait-elle, pas parce qu'elle évitait quelqu'un. Mais, aussi intéressant que soit son travail, il était temps de mettre le nez dehors.

Elle avait le choix : rouler jusqu'à Waterford pour faire quelques courses et chercher un livre sur le jardinage, ou encore explorer la région autour d'Ardmore. Quoi qu'il en soit, il fallait qu'elle prenne l'air. En outre, plus elle conduirait, plus elle se sentirait à l'aise au volant.

Certes, la solitude était apaisante, mais elle pouvait aussi devenir étouffante et vous déconnecter de la réalité. N'avait-elle pas dû, le matin même, consulter un calendrier pour savoir si on était mercredi ou jeudi ?

Dehors ! S'exhorta-t-elle en ramassant son sac et ses clés.

Elle prendrait des photos, songea-t-elle en fourrant son appareil dans son sac, et elle en enverrait à sa grand-mère dans sa prochaine lettre.

Peut-être même s'offrirait-elle le luxe de dîner en ville.

Mais à peine eut elle franchi la porte qu'elle comprit qu'elle n'avait aucune envie de s'éloigner de cet endroit. L'air était doux, la lumière tendre. Des nuages blancs parcouraient le ciel bleu à toute allure. C'était ici qu'elle voulait se détendre, dans ce jardin ravissant, face aux collines vertes, aux montagnes et aux falaises.

Pourquoi ne passerait-elle pas une petite demi-heure à désherber avant de partir ? D'accord, elle n'était pas habillée pour ce genre de travail, et elle était incapable de reconnaître les mauvaises herbes. Mais tout s'apprenait, n'est-ce pas ? Il lui suffirait de ne rien arracher de joli. D'ailleurs, ne savait-elle pas à présent faire une lessive ? À part un pull qui avait pris la taille d'un vêtement de poupée, son linge avait survécu à sa première expérience.

Lorsque le chien jaune apparut devant le portail, elle céda. «

Une demi-heure, c'est tout », se promit-elle en allant lui ouvrir.

Jude accueillit l'animal avec force caresses, si bien que le chien finit par s'étaler à ses pieds en poussant un grognement de satisfaction.

— César et Cleo refusent que je les touche, murmurât-elle en pensant aux chats snob de sa mère. La dignité les étouffe.

Quand le chien se coucha sur le dos pour offrir son ventre à ses caresses, elle éclata de rire.

— Toi, tu n'as aucune dignité. C'est ce qui me plaît chez toi.

Elle songeait qu'il lui faudrait acheter quelques friandises pour chien lorsque la camionnette de Brenna surgit en tressautant sur la route et se déporta sur le côté pour s'engager dans l'allée qui menait au cottage.

— Je vois que vous avez fait la connaissance de Betty.

— C'est son nom ? demanda Jude, un peu gênée d'être surprise en train de câliner un animal. Elle est très affectueuse.

— Surtout avec les dames.

Brenna s'accouda à sa fenêtre ouverte et posa le menton sur ses bras croisés. Pourquoi diable Jude prenait-elle si souvent cet air coupable ? se demanda-t-elle.

— Vous aimez les chiens, on dirait. Mais n'hésitez pas à la renvoyer si elle vous ennue.

— C'est une charmante compagne, mais je ne voudrais pas en priver votre mère.

— En ce moment, ma mère n'a pas le temps de penser à Betty. Le réfrigérateur est de nouveau en panne. J'allais justement essayer de le réparer. Dites donc, on ne vous a pas vue au pub, cette semaine.

— Je n'ai pas arrêté de travailler. J'ai à peine mis le nez dehors.

— Vous étiez sur le point de sortir ?

— Je comptais pousser jusqu'à Waterford pour trouver un livre sur le jardinage.

— Oh, ce n'est pas la peine de faire tout ce trajet, sauf si vous avez envie de conduire. Venez à la maison et interrogez ma mère. Elle sera contente de vous rencontrer. En plus, ça m'évitera de l'avoir dans les pattes pendant que je bricole le réfrigérateur.

— Mais elle n'attend pas de visite, et je ne voudrais pas...

— La porte est toujours ouverte.

Une fille intéressante, conclut Brenna, mais pas bavarde. Si quelqu'un était capable de lui tirer les vers du nez, c'était bien Mollie O'Toole.

— Montez, fit-elle.

Elle siffla la chienne, et Betty bondit aussitôt à l'arrière de la camionnette.

Jude chercha rapidement une excuse plausible qui lui aurait permis de décliner poliment l'invitation de Brenna, mais en vain. Finalement, elle se dirigea vers la portière du passager.

— Je ne vais pas déranger votre mère, vous êtes sûre ?

Insista-t-elle.

— Au contraire, elle sera ravie.

Brenna attendit qu'elle soit montée, puis elle fit marche arrière jusqu'à

la route.

— Attention ! s'écria Jude.

— Quoi ?

Brenna freina si brutalement que Jude dut jeter les deux mains sur le tableau de bord pour éviter de s'écraser contre le pare-brise.

— Vous... euh... balbutia-t-elle en attachant précipitamment sa ceinture. Vous ne vous êtes pas demandé s'il y avait une voiture ?

Brenna éclata d'un rire joyeux et regarda Jude.

— Il n'y en avait pas, si ? Ne vous inquiétez pas, vous ne risquez rien. Vous avez de jolies chaussures, ajoutât-elle, tout en songeant que, pour le confort, rien ne valait une bonne paire de bottes. Darcy prétend que vous ne portez que des chaussures italiennes. C'est vrai ?

Jude jeta un regard ahuri à ses pieds.

— En fait, oui.

— Elle sait reconnaître ce qui est à la mode, notre Darcy.

Regarder les magazines et faire du lèche-vitrines, c'est sa passion.

— Elle est très belle.

— Pour être belle, elle est belle. Ils sont tous beaux, chez les Gallagher.

— C'est bizarre qu'ils soient tous célibataires, commenta Jude d'un ton désinvolte, tout en se reprochant sa curiosité.

— Darcy ne s'est jamais vraiment intéressée aux garçons du pays. Aidan, lui, depuis qu'il est revenu, c'est au pub qu'il est marié. Shawn...

Le front soucieux, Brenna s'engagea dans l'allée qui menait à sa maison.

— Shawn, reprit-elle, il ne voit même pas ce qui est sous son nez.

La chienne sauta à terre et courut dans le jardin.

— Si jamais vous avez envie d'aller faire des courses à Waterford ou à Dublin, emmenez Darcy avec vous, déclara Brenna, qui avait retrouvé le sourire. Essayer des habits et des chaussures, tripoter les fonds de teint, les rouges à lèvres et les poudres, il n'y a rien qu'elle préfère au monde. Mais si votre cuisinière vous laisse tomber ou que vous remarquez une fissure dans votre toit, c'est moi que vous devez appeler.

Des fleurs de toutes sortes et de toutes couleurs s'étaient au pied de la maison, grimpaient sur des treillis, débordaient avec exubérance de pots en terre cuite. Bien qu'elles eussent l'air d'avoir poussé de leur propre initiative, une harmonie extraordinaire s'en dégagait.

Brenna entra dans le vestibule, dont le carrelage resplendissait de propreté, et y laissa sans sourciller des empreintes boueuses.

— M'man ! Je t'amène de la visite ! cria-t-elle.

Un chat jaillit d'une pièce et vint se frotter contre sa jambe.

Cette maison avait une odeur féminine, remarqua Jude. Elle sentait les fleurs et l'encaustique, mais aussi les produits de beauté et les sucreries, cette senteur à la fois vanillée et poudrée que répandent souvent les filles et les jeunes femmes autour d'elles.

Ce parfum lui rappela l'université et ses camarades si raffinées et sûres d'elles. Comme elle avait pu se sentir gauche et déplacée à leurs côtés !

— Mary Brenna O'Toole, qu'est-ce qui te prend de crier si fort ? Quand je serai devenue sourde, je te le dirai, protesta Mollie O'Toole, qui les rejoignait en dénouant son tablier rose.

C'était une petite femme solidement bâtie, pas plus grande que sa fille, mais plus large. Ses cheveux, presque aussi brillants que ceux de Brenna, étaient beaucoup plus soigneusement coiffés que ceux de sa fille. Elle avait un visage rond et agréable, un sourire chaleureux et un regard amical qui souhaitait la bienvenue avant même qu'elle ait tendu la main.

— Tu m'as amené Mlle Murray, à ce que je vois. Vous ressemblez à votre grand-mère, cette chère femme. Je suis contente de vous rencontrer.

— Merci.

La main qui empoigna celle de Jude était ferme, mais rugueuse après toute une vie passée à faire de la maison O'Toole un foyer agréable.

— J'espère que je ne tombe pas à un mauvais moment, reprit Jude.

— Pas du tout. Venez au salon, je vais préparer du thé.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Mais non, mais non, fit Mollie, en lui tapotant l'épaule comme elle l'aurait fait à l'une de ses filles. Vous allez me tenir compagnie pendant que cette gamine fourgonnera en jurant dans ma cuisine. Brenna, je te le dis comme je le dirai à ton père quand je lui mettrai la main dessus : il est temps de remplacer ce réfrigérateur.

— Je peux le réparer.

— C'est ce que vous me répétez tous les deux depuis des années. N'empêche qu'il faut sans cesse le rafistoler.

Tout en secouant la tête, elle conduisit Jude au salon.

— C'est une croix d'avoir deux bricoleurs dans sa famille, mademoiselle Murray, car ils ne vous laissent rien jeter. C'est toujours la même réponse : « Je peux le réparer » ou bien « Je sais quoi en faire ».

Avec un soupir, elle ajouta :

— Brenna, occupe-toi de Mlle Murray, le temps que je prépare le thé.

— Je peux le réparer, répéta la jeune fille, quand sa mère fut partie. Et si je n'y arrive pas, on se servira des pièces pour faire autre chose.

— Quelle chose ?

— Je ne sais pas, un truc ou un autre. Dites donc, il paraît que Jack Brennan vous a apporté un bouquet de fleurs pour s'excuser.

Assise du bout des fesses sur un fauteuil, Jude enviait la nonchalance avec laquelle Brenna s'était affalée sur le canapé.

— Oui. Il était très poli et très gêné. Aidan n'aurait pas dû l'obliger à venir s'excuser.

— Jack a accepté pour se faire pardonner de lui avoir écorché la

bouche, déclara Brenna en croisant ses bottes boueuses. D'ailleurs, je ne comprends vraiment pas comment il a réussi à toucher Aidan. C'est exceptionnel qu'un coup de poing ralenti au whisky atterrisse sur Aidan Gallagher.

— C'est ma faute, avoua Jude. J'ai crié.

Hurlé, rectifia-t-elle avec honte.

— Ça l'a distrait, expliqua-t-elle. Il n'a pas vu le poing arriver, sa tête a été projetée en arrière, et sa bouche s'est mise à saigner. Je n'avais jamais assisté à un tel spectacle.

— Vraiment ?

Brenna n'en revenait pas. Elle avait beau avoir grandi dans une maison de femmes, elle avait souvent vu des poings s'égarer sur des figures. Souvent le sien, d'ailleurs.

— On ne se bat jamais à Chicago ?

— Pas dans mon quartier, murmura Jude. Aidan se bagarre fréquemment avec ses clients ?

— Non, bien qu'il ait aimé jouer des poings, autrefois. De toute façon, il est rare qu'on cherche à le provoquer. Les Gallagher sont connus pour leur tempérament irascible.

— Contrairement aux O'Toole, lesquels sont toujours doux comme des agneaux, dit Mollie, qui apportait le thé.

— C'est la vérité, répliqua Brenna en plantant un baiser sur la joue de sa mère. Je vais réparer ton frigo, m'man, et te le faire marcher aussi bien qu'un neuf.

Mollie eut une moue sceptique.

— Il se détraque régulièrement depuis la naissance d'Alice Mae, et elle va avoir quinze ans cet été... C'est une gentille fille, ma Brenna, ajouta Mollie, une fois seule avec Jude. Comme ses sœurs, d'ailleurs. Voulez-vous des biscuits avec votre thé, mademoiselle Murray ? Je les ai faits hier.

— Volontiers, merci. Appelez-moi Jude, s'il vous plaît.

— D'accord. Et vous, appelez-moi Mollie. C'est agréable d'avoir de

nouveau une voisine. Maud aurait été contente que son cottage ne reste pas inhabité. Non, il n'y a rien pour toi, gros lourdaud, dit-elle au chat, qui avait bondi sur l'accoudoir de son fauteuil.

Elle lui donna une caresse, puis le repoussa.

— Votre maison est charmante, déclara Jude. J'aime bien la regarder quand je me promène.

— Un vrai salmigondis, mais ça nous convient, répondit Mollie en servant le thé dans son plus beau service. Avec les années, mon Mick a rajouté des pièces ici et là, et dès que Brenna a été assez grande pour tenir un marteau, ces deux-là n'en ont plus fait qu'à leur tête.

— Avec autant d'enfants, il vous fallait de la place. Brenna m'a dit que vous aviez cinq filles.

— Cinq qui font parfois autant de bruit et de désordre que vingt. Brenna est l'aînée, et son père y tient comme à la prune de ses yeux. Ma Maureen, qui va se marier l'automne prochain, nous rend tous fous avec les préparatifs de la cérémonie et ses disputes avec son promis. Patty vient de se fiancer à Kevin Riley, et je suis sûre qu'elle ne va pas tarder à nous en faire voir autant que sa sœur. Ma Mary Kate est à l'université de Dublin, où elle étudie l'informatique. Et la petite Alice Mae, le bébé de la famille, passe son temps à s'occuper d'animaux et à essayer de transformer la maison en refuge pour tous les oiseaux blessés du comté.

Mollie fit une pause, puis avoua :

— Mais quand elles ne sont pas là, dans mes jambes, elles me manquent terriblement. Tout comme vous devez manquer à votre mère en étant si loin de la maison.

Jude émit une onomatopée peu compromettante. Ses parents pensaient sûrement à elle, mais souffraient-ils de son absence ? Vu leur emploi du temps, c'était peu probable.

Une bordée de jurons jaillit soudain du fond de la maison.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Saloperie de machine, je vais te jeter de la falaise, si ça continue !

— Brenna tient beaucoup de son père, et pas seulement pour ses

talents de bricoleuse, commenta Mollie d'un ton placide, tandis que des coups sourds ponctuaient la tirade de son aînée. C'est une fille intelligente, mais elle s'emporte facilement. Elle m'a dit que vous vous intéressiez aux fleurs.

Un peu troublée par la bataille qui se livrait dans la cuisine, Jude s'éclaircit la gorge avant de répondre :

— Euh... oui. C'est-à-dire que je ne connais pas grand-chose au jardinage, mais je voudrais empêcher les fleurs du cottage de dépérir. Je comptais acheter un livre ou deux.

— Bien. Je pense aussi qu'on peut apprendre beaucoup de choses dans les livres, mais ma Brenna, elle, préférerait être ligotée le nez dans une fourmilière plutôt que de lire le mode d'emploi d'une machine... Moi, je ne me débrouille pas trop mal avec les plantes. Voulez-vous venir dans le jardin avec moi, que je vous montre ce que j'ai fait ?

— Avec plaisir, dit Jude en posant sa tasse.

— Bon. Laissons Brenna seule. Comme ça, elle pourra tempêter tout son soûl sans craindre de nous faire tomber le toit sur la tête... Montrez-moi donc vos mains, demanda Mollie en se levant.

Ahurie, Jude s'exécuta. Mollie prit fermement ses mains dans les siennes et les examina.

— Maud avait le même genre de mains que vous, fines et étroites. Bien sûr, les rhumatismes les avaient déformées, mais j'imagine qu'autrefois, ses doigts étaient longs et minces comme les vôtres. Vous y arriverez, Jude. Vous avez de bonnes mains pour les fleurs.

L'heure suivante fut un pur délice. Charmée par le jardin et la patience de Mollie, Jude perdit toute timidité.

Ces feuilles duveteuses appartenaient à des delphiniums, qui donneraient des fleurs bleues, roses et blanches, et ces trompettes bicolores étaient des ancolies. D'autres fleurs, qui poussaient à leur gré dans une sarabande joyeuse, portaient des noms étranges et charmants, que Jude écoutait tout en sachant qu'elle les oublierait aussitôt.

Elle tentait de retenir les informations de base : ce qui fleurissait au printemps ou en été, ce qui était robuste ou fragile, ce qui attirait les abeilles et les papillons. Elle n'avait pas peur de poser des questions

sans doute naïves : Mollie souriait et expliquait gentiment.

— Avec Maud, nous échangeons des graines et des boutures, si bien que vous trouverez dans le jardin du cottage presque tout ce que vous voyez ici. Elle aimait les fleurs romantiques, tandis que moi, j'ai toujours eu un faible pour celles qui ont des couleurs éclatantes. Du coup, il y en a des deux sortes chez elle et chez moi. Un jour, je passerai au cottage pour voir comment vous vous en sortez.

— Cela me touche beaucoup, car vous êtes très occupée.

Mollie la regarda attentivement.

— Vous êtes une gentille fille, Jude, et ça me fera toujours plaisir de passer un moment avec vous. Vous êtes aussi une jeune personne bien élevée et raffinée. J'aimerais que vous déteigniez un peu sur ma Brenna. Elle a bon cœur et elle est intelligente, mais elle est un peu garçon manqué... Tiens, la voilà, justement. As-tu tué la bête, finalement, Mary Brenna ?

— La bataille a été rude, le sang a coulé, mais c'est moi qui ai gagné, annonça Brenna. Le frigo marche, maintenant.

Sa joue était maculée de graisse, et une croûte de sang ornait sa main gauche.

— Zut, alors ! fit sa mère. Tu sais pourtant que je rêve d'en avoir un autre.

— Celui-ci a encore de bonnes années devant lui, déclara Brenna en embrassant Mollie sur la joue. Bon, je dois filer. J'ai promis d'aller réparer les fenêtres de Betsy Clooney. Je vous ramène, Jude, ou vous préférez rester encore un peu ?

— Il faut que je rentre. J'ai passé un moment délicieux, Mollie. Merci infiniment.

— Revenez quand vous voulez.

— Promis. Oh, j'ai laissé mon sac à l'intérieur. Je reviens tout de suite.

— Cette fille meurt de soif, murmura Mollie, quand Jude se fut éloigné.

— Elle meurt de soif ? répéta Brenna sans comprendre.

— Elle a soif de faire des choses. D'être quelqu'un. Mais elle a peur de boire trop vite. Boire à petites gorgées est très raisonnable, mais de temps en temps...

— Darcy pense qu'Aidan a des vues sur elle.

— Oh, vraiment ? s'écria Mollie en haussant les sourcils.

Voilà qui serait se taper une grande rasade d'un coup, non ?

— Darcy m'a raconté qu'elle avait vu Aidan embrasser la fille Duffy, un jour, et elle m'a dit qu'elle avait l'air complètement ivre après ce baiser.

— Ça ne se fait pas de s'épier entre frère et sœur, remarqua Mollie d'un ton sévère. Laquelle des filles Duffy ? ajouta-t-elle, intriguée.

A cet instant, Jude réapparut.

— Tu me le diras plus tard, fit Mollie à sa fille.

— Vous avez passé un bon moment ? demanda Brenna en s'installant derrière le volant.

— Oh, oui ! Votre mère est merveilleuse, répondit Jude en agitant la main à l'adresse de Mollie, tandis que la conductrice reculait dans l'allée avec son insouciance habituelle. Jamais je ne me souviendrai de tout ce qu'elle m'a dit, mais c'est un bon début.

— Ça lui fera plaisir de parler de fleurs avec vous. Patty à la main verte, elle aussi, mais ces derniers temps, elle a la tête dans les nuages à cause de Kevin Riley, et elle passe ses journées à soupirer.

— Votre mère est très fière de vous et de vos sœurs.

— Comme tous les parents, non ?

— Oui, mais ce n'est pas toujours aussi flagrant. Vous ne le remarquez plus parce que vous y êtes habituée, je suppose.

— Vous faites plus attention que moi à ce genre de chose, commenta Brenna. Vous observez toujours ce qui vous entoure très attentivement, n'est-ce pas ?

— Sans doute. J'ai vu aussi qu'elle était fière que vous ayez réussi à réparer son réfrigérateur, même si elle regrette de ne pas pouvoir le jeter.

Brenna éclata de rire et se tourna vers Jude.

— J'ai failli ne pas y arriver, cette fois-ci. En fait, mon père en a acheté un tout neuf, rudement beau, mais il ne sera pas livré avant une semaine ou deux. Si on veut lui faire la surprise, il faut que ce foutu machin tienne le coup encore un peu.

— Oh, quelle idée charmante, soupira Jude.

Elle tenta d'imaginer la réaction de sa mère si elle découvrait un nouveau réfrigérateur en ouvrant ses cadeaux.

Elle se sentirait probablement insultée.

— Si j'offrais à ma mère un appareil ménager, elle croirait que j'ai perdu la tête.

— Votre mère travaille, non ?

— Oui, et elle réussit dans ce qu'elle fait. Mais la vôtre aussi.

C'est une mère professionnelle.

— Elle aimerait entendre ça, approuva Brenna. Je vais m'en souvenir, pour la prochaine fois où elle voudra me botter les fesses. Tiens, regardez qui vient sur la route, beau comme deux démons réunis et aussi dangereux.

Jude se raidit brusquement, tandis que Brenna s'arrêtait devant le cottage et se penchait pour appeler Aidan.

— Alors, beau vagabond, on a décidé de repartir sur les routes ?

— Non, plus jamais, répondit-il, en prenant la main qu'elle lui tendait. Tu t'es blessée ?

— Un méchant frigo m'a mordue.

Tout en regardant Jude, il déposa un baiser sur l'écorchure.

— Et où ces deux ravissantes dames se rendent-elles ?

— Je ramène Jude chez elle et je pars me battre avec les fenêtres de Betsy Clooney.

— Si ton père ou toi avez un moment demain, le fourneau du pub fait des siennes et Shawn boude.

— L'un de nous passera jeter un coup d'œil.

— Merci. Je vais te débarrasser de ta passagère.

— Prends soin d'elle, fit Brenna, comme il contournait le capot. Je l'aime bien.

— Moi aussi, dit-il.

Il ouvrit la portière et tendit la main à Jude.

— Le problème, c'est que je la rends nerveuse, ajoutât-il.

N'est-ce pas, Jude Frances ?

— Bien sûr que non.

Elle voulut sauter à terre, mais la ceinture la retint brutalement en arrière, anéantissant l'élégante désinvolture qu'elle tentait d'afficher. Aidan détacha la ceinture et la souleva dans ses bras, avant de la reposer à terre. Jude fut si stupéfaite qu'elle en oublia de remercier Brenna. Celle-ci agita la main et s'élança à toute allure sur la route.

— Cette fille conduit comme un démon, remarqua Aidan.

Il lâcha la taille de Jude et s'empara de ses mains.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis les pieds au pub de toute la semaine ? reprit-il.

— J'ai été très occupée.

— Vous êtes plus libre aujourd'hui ?

— Non. En fait, je devrais...

— Invitez-moi chez vous et préparez-moi un sandwich.

Comme elle restait bouche bée, il éclata de rire.

— Ou bien venez-vous promener avec moi. C'est une belle journée

pour se balader. Je ne vous embrasserai que si vous le désirez, si c'est ce qui vous inquiète.

— Ça ne m'inquiète pas.

— Ah, bon, tant mieux.

Il s'inclina et approcha son visage à quelques centimètres de celui de Jude. Elle recula en chancelant.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, balbutia-t-elle.

— Allons-nous promener, fit-il en s'écartant. Avez-vous déjà vu la cathédrale et la tour ronde ?

— Non, pas encore.

— Avec votre esprit curieux ? Vous m'étonnez. Alors, partons dans cette direction, et je vous raconterai une autre histoire.

— Je n'ai pas mon magnétophone.

Lentement, il leva la main de Jude et la caressa de ses lèvres.

— Je vous en raconterai une très simple dont vous vous souviendrez facilement.

Aidan avait raison. C'était une journée parfaite pour se promener. La brise agitait le feuillage et en dégageait mille parfums. Une lumière d'un blanc opaque baignait la campagne, si bien que Jude avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'une perle. Au loin, un fin rideau gris, sans doute une averse, tombait sur les collines. Des rayons de soleil perçaient les gouttes de pluie, tel de l'or liquide se déversant au travers d'un tamis argenté. C'était un temps à faire surgir des arcs-en-ciel.

Aidan tenait la main de Jude avec une familiarité nonchalante. Curieusement, cela ne l'effrayait pas. Charmée par l'histoire qu'il lui racontait, elle se sentait détendue et à l'aise.

— Il était une fois une jeune fille dont le visage était beau comme un rêve, la peau blanche et claire comme du lait, les cheveux noirs comme la nuit et les yeux bleus comme un lac.

Mais plus beau encore était son cœur, car c'était une jeune fille pure et généreuse. Et plus belle encore était sa voix. Lorsqu'elle chantait, les oiseaux se taisaient pour l'écouter et les anges souriaient.

La mer respirait sourdement à leurs pieds, murmurant au rythme du récit.

— Le matin, son chant s'élevait en trilles joyeux qui rivalisaient avec l'éclat du soleil, poursuivit-il. Mais, un jour, ce son délicieux atteignit l'oreille d'une sorcière et suscita sa jalousie.

— Il y a toujours un problème, commenta Jude, ce qui le fit rire.

— C'est sûr, sinon l'histoire est ennuyeuse. Cette sorcière avait un cœur méchant, et elle abusait de ses pouvoirs. Elle faisait tourner le lait du matin et ordonnait aux filets des pêcheurs de remonter vides. Bien qu'elle fût capable de cacher sa figure ignoble sous un masque de beauté, elle ne pouvait embellir sa voix. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour chanter, les sons qui en sortaient étaient encore moins harmonieux que le coassement d'une grenouille. Elle conçut de la haine pour la jeune fille qui chantait si bien et lui jeta un sort qui la rendit muette.

— Mais il y avait un antidote, non ? Sous la forme d'un beau et jeune prince ?

— Évidemment, car le bien l'emporte toujours sur le mal.

Jude sourit. Contre toute logique, elle voulait croire aux dénouements heureux. Et où auraient-ils pu se produire ailleurs que dans ce pays de falaises, d'herbe drue et de mer sillonnée par des bateaux de pêche rouges ?

— La jeune fille fut condamnée au silence, car la sorcière avait enfermé sa voix dans une boîte en argent verrouillée à l'aide d'une clé du même métal.

— Pourquoi les contes irlandais sont-ils toujours tristes ?

— Ils sont moins tristes qu'émouvants, protesta Aidan. La poésie jaillit plus souvent des chagrins que du bonheur.

— Vous avez peut-être raison, admit-elle, en repoussant une mèche de cheveux que le vent avait libérée. Que s'est-il passé ensuite ?

— Durant cinq ans, la jeune fille s'est promenée sur les collines et dans les prés que nous parcourons aujourd'hui. Elle écoutait le chant des oiseaux, la musique du vent dans l'herbe, le battement de tambour de la mer. Elle les emmagasinait en elle, tandis que sa voix chantait à l'intérieur de la boîte où seule la sorcière pouvait l'entendre.

Ils venaient d'atteindre le sommet de la colline, où se dressaient la vieille cathédrale et la tour ronde. Aidan se tourna vers Jude.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? demanda-t-il.

— Comment ?

— Racontez-moi la suite.

— Mais c'est votre histoire.

Il se pencha, cueillit l'une des petites fleurs blanches qui poussaient dans les interstices des rochers et la planta dans les cheveux de Jude.

— Dites-moi ce que vous aimeriez qu'il arrive ensuite, Jude Frances, insista-t-il.

Elle leva la main pour enlever la fleur, mais il lui prit le poignet pour l'en empêcher. Elle haussa les épaules.

— Eh bien, un jour, un beau jeune homme apparut. Son cheval blanc

était harassé, son armure sale et cabossée. Il avait été blessé lors d'une bataille et s'était égaré à mille lieues de chez lui.

Elle ferma les yeux et s'imagina la scène. Les bois sombres, le pas lent du cheval, le bruit des sabots qui trébuchaient sur les pierres, la lassitude du guerrier...

— Peu à peu, le brouillard envahit la forêt, voilant les arbres, étouffant les sons. Bientôt, le guerrier n'entendit plus que l'écho laborieux de son cœur épuisé. Chaque battement lui annonçait que le dernier était proche. Puis, soudain, il la vit, qui venait à sa rencontre à travers la brume, telle une ondine fendant une rivière argentée. La jeune fille l'emmena chez elle et soigna ses blessures en silence. Sa douceur le toucha, et ils tombèrent amoureux. Le cœur de la jeune fille souffrait de ne pouvoir lui exprimer son amour, chanter sa joie, mais elle l'aimait tant qu'elle accepta de le suivre, de quitter sa maison, sa famille, ses amis, et surtout cette partie d'elle-même enfermée dans la boîte en argent.

Tout en parlant, Jude slaloma à travers les tombes aux stèles penchées et alla s'adosser à la tour ronde. La baie bleue s'étendait à ses pieds, parsemée çà et là de bateaux rouges, mais elle était si absorbée par son récit qu'elle la voyait à peine.

— À vous, maintenant, dit-elle à Aidan.

— Elle monta sur le cheval du guerrier, n'emportant avec elle que son amour et ne demandant en retour que celui de son fiancé. Ils s'éloignaient déjà lorsque la boîte, que tenaient les mains griffues de la sorcière, s'ouvrit brusquement. La voix s'en échappa pour revenir se nicher dans le cœur de la jeune fille.

Alors, celle-ci, assise en croupe derrière son bien-aimé, se mit à chanter plus merveilleusement que jamais. Et, comme autrefois, les oiseaux se turent pour l'écouter et les anges sourirent.

— C'était parfait, fit Jude dans un soupir.

— Vous êtes une bonne conteuse.

À ce compliment, Jude se sentit rougir.

— Non, pas vraiment, protesta-t-elle. C'était facile, vous aviez commencé.

— Vous avez raconté le milieu d'une façon qui me fait penser que vous

n'avez pas perdu tout votre côté irlandais. Et maintenant que vous voilà avec une fleur dans les cheveux et un sourire dans le regard, j'ai terriblement envie de vous embrasser, Jude Frances.

Une petite sonnette d'alarme retentit dans la tête de Jude, qui s'écarta prudemment.

— Vous allez me faire oublier le but de notre promenade.

J'ai lu des choses sur les tours rondes, mais je n'en ai jamais vu de près.

« Patience, Gallagher », s'exhorta-t-il en enfonçant les mains dans ses poches.

— Quel endroit merveilleux ! s'exclama Jude en tournant sur elle-même pour admirer la falaise et la mer. On y sent le passage des siècles... Ça a l'air ridicule, ce que je dis là, ajouta-telle en secouant la tête.

— Non, pas du tout. Ici, on sent le passage des siècles, effectivement, et le poids du sacré. Si vous écoutez attentivement, vous entendrez les pierres chanter les victoires, pleurer les batailles perdues et murmurer des prières.

— Je ne crois pas avoir une oreille capable d'entendre les pierres chanter.

Elle se mit à marcher entre les tombes.

— Ma grand-mère m'a dit qu'elle venait souvent s'asseoir ici, autrefois. Je parie qu'elle les entendait.

— Pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagnée ?

— Je le lui ai proposé, mais elle préférait que je vienne seule.

Elle repoussa ses cheveux en arrière et regarda Aidan. Il était à sa place, ici, dans ce lieu antique et sacré, au milieu de ces ruines évoquant un passé tragique et grandiose.

Et elle, où était sa place ? En avait-elle seulement une ? Elle entra dans la cathédrale, où le ciel servait de toit.

— Je crois qu'elle veut que j'apprenne une leçon : comment devenir Jude en moins de six mois.

— Ça marche ?

— Un peu, fit-elle.

Elle suivit du doigt les inscriptions oghamiques gravées dans la pierre et, un bref instant, elle sentit une sorte de chaleur pénétrer en elle.

— Et qu'est-ce que Jude aimerait être ?

— Heureuse et en bonne santé, pour commencer.

— Vous n'êtes pas heureuse ?

Les doigts de Jude dansèrent de nouveau sur la pierre.

— Je n'étais pas heureuse d'enseigner, du moins à la fin. Je n'étais pas un bon professeur. C'est décourageant d'être mauvais dans le métier qu'on a choisi de faire toute sa vie.

— Votre vie est loin d'être finie, vous avez le temps de changer de voie. Et je parie que vous exercez ce métier mieux que vous ne le pensiez.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda-t-elle en se remettant à déambuler.

— Disons que le peu de temps que j'ai passé avec vous m'a permis d'apprendre plein de choses à votre sujet.

— Pourquoi passez-vous du temps avec moi, Aidan ?

— Parce que vous me plaisez.

— Vous ne me connaissez pas, protesta-t-elle.

— J'aime ce que je vois.

— Il ne s'agit que d'une attirance physique.

— Cela vous pose un problème ?

— Oui, admit-elle en se tournant vers lui. Mais je travaille à le résoudre.

— J'espère que vous travaillez vite, car j'ai hâte d'avoir le plaisir de vous faire l'amour.

Jude en eut le souffle coupé.

— Je ne sais que répondre, avoua-t-elle, lorsqu'elle eut retrouvé sa voix. C'est la première fois que j'ai une conversation de ce genre avec un homme. Quoi que je dise, ça aura l'air incroyablement stupide.

Il fit quelques pas vers elle. La brise agitait la fleur blanche.

Craignant qu'elle ne s'envole, il l'enfonça plus profondément dans les cheveux de Jude.

— Pourquoi cela aurait-il l'air stupide, si c'est ce que vous pensez ?

— Parce que, quand je suis nerveuse, j'ai la mauvaise habitude de dire des âneries.

— Je croyais que cela vous faisait chanter.

— L'un ou l'autre, répondit-elle en reculant prudemment.

— Vous êtes nerveuse, en ce moment ?

— Oui ! s'écria-t-elle en tendant les mains pour le repousser.

Arrêtez. Je n'ai jamais éprouvé ça. Cette attirance immédiate. Il faut que j'y réfléchisse.

Ignorant ses protestations, il l'attrapa par les poignets et l'attira contre lui.

— Pourquoi réfléchir ? Pourquoi ne pas vous abandonner à vos instincts ? Votre cœur bat à toute allure. J'aime le sentir s'emballer comme ça et voir vos yeux s'embrumer. Embrassez-moi. Vous déciderez ensuite de ce que vous voulez faire.

— Je n'embrasse pas aussi bien que vous.

Aidan s'esclaffa.

— Seigneur, quelle drôle de fille vous êtes ! Laissez-moi donc le soin d'en juger.

Jude voulait sentir de nouveau le goût de sa bouche, sa saveur et sa chaleur. Il souriait, et une lueur joyeuse brillait dans ses yeux. La joie, se dit-elle. Pourquoi y voir autre chose que de la joie partagée ?

Elle s'approcha et se hissa sur la pointe des pieds. Puis elle pencha la tête sur le côté et effleura ses lèvres.

— Recommencez, s'il vous plaît.

Subjuguée par son regard, elle obéit. Elle avait l'impression que le bleu enchanteur de ses yeux se communiquait à l'univers tout entier. Elle prit son temps, caressant la bouche d'Aidan de droite à gauche, de gauche à droite, avant de mordiller sa lèvre inférieure. Puis son cœur se mit à cogner violemment dans sa poitrine, et sa vue se brouilla.

— Aidan, fit-elle dans un soupir, en se jetant dans ses bras.

Bouleversé, il faillit chanceler. Mais, tout aussitôt, ses mains coururent sur les hanches de Jude, sur son dos, dans ses cheveux. Leurs langues et leurs corps se lancèrent dans une bataille sauvage et passionnée.

Jude se perdit dans une cascade de sensations. Ou bien peut-être découvrit-elle la Jude qu'elle gardait prisonnière, telle la voix enfermée dans la boîte de la sorcière. Autour d'elle, les pierres chantaient.

Elle enfouit le visage dans le cou d'Aidan et s'enivra de son odeur.

— Ça va trop vite, dit-elle sans bouger. Je ne peux plus respirer, je ne peux plus penser. Ce qui se passe dans mon corps est incroyable.

— Si ça ressemble à ce qui se passe dans le mien, répondit-il en riant doucement, nous allons exploser d'une seconde à l'autre. Chérie, nous pouvons être de retour au cottage en dix minutes. On se met au lit, et je te promets que nous serons très heureux.

— Tu as sûrement raison, mais je...

— Mais tu ne peux pas aller aussi vite, sinon tu ne serais pas Jude.

Bien qu'il lui en coûtât, il recula d'un pas pour la regarder.

Une femme ravissante, jugea-t-il, et plus forte qu'elle ne le pensait. Pourquoi donc ne s'en rendait-elle pas compte ? Avec le temps, peut-être y parviendrait-elle.

— Tu as besoin d'être courtisée, Jude Frances.

— Non, certainement pas, protesta-t-elle, un peu vexée.

— Mais si. Il te faut des fleurs, des mots doux, des baisers volés et des promenades main dans la main. Alors, je vais te faire la cour... Eh bien, en voilà une tête, ajouta-t-il en lui soulevant le menton comme à un enfant récalcitrant.

Jude se sentit alors réellement offensée.

— Tu boudes, remarqua-t-il.

— Bien sûr que non !

Elle tenta de se dégager, mais il la retint fermement et l'embrassa sur la bouche.

— J'ai des yeux pour voir, chérie, et si tu n'es pas en train de boudier, je suis un Écossais. Tu crois que je me moque de toi, mais tu te trompes. Je suis parfaitement sérieux. Qu'est-ce que tu reproches à une cour en bonne et due forme ? Ça ne me déplairait pas, tu sais.

Sa voix était chaude et riche comme un verre de whisky bu au coin du feu.

— Tu pourrais m'adresser de loin des regards et des sourires enamorés, effleurer mon bras au passage, m'embrasser sauvagement dans les recoins obscurs... et me laisser te toucher en secret, acheva-t-il en effleurant ses seins.

— Je ne suis pas venue en Irlande pour vivre une histoire d'amour.

— Que tu l'aies voulue ou non, tu l'auras. Et quand je te ferai l'amour pour la première fois, ce sera long, lent et délicieux. Je te le promets. Rentrons, maintenant, avant que je ne rompe ma promesse aussitôt après l'avoir faite.

— Ce que tu aimes, c'est commander. Contrôler la situation.

— C'est l'habitude qui veut ça, répliqua-t-il en lui prenant la main. Mais si tu désires me remplacer et assumer le rôle de la séductrice, Jude chérie, je peux devenir un petit garçon faible et docile.

Elle pouffa de rire.

— Ça m'étonnerait que tu y arrives.

— Tu viendras me voir soir après soir, poursuivit-il, tandis qu'ils marchaient. Tu commanderas un verre de vin et tu t'assiéras au

comptoir, afin que je puisse te dévorer des yeux et souffrir en silence.

— Mon Dieu, que tu es irlandais, murmura-t-elle.

— Jusqu'à la moelle, renchérit-il, en levant la main de Jude pour y déposer un baiser. À propos, tu embrasses très bien.

Une fois de plus, Jude resta sans voix.

Les soirs suivants, tandis qu'Ardmore se parait des couleurs du printemps, on put voir Jude s'installer au pub avec son magnétophone et son bloc-notes. Le bouche à oreille avait fonctionné, et de nombreux villageois venaient lui raconter les histoires qu'ils connaissaient ou écouter celles des autres.

Le matin, Jude transcrivait les contes de la veille sur son ordinateur et tentait de les analyser. Dans l'élan du récit, elle se mettait parfois dans la peau de certains des personnages. Ce qu'elle jugeait inoffensif et même utile, car cela lui permettait de mieux les comprendre. Bien sûr, lorsqu'il s'agirait de rédiger, elle prendrait du recul et adopterait un style plus académique.

Elle s'interdirait toute divagation.

« Et ensuite ? se demanda-t-elle un jour. Que feras-tu quand tu auras poli, martelé, limé ton texte jusqu'à le rendre sec et sans âme ? Tu le soumettras à une revue professionnelle que personne ne lit par plaisir ? Tu essaieras de décrocher une tournée de conférences ? »

À cette perspective, pourtant improbable, elle eut l'impression qu'une troupe de boy-scouts faisaient des nœuds avec son estomac.

Elle enfouit le visage dans ses mains et s'abandonna au désespoir. Ce projet ne la mènerait jamais à rien. Inutile de se leurrer. Personne ne se lèverait lors d'un colloque universitaire pour disserter sur les analyses novatrices du texte signé Jude F.

Murray. D'ailleurs, elle ne le désirait même pas.

Ce travail n'était qu'une sorte de thérapie, un moyen de se sortir d'une crise qu'elle ne parvenait pas à identifier. À quoi bon avoir étudié la psychologie et l'avoir enseignée durant des années si elle ne pouvait même pas trouver les termes exacts pour décrire ses problèmes ?

Manque d'estime de soi, ego meurtri, féminité peu affirmée, insatisfaction professionnelle...

Mais qu'est-ce qui se cachait derrière tout ça ? Un problème d'identité ? Sans doute. Avec les années, elle s'était effilochée et, en cours de route, elle avait perdu des parties d'elle-même.

Lorsqu'elle s'était enfin examinée, la Jude qu'elle avait vue lui avait paru si pâle et si peu séduisante qu'elle avait pris peur et s'était sauvée.

Et sa fuite l'avait menée ici, songea-t-elle, en découvrant avec surprise que ses doigts se déchaînaient sur le clavier.

Je me suis réfugiée ici, où je me sens plus vivante, plus à ma place que dans la maison que William et moi avions achetée ou que dans l'appartement où je me suis installée après qu'il s'est fatigué de moi. Et beaucoup plus que dans une salle de classe.

Seigneur, que je déteste les salles de classe ! Pourquoi n'ai-je jamais pu l'admettre, le dire à voix haute ? Clamer : « Je ne veux pas exercer ce métier, je ne veux pas être prof. Je veux faire... à peu près n'importe quoi plutôt qu'enseigner. »

Comment suis-je devenue aussi lâche et, ce qui est pire, aussi pitoyablement ennuyeuse ? Pourquoi, alors même qu'il n'y a personne pour me harceler ou me juger, ces doutes et ces questions à propos d'un projet qui me procure autant de satisfaction ? Ne puis-je, ne fût-ce qu'un court moment, me livrer à une activité dépourvue de tout objectif pratique ?

S'il s'agit d'une thérapie, il est temps que je l'accepte. Au pire, cela ne me fera aucun mal, et il est probable qu'au contraire, cela me fera du bien.

L'écriture m'attire. Ces mots sonnent étrangement, mais c'est la vérité. L'écriture m'attire, voilà, c'est dit. J'aime la façon dont les mots s'assemblent sur une page pour former une image, donner un sens ou simplement chanter. Voir mes propres mots s'inscrire sur l'écran me grise. Mais cela me terrifie aussi, car depuis toujours, j'ai fui ce qui m'excitait.

Je veux me sentir sûre de moi, je veux me retrouver et vivre enfin. J'ai découvert en moi un goût caché mais profond pour le merveilleux. Oui, les légendes, les mythes, les fées et les fantômes font partie de moi, et j'y crois. Quel mal y a-t-il à croire à un monde fantastique ? Aucun.

« Aucun, se répéta-t-elle en reposant les mains sur ses genoux. C'est inoffensif et cela me permet de rêver. Il y avait trop longtemps que je bridais mon imagination. »

Elle ferma les yeux et poussa un soupir d'aise.

— Que je suis contente d'être venue ! s'écria-t-elle.

Son accès de désespoir était passé. Elle avait réussi à le maîtriser en écrivant. Satisfaite, elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Depuis qu'elle vivait ici, l'orage qui grondait depuis des mois en elle s'apaisait. De tels petits moments de joie étaient précieux. Ils valaient tous les médicaments de la terre.

Soudain, elle eut envie de sortir. Dehors, au grand air, elle réfléchirait à un autre aspect de sa nouvelle vie.

Pour des raisons obscures, Aidan Gallagher, un homme beau et mystérieux, s'intéressait à la sage et prosaïque Jude Murray. Cela aussi tenait du fantastique, se dit-elle.

Bien qu'elle prît toujours garde à ne pas se retrouver seule avec lui, elle ne se sentait jamais totalement sereine quand il était là. Ainsi qu'il l'avait prédit, l'absence d'intimité n'empêchait pas le flirt, les longs regards enamorés, les sourires pleins de sous-entendus, les contacts furtifs.

Et qu'y avait-il de mal à ça ? se demanda-t-elle, tandis qu'elle gravissait la colline, un bouquet pour tante Maud à la main. Toutes les femmes avaient le droit de flirter un jour ou l'autre. Contrairement aux fleurs printanières qu'elle avait cueillies, Jude Frances Murray était d'une espèce tardive, mais mieux valait tard que jamais.

Elle avait terriblement envie de s'épanouir, de s'ouvrir, telle une fleur au soleil. Cette idée l'excitait et la terrifiait tout à la fois, comme l'écriture.

N'était-ce pas merveilleux de découvrir qu'elle aimait flirter, qu'elle aimait qu'on la trouve jolie et désirable ? Grands dieux, si elle restait en Irlande six mois, comme elle l'avait prévu, elle aurait trente ans quand elle reverrait Chicago. Il était temps de se sentir jolie, non ?

Son propre mari n'avait jamais flirté avec elle. Et si elle avait bonne mémoire, son plus grand compliment avait été de lui dire qu'elle était sympa.

— Une femme s'en fout pas mal d'être sympa, marmonna Jude en s'asseyant sur la tombe de tante Maud. Elle veut qu'on lui dise qu'elle est belle, sexy, renversante, même si c'est faux.

Parce que, sur le moment, pour celui qui parle, c'est la pure vérité.

— Alors, permettez-moi de dire que vous êtes aussi ravissante que vos fleurs, Jude Frances.

Elle leva la tête et croisa les yeux bleus de l'individu qu'elle avait déjà rencontré à cet endroit même. Des yeux, se rappela-telle avec un léger malaise, qu'elle voyait souvent dans ses rêves.

— Décidément, vous avez le chic pour vous déplacer sans bruit.

— C'est un lieu où l'on marche en silence.

Il s'accroupit près de la tombe. L'eau de l'antique fontaine murmurait son chant païen.

— Vous vous plaisez dans le cottage de la colline aux fées ?

— Oui, beaucoup. Vous avez des parents enterrés ici ? Le jeune homme balaya les tombes d'un regard triste.

— Ce ne sont pas vraiment des parents, mais il y a ici des gens dont je me souviens. Autrefois, j'ai aimé une jeune fille. Je voulais lui donner tous les trésors de la terre, mais j'ai oublié de commencer par lui offrir mon cœur. J'ai oublié de le dire avec des mots... Les mots sont importants pour les femmes, non ?

— Les mots sont importants pour tout le monde. Quand ils ne sont pas prononcés, ils laissent des trous.

« Des trous sombres et profonds qui engendrent le doute et l'échec, compléta Jude en elle-même. Les mots qu'on ne dit pas font aussi mal que des gifles. »

— Si l'homme que vous avez épousé vous les avait dits, ces mots, vous ne seriez pas ici aujourd'hui. Je me trompe ?

Jude le regarda avec stupéfaction.

— Mais s'il l'avait fait, il n'aurait pas été sincère, reprit-il avec un ricanement amer. Ce n'aurait été que des mensonges.

Aujourd'hui, au moins, vous avez compris qu'il n'était pas l'homme qu'il vous fallait.

Jude frissonna.

— Comment savez-vous, pour William ?

— Je sais pas mal de choses, répondit-il avec un sourire énigmatique. Ce que je ne comprends pas, c'est que vous vous reprochiez quelque chose dont vous n'êtes pas responsable.

Mais il est vrai que les femmes ont toujours été pour moi un mystère charmant.

Apparemment, songea Jude, sa grand-mère avait raconté ses mésaventures à tante Maud, et tante Maud à la moitié du village, dont cet homme. L'idée que sa vie privée et ses problèmes conjugaux avaient fait l'objet de commérages au-dessus d'innombrables tasses de thé l'agaça profondément.

— Je ne vois pas en quoi l'échec de mon mariage vous regarde.

Elle avait adopté un ton délibérément glacial, mais l'inconnu ne se démonta pas pour autant.

— Eh bien, j'ai toujours été un peu égoïste, et certaines de vos actions peuvent avoir une influence sur mon propre destin.

Si je vous ai offensée, excusez-moi. Comme je vous l'ai dit, je ne comprends guère les femmes.

— Ça n'a pas d'importance.

— Me répondrez-vous si je vous pose une question ?

— Ça dépend de la question.

— C'est le point de vue d'une femme qui m'intéresse. Dites-moi, Jude, préféreriez-vous une poignée de bijoux telle que celle-ci...

Il ouvrit la main. Sur sa paume reposait un petit tas éblouissant de diamants, de saphirs et de perles.

— Mon Dieu, comment...

— Que préféreriez-vous que votre bien-aimé vous offre : ces pierres précieuses ou des mots d'amour ?

Elle leva les yeux et vit l'expression intense avec laquelle il l'examinait.

— Les mots, répondit-elle franchement.

Il poussa un long soupir, et ses épaules s'affaissèrent.

— Alors, c'est vrai. Ils ont tant d'importance. Et ça...

Il ouvrit les doigts et laissa les pierres étincelantes se déverser sur la tombe.

— Ce n'est que de l'orgueil.

Sous les yeux éberlués de Jude, les bijoux se mêlèrent les uns aux autres, se changèrent en flaques colorées, puis devinrent fleurs parmi les fleurs.

— C'est un rêve, dit-elle à mi-voix. Je me suis endormie.

— Non, vous ne rêvez pas. C'est la réalité, à condition que vous le vouliez, s'écria-t-il d'un ton impatient. Pour une fois, regardez un peu plus loin que le bout de votre nez, jeune demoiselle, et écoutez-moi bien : la magie existe, mais son pouvoir n'est rien à côté de celui de l'amour. C'est une dure leçon que j'ai mis du temps à apprendre. Ne faites pas la même erreur que moi. Il n'y a pas que votre cœur en jeu.

Il redressa les épaules. Le saphir qu'il portait à l'annulaire s'éclaira, et la peau de son doigt devint lumineuse.

— Seul un mortel peut m'aider, et par-dessus le marché, il a fallu que je tombe sur une Yankee, soupira-t-il. La magie existe, vous m'entendez ? répéta-t-il. Alors, guettez-la et ne la laissez pas filer.

Il lui jeta un dernier regard, dressa les mains vers le ciel dans un grand geste théâtral et se volatilisa.

Elle avait rêvé, songea Jude en se relevant tant bien que mal. C'était la seule explication. Elle avait eu une hallucination due aux heures passées à écouter des contes de fées et à les relire seule dans le cottage. Elle les avait crus inoffensifs, mais manifestement, ils lui avaient fait perdre la tête.

Elle observa la tombe sur laquelle de nouvelles fleurs dansaient. Un éclat attira son regard. Elle se pencha, fouilla parmi les pétales et cueillit un gros diamant.

Un diamant offert par Carrick, le prince des fées, avec qui elle venait de discuter pour la deuxième fois. Seigneur ! Elle passa une main tremblante sur son visage. De toute évidence, elle avait sombré dans la folie.

Alors, pourquoi se sentait-elle si bien ?

Elle se remit en marche, lentement, en tripotant le joyau comme un enfant qui aurait trouvé une jolie pierre. Dès qu'elle serait au cottage, elle se confierait à son journal, décida-t-elle.

Elle décrirait la scène avec concision et exactitude, sans oublier un seul des mots que l'homme et elle avaient prononcés.

Ensuite, la femme instruite qu'elle était réfléchirait posément et tenterait de donner un sens à cet événement incongru.

Elle descendait la pente qui menait au cottage lorsqu'elle vit une petite voiture s'arrêter dans l'allée. Darcy en sortit, vêtue d'un jean et d'un pull rouge vif. Ses cheveux se répandaient dans son dos comme un châle de soie noire. Jude envia son aisance et sa beauté naturelles. Se sentir belle et sûre de soi, rien qu'une fois dans sa vie, valait bien le prix de cette pierre, se dit-elle en enfouissant le diamant dans sa poche.

Darcy l'aperçut et la salua de la main.

— Vous avez fait une balade ? C'est une belle journée pour se promener, même si on nous a annoncé de la pluie pour ce soir.

— Je suis allée rendre visite à tante Maud.

« J'ai rencontré le prince des fées, nous avons bavardé, et il m'a laissé un diamant qui ferait vivre plusieurs années un petit pays du tiers-monde », acheva Jude en son for intérieur.

— Moi, je viens de me chamailler avec Shawn et je suis sortie prendre l'air pour me calmer.

Elle jeta un coup d'œil discret aux chaussures de Jude, en se demandant si elles lui iraient.

— Vous êtes un peu pâle, remarqua-t-elle, comme Jude approchait. Vous vous sentez bien ?

— Oui, très bien. Venez donc boire une tasse de thé avec moi.

— Oh, j'aimerais beaucoup, mais il faut que je rentre. Aidan doit déjà être en train de me maudire, expliquât-elle avec un sourire charmant. Mais si vous m'accompagnez, il oubliera de me botter les fesses.

Jude, qui était encore troublée par son entretien avec l'inconnu du cimetière, ne se sentait pas de taille à affronter Aidan Gallagher.

— Désolée, mais il faut que je travaille.

Darcy pinça les lèvres.

— Vous aimez ça, n'est-ce pas ? Travailler, je veux dire:

— Oui, admit Jude, pour qui c'était une nouveauté. Le travail que j'ai entrepris m'intéresse vraiment.

— À votre place, je trouverais n'importe quelle excuse pour éviter de travailler, déclara Darcy en examinant le cottage, le jardin et les collines au loin. Mais si je vivais seule ici, je crois que je mourrais d'ennui.

Jude sourit.

— Oh, non, c'est merveilleux. Tout me plaît, le calme, la vue, l'atmosphère...

— Parce que vous savez que ça n'a qu'un temps et que vous retournerez à Chicago, remarqua Darcy avec un geste agacé.

Le sourire de Jude s'effaça.

— Oui, je dois rentrer à Chicago.

— J'irai là-bas, un jour, dit Darcy en s'adossant à sa voiture.

Je visiterai toutes les grandes villes d'Amérique et du monde entier. Et, attention, je voyagerai en première classe... Mais, pour l'instant, je ferais mieux de rentrer avant qu'Aidan ne m'invente une punition épouvantable.

— J'espère que vous reviendrez lorsque vous aurez plus de temps.

— J'ai ma soirée de libre. J'amènerai Brenna, et nous nous chargerons de mettre un peu d'animation dans votre petit cottage, conclut Darcy

en montant dans sa voiture.

Jude ouvrit la bouche pour répliquer, mais elle n'en eut pas le temps. Darcy s'élançait déjà sur la route, avec la même impétuosité que Brenna.

9.

On trouve fréquemment trois jeunes filles dans les contes, écrivit Jude en grignotant un biscuit. Dans certaines histoires, comme Cendrillon l'une d'entre elles est gentille, et les deux autres méchantes. Elles sont généralement sœurs ou amies proches. Beaucoup sont pauvres et orphelines. Souvent, elles prennent soin d'un parent malade ou âgé.

Quelques versions montrent des personnages féminins doués de pouvoirs magiques. D'autres caractéristiques, en revanche, sont communes à la plupart des contes : la beauté, la vertu - c'est-à-dire la virginité - la quête de quelque chose, la pauvreté. Ces éléments se retrouvent dans nombre de récits qui, au fil des générations, sont devenus des légendes et ont contribué à forger une certaine image de la femme.

Au cours de l'histoire interviennent souvent des êtres venus d'un autre monde. A la fin, les mortels tirent une leçon de leurs aventures ou obtiennent une récompense grâce à leur conduite généreuse.

Jude se renfonça dans sa chaise et ferma les yeux. Elle était fichue, non ? N'étant ni belle ni vierge, n'ayant aucun pouvoir particulier, il était peu probable qu'elle vive un conte de fées au dénouement heureux.

Non qu'elle le désirât. Si elle se retrouvait face à un nouveau phénomène inexplicable, elle perdrait complètement la tête.

Déjà qu'elle avait cru voir des bijoux se transformer en fleurs...

Elle glissa la main dans sa poche et en sortit la pierre, qu'elle examina attentivement.

Ce n'était qu'un morceau de verre, se dit-elle pour se rassurer, remarquablement bien taillé et très lumineux, mais un vulgaire débris de verre.

C'était une chose d'accepter de partager le cottage avec un fantôme vieux de trois cents ans. Cela avait requis de sa part un gros effort d'imagination, mais elle avait lu des articles qui expliquaient ce genre de vision. Bien que la parapsychologie ne soit pas universellement

admise, quelques savants réputés croyaient à l'existence de ces phénomènes que les profanes appelaient fantômes. Aussi pouvait-elle trouver une explication logique à ce qu'elle avait vu de ses propres yeux.

Mais les elfes, les fées et tout le reste, non ! Souhaiter y croire et y croire pour de bon était deux choses différentes.

Quand on commençait à être persuadé de la réalité de ces êtres surnaturels, les contes cessaient d'être inoffensifs, et on tombait dans la psychose.

Il n'y avait pas d'esprit qui errait sur les collines, déambulait entre les tombes en tenant des discours philosophiques et jetait des bijoux hors de prix aux pieds d'une étrangère.

Puisque, malgré toute sa bonne volonté, elle ne parvenait pas à s'expliquer rationnellement la scène du cimetière, il lui fallait admettre que son imagination, qui lui avait toujours posé des problèmes, avait échappé à son contrôle.

Il ne lui restait plus qu'à se calmer et à se remettre au boulot. Sans doute avait-elle eu une sorte de crise, qui s'était traduite par un rêve éveillé au cours duquel divers éléments de ses recherches lui étaient revenus en mémoire. Elle se sentait en bonne forme physique, mais cela ne voulait rien dire. Son cerveau subissait probablement le contrecoup de tout le stress qu'elle avait accumulé durant ces dernières années.

Le mieux était d'aller consulter un neurologue compétent.

Et aussi un joaillier, afin de faire examiner le diamant...

Pardon, le morceau de verre.

Ces deux idées la déprimèrent. Au mépris du bon sens, elle décida donc d'attendre avant de les mettre à exécution.

Quelques jours seulement, se promit-elle. Elle était d'accord pour se comporter raisonnablement, mais pas tout de suite.

Dans l'immédiat, elle devait travailler. Pas question d'aller passer un moment au pub en faisant semblant de ne pas regarder Aidan Gallagher. Elle s'enfermerait chez elle avec ses notes et, dans quelques jours, elle irait à Dublin consulter un médecin et un joaillier. Elle en

profiterait pour s'acheter des livres et visiter un peu la ville.

Pour l'instant, au boulot ! Ensuite, elle s'offrirait deux ou trois jours de vacances pour explorer les environs. Cela lui permettrait d'oublier un peu les contes qu'elle étudiait avant de se rendre à Dublin.

On frappa soudain à la porte d'entrée, et ses doigts sursautèrent sur le clavier. Son cœur s'emballa. Aidan ! Non, ce n'était sûrement pas lui, se sermonna-t-elle, tout en se ruant devant le miroir pour se recoiffer. Il était 20 heures passé, et le pub devait être bondé.

Cela ne l'empêcha pas de dévaler l'escalier. Le cœur battant, elle ouvrit la porte.

— Nous avons apporté à manger, annonça Darcy, un grand sac en papier dans les bras. Des biscuits, du fromage, des chips et des chocolats.

— Et, mieux encore, trois bouteilles de vin, acheva Brenna.

Elle poussa son amie à l'intérieur, puis referma la porte d'un coup de botte.

— Oh... Bien...

Lorsque Darcy avait promis de revenir le soir avec Brenna, Jude n'avait pas cru qu'elle parlait sérieusement : elle ne voyait pas pourquoi ces deux jeunes femmes exubérantes auraient eu envie de passer un moment avec elle. Mais elle n'eut pas le temps de s'interroger plus longtemps, car ses deux invitées se dirigeaient déjà vers la cuisine en bavardant joyeusement.

— Aidan a essayé de me faire travailler ce soir pour compenser mon escapade de tout à l'heure, mais je l'ai envoyé paître, déclara Darcy en posant les bouteilles sur la table. Il m'aurait enchaînée aux robinets à bière si je n'avais pas pris mes jambes à mon cou... Jude, j'ai besoin d'un tire-bouchon.

— Il y en a un dans le...

— Compris, coupa Brenna en ouvrant le tiroir du buffet. Tu aurais dû voir le regard d'Aidan quand on lui a dit où on allait, ajouta-t-elle, adoptant le tutoiement sans vergogne. Il a grommelé : « Pourquoi est-ce que vous ne la ramèneriez pas ici

? »

— Après ça, il a remarqué que j'emportais trois bouteilles, poursuivit Darcy en sortant des verres. Du coup, il s'est mis à raconter des bêtises, comme quoi tu ne supportais pas l'alcool et qu'on risquait de te rendre malade. Comme si tu étais un petit chiot à qui on allait donner trop de miettes sous la table ! Ce que les hommes sont bêtes, parfois.

— Portons un toast aux minuscules cerveaux de la gent masculine, proposa Brenna en fourrant un verre dans la main de Jude.

— Qu'ils soient bénis, ajouta Darcy en buvant. Bois, ma chérie, dit-elle à Jude, que tant de volubilité pétrifiait. Ensuite, nous discuterons des hauts et des bas de notre vie sexuelle, histoire de faire connaissance.

Jude s'octroya une longue gorgée de vin et soupira.

— Je n'aurai pas beaucoup d'anecdotes à fournir pour alimenter la discussion.

Darcy gloussa.

— Aidan ne va pas tarder à changer ça, non ?

Jude ouvrit la bouche, la referma, puis décida que le mieux à faire était encore de boire.

— Ne l'asticote pas, Darcy, intervint Brenna en ouvrant le paquet de chips. On va d'abord la souler, puis on lui tirera les vers du nez.

— Quand elle sera ivre, je la persuaderai de me laisser essayer ses vêtements.

Elles parlaient trop vite pour que Jude parvienne à suivre.

— Mes vêtements ?

— Tu as des habits merveilleux, déclara Darcy en s'affalant sur une chaise. Comme on a à peu près la même taille, je suis sûre que certains pourraient m'aller. Quelle pointure tu fais ?

Jude baissa les yeux sur ses bottines.

— Euh... du sept et demi.

— C'est une pointure américaine. Attends, que je réfléchisse... Oui, ça devrait aller. Déchausse-toi et laisse-moi essayer.

— Tu veux que j'enlève mes chaussures ? fit Jude, ahurie.

— Pour le moment, je m'en contenterai, dit Darcy en ôtant ses bottes. Encore deux verres, et nous passerons au pantalon.

— Cette Darcy, les vêtements la rendent hystérique, commenta Brenna en enfournant une pleine poignée de chips dans sa bouche.

Ne sachant comment refuser, Jude s'assit, se déchaussa et tendit ses bottines à Darcy. La jeune femme caressa le cuir avec tendresse.

— Comme c'est doux... Je crois qu'on va bien s'amuser, conclut-elle, le visage rayonnant.

— Sous prétexte que j'avais accepté de dîner avec lui une ou deux fois et que je lui avais permis de m'embrasser, ce qui n'avait pas du tout été aussi excitant qu'il le croyait, il s'est imaginé que je serais enchantée de me mettre à poil et de me laisser sauter dessus. Le sexe, c'est un passe-temps agréable, continua Darcy, tout en léchant le chocolat qui maculait ses doigts, mais la moitié du temps, c'est plus amusant de se vernir les ongles en regardant la télé.

— Ça doit dépendre des hommes que tu fréquentes, répliqua Brenna. Tu leur fais un tel effet qu'ils perdent tous leurs moyens. Ce qu'il te faut, ma fille, c'est un type aussi cynique et égoïste que toi.

Persuadée que cette insulte allait déclencher une dispute, Jude s'étrangla avec son vin. Mais Darcy se contenta de sourire malicieusement.

— Et quand je l'aurai trouvé, je lui ferai faire mes quatre volontés, dit-elle. Et je l'autoriserai à me traiter comme une reine.

— Du coup, il t'ennuiera. Darcy est une créature perverse, expliqua Brenna à l'intention de Jude. C'est ce que nous aimons chez elle. Moi, je suis du genre simple et droit. Je cherche un homme qui me regardera dans les yeux et qui comprendra qui je suis... Alors, il tombera à genoux et me fera mille promesses.

— Ils ne comprennent jamais qui on est.

Interloquée, Jude jeta un coup d'œil autour d'elle pour voir qui avait parlé et s'aperçut que c'était elle.

— Oh, vraiment ? fit Brenna en remplissant de nouveau le verre de Jude.

— Ils ne voient en nous qu'un reflet de ce qu'ils désirent : une putain ou un ange, une mère ou un enfant. À moins qu'ils ne nous considèrent comme un kleenex, bien utile quand on s'en sert mais qu'on peut jeter après usage, acheva-t-elle dans un murmure.

— Et tu me trouves cynique, Brenna ! Tu t'es fait larguer, Jude ? demanda Darcy.

Jude sentait son sang circuler agréablement et sa tête tourner tout aussi plaisamment. Il aurait été logique d'attribuer ces sensations au vin, mais son cœur lui disait que cette délicieuse ivresse était due en grande partie à la compagnie des deux jeunes femmes. C'était la première fois qu'elle passait une soirée entre copines, à raconter des bêtises.

Elle prit une chips et croqua dedans.

— Il y aura trois ans en juin prochain, je me suis mariée.

— Mariée ? répétèrent en chœur Darcy et Brenna.

— Huit mois plus tard, mon tendre époux est rentré à la maison et m'a tranquillement annoncé qu'il était désolé, mais qu'il était amoureux de quelqu'un d'autre, Selon lui, il était préférable pour tout le monde qu'il déménage le soir même.

Nous avons immédiatement entamé la procédure de divorce.

— Quel goujat ! s'écria Brenna qui, dans un geste de sympathie, leur resservit du vin à toutes les trois. Quel immonde salaud !

— Au moins, il a été franc.

— Tu parles d'une franchise ! J'espère que tu l'as écorché vif, dit Darcy. Huit mois de mariage, et il tombe amoureux d'une autre femme ! Juste le temps de changer les draps de la nuit de noces. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Ce que j'ai fait ? J'ai rempli les papiers du divorce dès le lendemain.

— Et tu lui as pris tout ce qu'il possédait.

— Non, bien sûr que non, protesta Jude, sincèrement choquée par cette idée. Chacun a gardé ce qui lui appartenait.

Tout s'est passé de façon très civilisée.

Comme cette réponse semblait laisser Darcy muette, Brenna reprit le flambeau.

— Moi, je préférerais une bonne bagarre, des cris, de la vaisselle cassée et tout le tremblement. Si j'aimais un homme au point de me marier avec lui et qu'il me rejetait, il le paierait cher.

À sa propre surprise, Jude s'entendit répondre :

— Je ne l'aimais pas.

Elle ajouta aussitôt :

— Je veux dire, je ne sais pas si je l'aimais. Mon Dieu, c'est affreux, c'est horrible ! Je viens seulement de m'en apercevoir.

Je ne sais vraiment pas si j'aimais William ou non.

— En tout cas, c'est un salaud, et tu aurais dû lui botter les fesses, que tu aies été amoureuse de lui ou non.

Darcy prit l'un des biscuits au chocolat de la mère de Brenna et mordit dedans à pleines dents.

— Quant à moi, les filles, reprit-elle, je vous jure solennellement que, quel que soit l'homme avec qui je vivrai, c'est moi qui romprai. Et s'il essaie de me quitter avant que je l'aie décidé, il le paiera jusqu'à la fin de ses jours.

— Les hommes ne quittent pas les femmes dans ton genre, dit Jude. Tu es de celles pour lesquelles ils me quittent... Enfin, je ne veux pas dire...

— Ne t'inquiète pas. Je prends ça comme un compliment, fit Darcy en lui tapotant le bras. D'ailleurs, à t'entendre, j'ai l'impression que tu as bu assez de vin pour me laisser aller jouer avec tes vêtements. Emportons nos verres dans ta chambre.

Jude était désemparé. Elle n'avait pas eu de sœur pour mettre sa penderie à sac, et en dehors de commentaires hâtifs sur tel ou tel nouveau vêtement, aucune de ses amies n'avait manifesté d'intérêt particulier pour sa garde-robe. Doutant de son goût en matière de mode, elle s'en tenait aux coupes classiques et aux tissus de bonne qualité.

Mais, à en juger par les sons étouffés qui sortaient du placard où disparaissaient le buste de Darcy, la garde-robe de Jude était digne de la caverne d'Ali Baba.

— Regardez ce pull, c'est du pur cachemire ! s'écria-t-elle en brandissant un col roulé vert à manches courtes.

Elle entreprit aussitôt de se déshabiller, sous le regard ahuri de Jude.

— Autant se mettre à l'aise, dit Brenna en s'allongeant sur le lit. Elle en a pour un moment.

— C'est doux comme une peau de bébé, soupira Darcy, debout devant la glace. Il est magnifique, mais la couleur est un peu sombre pour moi. Ça t'irait mieux, Brenna.

Elle enleva le pull et le jeta sur le lit.

— Essaie-le !

Brenna tripota la manche.

— Très agréable au toucher.

Jude s'assit sur le lit et regarda Darcy enfiler un chemisier en soie crème.

— Il y en a aussi dans l'autre chambre, annonça-t-elle.

Darcy fronça le nez, l'air gourmand, tel un loup appâté par l'odeur d'un agneau.

— Tu as encore d'autres habits ?

— Oui. Des vêtements plus légers et deux tenues de cocktail, que j'ai apportées au cas où...

— Je reviens tout de suite.

— Bravo ! Soupira Brenna, comme Darcy sortait en courant de la pièce. Tu n'arriveras jamais à te débarrasser d'elle, maintenant.

Elle posa son verre de vin sur la table de chevet pour ôter sa chemise, puis elle enfila le pull. Au même moment, un cri ravi leur parvint du bureau.

— Oh, c'est ravissant, dit Brenna d'un ton surpris. Elle se leva et alla s'examiner dans la glace.

— Il me va si bien que j'ai presque l'air d'avoir des seins.

— Tu as une silhouette très élégante, assura Jude.

— J'aurais bien aimé avoir de la poitrine, quand même, remarqua Brenna en tournant sur elle-même. Ma sœur Maureen m'a piqué la mienne. Je suis l'aînée, c'est moi qui aurais dû l'avoir.

— Ce qu'il te faut, c'est un soutien-gorge correct, déclara Darcy, qui revenait dans la chambre, vêtue d'une robe de cocktail noire, une pile de vêtements sur le bras. Mets en valeur ce que Dieu t'a donné au lieu de le cacher. Jude, cette robe est très belle, mais tu devrais la raccourcir de quelques centimètres.

— Je suis plus grande que toi.

— À peine. Enfile-la, qu'on voie ça.

— Je...

Mais Darcy avait déjà enlevé la robe et la lui tendait.

Ravalant sa pudeur, Jude se déshabilla.

— Je savais bien que tu avais de belles jambes, fit Darcy en hochant la tête. Pourquoi ne les montres-tu pas ? Il faudrait raccourcir cette robe d'au moins cinq centimètres. Qu'en penses-tu, Brenna ?

À moitié nue, Darcy s'agenouilla et remonta le bas de la robe.

— Cinq centimètres et demi au moins, décréta-t-elle. Et tu la porteras avec tes sandales noires à talons. Avec ça, tu briseras les cœurs... Pose la robe là, je te ferai l'ourlet, ajouta-t-elle en s'emparant d'un pantalon gris.

— Oh, ce n'est pas à toi de...

— En échange, tu me prêteras des habits, coupa Darcy avec un sourire malicieux.

— Darcy coud très bien, intervint Brenna. Tu n'as pas à t'inquiéter.

Gagnée par la frivolité ambiante, elle enfila une veste grise par-dessus

le pull en cachemire.

— Essaie plutôt ça avec, suggéra Jude en lui tendant un gilet noir.

— Tu as vraiment bon goût ! s'écria Darcy en lui donnant une tape dans le dos. Avec ça, Brenna, tu mets une minijupe, et tous les hommes seront à tes pieds.

— Je ne tiens pas à ce qu'ils soient tous à mes pieds. Je devrais les repousser à coups de botte.

— Quand ils sont assez nombreux, ça forme une sorte de tapis que tu peux fouler confortablement jusqu'à ce que tu trouves celui qui te plaît.

Darcy se glissa dans une jupe bleu ardoise.

— Celle-ci aussi est un peu trop longue... Dis donc, Jude, tu n'as pas encore couché avec Aidan ?

— Euh... non... balbutia l'intéressée en se réfugiant dans son verre de vin.

— C'est ce que je pensais... Mais tu vas le faire, non ? Insista Darcy en se tournant devant la glace.

— Darcy, espèce d'idiote, tu ne vois pas que tu la mets mal à l'aise ?

— Pourquoi ? On est entre filles, et aucune de nous n'est vierge. Il n'y a rien de mal à avoir des rapports sexuels. Tu n'es pas de mon avis, Jude ? ajouta Darcy, avant de se pencher sur les chaussures alignées dans la penderie.

« Ne rougis pas, s'exhorta celle-ci. Je t'interdis de rougir. »

— Si, bien sûr.

— Aidan a une excellente réputation dans ce domaine.

Alors, quand vous aurez couché ensemble, on aimerait bien avoir quelques détails, Brenna et moi, parce qu'en ce moment, ni elle ni moi n'avons d'amant.

— Parler de sexe, c'est presque aussi bien que de faire l'amour, déclara Brenna, qui sortait de l'armoire une chemise rayée. De nous trois, c'est probablement toi qui auras un amant la première. Moi, en près d'un

an, la seule fois où ça a failli m'arriver, c'est quand Jack Brennan m'a serrée d'un peu trop près le soir du 31 décembre. Et encore, il est possible qu'il ait simplement voulu me demander une pinte, comme il l'a affirmé ensuite.

Après un bref examen de la chemise, elle la remit sur la tringle, s'assit et remplit les verres.

— Moi, je sais très bien faire la différence entre un homme qui me drague et un client qui réclame une bière, affirma Darcy en enfilant la veste assortie à la jupe bleue.

La tête penchée sur le côté, elle s'admira dans la glace. «

Quel chic ! Songea-t-elle avec délectation. On dirait une vraie dame, qui fréquente des endroits élégants et dont l'agenda est rempli de rendez-vous palpitants. »

— Pour quelles occasions portes-tu ce genre de tailleur, Jude ?

— Des réunions de travail, des conférences, des déjeuners.

— Des déjeuners, répéta Darcy en soupirant. J'imagine que ça se passe dans de grands restaurants ou des salles de réception somptueuses, avec des fleurs, des bougies et des maîtres d'hôtel en vestes blanches.

— Des grands restaurants où l'on vous sert un misérable blanc de poulet nappé d'une sauce sans saveur, précisa Jude, et où l'on doit écouter sans dodeliner de la tête le conférencier le plus rasoir que le comité ait pu dénicher.

— C'est parce que tu en as l'habitude que tu es si blasée.

— En fait, l'idée de ne plus jamais avoir à subir cette corvée m'enchantait. J'étais une universitaire déplorable.

— Sûrement pas ! s'exclama Brenna.

— Si. J'ai détesté enseigner, préparer mes cours, répondre aux questions que les étudiants me posaient, noter les devoirs.

Sans parler des salamalecs inhérents à ce style de carrière.

— Si ça te déplaisait tant que ça, pourquoi faisais-tu ce métier ? demanda Darcy.

Jude la regarda. Sans aucun complexe, elle se pavanait en soutien-gorge, la jupe de quelqu'un d'autre autour des reins.

Elle, elle ne se laissait pas marcher sur les pieds, elle clamait haut et fort son avis. Elle savait ce qu'elle valait, alors que Jude ignorait même qui elle était.

— Parce que c'était ce qu'on attendait de moi, répondit-elle enfin.

— Tu fais toujours ce qu'on attend de toi ?

— Hélas, oui, avoua Jude en attrapant son verre.

Dans un grand élan de tendresse, Darcy lui prit le visage entre les mains et l'embrassa.

— T'inquiète pas, on va arranger ça.

Lorsqu'elles finirent la deuxième bouteille, la chambre était sens dessus dessous. Brenna eut alors la bonne idée d'allumer un feu et de descendre chercher un plateau de fromage et des biscuits. A son retour, elle s'assit sur le sol et se plaignit de ne pas avoir la même peinture que Jude. C'était vraiment dommage de ne pas pouvoir emprunter d'aussi jolies chaussures, même si elle ignorait à quelle occasion elle les aurait portées.

Darcy continuait les essayages et cherchait de nouvelles façons de combiner chemisiers et jupes, vestes et pantalons. Son expression béate et son hoquet spasmodique étaient probablement dus au vin, se dit Jude, qui la regardait, allongée à plat ventre sur le lit, le menton sur les poings.

— La première fois que j'ai couché avec un mec, racontait Darcy, c'était avec Declan O'Malley, et nous nous sommes juré de nous aimer l'éternité plus un jour. Nous n'avions que seize ans et nous étions plutôt maladroits. On s'est sauvés de chez nous un soir et on a fait ça sur la plage. Eh bien, croyez-moi, il n'y a rien de romantique à se rouler dans le sable, même quand on n'a que seize ans et qu'on est aussi bête qu'un navet.

— Je trouve ça charmant, dit Jude d'un ton rêveur, en imaginant le clair de lune, le bruit des vagues et les deux jeunes corps avides l'un de l'autre.

— En tout cas, l'éternité plus un jour a duré environ trois mois, puis nous sommes passés à autre chose. Il y a deux ans, Declan a mis Jenny Duffy enceinte, si bien qu'ils se sont mariés et qu'ils se sont dépêchés d'avoir une deuxième fille pour ne pas laisser l'aînée toute seule. Et ils ont l'air heureux.

— J'aimerais avoir des enfants, déclara Jude en tendant la main vers son verre à moitié vide. Quand nous en parlions, William et moi...

Brenna, qui faisait office de barmaid, s'empresça de la resservir et s'exclama :

— Tu envisageais d'avoir un bébé avec cette ordure ?

— Oui, et nous en discussions de façon très pragmatique, rationnelle et civilisée. William reste civilisé en toutes circonstances.

— Ce type aurait besoin d'un bon coup de pied aux fesses.

— Ses étudiants l'appellent Powers l'Austère, précisa Jude en gloussant. Powers, c'est son nom de famille. Bien sûr, j'avais gardé le mien, si bien que mon divorce n'y a rien changé. En tout cas... Qu'est-ce que je disais ?

— Que Powers l'Austère était un homme extrêmement civilisé.

— Ah, oui. Donc, William, dans sa grande sagesse, a décidé que nous attendrions entre cinq et sept ans avant de faire un bébé. Ensuite, si les circonstances s'y prêtaient, nous en discuterions. Si nous choissions effectivement d'avoir un enfant, nous commencerions par chercher la meilleure façon de le faire garder - crèche ou nourrice - puis nous nous renseignerions pour savoir quelle était la meilleure école maternelle. Ensuite, dès que l'échographie nous aurait révélé le sexe de l'enfant, nous étudierions le choix d'universités qui s'offrait à lui.

— L'université ? s'exclama Darcy. Avant même que le bébé soit né ?

— William est un homme très prévoyant.

— Un salaud, oui !

— Il n'est sans doute pas aussi odieux que je veux le faire croire, admit Jude. Il est sûrement heureux avec Allyson... Avec moi, il ne l'était pas.

A sa grande surprise, des larmes se mirent à ruisseler sur ses joues.

— Le salopard, dit Darcy.

Abandonnant la penderie, elle vint s'asseoir à côté de Jude et l'étreignit gentiment.

— Il ne te méritait pas.

— Non, pas une seule minute, approuva Brenna en tapotant le genou de Jude. C'est un goujat, un coureur et un hypocrite.

Tu vauds cent fois mieux que toutes les Allyson de la terre.

— Elle est blonde, fit Jude en hoquetant. Et elle a des jambes qui remontent jusqu'aux oreilles.

— Une fausse blonde, je parie, décréta Brenna. Et tes jambes sont splendides. Magnifiques. Je n'arrête pas de les admirer.

— Vraiment ? demanda Jude en s'essuyant le nez du revers de la main.

— Elles sont fabuleuses, insista Brenna en lui caressant énergiquement un mollet. Il doit se coucher tous les soirs en regrettant de t'avoir quittée.

— Et puis, flûte ! s'écria Jude. Ce n'était qu'un emmerdeur.

Je te souhaite bon courage, Allyson !

— Il n'arrive probablement pas à la faire jouir, dit Darcy.

— En tout cas, il ne m'a jamais emmenée au septième ciel, moi, avoua Jude en se frottant les joues. Quelle bonne soirée !

C'est la première fois que des amies viennent se soûler chez moi et mettre ma penderie à sac.

— Tu peux compter sur nous pour recommencer, promit Darcy en la serrant contre elle.

Au milieu de la troisième bouteille, Jude leur raconta ce qui lui était arrivé dans le vieux cimetière.

— C'est héréditaire, déclara Darcy. Maud avait des visions, elle aussi,

et elle parlait avec les esprits.

— Oh, voyons ! protesta Jude.

— Hé, je te rappelle que c'est toi qui viens de nous décrire deux entrevues avec le prince des fées.

— Je n'ai jamais dit ça. J'ai seulement dit que j'avais rencontré deux fois un homme étrange. Enfin, que j'avais cru le rencontrer. Si ça se trouve, j'ai une tumeur au cerveau.

Cette idée arracha un ricanement à Brenna.

— N'importe quoi ! Tu pètes la forme !

— Alors, c'est que je suis folle. Je suis une psychologue, leur rappela-t-elle. En tout cas, j'en étais une, et médiocre en plus, mais quand même, j'en sais assez pour reconnaître les symptômes d'un sérieux dysfonctionnement mental.

— En voilà une idée, protesta Brenna. Pour moi, tu es la plus raisonnable des femmes. Ma mère espère qu'avec ton bon sens et tes manières de dame, tu vas déteindre sur moi... Et malgré ça, je t'aime bien, ajouta-t-elle en lui envoyant une claque sur l'épaule.

— C'est vrai ?

— Mais oui. Darcy aussi t'aime bien. Et pas seulement pour tes beaux habits.

— Bien sûr que je n'aime pas seulement Jude pour ses habits ! s'écria Darcy d'un ton indigné. Je l'aime aussi pour ses chaussures.

Sur cette brillante repartie, elle pouffa de rire.

— Je plaisante, reprit-elle. Nous t'aimons beaucoup, Jude.

C'est amusant d'être avec toi et d'écouter ce que tu racontes.

— Comme vous êtes gentilles, toutes les deux, dit Jude, les yeux de nouveau pleins de larmes. C'est formidable d'avoir des amies, surtout quand on est en train de devenir folle ou de mourir d'un cancer du cerveau.

— Tu n'es ni folle ni mourante. Tu as simplement vu Carrick, le prince des fées, qui erre en attendant que lady Gwen le rejoigne.

— Tu y crois vraiment, toi ?

Cela semblait possible, à présent.

— Tu crois qu'il existe un palais féerique, des fantômes et des sorts qui durent plusieurs siècles ? Tu ne dis pas ça juste pour me faire plaisir ?

— Mais non, assura Brenna, qui piochait dans le sac de chocolats aux trois quarts vide. Je crois à plein de choses tant qu'on ne me prouve pas qu'elles sont fausses. Et personne ne m'a prouvé qu'il n'y avait pas de palais sous cette colline. Et puis, si tant de gens le racontent, ça ne peut pas être faux.

— Voilà ! s'exclama Jude avec enthousiasme. Tu confirmes mon hypothèse. À force d'être répétées, les légendes prennent l'accent de la vérité. L'Arthur de l'histoire est devenu l'Arthur de la légende parce qu'on lui a adjoint une épée magique et Merlin l'Enchanteur. Vlad l'Empaleur s'est transformé en vampire dans l'imaginaire collectif, et ainsi de suite. La tendance humaine à ajouter des éléments imaginaires à une histoire en fait une légende que certains groupes incorporent à leur culture comme un fait avéré.

— Écoute-la. Elle parle rudement bien, commenta Darcy. Je suis sûre, Jude chérie, qu'il y a quelque chose de profond dans ce que tu viens de dire, même si tu prétends être une médiocre psychologue. Mais, pour moi, ça n'a aucune importance. As-tu vu ou non Carrick aujourd'hui ?

— J'ai vu un homme. Il ne m'a pas dit son nom.

— Et est-ce que cet homme a disparu dans les airs sous tes yeux ?

— J'ai eu l'impression que oui, mais...

— Non. Pas de mais. Juste des faits. S'il t'a parlé, c'est qu'il attend quelque chose de toi. Je ne crois pas qu'il ait jamais parlé à qui que ce soit, à part Maud. Pas vrai, Brenna ?

— Oui. Tu as eu peur de lui, Jude ?

— Non, bien sûr que non.

— S'il te voulait du mal, tu l'aurais senti. Je pense qu'il souffre de la solitude et qu'il se languit de sa bien-aimée. Trois cents ans, ça fait un bail. C'est réconfortant de savoir que l'amour peut durer aussi

longtemps.

— Quelle romantique tu fais, Brenna ! Soupira Darcy en se blottissant dans un fauteuil. L'amour dure tant que l'absence entretient le désir. Réunis lady Gwen et Carrick, et ils se chamailleront avant six mois.

— Ton problème, c'est que tu n'as jamais rencontré d'homme assez audacieux pour s'emparer de ton cœur et s'y agripper solidement, riposta Brenna entre deux bâillements.

— Et je n'ai pas l'intention de me laisser faire. Si tu offres ton cœur à quelqu'un, tu lui donnes aussi un ascendant sur toi.

Je n'ai pas envie d'être dominée.

— Je crois que j'aimerais être amoureuse, fit Jude, dont les paupières tombaient malgré ses efforts pour garder les yeux ouverts. Même si ça fait mal. On doit se sentir différente quand on est amoureuse, non ?

— Oui, mais on peut aussi se sentir stupide, marmonna Brenna.

Jude ne répondit pas : elle s'était endormie.

10.

Lorsque Jude se réveilla, de minuscules danseurs chaussés de sabots s'ébattaient dans sa tête. Elle pouvait compter les battements de leurs pieds contre ses tempes. C'était une sensation nouvelle pour elle, et pas franchement agréable.

Elle ouvrit les yeux. Aveuglée par la lumière, elle les referma aussitôt, puis les rouvrit avec prudence.

Des vêtements gisaient dans tous les coins. Elle pensa d'abord qu'il y avait eu une tempête et que des rafales de vent s'étaient engouffrées dans sa chambre, ouvrant les placards et projetant ses affaires un peu partout.

Mais cela n'expliquait pas vraiment pourquoi elle était couchée en travers du lit, à moitié nue et par-dessus les couvertures.

Un bruit léger montait du sol à côté du lit. Au mieux, il s'agissait d'un rôdeur, imagina-t-elle, le cœur battant. Au pire, de l'une de ces petites poupées qui prennent vie et brandissent des couteaux pour découper les mains et les pieds des gens qui ont la sottise de les laisser pendre hors du lit. Ces poupées hantaient ses cauchemars depuis son enfance, et elle faisait toujours attention à garder ses membres bien en sécurité sous les draps. Juste au cas où.

Quel que soit l'intrus, elle était seule et devait se défendre.

Heureusement, une bottine trônait sur son oreiller. Sans se demander ce qu'elle faisait là, Jude s'empara de cette arme de fortune.

Les dents serrées, elle rampa jusqu'au bord du lit et jeta un coup d'œil par terre.

Brenna était allongée sur le sol, enveloppée dans la robe de chambre de Jude, la tête appuyée sur un tas de pulls, une bouteille vide à ses pieds.

Jude écarquilla les yeux, les ferma, puis regarda de nouveau.

Bouteilles de vin, verres sales, bols vides, vêtements éparpillés : tout indiquait qu'elle avait participé à une orgie. Il n'y avait jamais eu de rôdeur, ni de poupée maléfique.

Brenna fit un mouvement brusque. Jude enfouit son visage dans les draps pour étouffer un fou rire.

Que penseraient ses amis, ses relations, ses très dignes confrères, s'ils la voyaient ? Une main posée sur son estomac douloureux, elle roula sur le dos et contempla le plafond en jubilant. Les réceptions auxquelles elle avait assisté ou qu'elle avait données à Chicago s'étaient limitées à des dîners ou des cocktails savamment organisés, avec musique d'ambiance et vins choisis après mûre réflexion. Dans ces soirées-là, s'il arrivait qu'un des invités boive un verre de trop, on réglait le problème avec la plus grande discrétion. En tout cas, l'hôtesse n'achevait pas la soirée complètement soûle sur son lit. Elle raccompagnait poliment chaque invité à la porte et ne se couchait qu'après avoir rangé le désordre.

Jamais personne n'avait passé le reste de la nuit allongé au pied de son lit, et jamais elle ne s'était réveillée le lendemain matin avec ce qui ne pouvait être qu'une gueule de bois.

Eh bien, elle aimait ça.

Elle aimait tellement ça qu'elle avait envie de tout noter immédiatement dans son journal. Elle quitta son lit. En sentant les petits danseurs se remettre à gigoter dans sa tête, elle grimaça. Sa première gueule de bois. Formidable !

Elle allait écrire le récit de cette nuit fantastique, prendre une douche et préparer un énorme petit déjeuner pour ses invitées.

Ses invitées ! Où était donc Darcy ?

Jude eut la réponse une seconde plus tard, quand elle entra dans le bureau. La bosse qui soulevait les couvertures du divan ne pouvait être que Darcy Gallagher. Ce qui signifiait que son journal devrait attendre.

Peu importait, du moment que ses amies s'étaient senties à l'aise au point de s'installer chez elle pour la nuit.

Et quelle nuit ! La plus belle de sa vie. Tant pis si cet aveu était pathétique, se dit-elle en courbant la tête sous le jet d'eau chaude. Les bavardages, les rires, les essayages de vêtements, les confidences... tout avait été merveilleux. Que ces deux jeunes femmes exubérantes soient venues chez elle et aient trouvé sa compagnie agréable la comblait de joie.

Une amitié était née, qui ne devait rien à l'université qu'elle avait fréquentée, au métier qu'elle exerçait, à la ville où elle avait grandi. Une amitié qui ne reposait que sur la personne qu'elle était, sur ce qu'elle racontait, sur ce qu'elle éprouvait.

Néanmoins, ses vêtements y étaient pour quelque chose, songea-t-elle en riant. Mais pourquoi n'aurait-elle pas été flattée qu'une femme aussi belle que Darcy Gallagher admire sa garde-robe et la complimente pour son goût ?

Sans cesser de sourire, elle s'essuya et avala deux comprimés d'aspirine. Puis, enveloppée dans une grande serviette, elle sortit de la salle de bains pour chercher de quoi s'habiller parmi les vêtements éparpillés dans sa chambre.

Le premier cri qu'elle poussa aurait pu briser un vase en cristal. En tout cas, il lui déchira la gorge et raviva son mal de tête. Son deuxième cri tint plutôt du glapissement. Elle serra sa serviette autour d'elle et se figea devant Aidan.

— Je regrette de t'avoir fait peur, chérie. J'ai frappé à la porte d'entrée et à celle de derrière, mais personne n'a répondu.

— J'étais sous la douche.

— C'est ce que je vois.

Et elle offrait un bien joli spectacle, se dit-il, avec sa peau rose et humide et ses cheveux d'un brun brillant qui dégouлинаient sur ses épaules. Elle lui donnait envie de se ruer sur elle et de la mordre à pleines dents.

— Ça ne se fait pas d'entrer comme ça chez les gens, protesta Jude.

— La porte de derrière n'était pas verrouillée, expliqua-t-il, en s'efforçant de ne regarder que son visage. J'ai vu que la camionnette de Brenna était garée devant la maison, et j'ai pensé qu'elle et Darcy avaient dormi chez toi. Elles sont là, non

?

— Oui, mais...

— Il faut que je ramène Darcy. Elle est de service pour le déjeuner, et c'est le genre de chose qu'elle a tendance à oublier.

— Nous ne sommes pas encore prêtes.

— Ça ne m'a pas échappé, ma chérie, bien que je me sois abstenu de tout commentaire. Mais, puisque tu en parles, laisse-moi te dire que tu es ravissante, ce matin. Fraîche comme une rose et... deux fois plus parfumée, ajouta-t-il en s'approchant pour respirer son odeur.

— Pas moyen de dormir avec toutes ces jérémiades ! cria Brenna depuis la chambre. Embrasse-la carrément, Aidan, et arrête ton baratin.

— C'est ce que j'allais faire.

— Non !

Après ce hurlement, Jude se sentit si stupide qu'elle souhaite être enterrée vive. Le feu aux joues, elle se rua dans la chambre et ramassa un pull. Avant qu'elle ait pu dénicher un pantalon, Aidan la rejoignit.

— Sainte Marie mère de Dieu, à quels rites secrets typiquement féminins vous êtes-vous livrées ?

— Seigneur, Aidan, ferme-la. J'ai la tête comme un camion.

Il s'accroupit auprès de la masse hirsute de cheveux roux.

— Tu sais pourtant que le vin te fait mal au crâne si tu en abuses.

— Il n'y avait pas de bière, gémit Brenna.

— J'ai apporté un peu de la potion Gallagher.

La jeune femme roula sur le dos et lui agrippa la main.

— Vraiment ? Que Dieu te bénisse, Aidan. Ce type est un saint, Jude. On devrait lui élever une statue sur la place d'Ardmore.

— Descends à la cuisine, et tu auras ton remède, dit-il en embrassant Brenna sur le front. Bon, où donc est ma sœur ?

— Dans l'autre chambre, répondit Jude d'un ton digne.

— Y a-t-il beaucoup de choses fragiles dans cette pièce ?

— Comment ?

— Ne fais pas attention aux cris et au fracas. Je vais essayer de limiter la casse, déclara Aidan en se relevant.

Dès qu'il eut disparu, Jude enfila hâtivement un pantalon et demanda :

— Que voulait-il dire ?

— Seulement que Darcy n'a pas le réveil aimable, répondit Brenna en bâillant.

Au premier cri, elle se couvrit la tête des deux bras. Jude, à peine habillée, se précipita dans le couloir.

— Lâche-moi, espèce de babouin mal dégrossi, sinon je te flanque mon poing dans la figure !

— Si tu ne te lèves pas tout de suite pour aller bosser, Darcy Gallagher, je te botte les fesses.

Si les mots agressifs avaient choqué Jude, ce n'était rien en comparaison du spectacle qu'elle découvrit dans le bureau.

Aidan, le visage crispé, traînait une Darcy à moitié nue sur le plancher.

— Espèce de brute ! Arrête tout de suite ! cria Jude.

Son intervention détournait suffisamment l'attention d'Aidan pour que le poing serré de Darcy atteigne l'entrejambe de son frère.

Il s'écroula sur les genoux en émettant un bruit qui n'avait rien d'humain. Sa sœur en profita pour lui sauter sur le dos.

— Aïe ! Bon Dieu ! cria-t-il, tandis que Darcy, en bonne élève de son frère aîné, le rouait de coups.

Une minute plus tard, le rapport de forces s'était inversé, et il la maintenait clouée au sol.

— Un de ces jours, Darcy Alice Mary Gallagher, j'oublierai que tu es une femme et je t'en collerai une.

— Vas-y, te gêne pas, répliqua-t-elle en le défiant du regard.

— Je risquerais de me briser tous les os de la main. Tu as beau avoir une belle gueule, c'est du roc qu'il y a sous ta peau.

Stupéfaite, Jude les vit éclater de rire. La main d'Aidan se promena sur la joue de Darcy dans un geste plus affectueux qu'agressif, puis tous deux se relevèrent.

— Habille-toi, fille dévergondée, et va au boulot.

— Jude, je peux t'emprunter ton pull bleu en cachemire ?

demanda Darcy, qui semblait déjà avoir oublié la récente bagarre.

— Euh... oui, bien sûr.

— Oh, tu es un amour ! s'écria la jeune femme en courant embrasser Jude sur la joue. Ne t'inquiète pas, je vais ranger un peu avant de partir.

— Ça n'a pas d'importance... Bon, je descends faire du café, ajouta-t-elle, comme Darcy quittait la pièce.

— Du café ? fit Aidan. Je crois que tu m'en dois au moins une tasse.

— Je te dois quelque chose ?

— C'est la deuxième fois que je reçois un coup de poing à cause de toi. Tu peux toujours te mordre les joues, je vois tes yeux rire.

— Mais non, pas du tout, répliqua Jude en se détournant. Je vais préparer le café.

— Comment va ta tête ? demanda Aidan en la suivant à la cuisine.

— Une petite migraine, peut-être, avoua-t-elle, trop fière de sa première gueule de bois pour en avoir honte. J'ai pris de l'aspirine.

Il lui caressa brièvement la nuque, à l'endroit précis qui la faisait ronronner de plaisir, puis désigna sur la table une bouteille dont le contenu rouge foncé paraissait fort inquiétant.

— La potion Gallagher. Ça va te remettre d'aplomb en un clin d'œil.

— Ça a l'air répugnant.

— Ce n'est pas si mauvais que ça, bien que certaines personnes prétendent qu'il faut s'y habituer, dit-il en sortant un verre. Quand un homme gagne sa vie en faisant boire les gens, il se doit d'avoir un

antidote pour les matins douloureux.

— Ce n'est qu'une légère migraine, protesta-t-elle, en examinant avec méfiance le verre qu'il remplissait.

— Alors, bois-en seulement un peu. Je vais préparer le petit déjeuner.

— Toi ?

— Oui, avale ça, et après, au dodo, ordonna-t-il en lui tendant le verre.

Elle avait la peau pâle et les yeux cernés. Il eut envie de la bercer jusqu'à ce qu'elle se sente mieux.

— Quand tu te réveilleras, tu auras oublié ta nuit d'orgie.

— Ce n'était pas une orgie. Il n'y avait aucun homme.

— La prochaine fois, invite-moi, dit-il en riant. Vas-y, bois-en une gorgée et mets en route le café. Fais du thé aussi. Je m'occupe du reste.

Jude trouvait merveilleux que cette folle nuit s'achève auprès de cet homme magnifique qui proposait de jouer au cuisinier. Ça non plus, ça ne lui était jamais arrivé auparavant.

C'était étrange de voir comme une existence pouvait changer du tout au tout en quelques heures, songea-t-elle.

Elle goûta la potion, jugea qu'elle était buvable et finit le verre, qu'elle reposa sur la table.

— Jude, tu n'as ni saucisse ni bacon !

Son ton indigné la fit sourire.

— Non, je n'en mange quasiment jamais.

— Tu n'en manges pas ? Alors, comment fais-tu pour ton petit déjeuner ?

Franchement amusée à présent, elle répondit :

— D'habitude, je glisse une tranche de pain de mie dans le grille-pain et j'appuie sur le bouton.

— Une seule tranche ?

— Plus la moitié d'un pamplemousse ou un verre de jus de fruits, selon ce que j'ai sous la main. Mais j'avoue qu'il m'arrive de perdre la tête et d'avalier un petit pain entier avec du beurre allégé.

— Voilà ce qu'une personne raisonnable appelle un petit déjeuner !

— Une personne en bonne santé, oui.

— Ces Américains ! Soupira Aidan en sortant des œufs du réfrigérateur. Quel intérêt trouvez-vous à la vie si vous vous refusez tant de plaisirs élémentaires ?

— Figure-toi que j'arrive à survivre jour après jour sans mordre dans un morceau de bidoche bien grasse.

— Un peu irritable le matin, non ? Ça ne serait pas le cas si tu prenais un petit déjeuner correct. Nous allons faire de notre mieux pour arranger ça.

Elle se tourna vers lui, prête à lâcher une réplique hargneuse, mais, de sa main libre, il l'attrapa par la nuque, l'attira à lui et mordilla sa lèvre inférieure. Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, il l'embrassait avec une fougue qui acheva de lui brouiller les idées.

— Tu es obligé de faire ça avant le petit déjeuner ?

marmonna Brenna, qui entraînait dans la pièce.

— Oui, répondit Aidan en caressant le dos de Jude. Et après aussi, si c'est possible.

Tout en ronchonnant, Brenna se servit un verre de la potion Gallagher, qu'elle but d'une traite.

— Alors, tu le prépares, ce petit déjeuner ? demandât-elle à Aidan.

— J'allais le faire. Tu es bien nerveuse, ce matin, Mary Brenna. Tu veux un baiser, toi aussi ?

Elle renifla d'un air songeur, puis sourit.

— Pourquoi pas ?

Aidan posa les œufs, prit Brenna par les coudes et lui planta un gros baiser sonore sur les lèvres.

— Voilà. Tes joues reprennent déjà de la couleur.

— Ça, c'est grâce à la potion Gallagher.

— Content d'avoir pu te rendre service. Ma sœur ne s'est pas recouchée, j'espère ?

— Non, elle continue à t'insulter sous la douche. Comme je le ferais si tu ne distribuais pas tes baisers à tort et à travers.

— Si Dieu n'avait pas voulu qu'on embrasse les lèvres des femmes, il ne les aurait pas faites aussi accessibles. Tu as des pommes de terre, Jude ?

— Je pense, oui.

Ainsi, il distribuait ses baisers à tort et à travers. La scène précédente, spontanée et chaleureuse, avait amusé Jude, mais la remarque de Brenna l'inquiétait. Cela signifiait-il qu'Aidan était un coureur de jupons ? se demanda-t-elle en le regardant éplucher les pommes de terre. Les candidates ne devaient pas manquer, en tout cas.

Et alors, quelle importance ? Ce n'était pas comme s'ils avaient eu une relation sérieuse. D'ailleurs, elle ne voulait pas d'une relation sérieuse. Enfin, pas vraiment.

Elle voulait seulement savoir si elle faisait partie du troupeau féminin que courtisait cet homme ou si, pour une fois, elle était unique.

— Tu rêves ? lui demanda Aidan.

Elle sursauta et s'interdit de rougir. Sans répondre, elle s'affaira autour de la cafetière, tandis que Brenna fourrageait dans les placards à la recherche d'assiettes et de couverts.

Ses invités ne manifestaient pas la moindre gêne à fouiller dans ses affaires. Mais Jude, à sa propre surprise, trouvait cela agréable. Elle y voyait la preuve de leur amitié.

Peu importait que Brenna parvienne en quelques secondes à faire fonctionner le robot récalcitrant que Jude avait renoncé à utiliser. Peu importait que la beauté de Darcy rende les autres femmes ternes. Peu importait même qu'Aidan embrasse une centaine de lèvres avant le petit déjeuner tous les jours de l'année.

En quelques semaines, ils étaient devenus ses amis. Et ils la prenaient

telle qu'elle était.

C'était peu de chose, certes, mais pour Jude, c'était précieux.

— Pourquoi je ne sens pas l'odeur du bacon en train de frire

? demanda Darcy en les rejoignant.

— Jude n'en a pas, expliqua Aidan.

— Bon, j'en achèterai pour la prochaine fois. Cette réponse emplît Jude de joie.

Elle resta dans cet état de béatitude toute la journée. Durant le petit déjeuner, elle accepta une virée à Dublin en compagnie de Darcy, un repas chez les O'Toole le dimanche suivant et une autre séance de contes avec Aidan.

On ne lui demanda pas d'aller au pub le soir même, car il était entendu qu'elle viendrait. Et c'était encore mieux ainsi.

Quand on faisait partie d'un groupe, les invitations étaient superflues.

Une bonne odeur de pommes de terre sautées et de café régnait dans la cuisine. Le carillon sur le toit chantait dans la brise. Comme elle se levait pour se resservir de café, Jude aperçut Betty qui courait derrière un lapin sur la colline.

Elle se promit de ne rien oublier de ces moments-là. Elle les garderait dans son cœur afin d'y repenser lorsqu'elle se sentirait déprimée.

Plus tard, quand elle se retrouva seule face à son ordinateur, il lui sembla que la maison avait conservé la chaleur et l'énergie de cette nouvelle amitié. Aussi écrivit-elle dans son journal :

C'est bizarre, mais j'ai enfin trouvé ce que je désirais : ma maison, un endroit où les gens que j'aime et qui m'aiment entrent quand ils en ont envie et où ils se sentent à l'aise. Peut-

être n'était-ce pas la solitude que je cherchais en me réfugiant en Irlande. C'était plutôt ce dont j'ai joui ces dernières heures.

L'amitié, le rire, la folie et... une histoire d'amour.

Je ne me rendais pas compte que c'était ce à quoi j'aspirais, parce que je ne m'autorisais pas à le désirer. C'est comme un tour de magie, non ? Ça me paraît aussi incroyable que les fées, les sorts et les chevaux ailés. Ici, on m'accepte pour ce que je suis. Et, plus précieux encore, pour la personne que je vais enfin me permettre d'être.

Lorsque je déjeunerai chez les O'Toole, je ne serai ni timide ni gauche. Je m'amuserai. Lorsque j'irai faire des courses avec Darcy, je m'offrirai quelque chose d'extravagant et d'inutile.

Pour le plaisir.

Et la prochaine fois qu'Aidan se présentera à ma porte, il est possible que je couche avec lui. Parce que je désire cet homme. Parce qu'il me fait éprouver des sensations que je croyais ne jamais pouvoir ressentir. Parce qu'avec lui, je me sens complètement femme. Enfin, parce que ce sera délicieux. Il me l'a promis.

Satisfaite, elle ferma le fichier et relut ses notes de travail.

La routine de l'analyse l'absorba bientôt tout entière. Elle était plongée dans l'étude d'un conte quand le téléphone sonna.

— Allô ?

— Bonjour, Jude. Je ne te dérange pas en plein travail, j'espère ? fit la voix distinguée et un peu froide de sa mère.

— Ça n'a pas d'importance. Comment vas-tu, maman ?

— Très bien. Ton père et moi avons décidé de passer quelques jours à New York à la fin du semestre. Nous irons au théâtre et voir une exposition au musée Whitney.

— Bonne idée, approuva Jude en souriant.

Elle s'émerveilla une fois de plus de la bonne entente qui régnait entre ses parents. Leur mariage était l'union idéale de deux êtres qui aimaient les mêmes choses.

— Tu es la bienvenue si tu en as assez de ta vie campagnarde. Saute dans un avion et rejoins-nous.

Une union idéale, se répéta Jude, dans laquelle elle n'avait jamais

réellement pu s'immiscer.

— Merci de ton invitation, mais je préfère rester ici. J'aime ce pays.

— Vraiment ? Décidément, tu tiens de ta grand-mère.

Elle t'embrasse, au fait.

— Embrasse-la pour moi aussi.

— Tu ne trouves pas le cottage un peu trop rustique ?

Jude se rappela son désarroi quand elle avait découvert qu'il n'y avait ni micro-ondes ni ouvre-boîtes électrique et faillit éclater de rire.

— J'ai tout ce qu'il faut, assura-t-elle. Le jardin est plein de fleurs, et je commence à reconnaître certains oiseaux.

— A en juger par ta voix, tu as l'air de t'être reposée.

J'espère que tu profiteras de ton séjour en Irlande pour aller à Dublin. Il paraît qu'il y a de belles galeries d'art. Sans parler de Trinity Collège.

— En fait, j'ai prévu d'y passer une journée la semaine prochaine.

— Parfait, parfait. Un peu de repos à la campagne ne peut pas faire de mal, mais il ne faut pas laisser son cerveau s'encroûter.

Jude ouvrit la bouche pour répondre sèchement, mais se ravisa et inspira un grand coup.

— Je travaille sur mon article. J'ai trouvé pas mal de matériaux ici. Et puis, j'apprends à jardiner.

— Vraiment ? Le jardinage est un passe-temps charmant, à ce qu'on dit. Tu as l'air heureuse, Jude. Ça me fait plaisir. Il y avait trop longtemps que tu n'avais pas eu cette voix-là.

Jude ferma les yeux et sentit son début de rancœur s'effacer.

— Je sais que tu t'es inquiétée pour moi et je suis désolée. Je suis vraiment heureuse. J'avais sans doute besoin de m'éloigner un moment.

— Je reconnais que ton père et moi étions inquiets. Tu avais l'air si

apathique et mécontente de tout !

— C'était le cas.

— Le divorce t'a beaucoup affectée. Je le comprends, probablement mieux que tu ne le crois. Ça a été si soudain que nous avons tous été pris au dépourvu.

— Moi la première, répliqua Jude un peu sèchement. Mais ça ne m'aurait pas surprise si j'avais fait attention à ce qui se passait.

— Peut-être bien, effectivement, acquiesça Linda Murray, ce qui fit sursauter sa fille. Mais ça ne change rien au fait que William n'était pas l'homme que nous pensions. C'est l'une des raisons de mon coup de fil, Jude. Je me suis dit qu'il valait mieux que je te l'annonce moi-même avant que quelqu'un de bien attentionné ne se charge de te mettre au courant.

— De quoi s'agit-il ? s'écria Jude, soudain alarmée. Ça concerne William ? Il est malade ?

— Non, au contraire. Il est en pleine forme. Le ton acerbe de sa mère surprit Jude.

— Ah ? Eh bien, tant mieux.

— Tu es plus indulgente que moi, répliqua Linda. J'aurais préféré qu'il attrape quelque maladie rare et débilitante, ou au moins qu'il devienne chauve, gras et bourré de tics.

Abasourdie par cet accès de violence si peu conforme au caractère de sa mère, Jude éclata de rire.

— C'est formidable ! J'adore t'entendre dire ça ! Mais je n'imaginais pas que tu éprouvais de tels sentiments à son égard.

— Ton père et moi avons fait de notre mieux pour agir en gens civilisés, afin de te faciliter les choses. Ça n'a pas dû être évident pour toi d'affronter vos amis et collègues communs, nous en sommes conscients. Or tu es restée très digne, et nous sommes fiers de toi.

Oui, se dit Jude, ses parents avaient toujours été fiers de l'attitude digne et réservée que leur fille conservait en toutes circonstances. Si elle avait piqué des colères ou s'était chamaillée en public, ils auraient été terriblement déçus.

— Merci, fit-elle.

— Je pense qu'il fallait une grande force de caractère pour garder la tête haute comme tu l'as fait. Mais je ne peux qu'imaginer combien cela t'a coûté. Lâcher ton poste à l'université et t'en aller comme ça était sans doute nécessaire.

Tu avais besoin de te reconstruire.

— Je ne pensais pas que vous compreniez.

— Bien sûr que nous comprenons, Jude. Il t'a profondément blessée.

Ainsi, c'était aussi simple que ça, réalisa Jude, les yeux brûlants de larmes. Pourquoi ne s'était-elle pas appuyée sur sa famille ? Pourquoi n'avait-elle pas fait confiance à ses parents ?

— Je croyais que vous m'en vouliez.

— Pourquoi t'en aurait-on voulu, grands dieux ? Ton père a failli aller trouver William pour le rouer de coups. Son sang irlandais refait rarement surface, mais cette fois-ci, j'ai mis du temps à le calmer.

Jude tenta de se représenter la scène : son très digne père tabassant le très digne William. Impossible. L'image se dérobait.

— Tu ne peux pas savoir à quel point ça me fait du bien de t'entendre dire ça.

— Tant mieux. Et j'espère que ce que j'ai à te dire ne va pas te bouleverser, mais je ne veux pas que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre.

Jude sentit une boule se former dans sa gorge.

— De quoi s'agit-il ?

— William et sa nouvelle femme profitent eux aussi de la fin du semestre. Ils vont passer deux semaines aux Antilles.

William raconte partout qu'ils veulent s'offrir des vacances exotiques pendant qu'il en est encore temps. Jude, ils attendent un bébé pour octobre.

Jude eut la bizarre impression que son estomac dégringolait dans ses chaussures.

— Je vois.

— Ça le rend complètement idiot. Il montre à tout le monde des échographies du ventre de sa femme comme s'il s'agissait de photos de famille. Pour fêter ça, il lui a acheté une émeraude si grosse que c'en est grotesque. Il se comporte comme si elle était la première femme à concevoir.

— Ça veut dire qu'il est très heureux, c'est tout.

— Je suis contente que tu le prennes aussi bien. Moi, je suis furieuse. Nous avons des amis communs, et cette attitude est fort gênante lorsque nous le rencontrons dans des réceptions. Il pourrait montrer plus de tact.

Linda fit une pause, sans doute pour recouvrer son calme.

— Il ne te méritait pas, Jude, reprit-elle d'un ton radouci. Je suis désolée de ne pas m'en être rendu compte avant votre mariage.

— Moi aussi, murmura Jude. Je t'en prie, ne t'en fais pas pour moi, maman. Tout ça, c'est du passé. Je regrette seulement que ça te mette dans l'embarras.

— Oh, j'y survivrai. Comme je te le disais, je ne voulais pas que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre. Mais, apparemment, je m'inquiétais pour rien. Franchement, je me demandais si tu avais vraiment fait une croix sur cette histoire. Je suis soulagée de te voir aussi raisonnable. Comme toujours.

— Oui, je reste raisonnable, même dans les pires moments, dit Jude, malgré la boule brûlante qui lui obstruait la gorge.

D'ailleurs, n'oublie pas de transmettre à William tous mes vœux de bonheur la prochaine fois que tu le verras.

— Entendu. Je suis sincèrement contente de te savoir en aussi bonne forme, Jude. Nous t'appellerons dès que nous serons rentrés de New York.

— Parfait. Amusez-vous bien. Embrasse papa de ma part.

— Promis.

Jude raccrocha lentement. Elle se sentait paralysée, frigorifiée. La chaleur et la douce béatitude dans lesquelles elle baignait depuis le

matin s'étaient figées en un bloc de glace qui ressemblait fort à du désespoir.

Son imagination lui représentait parfaitement les scènes : William, d'ordinaire boutonné jusqu'au cou, embrassant son épouse pulpeuse sur la plage ; William le pudique annonçant à de parfaits inconnus l'heureux événement.

William s'envolant pour une île charmante des Antilles avec sa ravissante jeune femme, plongeant dans une eau d'un bleu limpide, se promenant au clair de lune sur une plage de sable fin, le bras autour de la taille arrondie de sa bien-aimée.

William ivre de joie à l'idée d'être père, caressant avec attendrissement le gros ventre de sa femme, lisant avec Allyson des livres sur la maternité, l'allaitement, les soins à donner aux nourrissons, établissant des listes de prénoms. William gratifiant la future mère de grasses matinées dominicales avec jus d'orange fraîchement pressé et croissants chauds.

William le radin payant cash une énorme émeraude bien vulgaire.

Le salaud.

Son crayon se brisa dans ses doigts. Alors, elle bondit de sa chaise et envoya valser les morceaux sur le sol. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle comprit que ce n'était pas du désespoir qu'elle éprouvait, mais de la colère. Une colère virulente, dévastatrice.

Son souffle était saccadé, ses poings serrés. Il n'y avait rien à cogner autour d'elle, personne à tabasser sauvagement. La rage qui montait en elle était si violente qu'elle devait absolument la déverser sur quelque chose, sous peine d'exploser.

Il fallait qu'elle sorte, qu'elle bouge, qu'elle respire, sinon elle allait se mettre à hurler si fort que toutes les vitres du cottage se briseraient. Elle dévala l'escalier et se rua hors de la maison.

Elle courut sur les collines jusqu'à ce qu'un point de côté l'oblige à ralentir. Mais elle ne s'arrêta pas. Bientôt, le soleil se voila, et une légère pluie se mit à tomber. Le vent se leva, gémissant comme une femme en pleurs. La musique d'une cornemuse se fit entendre.

Arrivée à mi-chemin d'Ardmore, Jude décida de continuer jusqu'au village.

11.

La soirée pluvieuse incitait les clients à se blottir près du feu et à rêvasser. Le jeune Connor Dempsey jouait des airs mélancoliques à l'accordéon, tandis que son père sirotait sa pinte de Smithwick en discutant de l'état du monde avec son ami Jack Brennan. Celui-ci avait à peu près recollé les morceaux de son cœur, aussi prêtait-il autant d'attention à la conversation qu'à sa bière.

Aidan le surveillait quand même depuis le comptoir, car Jack et Connor Dempsey senior étaient rarement d'accord sur l'état du monde, et surtout sur la façon de l'améliorer. Ils éprouvaient parfois le besoin d'utiliser leurs poings pour appuyer leurs arguments - ce qu'Aidan comprenait fort bien, d'ailleurs. Toutefois, il préférerait que le débat ne s'envenime pas chez lui.

La télévision diffusait un match de football qu'il suivait du coin de l'œil. L'équipe du comté de Clare, sur laquelle il avait parié, l'emportait sur celle de Mayo. Il applaudit mentalement.

La soirée s'annonçait calme. Il eut envie d'appeler Brenna pour qu'elle le remplace. Peut-être Jude accepterait-elle de dîner avec lui. Il l'emmènerait dans un bon restaurant, avec des fleurs, des bougies sur la table et du vin français servi dans de jolis verres à pied. Cela correspondait certainement plus à ses habitudes que les œufs brouillés et les pommes de terre sautées qu'il lui avait préparés dans sa propre cuisine.

Elle avait beau être douce et timide, c'était une personne sophistiquée, une fille de la bonne société. Les hommes qu'elle fréquentait d'ordinaire devaient l'inviter au théâtre, puis dans des restaurants élégants. Il les imaginait vêtus de costumes bien coupés, capables de parler littérature, peinture et cinéma avec sérieux et compétence.

Et alors ? Il n'était pas complètement ignare. Il avait lu des livres et vu des films. Il avait beaucoup voyagé et admiré les tableaux et les monuments célèbres que ces gens-là, bien souvent, ne connaissaient qu'en photo. Il pouvait entretenir une conversation aussi bien que n'importe quel petit godelureau de Chicago, conclut-il en reniflant avec mépris.

Il secoua la tête. Pourquoi se posait-il en rival d'un individu imaginaire ? Et pourquoi diable était-il incapable d'aligner trois idées

sans penser à Jude Murray ? C'était vraiment pathétique.

Simple frustration sexuelle, décida-t-il. Il y avait une éternité qu'il n'avait pas posée les mains sur une femme. Mais aujourd'hui, chaque fois qu'il s'imaginait en train de le faire, c'était le corps de Jude qu'il voyait. Et, grâce aux événements de la matinée, il en avait une idée bien plus précise.

Une peau douce et blanche qui rosissait aisément. De longues jambes minces, et un petit grain de beauté très sexy juste au-dessus du sein gauche. Des épaules magnifiques qui semblaient appeler les baisers. La façon qu'elle avait de lui résister, puis de fondre littéralement sous ses lèvres, ne faisait qu'accroître son désir. Était-ce étonnant qu'elle l'obsède ? Il aurait fallu être mort pour ne rien éprouver !

Une partie de lui, celle dont il n'était pas particulièrement fier, espérait pouvoir l'attirer au lit, puis ne plus y penser. Tous deux en tireraient du soulagement et du plaisir, et l'affaire serait close. Une autre partie admettait, avec un léger malaise, qu'il était autant fasciné par le caractère de Jude que par sa beauté.

Son apparence calme, timide et terriblement polie l'intriguait. Il avait envie de frotter ce vernis pour découvrir ce qui se cachait en dessous.

En entendant la porte s'ouvrir sur un nouveau client, Aidan releva machinalement la tête.

Ce qu'il vit le stupéfia. Ahuri, il cligna des paupières pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Jude entra d'un pas décidé. Ses vêtements étaient trempés et ses cheveux dégoulinèrent sur ses épaules. Une expression agressive se lisait dans ses yeux, qui semblaient jeter des étincelles.

— Sers-moi un verre, s'il te plaît.

— Tu es trempée.

— Normal. Il pleut, et je suis venue à pied, répondit-elle d'un ton sec, en repoussant une mèche mouillée qui lui tombait dans les yeux. Je peux avoir un verre, oui ou non ?

— Je vais te servir le vin que tu aimes. Va t'installer près du feu pour te réchauffer. Je t'apporte une serviette pour t'essuyer les cheveux.

— Je ne veux pas de vin, ni du feu, ni d'une serviette. Je veux du whisky... Et je le boirai ici, ajouta-t-elle en posant la main à plat sur le comptoir.

— Entendu, fit-il en hochant la tête.

Il prit un petit verre et y versa deux doigts de Jameson.

Jude s'en empara et le vida d'une traite. Un incendie se déclencha dans sa poitrine, et ses yeux s'emplirent de larmes.

En homme avisé, Aidan resta imperturbable.

— Je peux te prêter une chemise sèche, si tu veux. Tu n'as qu'à monter chez moi.

— Je suis bien comme ça, répliqua Jude.

Mille aiguilles brûlantes lui picotaient la gorge, mais un feu plutôt agréable embrasait son estomac. Elle reposa le verre sur le bar.

— Un autre.

Aidan s'accouda au comptoir. L'expérience lui avait appris que certains clients pouvaient vider une bouteille sans provoquer de drame, tandis que d'autres devaient être reconduits doucement vers la porte avant qu'ils n'aient levé le coude une fois de trop. Il savait aussi que certains avaient plus besoin de raconter leurs problèmes que de boire.

Il comprit sans peine à quelle catégorie Jude appartenait.

— Dis-moi plutôt ce qui ne va pas, chérie.

— Tout va bien. Je veux seulement un autre verre de whisky.

Si un verre et demi de vin lui faisait tourner la tête, songea Aidan, deux rasades de whisky risquaient fort de l'achever.

— Eh bien, tu n'en auras pas dans cette maison. Mais je vais te faire du thé et t'installer près du feu.

Elle inspira à fond, puis haussa les épaules.

— Bon, tant pis pour le whisky.

— Voilà une gentille fille, dit-il en tapotant le poing serré de Jude. Va

t'asseoir pendant que je prépare le thé. Ensuite, tu me raconteras ce qui ne va pas.

— Je n'ai pas besoin de m'asseoir.

Elle se pencha par-dessus le comptoir et agrippa la chemise d'Aidan.

— Tu veux toujours coucher avec moi ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Comment ?

— Tu as parfaitement entendu. Tu veux toujours coucher avec moi ?

— Là, maintenant ?

— Pourquoi pas ? Est-ce que tout doit être planifié et programmé à l'avance ? s'écria-t-elle, oubliant de baisser la voix.

Des têtes se tournèrent vers eux. Aidan prit la main qui serrait sa chemise.

— Viens par-là, dit-il en désignant la porte située derrière lui. Shawn, occupe-toi du bar un moment, s'il te plaît.

Il souleva l'abattant du comptoir pour que Jude puisse le rejoindre, puis il l'entraîna dans une pièce minuscule privée de fenêtre. Le mobilier se limitait à deux fauteuils et une table branlante, sur laquelle étaient posées une vieille lampe et une carafe de whisky.

— Pourquoi ne pas... commença-t-il.

La suite - « nous asseoir » - fut étouffée sous la bouche de Jude. Elle le poussa contre le mur et enfouit les doigts dans ses cheveux. Aidan émit un gémissement étranglé et s'abandonna au plaisir. Le corps de Jude se colla contre le sien et se mit à onduler avec une ardeur stupéfiante.

Elle sentait la pluie, et sa bouche avait le goût du whisky. Un désir fou s'empara d'Aidan, un feu dévorant qui embrasait son corps tout entier.

Puis, confusément, il entendit au loin la voix de son frère, un éclat de rire et l'air que jouait le jeune accordéoniste. Ces bruits le ramenèrent à la réalité.

— Jude... Attends, marmonna-t-il. Ce n'est pas le bon endroit.

— Pourquoi ? Gémit-elle, désespérée. Tu as envie de moi, non ?

Un bref instant, il envisagea de la retourner et de la posséder comme un étalon prend une jument. Avec la fougue du désir, mais sans aucune tendresse.

— Arrête, je t'en prie. Calmons-nous... Dis-moi ce qui se passe, ajouta-t-il en lui caressant les cheveux.

— Rien, répondit-elle, d'une voix tremblante qui démentait ses propos. Pourquoi veux-tu qu'il y ait quelque chose ? Fais-moi l'amour, c'est tout.

Ses doigts fébriles entreprirent de déboutonner la chemise d'Aidan.

— Touche-moi.

Il la fit pivoter, la poussa à son tour contre le mur et lui souleva le menton pour scruter son regard. Il serait toujours temps de céder aux exigences de son corps. Pour l'instant, il préférerait suivre son cœur.

— Dis-moi d'abord ce qui te bouleverse.

— Rien, répéta-t-elle, avant de fondre en larmes. Aidan trouvait moins difficile de la consoler que de lui résister. Il la serra doucement contre lui.

— Allons, chérie, allons... Qui t'a fait du mal, *aghra* ?

Jude ignorait la signification de ce mot, mais comprit qu'il exprimait la tendresse.

— Ce n'est rien, balbutia-t-elle. C'est idiot. Pardon.

— Il y a quelque chose, et ce n'est sûrement pas idiot. Dis-moi ce qui t'a rendue malheureuse, *mavourneen*.

Encore un mot tendre.

Le souffle court, Jude enfouit son visage dans l'épaule d'Aidan. Elle était solide comme un roc et réconfortante comme un oreiller.

— Mon mari et sa femme partent en vacances aux Antilles, et ils vont avoir un bébé.

— Quoi ? s'écria-t-il en la repoussant. Tu as un mari ?

— J'avais, rectifia-t-elle. Il n'a pas voulu me garder.

Aidan inspira profondément. La tête lui tournait comme s'il avait avalé une bouteille entière de Jameson. Ou comme s'il l'avait reçue sur la tête.

— Tu as été mariée ?

— Techniquement, oui. Tu as un mouchoir ? Aidan en sortit un de sa poche.

— Il faut que tu m'expliques tout en commençant par le début, mais d'abord, tu vas enfiler des vêtements secs et boire une tasse de thé. Il ne manquerait plus que tu prennes froid.

— Non, ça va. Je dois...

— Chut, tais-toi. Viens, montons chez moi.

— Je suis affreuse, marmonna-t-elle, le nez dans le mouchoir d'Aidan. Je ne veux pas qu'on me voie dans cet état.

— Il n'y a personne dans ce pub qui n'ait un jour répandu quelques larmes, et pour certains, c'est arrivé ici même.

Avant qu'elle ait pu protester, il la prit par le bras et ouvrit la porte. Ils se glissèrent derrière le comptoir, et sans se soucier de la gêne de Jude, Aidan l'entraîna dans la cuisine.

— Jude, que se passe-t-il ? s'écria Darcy.

Son frère se contenta de froncer les sourcils pour lui intimer l'ordre de se taire et poussa Jude dans un escalier étroit.

Une fois sur le palier, il ouvrit la porte de son appartement, et Jude découvrit un petit salon encombré de meubles, où régnait un désordre effarant.

— La chambre est là-bas, à gauche. Change-toi pendant que je mets de l'eau à chauffer.

Elle n'eut pas le temps de le remercier, car il se dirigeait déjà vers la cuisine. Accablée, elle entra dans la chambre.

Contrairement au salon, cette pièce était impeccablement rangée et à peine meublée.

Elle choisit une chemise d'un gris assorti à son humeur et l'enfila tout en examinant le décor : un lit à une place, une commode aux angles rabotés par le temps et un tapis aux couleurs passées. Sur les murs, des posters et des gravures rappelaient les voyages d'Aidan. Des rues de Paris, de Londres, de New York et de Florence côtoyaient des mers démontées, des cieux orageux, des îles à la végétation luxuriante, des montagnes acérées, des vallées paisibles et des déserts mystérieux. Et, bien entendu, les falaises sauvages et les collines vertes de son pays natal. Toutes ces vues punaisées côte à côte formaient un papier peint fabuleux. S'était-il rendu dans tous ces endroits ou bien lui en restait-il à visiter ? se demanda distraitemment Jude.

Finalement, avec un énorme soupir, elle ramassa son pull mouillé et revint au salon.

Aidan arpentait la pièce minuscule. En la voyant, il s'arrêta et la regarda. Noyée dans cette chemise trop grande pour elle, elle avait un air malheureux qui l'emplit de compassion. Inutile de lui faire la leçon, elle ne le supporterait pas. Il lui prit son pull des mains et alla le suspendre dans la salle de bains.

— Assieds-toi, Jude.

— Tu as tout à fait le droit d'être fâché contre moi. Mon comportement est inqualifiable. Je ne sais pas comment...

— Je voudrais seulement que tu te taises une minute, jeta-t-il sèchement.

Ignorant son regard peiné, il retourna à la cuisine pour s'occuper du thé.

Il ne pouvait penser qu'à une chose : elle avait été mariée.

Petit détail qu'elle avait omis de signaler. Il l'avait crue quasiment vierge, et voilà qu'il découvrait qu'elle avait eu un mari ! Pire encore, il était probable qu'elle aimait encore ce salaud.

Jude pleurait un freluquet de Chicago qui l'avait trahie, et pendant ce temps, Aidan Gallagher se consumait de désir pour elle.

Il y avait de quoi hurler, non ?

Il prépara deux tasses d'un thé très fort et ajouta une bonne dose de whisky dans la sienne.

Lorsqu'il revint au salon, elle était encore debout, les mains serrées sur sa poitrine, les yeux humides.

— Je vais descendre m'excuser auprès de tes clients.

— T'excuser de quoi ?

— D'avoir fait une scène.

Il la fixa, partagé entre l'ahurissement et l'irritation.

— Ne sois pas ridicule. Ce genre de chose est monnaie courante au *Gallagher's*. Assieds-toi, bon sang, et arrête de me regarder comme si j'allais te donner le fouet.

Elle consentit à s'asseoir, but une gorgée de thé qui lui brûla la langue et reposa la tasse. Aidan s'installa en face d'elle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais été mariée ?

— Je n'y ai pas pensé.

— Tu n'y as pas pensé ? répéta-t-il, incrédule. Ça ne comptait donc pas pour toi ?

— Pour moi, si, répliqua-t-elle dignement. Mais, apparemment, pas du tout pour l'homme que j'avais épousé. Ne pas en parler m'aidait à oublier.

Aidan ne répondit rien. Après une longue hésitation, elle reprit :

— Nous nous sommes rencontrés il y a plusieurs années. Il enseignait dans la même université que moi. En apparence, nous avons beaucoup de points communs. Mes parents l'appréciaient. Il m'a demandé de l'épouser. J'ai dit oui.

— Tu l'aimais ?

— Je le croyais, en tout cas, si bien que ça revient au même.

« Bien sûr que non ! protesta Aidan en son for intérieur. Ça ne revient pas du tout au même. »

— Et que s'est-il passé ?

— Nous... Enfin, lui, plutôt, avait tout prévu. William aimait tout prévoir soigneusement, jusqu'au moindre détail. Il envisageait toutes les anicroches susceptibles de se produire, car il détestait être pris au dépourvu. Nous avons acheté une maison afin de donner des réceptions, car cela lui semblait nécessaire à son avancement. Nous avons eu un mariage très chic, avec tout ce qu'il fallait, traiteur, fleuriste, musiciens et invités triés sur le volet.

Elle but une longue gorgée de thé, comme pour y puiser le courage de poursuivre.

— Huit mois plus tard, il m'a annoncé qu'il n'était pas satisfait. C'est le mot qu'il a employé : « Jude, je ne suis pas satisfait de notre mariage. » J'ai dû répondre quelque chose comme : « Oh, je suis désolée. »

Elle ferma les yeux, laissant l'humiliation rejoindre le mélange de whisky et de thé qui lui brûlait l'estomac.

— J'ai tendance à toujours m'excuser, tu l'as peut être remarqué. C'est comme ça depuis mon enfance. William a donc accepté aimablement mes excuses, sans manifester aucune surprise.

Aidan pouvait presque sentir la souffrance qui l'habitait, des vagues et des vagues de souffrance tue, ravalée, endurée en silence durant des années.

— Tu devrais en déduire que tu t'excuses trop et mal à propos.

— Peut-être. Ensuite, il a dit qu'il me respectait et qu'il désirait être parfaitement franc avec moi, ce qui l'obligeait à m'annoncer qu'il était tombé amoureux de quelqu'un d'autre.

Quelqu'un de plus jeune, ajouta Jude en son for intérieur.

Une femme plus jolie, plus brillante.

— Il ne voulait pas l'impliquer dans un adultère sordide, aussi m'a-t-il demandé de remplir immédiatement les papiers du divorce. Nous vendrions la maison et partagerions nos biens en deux parts équitables. Comme c'était lui qui rompait, il me laissait choisir en priorité ce que j'avais envie de garder.

Aidan ne la quittait pas des yeux. Elle avait repris son calme et restait

immobile, les mains jointes, le regard terne. Cette image digne ne lui plaisait pas. Il préférait la Jude passionnée et vivante.

— Qu'as-tu fait ?

— Rien. À part signer la demande de divorce, je n'ai rien fait. Ensuite, il s'est remarié, et chacun a repris sa vie.

— Il t'a fait du mal.

— C'est ce que William appellerait une conséquence fâcheuse mais inévitable de la situation.

— Alors, ce William n'est qu'un imbécile.

— Peut-être, fit-elle avec un sourire timide. Mais il vaut mieux se séparer quand un mariage vous rend malheureux, non

?

— Tu étais malheureuse ?

— Non, mais je n'étais sans doute pas heureuse non plus.

Elle avait mal à la tête, à présent, et elle se sentait épuisée.

Elle n'avait plus qu'une envie : se rouler en boule sur un lit et dormir.

— Je ne crois pas être douée pour les grandes émotions.

En l'entendant, Aidan se sentit lui aussi très las. Comment pouvait-elle dire ça, alors que, quelques instants plus tôt, elle s'était jetée avec fougue dans ses bras avant de fondre en larmes

?

— D'ordinaire, tu es quelqu'un de calme et de posé, n'est-ce pas, Jude Frances ?

— Oui, murmura-t-elle. J'ai toujours été Jude la raisonnable.

— Alors, qu'est-ce qui t'a mise dans cet état aujourd'hui ?

— C'est stupide.

— Ce n'est pas stupide, puisque ça t'a bouleversée.

— Ça n'aurait pas dû. Nous sommes divorcés depuis deux ans. Pourquoi est-ce que ça me gênerait qu'il aille aux Antilles ?

— Mais ça te gêne. Pourquoi ?

— Parce que je voulais y aller ! s'écria-t-elle soudain. J'avais très envie de passer notre lune de miel dans un endroit exotique. J'ai couru les agences de voyage et amassé des quantités de brochures. Paris, Florence, Madrid, toutes sortes de pays... N'importe lequel m'aurait convenu. Mais non.

Momentanément à court de mots, elle fit un grand geste de la main.

— Les difficultés de la langue, le choc culturel, le risque d'attraper des maladies... Il y avait trop d'inconvénients. Ce n'était pas raisonnable, d'après William.

Gagnée par la colère, elle bondit de son fauteuil.

— Nous sommes allés à Washington et nous avons passé des heures, des jours, des siècles à visiter des musées et à écouter des conférences !

Aidan n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous avez écouté des conférences pendant votre lune de miel ?

Jude se mit à marcher de long en large dans la pièce.

— Pour renforcer nos affinités intellectuelles, comme il disait. Selon William, la plupart des couples attendent beaucoup trop de leur lune de miel.

— Et pourquoi ne le feraient-ils pas ?

— Exactement ! Merde ! Qu'on ne me bassine plus avec la complicité intellectuelle ! Nous aurions dû faire l'amour comme des fous sur une plage au soleil.

Au plus profond de lui-même, Aidan fut soulagé que cela n'ait pas eu lieu.

— J'ai l'impression que tu ne l'aimes plus guère, chérie.

— Ce n'est pas la question.

Le sang de Jude bouillonnait d'une façon typiquement irlandaise. Si sa grand-mère l'avait vue en cet instant, elle aurait été fière de sa petite-fille.

— Il m'a quittée, et ça m'a détruite. Peut-être pas mon cœur, mais ma fierté, mon ego, ce qui revient au même. Tout ça fait partie de moi, non ?

— Tu as raison, répondit Aidan d'un ton conciliant. Ça revient au même.

Mais il eut beau acquiescer, cela ne calma pas la fureur de Jude.

— Et voilà que ce salopard va passer des vacances là où je rêvais d'aller ! Il va avoir un bébé, et il est fou de joie. Quand je parlais d'avoir des enfants, il rechignait. Il fallait prendre en compte nos carrières, notre train de vie, la démographie galopante, la pollution, le prix des études... Un jour, il a même dressé un graphique.

— Un quoi ?

— Un graphique. Un foutu graphique sur ordinateur, pour prévoir sur les cinq ans à venir l'évolution de nos finances, de nos carrières et de nos emplois du temps. Puis il m'a dit que si nous atteignions nos objectifs, nous pourrions envisager, envisager seulement, de concevoir un unique enfant. Jusque-là, il lui fallait se concentrer sur son travail et son avancement.

La colère était devenue un animal vivant qui lui étreignait la poitrine.

— Lui seul a décidé du moment où nous ferions un enfant.

Lui seul a décrété qu'il n'y en aurait qu'un. Si la science l'avait permis, il aurait choisi le sexe. Je voulais une famille, et il m'a donné un graphique.

Soudain, le souffle lui manqua, et sa vue se brouilla. Mais lorsqu'Aidan se leva pour la prendre dans ses bras, elle fit non de la tête.

— Je pensais qu'il n'aimait pas les bébés et les voyages à l'étranger. Je me disais : « Bon, tant pis. C'est un homme ambitieux et pragmatique. » Mais ce n'était pas ça du tout. Il ne voulait pas aller aux Antilles avec moi. Il ne voulait pas d'enfant de moi. Qu'est-ce qui ne colle pas chez moi ?

— Rien. Rien du tout.

— Mais si, sûrement ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante.

Sinon, il ne m'aurait pas laissée tomber comme ça. Je sais ce qui ne va pas : je suis terne. William s'ennuyait avec moi. Les gens s'ennuient avec moi. Mes étudiants, mes confrères. Mes propres parents.

— C'est stupide de dire ça, protesta-t-il en la prenant de force dans ses bras. Tu n'es ni terne ni ennuyeuse.

— C'est parce que tu ne me connais pas encore assez bien.

Je ne fais jamais rien d'amusant, je ne dis jamais de choses brillantes. Tout chez moi est désespérément plat. Je m'ennuie moi-même.

— Qui t'a mis ces idées-là dans la tête ? grommela-t-il. Il ne t'est jamais venu à l'esprit que le raseur, c'était ce William, avec son graphique et ses conférences à la noix ? Ou que si tes étudiants n'étaient pas enthousiasmés par tes cours, c'était parce que tu n'étais pas faite pour enseigner ?

Elle haussa les épaules, peu convaincue.

— Jude Frances, réfléchis. Tu es venue toute seule en Irlande vivre dans une région que tu ne connaissais pas, avec des gens que tu n'avais jamais vus, et tu as entrepris un travail que tu n'avais jamais fait. Où est la personne terne et ennuyeuse là-dedans ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne fais que fuir mes problèmes.

— Tu n'es pas ennuyeuse, mais ce que tu peux être têtue !

déclara-t-il, partagé entre la compassion et l'impatience. Tu donnerais des leçons à une mule. Qu'y a-t-il de mal à se sauver d'un endroit où on est malheureux ? Tu fuis, d'accord, mais pour courir vers autre chose. Vers quelque chose qui te convient, non ?

— Je ne sais pas.

Elle se sentait trop lasse pour y réfléchir.

— Moi aussi, j'ai fui, pendant des années, jusqu'à ce que je comprenne où était ma place... Toi aussi, tu y arriveras, ajouta-t-il en l'embrassant sur le front.

Il la repoussa légèrement et essuya une larme qui coulait sur sa joue.

— Repose-toi un peu ici, le temps que je règle deux ou trois choses en bas. Ensuite, je te raccompagnerai.

— Non, ça ira. Je vais rentrer à pied.

— Tu ne vas pas repartir à pied dans la nuit et sous la pluie.

Assieds-toi et finis ton thé. Je n'en ai pas pour longtemps.

Sans lui laisser le temps de protester, il sortit et referma la porte. Mais, une fois sur le palier, il s'arrêta une minute pour réfléchir.

Que Jude lui ait caché son mariage le choquait profondément. C'était tout de même une chose importante, non

? Un tel engagement ne se prenait pas à la légère. Oui, Jude aurait dû le mettre au courant. C'était une question de principe.

Mais ça ne servait à rien de s'énerver contre elle. Le mieux était de ne plus penser à ce mariage. Et de veiller à ne pas rouvrir des blessures à peine cicatrisées.

Seigneur ! se dit-il en descendant l'escalier. Cette femme n'était pas du tout la personne toute simple à laquelle il avait cru avoir affaire au premier abord.

— Qu'est-ce qui se passe avec Jude ? demanda Darcy, lorsqu'il entra dans la cuisine.

— Elle a reçu des nouvelles de Chicago qui l'ont bouleversée.

Il décrocha le téléphone mural.

— Oh, j'espère qu'il ne s'agit pas de sa grand-mère, souffla Darcy en reposant son plateau, l'air anxieux.

— Non, rien de ce genre. Je vais demander à Brenna si elle peut me remplacer deux heures, le temps de ramener Jude chez elle.

— Si elle ne peut pas, nous nous débrouillerons, Shawn et moi.

— Quand tu le veux, Darcy, tu es la plus gentille fille du monde, dit-il en souriant.

— J'aime beaucoup Jude, et je pense qu'elle a besoin de s'amuser un peu. A mon avis, elle n'a pas eu une vie très gaie. Se faire larguer par son mari avant même que son bouquet de mariée n'ait eu le temps de se faner, ça ne doit pas...

— Attends une minute... Tu savais qu'elle avait été mariée ?

— Bien sûr, répondit Darcy en reprenant son plateau. Ce n'est pas un secret.

— Pas un secret, marmonna-t-il, tout en commençant à composer le numéro de Brenna. Tout le village est au courant, sauf moi.

12.

En attendant qu'Aidan remonte la chercher, Jude eut le temps de se calmer et de réfléchir.

La honte l'accablait. Elle avait déboulé dans le pub et harcelé sexuellement un homme sur son lieu de travail. Ensuite, comprenant qu'elle s'était montrée grotesque, elle s'était réfugiée dans les larmes et la colère. Finalement, à part danser nue sur le comptoir, elle n'aurait rien pu faire de plus choquant.

Peut-être, dans un temps lointain, vingt ou trente ans au moins, trouverait-elle ce souvenir amusant. Pour l'instant, elle se sentait terriblement humiliée.

Et dire que sa mère venait de la féliciter pour la dignité qu'elle avait su conserver pendant son divorce ! « Eh bien, maman, heureusement que tu ne me vois pas en ce moment », songea-t-elle.

Et maintenant, Aidan la ramenait chez elle parce qu'il faisait nuit, qu'il pleuvait et que c'était un gentil garçon. Il avait sûrement hâte de se débarrasser d'elle.

Tandis qu'ils cahotaient sur la petite route, elle chercha quelque chose à dire pour dissiper sa gêne. Mais les mots se dérobaient, et ils gardèrent le silence durant tout le trajet.

— Tu la vois ? s'écria-t-elle, comme il s'arrêtait devant le cottage.

— Qui donc ?

— A la fenêtre.

Elle agrippa le bras d'Aidan et désigna la silhouette floue derrière la vitre.

— Oui, répondit-il en souriant. Elle attend. Je me demande si le temps lui paraît long ou si, pour elle, une année ne compte pas plus qu'une journée.

Il coupa le moteur. Ils restèrent dans la voiture, les yeux fixés sur la maison, jusqu'à ce que l'apparition s'évanouisse.

— Tu l'as vraiment vue ? Tu ne disais pas ça pour...

— Bien sûr que je l'ai vue. Ça m'est déjà arrivé et ça m'arrivera encore... Ça ne te gêne pas de vivre avec elle, si ?

— Non, fit-elle avec un petit rire. Je suppose que ce n'est pas courant de partager sa maison avec un fantôme, mais ça ne m'inquiète pas. Parfois...

Elle hésita. Il avait sûrement hâte de s'en aller, mais c'était si agréable de rester à ses côtés, dans la chaleur de la voiture, qu'elle reprit :

— Parfois, je sens sa présence, comme un frémissement dans l'air. Et elle est si triste que ça me brise le cœur... Lui aussi, je l'ai vu, ajouta-t-elle après un silence.

— Lui ?

— Le prince des fées. Je l'ai rencontré deux fois à côté de la tombe de tante Maud. Ça a l'air fou, j'en ai conscience, mais...

— J'ai dit que ça avait l'air fou ?

— Non, fit-elle en respirant à fond. C'est pour ça que je t'en parle. Je sais que tu ne dirais pas ça. Que tu ne le penserais même pas.

Et, à cet instant, Jude ne pensa plus que c'était fou, elle non plus.

— Je l'ai rencontré, Aidan, insista-t-elle en se tournant vers lui, les yeux brillants. Je lui ai parlé. La première fois, j'ai cru que c'était un homme normal qui habitait dans les environs.

Mais, la seconde fois, ça s'est passé comme dans un rêve... J'ai quelque chose à te montrer. Enfin, si tu veux, balbutia-t-elle. Je suppose que tu dois avoir envie de faire demi-tour, mais si tu as une minute...

— Tu me demandes d'entrer ?

— Oui, j'aimerais...

— Alors, j'ai le temps.

Ils sortirent sous la pluie et traversèrent le jardin. Jude ouvrit la porte et rejeta ses cheveux en arrière d'un geste nerveux.

— C'est là-haut. Je vais le chercher. Tu veux du thé ?

— Non, merci.

Elle monta en courant dans sa chambre et récupéra le diamant, qu'elle avait caché dans ses chaussettes.

Quand elle redescendit, une main dans le dos, Aidan avait déjà fait du feu dans le salon. Les flammes éclairaient sa silhouette accroupie devant la cheminée. Le cœur de Jude eut un sursaut douloureux mais pas désagréable.

Il était aussi beau que le prince des fées, songea-t-elle. Le feu allumait des éclats rouges dans ses cheveux, jouait sur les lignes et les méplats de son visage, faisait naître des étincelles dorées dans ses yeux bleus.

Était-ce étonnant qu'elle soit amoureuse de lui ?

Quoi ? Amoureuse de cet homme ? Oh, non ! Elle eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre et réprima un gémissement. Combien de bêtises était-elle capable de commettre en un seul jour ?

Elle ne pouvait pas se permettre de s'éprendre d'un bel Irlandais, de se laisser briser le cœur, de se ridiculiser une fois de plus. Aidan était en quête de plaisir et d'amusement.

D'amitié aussi, sans doute. Mais c'était tout. Il ne voulait pas d'une femme amoureuse, encore moins d'une cruche dont l'unique relation sérieuse s'était terminée par un échec.

Il recherchait une liaison, ce qui n'avait rien à voir avec l'amour. À elle d'apprendre à séparer les deux, songea-t-elle. Ne rien compliquer. Ne pas se lancer dans de savantes analyses. Ne rien abîmer.

Lorsqu'il se releva et se tourna vers elle, elle lui sourit donc le plus placidement possible.

— Merci d'avoir fait du feu.

— Viens te réchauffer, fit-il en lui tendant la main. Elle se jetterait dans le feu s'il le lui demandait, et tant pis pour les conséquences, se dit-elle, malgré ses résolutions. Les yeux rivés aux siens, elle s'avança vers lui, puis ouvrit la main. Le diamant étincelait dans le creux de sa paume.

— Sacré nom de Dieu ! s'écria Aidan. C'est bien ce que je pense ?

— Il y en avait beaucoup d'autres. Des diamants, des perles et des

saphirs étincelants. Il les a déversés sur la tombe de tante Maud, et ils se sont changés en fleurs. Sauf celui-ci, qui est resté tel quel. Je ne devrais pas y croire, mais il est là, murmura-telle.

En disant ces derniers mots, elle pensa à l'amour qu'elle éprouvait pour Aidan. Elle n'aurait pas dû y croire, pourtant...

Aidan prit la pierre et la présenta à la lueur du feu. Le diamant parut palpiter une seconde.

— Il renferme toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est magique. Que vas-tu en faire ?

— Je ne sais pas. J'avais décidé de l'emporter chez un joaillier pour qu'il l'analyse, mais j'ai changé d'avis. Je n'ai pas envie qu'on l'examine, ni qu'on calcule sa valeur. Ça me suffit de l'avoir. De savoir qu'il est là, qu'il existe. Grâce à lui, je crois enfin à quelque chose.

— Voilà qui est sage et courageux. Peut-être est-ce pour cela qu'on te l'a confié.

Il lui prit la main, déposa le diamant sur sa paume et referma ses doigts autour de la pierre.

— Je suis content que tu me l'aies montré.

— J'avais besoin de partager ça avec quelqu'un. Elle serra les doigts autour de la pierre et eut l'impression d'en tirer un sursaut de courage.

— Tu as été très compréhensif et très patient avec moi. J'ai honte de t'avoir accablé de mes problèmes. Je ne sais pas comment te remercier. Tu es l'homme le plus gentil que je connaisse.

Il réprima un ricanement.

— Gentil ?

— Oui, très.

— Compréhensif et patient aussi ?

Elle esquissa un sourire.

— Oui.

— Comme un frère pourrait l'être ?

Elle parvint à garder le sourire.

— Euh... je...

— Et tu te jettes souvent dans les bras des hommes que tu considères comme des frères ?

— Euh... enfin, c'est la première fois que je me jette dans les bras de quelqu'un.

— Je suis très flatté, bien que tu l'aies fait dans un moment de détresse.

— C'est vrai.

La pierre pesait lourd dans sa main. Elle alla la poser sur la cheminée, ce qui lui permit de tourner le dos à Aidan.

— Tu te sens mieux, maintenant ?

— Oui, ça va.

— Alors, essayons de nouveau.

Il la fit pivoter vers lui. Surprise, Jude ouvrit la bouche, et il en profita pour l'embrasser.

— Tu penses toujours que je suis gentil et patient ?

marmonna-t-il en lui mordillant le menton.

— Je suis incapable de penser.

— Bien. Je te préfère comme ça.

— Je craignais que tu ne sois fâché ou...

— Et voilà que tu te remets à penser, gronda-t-il, en promenant ses lèvres sur la tempe de Jude. Arrête-toi, s'il te plaît.

— D'accord, chuchota-t-elle. L'émotion faisait trembler sa voix.

— *Mavourneen dheelish*, dit-il, bouleversé. Donne-toi à moi ce soir.

Sa bouche revint se poser délicatement sur celle de Jude.

— Ça ne me suffit plus de rêver de toi, insista-t-il.

— Tu veux toujours de moi ?

Son ton à la fois heureux et surpris l'émut jusqu'au plus profond de son âme. Une telle absence de vanité était sidérante.

— Je te veux tout entière. Ne me demande pas de m'en aller ce soir.

— Non, dit-elle en plongeant les doigts dans ses cheveux.

Non, ne t'en va pas.

Il aurait pu l'allonger sur le tapis et lui faire l'amour-là, devant le feu. Mais, se souvenant de sa promesse, il la souleva dans ses bras. Son regard ébloui le convainquit qu'il avait eu raison.

— Je t'ai dit que la première fois, ce serait lent et doux. Je suis un homme de parole.

Personne auparavant n'avait porté Jude dans ses bras. Son cœur battit à grands coups tandis qu'il montait l'escalier et l'emmenait dans sa chambre.

L'obscurité la rassura. Dans la pénombre, elle se sentirait moins intimidée et plus libre de ses gestes. Mais, après l'avoir posée sur le lit, Aidan alluma la lampe de chevet.

— Attends, murmura-t-il en souriant.

Je vais faire du feu.

Du feu. Bien sûr, ce serait agréable, se dit-elle en croisant les bras. Une bonne flambée chasserait le froid de la pièce et créerait une atmosphère chaleureuse. Seigneur, pourquoi ne trouvait-elle rien à dire ? Et pourquoi avait-elle mis ses plus vieux sous-vêtements aujourd'hui ?

Toujours muette, elle regarda les flammes s'élever dans l'âtre. Aidan se releva et alluma les bougies disposées un peu partout dans la pièce.

— J'allais t'appeler ce soir pour t'inviter à dîner.

— Ah, bon? fit-elle, étonné.

— Ce sera pour une autre fois.

Il ne la quittait pas des yeux, ému de la voir aussi nerveuse.

Il éteignit la lampe de chevet, ne laissant que les lueurs tremblotantes des bougies et du feu pour éclairer la pièce.

— De toute façon, je n'ai pas très faim, ce soir.

— Moi, si. J'ai faim de toi.

Il s'accroupit devant Jude et commença à dénouer les lacets de ses bottines.

— J'ai envie de toi depuis le premier jour où tu es entrée dans le pub.

Jude, la gorge nouée, se sentait incapable d'émettre un son.

Les doigts d'Aidan se mirent à caresser son pied nu.

— Tu as de jolis pieds, remarqua-t-il d'un ton désinvolte.

Puis il souleva sa cheville et entreprit de lui mordiller les orteils. Elle retint son souffle, et ses ongles s'enfoncèrent dans le matelas.

— Mais je dois admettre qu'après les avoir vues ce matin, rose et humide, je préfère tes épaules.

— Mes... Oh!

Il changea soudain de pied, ce qui vida d'un coup le cerveau de Jude de toute pensée claire.

— Mes quoi ?

— Tes épaules. Je les aime.

Il se redressa et aida Jude à se lever. Les orteils encore frémissants, elle faillit chanceler.

— Elles sont à la fois gracieuses et solides.

Tout en parlant, il déboutonnait la chemise qu'elle lui avait empruntée. Quand il eut défait le dernier bouton, il repoussa le tissu, dénudant les épaules convoitées.

— Ô mon Dieu...

Une divine sensation la parcourut. Lorsqu'elle agrippa les hanches

d'Aidan pour garder l'équilibre, il fit lentement remonter ses lèvres le long de son cou, jusqu'à sa mâchoire, comme un homme qui goûte l'un après l'autre les divers mets d'un menu.

Sa bouche effleura celle de Jude, descendit dans son cou, revint à ses lèvres. Elle posa les mains dans son dos et se colla contre lui, rejetant la tête en arrière dans un geste de reddition.

Avec lenteur et douceur, avait-il dit. C'était exact. Tandis que les flammes des bougies vacillaient autour d'eux, leurs baisers se firent plus longs, plus ardents. Le crépitement de la pluie et ses propres soupirs emplissaient les oreilles de Jude. Il lui semblait que son corps se nourrissait du goût d'Aidan, une saveur riche, virile, enivrante. Lorsqu'il ôta sa chemise, elle laissa ses mains errer sur son dos musclé.

Leurs cœurs cognaient l'un contre l'autre. Les caresses hésitantes de Jude, sa bouche douce et généreuse rendaient Aidan à moitié fou. Lorsqu'il dénoua la ceinture de son pantalon et qu'il le fit glisser le long de ses jambes longues et fines, elle fut parcourue d'un frisson de nervosité et de désir qui le mit au bord de l'ébullition. Des mots tendres en gaélique jaillirent de ses lèvres, tandis qu'il embrassait sa bouche, sa gorge et de nouveau ses épaules splendides, jusqu'à ce qu'elle tremble de tous ses membres.

Doucement, doucement, s'ordonna-t-il. Mais comment aurait-il pu deviner que le besoin qu'il avait d'elle viendrait le mordre à l'âme avec des dents acérées ? Craignant de l'effrayer, il pressa ses lèvres sur sa gorge et la garda ainsi contre lui, le temps de se calmer un peu.

Jude était trop éblouie pour remarquer le changement de rythme. Sa tête tourna sur le côté, sa bouche trouva celle d'Aidan, et ils se perdirent dans un long baiser fougueux. Elle avait l'impression que ses os se liquéfiaient. A peine effleurait-il un morceau de peau qu'un feu sauvage s'y déclenchait.

C'était donc ça, faire l'amour, se dit-elle confusément.

Comment avait-elle pu se tromper à ce point ?

N'y tenant plus, Aidan lui ôta sa chemise et fut charmé par le soutien-gorge blanc très simple qu'il découvrit. Il ne put s'empêcher d'en suivre la ligne du doigt et de s'arrêter sur le grain de beauté,

— Aidan, fit-elle, les jambes molles.

— Quand j'ai vu ce grain de beauté ce matin, j'ai eu très envie de te

mordre.

Comme elle clignait des yeux, il sourit et dégrafa le soutien-gorge.

— Je me suis demandé quel autre secret sexy tu cachais sous ta serviette.

— Je n'ai aucun secret sexy.

Le soutien-gorge tomba sur le sol, et Aidan vit avec délices la peau blanche de Jude rougir légèrement.

— Tu te trompes, affirma-t-il en prenant ses seins dans ses mains.

Elle eut de nouveau le petit sursaut de surprise et d'émerveillement qu'il aimait tant. Il caressa les trésors qu'il tenait dans les mains et observa le regard vert de Jude qui s'embrumait.

— Non, ne ferme pas les yeux, dit-il en s'allongeant sur le lit avec elle. Pas encore. Je veux voir ce que mes caresses te font.

Et il scruta son regard tandis qu'il découvrait les secrets qu'elle prétendait ne pas avoir. Peau soyeuse et cheveux défaits embaumant la pluie, courbes douces et creux subtils.

Lorsqu'il la caressa au plus secret d'elle-même, le monde s'évanouit, et elle ne perçut plus que les pulsations affolées de son sang et les traces brûlantes que la bouche d'Aidan laissait sur sa peau.

Elle se cambra sous le corps qui la recouvrait. Il s'empara de sa bouche, étouffant son cri de plaisir. Puis il lui donna plus et plus encore, jusqu'à ce qu'elle en perde le souffle.

Les yeux qui le fascinaient étaient aveugles à présent, et la peau de Jude semblait briller d'un feu intérieur.

Enfin, il prononça son nom et la pénétra. Elle s'enroula autour de lui, et ils se livrèrent au rythme lent de l'amour. Jude sourit, émerveillée. L'univers se mit à étinceler comme un diamant tandis que les lèvres d'Aidan se joignaient aux siennes.

Voilà la vraie magie, se dit-elle. La plus puissante. Et, cramponnée à Aidan, elle bascula avec lui hors du monde.

De longues minutes s'écoulèrent avant que Jude ne rouvre les yeux.

Les bougies frémissaient. Dans la cheminée, le feu sifflait.

Dehors, la pluie cinglait les carreaux. Et, dans son lit, il y avait un homme nu d'une beauté bouleversante.

Elle avait l'impression d'être un chat à qui l'on vient de donner les clés de la laiterie.

— Finalement, je suis contente que la femme de William soit enceinte.

Aidan souleva la tête.

— Qu'est-ce que William vient faire là-dedans ?

— Oh, je ne m'étais pas rendu compte que je parlais à voix haute.

— Le pire, c'est que tu penses à un autre homme alors que j'en suis encore à me remettre de t'avoir fait l'amour.

— Je ne pensais pas à lui de cette façon.

Consternée, Jude se redressa sans se soucier de sa nudité.

— Je me disais seulement que si Allyson n'avait pas été enceinte, ma mère ne m'aurait rien dit et je n'aurais pas été bouleversée au point de marcher jusqu'au pub... et rien de tout ça ne serait arrivé, acheva-t-elle d'une voix faible.

— J'aurais réussi à te faire l'amour un jour ou l'autre, déclara-t-il avec arrogance.

— Je suis contente que cela ait eu lieu ce soir. Maintenant.

Parce que c'était parfait... Pardon. C'est stupide de dire ça.

— Il faut que tu arrêtes de croire que tout ce qui te passe par la tête est stupide. En tout cas, je propose que nous portions un toast à la virilité de William.

Soulagée, elle lui sourit.

— Pourquoi pas ? Mais il est loin d'être aussi bon que toi au lit... Oh, qu'est-ce que j'ai encore dit ? ajouta-t-elle, horrifiée.

— Si tu penses m'avoir insulté, tu te trompes, dit Aidan en se

redressant pour l'embrasser. Ça vaut un autre toast. À la sottise de William, qui n'a pas compris sur quel trésor il était tombé et qui me l'a laissé.

Jude l'étreignit.

— Je n'avais jamais connu de telles sensations avant toi. En fait, je doutais de pouvoir inspirer du désir à un homme.

— Eh bien, sache que j'ai de nouveau envie de toi, répliqua-t-il en l'embrassant dans le cou. Mais descendons d'abord manger quelque chose. Ensuite, nous reviendrons ici et nous recommencerons tout depuis le début.

— C'est une merveilleuse idée.

Elle sortit du lit et réprima un accès de pudeur. Il avait déjà vu tout ce qu'il y avait à voir. Ça ne rimerait à rien de jouer les farouches maintenant.

Elle se hâta cependant d'enfiler son pantalon et la chemise d'Aidan. Lorsqu'elle prit son bandeau, il posa une main sur son épaule.

— Pourquoi attaches-tu tes cheveux ?

— Parce qu'ils sont affreux comme ça.

— J'aime quand ils sont dénoués, dit-il en lui embrassant le bout du nez. Que ferons-nous de toi, Jude Frances, si tu enlèves tes œillères et que tu te regardes vraiment ? Tu seras une terreur. A présent, viens et laisse tes cheveux tranquilles. C'est moi qui les vois, après tout, pas toi.

Trop heureuse pour protester, elle le suivit à la cuisine.

— Tu as préparé le petit déjeuner ce matin, alors c'est moi qui vais faire le dîner, annonça-t-elle en sortant une bouteille de vin. Mais je te préviens, je n'ai rien d'un cordon-bleu.

— Avec quoi comptes-tu m'empoisonner ?

— De la soupe et des sandwichs grillés au fromage.

— Le repas idéal pour une nuit pluvieuse. En plus, j'aurai le plaisir de t'admirer aux fourneaux.

— Quand j'ai vu cette cuisine pour la première fois, je l'ai trouvée charmante, dit-elle, tout en allumant un feu dans la cheminée avec une aisance qui surprit Aidan. Ensuite, j'ai découvert qu'il n'y avait pas de lave-vaisselle, pas de micro-ondes, pas même d'ouvre-boîtes ou de cafetière électrique.

En riant, elle entreprit d'ouvrir la boîte de soupe avec l'appareil manuel.

— Ça m'a embêtée, je ne te le cache pas. Mais j'ai fait ici plus de cuisine que dans mon appartement ultramoderne équipé des ustensiles les plus sophistiqués, et j'y ai pris beaucoup plus de plaisir.

Tout en parlant, elle avait mis la soupe à chauffer et sorti du réfrigérateur le fromage et le beurre.

— Bien sûr, je ne me suis lancée dans rien de compliqué. En ce moment, j'ai décidé d'essayer de faire du pain. Ça m'a l'air plutôt facile, et si le résultat n'est pas trop lamentable, je me risquerai à préparer un gâteau.

— Tu as très envie de te mettre à la cuisine, on dirait.

— Oui, répondit-elle avec un sourire, tout en tartinant de beurre les tranches de pain. Mais c'est une perspective intimidante quand on n'a jamais cuisiné autre chose que des pâtes.

— C'est en forgeant qu'on devient forgeron, non ?

— Je sais, mais je déteste échouer, avoua-t-elle, tandis que la poêle chauffait. C'est ça, mon problème. Et c'est pour cette raison qu'il y a des quantités de choses que j'évite de faire. Je suis convaincue d'avance que je vais rater, alors je n'essaie même pas.

Elle posa les sandwiches dans la poêle et les regarda rissoler avec satisfaction.

— Mais je fais d'excellents sandwiches, rassure-toi. Tu ne mourras pas de faim.

Elle se retourna et se heurta à la poitrine d'Aidan. Il s'empara de sa bouche avec avidité.

— Rien de maladroit là-dedans, commenta-t-il en s'écartant.

Ni dans le reste, pour ce que j'en ai vu.

Il retourna s'asseoir tranquillement. Jude reprit ses esprits justes à temps pour empêcher la soupe de déborder.

Aidan resta la nuit entière, Jude blottie dans ses bras.

Lorsque les premières lueurs du jour traversèrent la fenêtre, il lui fit l'amour avec tendresse et douceur.

Quand elle rouvrit les yeux, beaucoup plus tard, il était assis sur le lit et lui tendait une tasse de café.

— Oh ? Quelle heure est-il ?

— 10 heures passées, et tu es perdue de réputation.

Elle se redressa en sursaut.

— Ma réputation ?

— Irrécupérable. Je voulais partir à l'aube pour qu'on ne voie pas ma voiture garée devant ta maison, mais j'ai été distrait.

— Oui, je me souviens.

— Il va y avoir des commérages sur le fils Gallagher et la Yankee.

Les yeux de Jude s'éclairèrent.

— Vraiment ? Formidable.

Il éclata de rire.

— Je me disais bien que ça t'amuserait.

Elle lui caressa le visage et s'attarda sur la fossette qui creusait son menton.

— Je vais passer pour l'Américaine dévergondée qui chipe le propriétaire du pub sous le nez de toutes les filles du pays. Ça me plaît.

— Bon. Puisque tu as décidé d'être une dévergondée, je reviendrai ce soir après la fermeture afin que tu abuses de moi.

— Avec plaisir.

— Laisse une lumière allumée, chérie.

Il se pencha pour l'embrasser et dut faire un effort surhumain pour s'écarter d'elle.

— Foutue paperasserie, marmonna-t-il. Il faut que j'y aille.

Pense à moi, Jude.

— Promis.

Lorsqu'il partit, elle s'adossa aux oreillers, puis écouta le bruit de la porte qui se refermait et celui de la voiture qui démarrait.

Durant une heure, elle ne fit rien d'autre que rester au lit et chançonner.

13.

J'ai une liaison.

Jude Frances Murray a une liaison torride avec un bel Irlandais.

Taper ces mots m'enchanté.

J'ai l'impression d'être redevenue une collégienne énamourée. Si je m'écoutais, j'écrirais son nom partout sur mon agenda, avec des cœurs tout autour.

Aidan Gallagher. Quel nom merveilleux !

Il est si beau ! Je sais que c'est futile de s'attacher à l'apparence physique, mais si je ne peux pas être futile dans mon journal intime, où le serai-je ?

Ses cheveux sont d'un beau brun sombre, avec des reflets rouges sous le soleil. Il a des yeux bleu vif, et lorsqu'il me regarde, tout en moi devient chaud et doux. Son visage a des traits bien dessinés. Une bonne ossature, comme dirait Granny. Il a un sourire lent et paresseux, affreusement séduisant. Une légère fossette creuse son menton.

Son corps... J'ai du mal à croire que je l'ai eu sur moi, sous moi. Il est ferme et dur, avec des muscles d'acier. Puissant.

Mon amant est puissamment bâti.

Bon, en voilà peut-être assez pour le futile.

Ses autres qualités sont tout aussi impressionnantes. Il est gentil et il a le sens de l'humour. Mieux encore, il possède un talent rare : il sait écouter.

Il entretient avec sa famille des liens solides et profonds, et c'est un merveilleux conteur. Quand il me raconte des histoires, je perds la notion du temps.

Il a beaucoup voyagé et vu des tas d'endroits dont je n'ai fait que rêver. Maintenant que ses parents sont installés à Boston, il a pris en main l'entreprise familiale et assume son rôle de chef de famille avec une autorité décontractée et affectueuse.

Je sais que je ne devrais pas être amoureuse. Ce qui nous lie, Aidan et moi, c'est une relation physique merveilleuse et une tendre amitié. Deux choses précieuses dont il vaudrait mieux que je me contente.

Mais je ne peux pas m'empêcher de l'aimer.

Je découvre aujourd'hui que tout ce qui a été écrit sur le sentiment amoureux est parfaitement exact. L'air est plus doux, le soleil plus brillant. Depuis plusieurs jours, mes pieds ne touchent plus le sol.

C'est terrifiant. Et fantastique.

Je n'avais jamais ressenti cela avant. J'ignorais complètement que j'étais capable d'éprouver de tels sentiments.

Des sentiments passionnés, fous, irréfléchis, absurdes.

Je sais bien que je suis toujours la même personne. C'est bien moi que je vois dans la glace. Et pourtant, je me sens différente, comme si des éléments cachés de ma personnalité s'étaient subitement mis en place.

Sans doute est-ce dû à un accroissement des sécrétions hormonales, à... Et puis, merde ! Inutile de disséquer ces choses-là. C'est comme ça, voilà tout.

Le soir, son retour au cottage est terriblement romantique.

Il traverse le jardin sous le clair de lune et frappe à ma porte. Il m'apporte des fleurs des champs, des coquillages ou de jolies pierres.

Il fait à mon corps des choses que je ne connaissais que par les livres. Seigneur, la lecture est passée au second plan !

Tout est passé au second plan, en fait.

Je suis devenue complètement dévergondée. C'est comique.

Jude Frances Murray s'abandonne à ses pulsions sexuelles, et ça n'a pas l'air près de se calmer.

De toute ma vie, je ne m'étais jamais éclatée à ce point.

J'ignorais qu'une liaison amoureuse pouvait être aussi amusante. Je me sens belle. Incroyable, non ?

Aujourd'hui, je passe prendre Darcy pour aller faire des courses à Dublin. Je vais m'acheter des choses extravagantes dont je n'ai aucun besoin.

La demeure des Gallagher était une ravissante vieille maison perchée sur une colline qui dominait la mer. Si Jude avait posé la question, on lui aurait expliqué que le fils de Shamus, un autre Aidan, l'avait construite l'année de son mariage.

Les Gallagher ne vivaient pas de la mer, mais ils aimaient la regarder.

Au fil des ans, chaque génération avait ajouté une pièce supplémentaire, un appentis, une véranda, selon les finances du moment.

Faite de pierres blanches et de bois sombre assemblés sans style particulier, la maison n'avait qu'un étage. L'allée étroite qui traversait le jardin menait à un porche qui aurait eu bien besoin d'un coup de peinture. Les carreaux des fenêtres étaient taillés en losanges. C'était joli, songea Jude, mais bonjour le nettoyage !

Dans la brume lumineuse du matin, la bâtisse avait une allure à la fois mystérieuse et accueillante. Jude tenta d'imaginer l'enfance d'Aidan dans cette vaste demeure un peu délabrée, située à un jet de pierres de la plage, mais suffisamment proche du village pour que ses habitants ne se sentent pas isolés.

Quant au jardin, il aurait pu être mieux entretenu, remarqua-t-elle du haut de son expérience toute neuve, mais son aspect sauvage avait un certain charme.

Un chat noir allongé dans l'allée lui jeta un regard froid.

Pour l'amadouer, Jude se pencha et le gratta entre les oreilles. A titre de remerciement, il ronronna comme un train de marchandises.

— Il s'appelle Buth, dit Shawn en apparaissant sur le seuil.

Un diminutif de Belzébuth, car il a une nature démoniaque. Tu ferais bien d'entrer prendre une tasse de thé, Jude. Si tu crois que Darcy sera prête à l'heure convenue, c'est que tu ne la connais pas encore.

— Je ne suis pas pressée.

— Tant mieux. Elle se pomponne pendant une heure avant de sortir acheter une bouteille de lait, alors Dieu seul sait combien de temps il lui faudra pour se préparer avant d'aller à Dublin.

Il s'effaça pour la laisser entrer, puis se dirigea vers l'escalier et cria :

— Jude est là, Darcy, et elle te conseille de te magner le train si tu veux qu'elle t'emmène à Dublin.

— Oh, mais non, protesta faiblement Jude en rougissant.

— Ça ne lui fera ni chaud ni froid, assura Shawn en riant. Je t'offre une tasse de thé, alors ?

— Non, merci.

Elle le suivit dans le salon, où régnait un désordre confortable. Cette maison respirait la famille et l'amitié, songea Jude.

— Aidan est au pub, il s'occupe des livraisons, dit Shawn. Il faudra te contenter de moi.

En son for intérieur, il se réjouissait de passer un moment avec la femme qui avait ensorcelé son frère.

— Oh, ça ne me paraît pas dramatique. En le voyant rire, Jude se dit qu'elle n'aurait jamais flirté aussi facilement quelques mois plus tôt, et surtout pas avec cet homme au visage d'ange malicieux.

— Mon frère ne m'a pas laissé la possibilité d'échanger plus d'un ou deux mots avec toi, reprit Shawn. Il te garde pour lui tout seul.

— Tu es toujours dans la cuisine quand je vais au pub.

— Ils m'y enchaînent. Rattrapons le temps perdu. Ce flirt innocent ne la rendait pas nerveuse, constatât-elle avec joie. Au contraire, il la mettait à l'aise.

— Alors, je commencerai par dire que cette maison est ravissante.

— Darcy et moi, nous y sommes très heureux, dit-il. Jude s'installa dans le fauteuil qu'il lui désignait et le vit avec surprise s'asseoir nonchalamment sur l'accoudoir.

— Elle est faite pour une grande famille avec beaucoup d'enfants, remarqua-t-elle.

— Elle en a contenu des quantités. Notre père avait neuf frères et sœurs.

— Neuf ? Grands dieux !

— Nous avons des oncles et des tantes éparpillés un peu partout en Irlande et dans le monde entier, mais ils reviennent fréquemment au pays. Des Gallagher et des Fitzgerald. Tu es de la famille, d'ailleurs. Quand j'étais enfant, je partageais souvent mon lit avec un cousin de Wicklow, de Boston ou du Devonshire.

— Ils continuent à venir ?

— De temps à autre. Comme toi, cousine Jude.

Il lui tapota l'épaule, et elle lui adressa un sourire doux et un peu timide.

— Mais, la plupart du temps, Darcy et moi sommes seuls dans la maison, reprit-il. Et ce sera comme ça jusqu'à ce que l'un de nous trois se marie et fonde une famille. La maison reviendra au premier qui se décidera.

— Les deux autres ne s'y opposeront pas ?

— Non. C'est l'usage chez les Gallagher.

— Et vous savez que vous serez toujours les bienvenus ici, que ce sera toujours votre foyer, conclut Jude à sa place.

— Exactement... Tu as une maison, à Chicago ? demanda-t-il, intrigué par son ton un peu triste.

— Non. J'ai un appartement... un appartement tout plat, oui, complètement plat, ajouta-t-elle en se levant brusquement.

Quel endroit merveilleux ! On voit la mer.

Elle se dirigea vers la fenêtre, mais s'arrêta devant le vieux piano aux

touches jaunies. Des partitions étaient éparpillées sur le bois couturé de cicatrices.

— Qui joue du piano ?

— Nous tous.

Shawn la rejoignit et plaqua quelques accords. Malgré l'âge de l'instrument, les notes qui s'élevèrent étaient claires et justes.

— Tu joues aussi ? demanda-t-il.

— Non... Enfin, mal.

— Oui ou non ?

— Oui, répondit-elle en se reprochant sa lâcheté. Je joue.

— Alors, vas-y.

Il la poussa d'un coup de hanche, la forçant à s'asseoir sur le banc.

— Ça fait des mois que je n'ai pas touché un piano.

Shawn avait déjà choisi une partition et s'était assis à côté d'elle.

— Essaie ça.

Comme elle n'avait pas l'intention de jouer plus de quelques notes, elle ne jugea pas utile de fouiller dans son sac pour trouver ses lunettes, ce qui l'obligea à se pencher en avant, les paupières mi-closes. Elle posa les mains sur le clavier et constata qu'elle tremblait de peur. Elle tenta de se calmer. Il ne s'agissait pas d'un de ces récitals de son enfance qui la terrorisaient, se rappelât-elle.

Il lui fallut cependant inspirer à fond avant de se mettre à jouer.

— Oh ! s'écria-t-elle après les premières mesures. C'est très joli.

Elle en oublia sa nervosité et joua avec plaisir.

— Cet air est poignant.

— C'est fait exprès.

Tandis qu'elle jouait, il l'examina du coin de l'œil. Il voyait bien ce qui avait séduit son frère. Un joli visage, des manières distinguées et un

regard expressif.

— Tu es très douée, Jude Frances. Pourquoi prétendais-tu ne pas savoir jouer ?

— J'ai pris l'habitude de dire que je ne sais pas faire les choses, parce qu'en général, c'est vrai, répondit-elle distraitemment, tant la musique la captivait. Mais ce morceau, tout le monde pourrait le jouer. Il est très beau. Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne lui ai pas encore trouvé de titre.

— C'est toi qui l'as composé ?

Elle s'arrêta de jouer et le regarda fixement. Tous les artistes, quelle que soit leur discipline, la remplissaient d'admiration.

— Vraiment ? Shawn, c'est splendide.

— Oh, ne te mets pas à flatter ce type. Il est déjà assez agaçant comme ça, s'écria Brenna, qui entra dans la pièce, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

— Cette O'Toole n'aime que les chansons contestataires, et encore, quand elle a une pinte à la main.

— Lorsque tu en auras écrit une, je lèverai mon verre à ton talent.

Ils se regardèrent en ricanant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? À ma connaissance, il n'y a rien de cassé dans la maison.

— Est-ce que tu vois ma boîte à outils ? Riposta Brenna.

Quand donc ouvrirait-il les yeux ? Ronchonna-t-elle intérieurement. Décidément, cet abruti était myope comme une taupe.

— Je vais à Dublin avec Jude et Darcy, reprit-elle. Darcy m'a tellement tannée que j'ai fini par dire oui... Darcy ! cria-t-elle en se tournant vers l'escalier. Qu'est-ce que tu as à traîner comme ça ? Ça fait une heure que je poireaute.

— Tu viens d'arriver, protesta Shawn. Il va falloir que tu confesses ce mensonge au père Clooney.

— Quand je lui expliquerai la situation, il m'absoudra immédiatement. Il connaît Darcy... Pourquoi n'es-tu pas au pub avec Aidan ? ajouta-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. C'est le jour des livraisons.

— Parce qu'il m'a demandé de rester pour accueillir Jude en attendant que Darcy soit prête. Mais, puisque tu es là, je vais y aller... Jude Frances, reviens jouer du piano. C'est un plaisir d'entendre mes œuvres jouées par quelqu'un qui aime la musique.

Il s'arrêta devant Brenna, tira la casquette de la jeune fille sur son nez et sortit aussitôt. La porte d'entrée claqua bruyamment.

— Jolies petites fesses, non ? fit Brenna, lorsqu'il eut disparu.

Jude éclata de rire et se leva pour ranger la partition.

— Le reste n'est pas mal non plus. Et il compose de la belle musique.

— Oui, c'est un type doué.

— Tu n'avais pas l'air de cet avis il y a une minute.

— Si je le lui dis, ça va lui monter à la tête, et il sera encore plus pénible que d'habitude.

— Tu le connais depuis toujours, j'imagine ?

— Quasiment. Nous avons quatre ans d'écart. C'est lui qui est arrivé en premier.

— Tu as dû venir ici un nombre incalculable de fois. C'est le genre de maison où l'on se sent instantanément chez soi.

Jude se promena dans la pièce, examinant les photos de famille éparpillées ici et là, la cruche au bec ébréché où se dressait un bouquet de fleurs printanières, le papier peint décoloré, le tapis usé.

— C'est vrai, je me sens chez moi ici, tout comme Darcy et ses frères dans ma propre maison, répondit Brenna. Mme Gallagher m'a administré des fessées avec le même enthousiasme qu'à ses enfants.

Jude fut épaté. Jamais aucun adulte n'avait effleuré son arrière-train quand elle était enfant. On lui avait inculqué le sens de la discipline à l'aide de raisonnements et de remords.

— Ça a dû être merveilleux de grandir ici, soupirât-elle.

Elle fit à nouveau le tour de la pièce éclairée par la lumière matinale. Bien sûr, un coup de torchon n'aurait pas été inutile, mais l'essentiel était là : un foyer, une famille, l'amour.

Oui, cette maison était faite pour une famille, pour des enfants, de même que son cottage se prêtait à la solitude et à la contemplation. Sans doute les murs de la demeure des Gallagher avaient-ils gardé l'écho de trop de voix, de cris de colère et de rires pour revenir jamais au silence.

Des talons cliquetèrent enfin sur les marches de l'escalier.

— Vous avez l'intention de traîner toute la journée ?

s'écria Darcy.

Le voyage vers Dublin fut bien différent de celui qu'avait fait Jude en débarquant de l'avion. Bavardages et rires emplirent la voiture. Darcy avait une foule de commérages à raconter. On disait que le jeune Douglas O'Brian avait mis Maggie Brennan dans une situation intéressante et qu'on célébrerait leur mariage dès que les bans seraient publiés. Lorsqu'il avait appris que sa fille avait fait le mur pour rejoindre Douglas, James Brennan avait été si choqué qu'il s'était soûlé. Sa femme, furieuse, ayant verrouillé la porte, il avait dû terminer la nuit couché sur le perron de sa maison.

— Il paraît que M. Brennan s'est lancé à la poursuite du jeune Douglas, qui n'a pas trouvé de meilleure cachette que le grenier à foin de son père, l'endroit précis où l'affaire a commencé, ajouta Brenna, vautrée sur la banquette arrière, sa casquette enfoncée sur les yeux. Maggie comprendra bien assez tôt sa sottise quand elle se retrouvera avec un gros ventre et cet abruti de Douglas dans son lit.

— Les pauvres petits, ils n'ont même pas vingt ans, commenta Darcy en secouant la tête. C'est un triste début dans la vie.

— Pourquoi doivent-ils se marier ? demanda Jude. Ils sont trop jeunes.

Darcy lui jeta un regard surpris.

— Ils vont avoir un bébé. Que peuvent-ils faire d'autre ?

Jude ouvrit la bouche et la referma. C'était l'Irlande, se rappela-t-elle.

— C'est ce que tu ferais, toi ? demanda-t-elle cependant à Darcy. Je veux dire, si tu tombais enceinte ?

— Moi, c'est moi. Je ne suis pas une gamine écervelée.

D'abord, je ne coucherais pas avec quelqu'un avec qui je ne me sentirais pas capable de vivre si cela devenait nécessaire, répondit la jeune femme après un temps de réflexion. Ensuite, si jamais je commettais cette bêtise, j'ai vingt-quatre ans, je travaille et je ne crains pas les commérages au point de me marier avec un crétin simplement pour sauver ma réputation.

Je serais une mère célibataire, voilà tout.

Elle tourna la tête vers Jude et haussa les sourcils.

— Tu n'es pas enceinte, quand même ?

La voiture fit une embardée.

— Non ! Bien sûr que non.

— Pourquoi dis-tu « bien sûr que non », alors que tu couches avec Aidan depuis une semaine ? Aucune méthode de contraception n'est infallible, tu sais.

— Non, mais...

— Arrête de lui faire peur, Darcy. Tu es jalouse parce qu'elle a des rapports sexuels réguliers et pas toi.

— Toi non plus, ma vieille, jeta Darcy en direction de la banquette arrière.

— Et c'est bien dommage, répliqua Brenna, en se redressant pour se pencher entre les deux sièges avant. Aie pitié de deux pauvres femmes frustrées, Jude. Raconte-nous tout. Sois une bonne copine.

— Non, protesta l'intéressée en riant.

— Oh, arrête de jouer les mijaurées, insista Brenna en lui enfonçant un doigt dans l'épaule. Dis-moi, est-ce qu'il prend son temps ou est-ce qu'il fait partie des fans de Speedy Gonzales ?

— Les fans de Speedy Gonzales ?

— Tu n'en as pas entendu parler ? S'étonna Brenna d'un ton placide, tandis que Darcy ricanait. Leur cri de guerre, c'est : «

Courage, Bridget ! », et ils règlent leur petite affaire avant même que leur bière ait eu le temps de tiédir.

À sa grande surprise, Jude hurla de rire.

— Tu as entendu, Brenna ? fit Darcy en essuyant une larme imaginaire. Notre Jude a ri à une plaisanterie grivoise. Quel moment émouvant !

— J'en suis encore toute retournée, renchérit Brenna. Alors, dis-nous, Jude, est-ce qu'il prend son temps, avec des caresses, des chatouillis aux bons endroits, des petits baisers indiscrets, ou est-ce que c'est du travail vite fait bien fait ?

— Je ne peux pas raconter mes ébats avec Aidan en présence de sa sœur.

— Dans ce cas, lâchons-la sur le bord de la route et dis-moi tout.

— Pourquoi tu ne peux pas ? protesta Darcy. Je sais parfaitement qu'il n'est plus puceau. Mais, si ça te gêne, ne pense pas à moi comme à sa sœur, mais comme à ton amie.

Exaspérée, Jude soupira.

— Très bien. Je dirai seulement que c'est ce que j'ai connu de mieux... Avec William, ça ressemblait à une marche militaire strictement chronométrée, poursuivit-elle après un instant de réflexion. Et avant lui, il n'y avait eu que Charles.

— Charles ? Il y a eu un Charles ? Brenna, notre Jude a un passé amoureux.

— Qui était Charles ? S'enquit Brenna.

— Il travaillait dans la finance.

— Un type riche, alors, conclut Darcy d'un ton gourmand.

— Sa famille l'était. Je l'ai rencontré durant ma dernière année d'université... Quant à nos rapports physiques, disons qu'il s'appliquait,

mais que le processus était plutôt ennuyeux.

Aidan, lui, est un romantique.

Ses amies émirent des « oh » et des « ah » qui la firent pouffer de rire.

— Arrêtez ! supplia-t-elle. Je n'ajouterai plus rien.

— Quelle garce tu fais ! protesta Brenna en lui tirant les cheveux. Tu peux sûrement nous donner un exemple de son romantisme.

— Un seul ?

— Un seul, et nous serons satisfaites. N'est-ce pas, Darcy ?

— Bien sûr. Ce n'est pas notre genre d'être indiscrètes.

— Très bien. La première fois, il m'a portée dans ses bras.

Du rez-de-chaussée jusqu'à ma chambre.

— Comme Rhett a porté Scarlett ? demanda Darcy. Ou bien sur l'épaule, comme un sac de pommes de terre ?

— Comme Rhett et Scarlett.

— Ça, c'est rudement bien ! s'exclama Brenna. Il mérite une bonne note.

— Il me traite comme si j'étais quelqu'un d'exceptionnel.

— Pourquoi ne le ferait-il pas ? S'étonna Darcy.

— Personne ne l'a jamais fait. A propos, puisqu'on parle de... hum... romantisme, je n'ai rien de joli... enfin, de sexy. Je me demandais si vous ne pourriez pas m'aider à trouver des sous-vêtements un peu raffinés.

— Je connais justement une boutique spécialisée dans ce genre d'articles, répondit Darcy en se frottant les mains.

— J'ai dépensé deux mille livres en sous-vêtements.

Abasourdie, Jude descendait Grafton Street. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas vu autant de monde. Des gens qui faisaient leurs

courses, des touristes qui s'arrêtaient tous les trois pas, des bandes d'adolescents bras dessus, bras dessous, et à chaque coin de rue, des musiciens à qui l'on jetait des pièces.

Tout l'étonnait : le bruit, les couleurs, l'agitation ambiante. Mais rien ne l'étonnait plus que le fait d'avoir dépensé autant d'argent pour de la lingerie.

— Deux mille livres. Pour des sous-vêtements.

— Et ça valait le coup, fit Darcy. Il sera ton esclave. Toutes deux croulaient sous les paquets. En deux heures, et grâce aux conseils de l'experte Darcy, Jude avait accumulé ce qui lui semblait être une garde-robe complète, accessoires compris.

— J'ai l'impression d'être un vrai sapin de Noël, avec tous ces sacs.

— Attends.

Darcy la débarrassa de quelques sacs, qu'elle fourra dans les bras de Brenna.

— Je n'ai rien acheté, protesta celle-ci.

— Justement, tu as les mains libres, non ? Oh, regardez ces chaussures ! Elles sont superbes, non ?

Les yeux fixés sur une vitrine, Darcy se fraya un chemin parmi un groupe de badauds agglutinés autour de trois musiciens.

— Je veux mon thé, marmonna Brenna, en jetant un regard méprisant aux escarpins à talons aiguilles que convoitait Darcy.

Avec ces trucs-là, tu auras des ampoules et des crampes dans les mollets avant d'avoir fait un kilomètre.

— Ce n'est pas pour marcher, espèce d'idiot. Allons-y, ajouta Darcy en poussant la porte du magasin.

— Je n'aurai jamais mon thé, gémit Brenna. Je vais mourir de faim et de déshydratation, et avant même que vous ne vous en rendiez compte, je vais m'écrouler sous une montagne de sacs dans lesquels, je précise, il n'y a pas un seul truc pour moi.

— Nous prendrons le thé dès que j'aurai essayé ces chaussures. Tiens, Jude, celles-ci seraient parfaites pour toi.

— Je n'ai pas besoin de chaussures, protesta faiblement Jude.

Elle s'assit cependant dans un fauteuil et examina avec intérêt la paire de chaussures d'une jolie couleur bronze doré.

— Elles sont ravissantes, mais il me faudrait un sac pour aller avec.

— Un sac... Seigneur ! Soupira Brenna.

Les yeux révoltés, elle glissa de son fauteuil et s'effondra sur la moquette.

Jude acheta les chaussures et le sac assorti, puis une ravissante veste que proposait une boutique située un peu plus bas dans la rue. Ensuite, elle tomba sur un chapeau de paille tout à fait charmant qui lui parut absolument indispensable pour jardiner. Surchargées de sacs et de paquets, elles procédèrent à un vote et, malgré le veto de Brenna, transportèrent leurs achats jusqu'à la voiture pour les enfermer dans le coffre. Après quoi, elles se mirent en quête d'un endroit où se restaurer.

— Loués soient le Seigneur et tous ses saints, murmura Brenna en se laissant tomber sur la banquette d'un bistrot italien. Je meurs de faim... Je prendrai une pinte de Harp, dit-elle dès que le serveur approcha, et une pizza avec tout ce qui traîne dans votre cuisine, sauf l'évier.

— Non, fit Darcy, avec un sourire qui alla se planter directement dans le cœur du garçon. Nous prendrons une grande pizza pour nous trois, et chacune choisira deux garnitures. Donnez-moi aussi une Harp, mais un demi seulement.

— Bon, alors je voudrais des champignons et du chorizo.

— Et moi, des olives noires et du poivron vert, enchaîna Darcy. Jude ?

— Euh... de l'eau minérale et...

Les yeux fixés sur les lèvres de Brenna, elle répéta ce que lui soufflait la jeune femme :

—... du fromage et des câpres.

Avec un soupir, elle se renfonça dans son siège et dressa mentalement

un état des lieux. Ses pieds lui faisaient horriblement mal, elle ne se rappelait pas la moitié des choses qu'elle avait achetées, une migraine s'annonçait, et tout ceci l'enchantait.

— C'est ma première journée à Dublin, dit-elle, et je n'ai visité aucun musée. Je n'ai même pas pris de photos ! Je n'ai vu ni St. Stephen's Green, ni Trinity Collège. C'est une honte.

— Pourquoi ? Dublin ne va pas s'en aller, répliqua Darcy en cessant momentanément de flirter avec le serveur. Tu peux revenir et faire tout ça quand tu en auras envie.

— Bien sûr. Mais, en temps normal, c'est par ça que j'aurais commencé. Après avoir tout prévu d'avance, étudié deux ou trois guides, établi un itinéraire et minuté l'horaire. Quant aux courses, elles auraient figuré en bas de liste.

— Eh bien, tu t'es contentée de prendre la liste à l'envers, non ? Riposta Darcy en accueillant le serveur et la pizza avec un sourire bouleversant.

— Oui, c'est fou... Attends, dit-elle en attrapant le poignet de Brenna, qui soulevait sa chope.

— Jude, ma gorge est aussi desséchée qu'une vierge de quatre-vingts ans. Pitié !

— Je voulais juste dire que je n'ai jamais eu d'amies comme vous.

— Normal, il n'y a personne comme nous, dit Brenna en roulant des yeux.

— Non, je voulais dire... Je n'ai jamais eu d'amies assez proches pour parler bêtement de sexe avec elles, partager une pizza ou acheter des sous-vêtements en dentelle noire.

— Je t'en prie, ne pleure pas, supplia Brenna en lui tapotant la main. Sinon, je vais m'y mettre aussi. Chut, chut...

— Pardon. Mais je suis tellement heureuse...

Il était déjà trop tard. Ses yeux brillaient de larmes.

— Et voilà, soupira Darcy en distribuant des mouchoirs en papier. Nous aussi, nous sommes heureuses. Buons à l'amitié, alors.

— Oui, à l'amitié, répéta Jude, comme les verres s'entrechoquaient.
Slainte.

Après ce déjeuner tardif, Jude eut cependant le temps de visiter un peu Dublin.

Elle prit des photos des ponts qui enjambaient la Liffey et des tonnelles de fleurs qui ornaient l'entrée des pubs.

Elle croisa un artiste qui peignait un coucher de soleil sur la mer et, sur une impulsion, acheta le tableau pour Aidan.

Elle fit poser Darcy et Brenna une douzaine de fois et les soudoya à l'aide de pâtisseries pour prolonger un peu leur promenade.

Lorsqu'elles revinrent en traînant des pieds à la voiture, Jude n'avait rien perdu de son énergie. Elle avait l'impression qu'elle pourrait marcher ainsi sans fin. Durant le trajet de retour, le ciel s'illumina de couleurs chaudes qui se reflétèrent sur la mer, puis la lune se leva et jeta ses rayons argentés sur l'eau et les champs.

Quand Jude rentra chez elle après avoir déposé ses amies, elle ne se sentait toujours pas fatiguée. Elle monta l'escalier en dansant, les bras chargés de paquets.

— Me voilà chez moi, et j'ai passé une journée merveilleuse !
cria-t-elle.

Pas question de s'arrêter en si bon chemin. Il ne lui restait plus qu'à choisir les sous-vêtements qu'elle allait mettre sous son nouveau tee-shirt moulant. Ensuite, elle irait au pub et flirterait outrageusement avec Aidan.

14.

Aidan était débordé. Une démonstration de danses traditionnelles avait eu lieu à l'école, à la suite de quoi la moitié du village avait éprouvé le besoin de se désaltérer. De jeunes danseuses, grisées par les applaudissements, avaient décidé de réitérer le spectacle devant les consommateurs. Bref, le pub était bondé et l'ambiance animée.

Aidan servait des pintes des deux mains, tenait la caisse et répondait à trois personnes en même temps. Il s'en voulait à mort d'avoir donné congé à Darcy pour la journée.

Dès qu'il le pouvait, Shawn sortait de la cuisine pour l'aider.

Malheureusement, il arrivait que la danse happe le jeune homme et qu'il en oublie ses responsabilités.

— On n'est pas là pour s'amuser, grommela Aidan, comme Shawn revenait auprès de lui.

— Moi, si. Et je ne suis pas le seul, dit son frère, en désignant la foule qui se trémoussait dans la salle. La fille Duffy se débrouille drôlement bien. Elle a un sacré style.

— Arrête de draguer et va à l'autre bout du comptoir.

Shawn eut un sourire malicieux.

— Ta belle te manque, hein ? Je te comprends. Elle est charmante.

Avec un soupir, Aidan poussa des demis vers des mains avides.

— En ce moment, j'ai autre chose en tête, figure-toi.

— Eh bien, c'est dommage, car elle vient d'entrer, fraîche comme une rose malgré l'heure tardive.

La tête d'Aidan pivota. Il avait fait de gros efforts pour chasser Jude de son esprit et n'était pas mécontent de lui, car il n'avait pensé à elle que deux douzaines de fois depuis le début de la matinée.

Le temps qu'elle arrive jusqu'à lui, un grand sourire aux lèvres, il avait oublié ses soucis.

— Qu'est-ce qui se passe ce soir ? demanda-t-elle, en se penchant si près de lui qu'il sentit l'odeur de sa peau.

— Une sorte de fête. Je te donne un verre de vin dès que j'ai une main de libre.

Il aurait préféré utiliser cette main, et même les deux, pour la soulever par-dessus le comptoir et l'entraîner dans un endroit plus intime.

« Te voilà bel et bien mordu, Gallagher, admit-il en son for intérieur. Et ce n'est pas si désagréable que ça, finalement. »

— Tu as passé une bonne journée à Dublin ?

— Oui, merveilleuse. J'ai dévalisé les magasins. Si j'essayais de résister à la tentation, Darcy s'empressait de me faire changer d'avis.

— Ça, pour dépenser de l'argent, elle est champ...

Il s'interrompt brusquement.

— Darcy ? Elle est de retour ? Merci, mon Dieu ! Une autre paire de mains nous permettra peut-être d'éviter une émeute.

— Tu peux utiliser les miennes.

— Mmm ?

— Je vais prendre les commandes... et servir, décidât-elle, séduite par l'idée.

— Chérie, je ne peux pas te demander ça.

Quelqu'un réclama d'autres pintes, des demis et de l'eau gazeuse. Aidan se remit à l'ouvrage.

— Tu n'as rien demandé. Et ça m'amusera. Si je m'y prends mal, tout le monde rejettera la faute sur la Yankee, et tu n'auras qu'à appeler Darcy.

— Que connais-tu à ce boulot ? demanda-t-il, avec un sourire condescendant qui ne fit que la conforter dans sa décision.

— Rien, mais ce ne doit pas être si difficile que ça.

Sans attendre la réponse, elle se fraya un chemin vers l'une des tables.

— Elle n'a même pas pris de carnet, ni de plateau, dit Aidan à un client. Mais si j'appelle Darcy maintenant, elle va m'arracher la tête.

— Ah, les femmes... lui répondit-on. Ce sont de dangereuses créatures.

— C'est vrai, quoique celle-ci soit d'une nature plutôt calme.

Mais quand elles se mettent en colère, reprit-il en rendant la monnaie, ce sont les filles calmes les plus redoutables.

— Tu es un homme sage, Aidan.

— Ouais, fit-il. Assez sage en tout cas pour ne pas appeler Darcy et me retrouver avec deux furies sur les bras.

En un quart d'heure, Jude, qui était une femme réaliste, comprendrait qu'elle n'était pas faite pour ce métier. Plus tard, il la consolerait en lui expliquant que le pub était rarement aussi plein et que cela avait été très gentil de sa part d'offrir son aide, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils se retrouvent tous les deux nus et au lit.

Ragaillardi par cette dernière idée, Aidan recouvra sa bonne humeur, et ce fut avec un sourire bienveillant qu'il accueillit Jude lorsqu'elle revint au comptoir.

— Je vais te servir un verre de vin, maintenant, dit-il.

— Je ne bois pas pendant le travail, répliqua-t-elle. Il me faut deux pintes de Harp, un demi de Smithwick, deux whiskies, deux Coca et un Bailey... Et un de tes petits tabliers me rendrait bien service, si tu en as un sous la main.

— Tu ne connais pas les prix, objecta-t-il.

— Tu as la carte, non ? Mets-la dans le tablier. Je sais faire des additions. Passe-moi un plateau. Pendant que tu prépares la commande, je vais débarrasser les tables avant que les verres vides ne valsent sur le sol.

Un quart d'heure, se répéta-t-il en posant sur le comptoir une carte, un tablier et un plateau.

— C'est gentil de ta part de donner un coup de main, Jude Frances.

— Tu crois que je vais flancher, n'est-ce pas ? rétorquât-elle, avant de s'élancer vers une table surchargée.

— Ça fait mal ? demanda Shawn en s'approchant de son frère.

— Quoi donc ?

— Se faire remettre à sa place comme ça. Tu n'en as pas l'habitude.

Aidan lui envoya un coup de coude dans les côtes, mais son frère se contenta de ricaner.

— Elle a du style, elle aussi, ajouta Shawn en regardant Jude, qui nettoyait une table tout en bavardant aimablement avec la famille assise autour. Je t'en débarrasserais volontiers si jamais... Je plaisante, acheva-t-il devant le regard noir d'Aidan.

Jude revint au comptoir, vida son plateau et chargea la première commande.

— Une pinte et un demi de Guinness, deux Orangina et une tasse de thé avec du whisky.

Avant qu'Aidan ait pu dire un mot, elle s'éloigna.

Jude s'amusait comme une folle. Cette fois, elle se sentait partie prenante, actrice et non plus spectatrice. La musique, la danse, les rires, les cris la grisait. Les gens l'appelaient par son nom et lui demandaient comment elle allait. Personne ne s'étonnait de la voir prendre les commandes et vider les cendriers.

Même si elle n'avait pas l'efficacité gracieuse de Darcy, elle se débrouillait. Elle avait bien failli renverser une pinte de bière sur M. Duffy, mais il l'avait rattrapée à temps en expliquant, avec un clin d'œil amusé, qu'il préférait la sentir couler dans sa gorge plutôt que sur ses vêtements. Quant à l'argent, elle ne pensait pas s'être trompée dans ses calculs, et la poche de son tablier était gonflée de pourboires qui la faisaient rayonner de fierté.

Lorsque Shawn surgit et l'entraîna dans une danse rapide, elle protesta vaguement :

— Je ne sais pas danser.

— Mais si, tu sais. Tu reviendras jouer ma musique, Jude Frances ?

— Avec plaisir. Mais lâche-moi, s'il te plaît. Je suis à bout de souffle et je te marche sur les pieds.

— Donne-moi un baiser. Aidan en sera vert de jalousie.

— Oh, vraiment ? De toute façon, je ne peux pas résister. Tu es trop mignon.

Il n'était pas revenu de sa surprise qu'elle l'embrassait sur la joue.

— Au boulot, maintenant. Le patron va me sucrer ma paie, si je continue à danser avec toi.

— Ces garçons Gallagher n'ont aucune pudeur, dit Kathy Duffy à Jude, tandis qu'elle débarrassait sa table. Il leur faudrait deux braves femmes pour les assagir.

— Aidan est marié à son pub, remarqua Kevin Duffy en allumant une cigarette. Et Shawn à sa musique. Il se passera des années avant que l'un ou l'autre ne songe à se marier.

Jude s'approcha d'une autre table et, toujours affable, la nettoya et prit la commande. Mais la tête lui tournait, et elle se forçait à sourire.

C'était donc ce que croyaient les gens ? Qu'elle cherchait à se faire épouser ? Pourquoi ne l'avait-elle pas deviné ? Ellemême, l'idée ne l'avait qu'effleurée.

Aidan pensait-il qu'elle essayait de lui mettre le grappin dessus, lui aussi ?

Elle lui jeta un coup d'œil. Il préparait des pintes sans cesser de bavarder avec deux des sœurs Riley. Non, l'idée ne lui avait probablement jamais traversé l'esprit.

Aidan et elle prenait du bon temps ensemble, et c'était tout.

Évidemment, l'idée du mariage lui était passée par la tête, ce qui était parfaitement naturel, mais elle ne s'y était pas attardée. De toute façon, elle n'avait aucune envie de se marier. Elle avait déjà donné, merci.

Mieux valait éviter de s'engager et ne rien attendre de lui. Ils éprouvaient du respect et de la tendresse l'un pour l'autre, et si elle s'était éprise de lui... eh bien, leur liaison n'en était que plus romantique. Elle ne voulait surtout pas la gâcher. Au contraire, elle ferait son possible pour en tirer le maximum de plaisir tant que ça durerait.

— Quand tu seras revenue sur terre, Jude, tu pourras me servir une autre pinte ?

Elle écarquilla les yeux et découvrit la large figure de Jack Brennan.

— Oh, pardon.

Les sourcils froncés, elle le débarrassa de sa pinte vide.

— Je ne suis pas ivre, assura-t-il. Mon cœur est complètement réparé. À vrai dire, je ne comprends pas pourquoi je me suis mis dans un tel état à cause de cette femme.

Mais si tu es inquiète, demande à Aidan s'il est d'accord pour que je boive une dernière bière.

Quel gentil garçon, se dit-elle, attendrie, en réprimant une furieuse envie de lui gratter la tête comme à un gros chien hirsute.

— Tu n'essaieras plus de lui casser le nez ?

— Euh... j'avoue que ça me tente toujours, vu que je n'y suis jamais arrivé et qu'il m'a cassé le mien, autrefois.

— Aidan t'a cassé le nez ? S'exclama-t-elle, fascinée.

— Sans le faire exprès, précisa Jack. Nous avons quinze ans et nous jouions au football, et une chose en amenant une autre, tu comprends... Aidan n'a jamais été du genre à cogner sur ses copains, sauf si...

— Sauf si une chose en amène une autre ?

— Exactement ! s'écria Jack avec un grand sourire. Mais il y a des mois qu'il ne s'est pas payé une bonne bagarre. Et en ce moment, il est trop occupé à te faire la cour pour penser à autre chose.

— Il ne me fait pas la cour.

Jack pinça les lèvres, l'air à la fois inquiet et perplexe.

— Tu es quand même gentille avec lui, hein ?

Comment répondre à cela ? se demanda-t-elle, horrifiée.

— Je... je vais te chercher cette pinte. On va bientôt fermer.

— Tu n'as pas arrêté de courir, dit Aidan en verrouillant la porte derrière les derniers clients. Assieds-toi, Jude. Je vais te servir un verre de vin.

— Volontiers.

Cela avait été un vrai travail, elle devait l'admettre. Un travail amusant mais épuisant. Elle avait mal aux biceps à force d'avoir porté des plateaux surchargés. A présent, elle comprenait pourquoi les bras de Darcy étaient si bien galbés.

Quant à ses pieds, elle avait l'impression qu'ils allaient tomber en morceaux.

Elle se hissa sur un tabouret et fit rouler ses épaules.

Shawn nettoyait la cuisine en chantant une mélodie langoureuse, mais elle était seule dans la salle avec Aidan.

— Si tu décides d'abandonner la psychologie, je t'embauche, dit Aidan en posant un verre de vin devant elle.

C'était le plus grand compliment qu'on lui avait jamais fait.

— Je me suis bien débrouillée, n'est-ce pas ?

— Tu as été formidable, affirma-t-il en lui baisant la main.

Merci.

— Ça m'a beaucoup plu... Je n'aime pas donner des réceptions, enchaîna-t-elle. Le simple fait d'y penser me rend nerveuse. Les préparatifs me plongent dans l'angoisse. Ensuite, il faut accueillir les invités et aller de l'un à l'autre pour vérifier que tout se passe bien. Ce soir, j'ai eu l'impression de recevoir sans avoir à me tracasser... En plus, ajouta-t-elle en faisant tinter les pièces dans la poche de son tablier, j'ai gagné de l'argent.

— Reste assise pendant que je range un peu et raconte-moi ta journée à Dublin.

— Je vais te la raconter, mais en t'aidant à nettoyer.

Il lui laisserait ramasser les verres vides, pas plus, se promit Aidan. Mais elle fut plus rapide qu'il ne l'avait prévu.

Les manches relevées jusqu'aux coudes, elle s'affairait déjà dans la salle qu'il nettoyait encore le comptoir. Avec un seau et une serpillière empruntés à Shawn, elle commença à lessiver le sol en lui racontant sa folle journée à Dublin. Il écoutait sa voix avec délectation. Les mots n'avaient guère d'importance, mais l'entendre était un plaisir, songeait-il. Elle semblait répandre la paix et le calme partout autour d'elle.

Il la rejoignit dans la salle et attaqua l'autre partie du sol.

Jude travaillait avec une aisance et une rapidité qui le surprirent. Elle s'était glissée dans son monde avec un naturel incroyable.

Il ne l'aurait jamais imaginée en train de porter des plateaux ou de rendre la monnaie. Rien dans sa vie ne l'avait préparée à ça, mais elle s'en était bien tirée. Ce n'était qu'un jeu pour elle, évidemment. Si elle avait dû éponger des flaques de bière toutes les nuits, elle aurait sans doute trouvé cela beaucoup moins amusant. Mais elle le faisait avec tant d'entrain qu'il eut envie de la prendre dans ses bras.

Il la rejoignit aussitôt au milieu de la pièce pour mettre son projet à exécution.

— Tu ne m'en veux pas de te faire veiller tard pour un boulot peu ragoûtant ?

— Ça me plaît. Maintenant que tout est calme, je peux penser à ce que Kathy Duffy m'a dit ou à la plaisanterie de Douglas O'Brian et écouter Shawn chanter dans la cuisine. A Chicago, je serais en train de dormir après avoir lu un chapitre d'un livre chaudement recommandé par les critiques littéraires... Ça, c'est beaucoup mieux, dit-elle en refermant les mains sur celles d'Aidan.

Il appuya la joue sur le sommet de son crâne.

— Et à Chicago, trouveras-tu un pub pour y passer tes soirées ?

Cette perspective étreignit le cœur de Jude.

— J'ai le temps d'y penser. Pour l'instant, j'essaie de profiter à fond de chaque nouvelle journée.

— Et de chaque nuit, ajouta-t-il, en la faisant pivoter pour l'entraîner dans une valse impromptue.

— Je suis une danseuse épouvantable, dit Jude sur un ton d'excuse.

— Pas du tout.

Hésitante, plus exactement, et peu sûre d'elle.

— Je t'ai vue danser avec Shawn tout à l'heure et l'embrasser devant tout le monde.

— Il a dit que ça te rendrait vert de jalousie.

— Cela aurait été le cas, si je n'avais pas su que je pouvais l'assommer en cas de besoin.

Elle rit comme une enfant, heureuse de voir la salle tourner autour d'elle tandis qu'il la faisait virevolter.

— Je l'ai embrassé parce qu'il me l'a demandé et qu'il est beau garçon. Toi aussi, tu es beau garçon. Si tu veux, je peux t'embrasser.

— Puisque tu es si prodigue de tes baisers, donne-m' en un.

Pour le taquiner - et n'était-ce pas merveilleux de taquiner un homme ? - elle déposa un baiser chaste sur sa joue. Puis un deuxième, aussi léger, sur l'autre joue. En le voyant sourire, elle plongea la main dans ses cheveux et, sans le quitter des yeux, se hissa sur la pointe des pieds pour presser ses lèvres contre les siennes.

Cette fois-ci, ce fut le corps d'Aidan qui eut un petit sursaut.

Le prenant au dépourvu, elle intensifia son baiser et se colla contre lui, lui coupant le souffle.

Les jambes chancelantes, il referma les bras autour d'elle et ne pensa plus qu'à elle.

— On dirait qu'il est grand temps que je m'en aille, fit la voix de Shawn.

Aidan s'écarta à contrecœur.

— Ferme derrière toi, marmonna-t-il, sans quitter Jude des yeux.

— D'accord. Bonne nuit, Jude.

— Bonne nuit, Shawn.

Il referma la porte derrière lui en sifflotant, laissant Aidan et Jude

enlacés au milieu du plancher fraîchement lavé,

— J'ai terriblement envie de toi, dit-il en portant la main de Jude à ses lèvres.

— Tant mieux.

— C'est parfois difficile d'être doux et patient.

— Alors, ne le sois pas.

Excitée par sa propre audace, elle recula et commença à relever son tee-shirt.

— Tu peux faire tout ce que tu veux, comme tu veux.

Elle ne s'était jamais déshabillée devant un homme, du moins pas dans de telles circonstances. Lorsqu'elle vit le regard d'Aidan s'assombrir, ses muscles se bandèrent et un frisson de désir la parcourut.

Le soutien-gorge en dentelle noire très échancré formait un contraste délicieux avec sa peau d'une blancheur laiteuse.

— Doux Jésus, souffla-t-il. Tu veux ma mort ou quoi ?

— Non, seulement te séduire, corrigea-t-elle en se débarrassant de ses chaussures. C'est une première pour moi.

Elle défit la ceinture de son pantalon.

— Alors, pardonne-moi mes maladresses.

Il sentit sa bouche se dessécher.

— Je ne vois rien de maladroit là-dedans. Tu as l'air douée.

Les doigts raides, elle lâcha son pantalon, qui tomba à ses pieds. Un triangle de dentelle noire apparut, tout aussi échancré que le soutien-gorge. Malgré l'insistance de Darcy, Jude n'avait pas osé s'offrir le porte-jarretelles et les bas assortis, mais l'expression d'Aidan la convainquit de les acheter lors de sa prochaine virée à Dublin.

— J'ai fait beaucoup de courses, aujourd'hui.

Aidan doutait de pouvoir émettre un son. Il la fixait, debout sous les

lumières du pub, avec ses cheveux tirés en arrière, son regard rêveur de sirène et ces petits bouts de dentelle noire terriblement sexy. À qui avait-il affaire ? Un ange ou une diablesse ?

— J'ai peur de te toucher.

Rassemblant son courage, Jude enjamba son pantalon et avança vers lui.

— Alors, c'est moi qui vais te toucher. Elle se pressa contre lui et le sentit trembler comme s'il luttait contre quelque instinct sauvage. Et elle comprit qu'elle désirait qu'il s'abandonne à cet instinct.

— Prends-moi, Aidan. Prends tout ce que tu veux. À ces mots, un verrou sauta dans la tête d'Aidan, et ses mains et sa bouche se déchaînèrent sans qu'il puisse les contrôler. Le petit cri de surprise qu'émit Jude lorsqu'il l'entraîna sur le sol ne fit qu'attiser son désir. Ses dents se plantèrent dans les dentelles qui recouvraient ses seins.

Jude se cambra, puis, avec la même ardeur que lui, elle lui arracha sa chemise. Leurs mains avides, insatiables, frénétiques caressaient, griffaient, serraient. L'homme patient et la femme timide avaient cédé la place à deux êtres primitifs qui ne cherchaient plus qu'une chose : assouvir leurs pulsions.

Le premier orgasme éclata en Jude comme un soleil.

Encore, songeait Aidan. Il en voulait encore. Il voulait plus.

Il voulait la manger, la dévorer, s'imprégner d'elle, la posséder à jamais.

N'y tenant plus, il la pénétra sans ménagement et se mit à aller et venir en elle avec frénésie. Le visage de Jude se brouilla devant ses yeux.

Et même cela disparut lorsque la bête qui l'habitait bondit et les engloutit tous les deux.

Elle reposait sur lui, épuisée et souriante. Aidan restait cloué au sol, abasourdi et silencieux.

Il l'avait prise sur le plancher du pub. Il n'avait pas pu s'en empêcher. Il n'avait montré ni délicatesse, ni patience. Ils n'avaient pas fait l'amour, ils avaient copulé.

Il avait honte de lui.

Jude, elle, était émerveillé.

Lorsqu'il l'entendit soupirer, sa honte s'accrut.

— Je vais te porter là-haut.

— Mmm...

Là-haut, ils pourraient recommencer, se dit-elle.

— Tu prendras un bain chaud et une tasse de thé, puis je te ramènerai chez toi.

La proposition la surprit.

— Pourquoi veux-tu que je prenne un bain ?

— Je pensais que tu te sentirais mieux après.

— Je ne crois pas pouvoir me sentir mieux, pas en ce monde du moins.

Jude nicha sa tête dans le creux de son épaule.

— Quelle mouche t'a piquée, Jude Frances Murray ? Te pavaner dans des sous-vêtements qui me font perdre la tête et te violer sur le plancher ?

— J'en ai d'autres.

— D'autres quoi ?

— D'autres sous-vêtements. J'en ai acheté des quantités.

— Doux Jésus, soupira-t-il. Je serai mort avant la fin de la semaine.

— J'ai commencé par les noirs, parce que Darcy m'a dit que ça marchait à tous les coups.

Aidan s'étrangla. Ravie de sa réaction, elle se blottit plus étroitement contre lui.

— Tu étais comme une pâte molle entre mes doigts. J'ai adoré ça.

— Seigneur, venez à mon aide ! Cette femme a perdu toute pudeur.

— Oui, et maintenant, je veux que tu me portes là-haut.

Comme une faible femme que je suis. Et ensuite, dans ton lit.

— Quand il faut, il faut.

Il jeta un coup d'œil aux vêtements éparpillés sur le sol et se promit de redescendre les ramasser. Plus tard.

Lorsqu'il le fit, beaucoup plus tard, en tripotant les petits bouts de dentelle noire, il ne put s'empêcher de rire. Jude Frances était vraiment une femme surprenante. Qui se surprenait elle-même autant que lui, d'ailleurs.

La rose timide était en train de s'épanouir.

A présent, elle dormait profondément dans son lit. Et elle y semblait tout à fait à sa place, songea-t-il. De même qu'elle semblait tout à fait à sa place quand elle s'occupait de son jardin ou qu'elle marchait sur les collines avec le chien des O'Toole.

Elle était entrée dans sa vie, à sa manière douce et timide.

Pourquoi n'y resterait-elle pas ? Pourquoi devrait-elle rentrer à Chicago, alors qu'elle était heureuse ici et qu'il était heureux avec elle ?

Il était temps qu'il se marie, non ? C'était le destin qui avait poussé cette femme à entrer dans son pub un soir d'avril.

Si elle n'était pas de cet avis, il saurait la convaincre.

Il ne lui demanderait pas de renoncer à travailler. Toutefois, il faudrait qu'elle trouve autre chose que l'enseignement. Il l'y aiderait, mais discrètement, car Jude n'était pas femme à se laisser imposer le choix d'autrui.

Elle avait des sentiments pour lui, c'était évident. Et lui pour elle. Tous deux avaient leurs racines à Ardmore. Les retrouver avait aidé la jeune femme à s'épanouir. Il y avait une logique dans tous ces événements, à laquelle un cerveau aussi raisonnable que celui de Jude ne serait sûrement pas insensible.

Certes, l'idée du mariage le rendait un peu nerveux, mais quoi de plus normal, vu les changements que ce nouveau statut apporterait dans sa

vie ? S'il avait les paumes un peu moites, c'était bien naturel. Le mieux était de réfléchir posément, afin de tout mettre au point dans sa tête avant d'exposer à Jude le résultat de ses cogitations.

Enchanté de sa perspicacité et un peu ému d'avoir pris une décision aussi lourde de conséquences, il se glissa dans le lit à côté d'elle et sombra dans le sommeil.

Jude, elle, rêvait de Carrick, parcourant sur son cheval blanc le ciel, la terre et l'océan et ramassant à pleines mains les bijoux du soleil, les perles de la lune et le cœur de la mer.

15.

L'initiative était hardie et un peu folle, mais elle n'en était pas à son coup d'essai, n'est-ce pas ? En tout cas, cela n'avait rien d'illégal.

Jude ne put pourtant s'empêcher de jeter des regards coupables à droite et à gauche lorsqu'elle se risqua à installer une table dans le jardin. Elle avait déjà choisi l'endroit, dans une courbe de l'allée, près d'une tache de verveine. La table oscillait un peu sur le terrain inégal, mais il serait facile de la caler. Et la vue et l'air parfumé compensaient largement cet infime désagrément.

Comme personne n'apparaissait pour critiquer son entreprise, Jude courut chercher son ordinateur portable.

La perspective de travailler dehors la réjouissait. Elle s'assit face aux collines et aux haies de fuchsias. Le soleil traversait les couches de nuages, jetant sur le paysage une lumière d'argent et d'or. Une légère brise agitant les fleurs, distillant leur parfum dans l'atmosphère.

Elle prépara du thé dans l'une des plus jolies théières de tante Maud et disposa des biscuits au chocolat sur une assiette.

Décidément, elle ne se refusait rien. Pleine de remords, elle se fit le serment de travailler deux fois plus dur que d'habitude.

Sa séance de travail commença cependant par un instant de rêverie. Les yeux errant sur les collines, elle sirota son thé sans se presser. Son petit bout de paradis, se dit-elle, en apercevant l'éclair blanc et noir de deux pies qui s'envolaient. Du moins supposa-t-elle qu'il s'agissait de pies.

Une pie annonçait le chagrin, disait le dicton. Deux, la joie.

Trois... Elle ne s'en souvenait jamais. Mieux valait en rester à deux.

Elle rit doucement. Oui, elle s'en tiendrait à la joie. Elle pouvait difficilement être plus heureuse qu'en cet instant. Et qu'y avait-il de mieux pour prolonger cet état de béatitude qu'un conte de fées ?

Inspirée, elle se mit au travail.

Le chant des oiseaux s'élevait autour d'elle, les papillons voletaient de

fleur en fleur, les abeilles bourdonnaient... La nature entière semblait se réjouir, tandis que Jude s'évadait dans un monde de sorcières et de guerriers, d'elfes et de belles jeunes filles vertueuses.

Elle constata avec surprise qu'elle avait déjà emmagasiné plus de deux douzaines d'histoires. Cela s'était fait peu à peu, et sans grand travail. Il lui restait à approfondir ses analyses. Le problème, c'était que ses propres mots lui paraissaient secs et plats par rapport à la musique et à la magie des contes eux-mêmes.

Peut-être pourrait-elle intégrer un peu de cette... mélodie dans son étude. Après tout, pourquoi celle-ci aurait-elle dû être guindée et exclusivement scientifique ? Cela ne nuirait pas de l'égayer un peu, d'y insérer quelques pensées personnelles.

Pourquoi ne pas décrire les gens qui lui avaient raconté ces histoires, la façon dont ils s'étaient exprimés, où et quand ils l'avaient fait ? Le pub à la lumière tamisée, le son d'un accordéon, la cuisine animée des O'Toole, les collines arpentées avec Aidan... De cette façon, le texte serait plus personnel, plus sincère.

Elle serra les mains l'une contre l'autre. Oui, pourquoi ne pas écrire, comme elle l'avait toujours désiré ? A cette idée, elle sentit quelque chose céder en elle.

Une vague d'enthousiasme l'envahit. Ses doigts se posèrent sur le clavier, impatients, mais elle les retira aussitôt. Le doute, son vieux compagnon, s'était assis à côté d'elle.

« Voyons, Jude, tu n'as aucun talent, grommela-t-il.

Cantonne-toi à ce que tu sais faire. De toute façon, personne ne publiera ton papier. Tu te montes la tête, ma pauvre petite. Au moins, tiens-t' en à ton projet initial et mène-le à bien. »

Bien sûr, personne n'allait publier son étude, admit-elle en soupirant. Elle était déjà trop longue pour un simple article. Le mieux aurait été de choisir les six meilleurs contes, de les analyser comme elle l'avait prévu au début, puis d'espérer que des éditions universitaires en mal de copie s'y intéressent.

Voilà ce qui était raisonnable.

Un papillon se posa sur le coin de la table et agita ses ailes bleues. Un bref instant, il parut examiner Jude avec autant de curiosité qu'elle le

regardait. Puis, au loin, dans les collines, elle entendit chanter la cornemuse, la flûte et la harpe.

Ça n'avait pas de sens de rester Jude la raisonnable dans un tel endroit. La magie s'était déjà manifestée à elle, ici même. Il lui suffisait de l'accueillir de nouveau, de se laisser envahir.

Elle n'avait aucune envie d'écrire cette foutue étude. Ce qu'elle voulait, bon Dieu de bon Dieu, c'était écrire un livre ! Elle ne voulait plus se cantonner à ce qu'elle connaissait déjà, à ce que tout le monde attendait d'elle. Elle voulait fouiller en elle et voir si elle possédait, oui ou non, la capacité d'écrire un livre.

Peu importait, en définitive, qu'elle réussisse ou pas.

L'important, c'était d'essayer.

À ses côtés, le doute grommela, mais elle l'écarta d'un coup de coude.

La pluie tombait, et des vagues de brouillard tourbillonnaient derrière les fenêtres. Un feu rougeoyait dans l'âtre de ma cuisine. Des fleurs fraîches dégouлинаient sur le plan de travail. Des tasses de thé fumaient sur la table entre Aidan et moi, tandis qu'il me racontait cette légende.

Sa voix est comme son pays, musicale et poétique. Il tient le pub du village d'Ardmore, que sa famille possède depuis des générations. Grâce à lui, c'est un endroit animé et chaleureux.

Je l'ai vu souvent, debout derrière le comptoir, écoutant ou racontant des histoires, tandis que ses clients boivent leurs bières et qu'un accordéoniste joue un air mélancolique.

Il a du charme à revendre, un visage qui attire les regards des femmes et incite les hommes à la confiance. Il sourit volontiers et s'emporte rarement, mais sa colère et son sourire sont tout aussi redoutables. Il s'est assis dans ma cuisine par un après-midi pluvieux, et voici ce qu'il m'a raconté.

Jude leva les mains du clavier et les pressa sur ses lèvres. Le plaisir de la découverte étincelait dans ses yeux. Voilà, se dit-elle, elle s'était lancée, et c'était jubilatoire. Elle avait écrit ses idées. Ses mots. Une sorte d'ivresse s'empara d'elle.

Elle inspira un grand coup, puis inséra sous son introduction le conte de lady Gwen et du prince Carrick.

Elle le relut en y introduisant des notations plus personnelles : la façon dont Aidan s'exprimait, la douce chaleur que répandait le feu, le rayon de soleil qui venait jouer sur la table.

Ceci fait, elle revint au début, ajouta quelques phrases, en corrigea d'autres. Ensuite, elle ouvrit un nouveau fichier. Il fallait un prologue, non ? Les mots se bousculaient déjà dans sa tête. Sans prendre le temps de réfléchir, elle laissa ses doigts les transcrire.

*Dans sa tête, une chanson s'élevait, au texte à la fois simple et merveilleux :
« Je suis en train d'écrire un livre. »*

Aidan s'arrêta au portail et regarda Jude, séduit par le spectacle charmant qu'elle offrait, assise au milieu des fleurs, ses doigts courant sur le clavier de sa petite machine comme si sa vie en dépendait.

Elle était coiffée d'un étrange chapeau de paille, et des lunettes cerclées de noir surmontaient son nez. Un papillon bleu virevoltait au-dessus de son épaule gauche, comme s'il lisait les mots qui surgissaient sur l'écran.

Son pied battait la mesure, accompagnant la chanson silencieuse de ses pensées. Des pensées plaisantes, à en juger par son léger sourire. Était-ce dû à l'amour, se demanda-t-il, ou bien était-elle vraiment très belle ?

Elle s'arrêta soudain et, pressant une main sur son cœur, elle tourna la tête. Ses yeux croisèrent ceux d'Aidan, et malgré la distance, il y vit défiler une succession de sentiments : surprise, plaisir, gêne.

— Bonjour, Jude Frances. Pardonne-moi de t'interrompre en plein travail.

Elle avait senti sa présence avant même de le voir. L'air avait vibré quand il était arrivé, se dit-elle, bien que cela eût l'air ridicule. Elle enregistra ce qu'elle venait d'écrire et ferma les fichiers.

— Ce n'est pas grave, répondit-elle en ôtant ses lunettes, qu'elle posa sur la table. Je ne faisais rien de sensationnel.

Mais elle aurait voulu crier : « Mais si ! Pour moi, c'est capital. C'est

mon univers. »

— Je sais que c'est bizarre de s'installer dehors pour écrire...

reprit-elle en se levant.

— Pourquoi ? C'est une belle journée.

— Oui... oui, c'est vrai, dit-elle en éteignant son ordinateur.

Je n'ai pas vu le temps passer.

Son ton coupable fit rire Aidan. Il ouvrit le portail.

— Tu avais l'air de t'amuser, et tu n'étais pas oisive.

Pourquoi t'inquiéter du temps ?

— Alors, disons que c'est le moment parfait pour faire une pause. Le thé doit être froid, mais...

À cet instant, elle remarqua qu'Aidan tenait un petit chien.

Elle courut vers lui, les yeux brillant de joie.

— Oh, comme il est mignon !

Sa voix réveilla l'animal, qui s'était endormi durant le trajet.

Il bâilla, puis ouvrit ses yeux marron. C'était une boule de poils noirs et blancs, avec des oreilles tombantes, de gros pieds et une fine queue retroussée. Il poussa un aboiement et se tortilla.

— Oh, que tu es adorable ! Et joli ! Et doux ! murmura Jude, comme Aidan lui mettait le chiot dans les mains.

Elle le caressa, et l'animal la gratifia de grands coups de langue sur le visage.

— Eh bien, inutile de se demander si vous vous aimez, tous les deux. C'est le coup de foudre.

— Qui pourrait lui résister ?

Elle souleva le petit animal, qui gigota de joie.

— La chienne des Clooney a eu une portée, il y a quelques semaines.

Celui-ci m'a paru le plus amusant. On vient tout juste de le sevrer, et il est prêt pour sa nouvelle demeure.

Jude s'accroupit et posa le chiot sur le sol pour qu'il puisse jouer avec ses chaussures et offrir son ventre à ses caresses.

— Comment vas-tu l'appeler ?

— C'est à toi de décider.

— À moi ?

Elle leva les yeux, puis, comme l'animal lui mordillait les doigts pour qu'elle s'intéresse à lui, elle éclata de rire.

— Tu es très exigeant... Tu veux que je le baptise à ta place ?

— Que tu le baptises tout court. Il est à toi. J'ai pensé qu'il te tiendrait compagnie sur ta colline enchantée.

Elle se pétrifia.

— Tu me le donnes ?

— Tu as l'air d'apprécier la compagnie du chien jaune des O'Toole, alors je me suis dit que tu aimerais en avoir un à toi.

Comme elle gardait le silence, Aidan fit machine arrière.

— Si tu n'as pas envie de t'en occuper, je l'adopterai.

— Tu m'as apporté un chiot ?

— J'aurais peut-être dû t'en parler d'abord, dit-il, embarrassé. Je voulais te faire la surprise, mais...

Il s'interrompit. Jude s'était assise sur le sol et pleurait, le chien dans ses bras.

Il lui était déjà arrivé de la voir pleurer, et cela ne l'avait pas effrayé. Mais, cette fois, les larmes avaient jailli sans avertissement, et il n'en comprenait pas la raison. Plus le petit animal se tortillait en léchant le visage de Jude, plus elle le serrait fort et plus elle pleurait.

— Allons, chérie, ne te mets pas dans cet état, dit-il en s'accroupissant

à côté d'elle, un mouchoir à la main. Là, là. C'est entièrement ma faute.

— Tu m'as apporté un chien, répéta-t-elle, avec un gémissement auquel l'animal fit écho en couinant de sympathie.

— Pardon, pardon. J'aurais dû réfléchir. Il sera très heureux au pub. Ce n'est pas un problème.

— Il est à moi ! s'écria-t-elle en se repliant sur le chien. Tu me l'as donné, il est à moi.

— Oui, fit-il prudemment.

Décidément, les femmes étaient des créatures mystérieuses, pensa-t-il, plongé dans des abîmes de perplexité.

— Tu le veux, alors ?

— J'ai toujours voulu un chien, déclara-t-elle en se balançant d'avant en arrière, le corps secoué de sanglots.

Renonçant à comprendre, Aidan s'assit à côté d'elle.

— Vraiment ? Alors, pourquoi n'en as-tu pas eu ? Elle leva vers lui son visage ruisselant de larmes.

— Ma mère a des chats, balbutia-t-elle entre deux hoquets.

— Je vois.

Aussi clairement qu'à travers une purée de pois.

— C'est gentil, un chat. Nous aussi, on en a un.

— Non, non, non. Ce sont des siamoises pures races, élégants, snobs, pomponnés. De vraies altesses royales. Ils ne m'ont jamais aimée. Ce que je voulais, c'était un chien un peu idiot qui se serait rué sur les fauteuils et qui aurait mâchonné mes chaussures. Qui m'aurait aimée.

— Je crois que tu peux compter sur celui-ci pour accomplir ces exploits, déclara Aidan en caressant les joues de Jude, humides de baisers canins et de larmes. Alors, tu ne me maudiras pas quand il laissera une petite mare sur ton parquet ou qu'il mordillera les jolies chaussures italiennes qu'admire tant Darcy ?

— Non. C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait.

Elle se pencha vers Aidan, pressant le chien en sandwich entre eux, et ajouta :

— Et toi, tu es l'homme le plus merveilleux du monde.

Bien sûr, il ne lui avait pas offert ce bâtard aux oreilles tombantes sans arrière-pensée. C'était une première étape dans l'entreprise de séduction qui devait la mener jusqu'au mariage.

Mais pourquoi culpabiliser ? Il ne pouvait pas savoir qu'en lui apportant ce chiot, il comblait un désir de petite fille jamais assouvi.

Chassant un vague remords, il l'embrassa tendrement.

L'essentiel était qu'elle soit heureuse, après tout.

— J'ai besoin d'un livre, murmura-t-elle.

— Un livre ?

— J'ignore comment on élève un chiot. Il me faut un livre.

Cette réaction, typique de Jude la raisonnable, le fit sourire.

— D'abord, je te recommande de garder tes vieux journaux, afin d'absorber les mares intempestives. Ensuite, si tu tiens à sauver quelques-unes de tes chaussures, prévois un morceau de corde bien solide.

— De la corde ?

— Pour qu'il la mâchonne tout son soûl.

— Très malin, approuva-t-elle en souriant. Il aura aussi besoin d'un collier et de jouets... et de moi, s'écria-t-elle en jetant le petit animal en l'air. Il aura besoin de moi. Personne n'a eu besoin de moi jusqu'à présent.

« Moi, si », songea Aidan, mais il préféra garder ces mots pour lui. Il était trop tôt.

Jude se leva et se mit à danser sur l'herbe, le chien dans les bras.

— Il faut que je rentre mes affaires à l'intérieur et que je coure au

village acheter tout ça. Tu peux m'attendre et m'emmener ?

— Oui. Je vais ranger tes affaires. Reste dehors pour faire plus ample connaissance avec ton nouvel ami.

Il avait eu raison de tenir sa langue, se dit Aidan en prenant l'ordinateur portable. Parler de mariage était prématuré. Mieux valait d'abord réfléchir à la meilleure façon d'aborder le sujet.

Jude acheta un collier rouge, une laisse et des bols bleu vif.

Aidan dénicha un morceau de corde qu'il roula en une boule serrée. Puis Jude remplit encore un sac d'une foule de petites choses qu'elle jugea indispensables au bonheur et à la santé du chien.

Ensuite, elle tenta de lui faire faire une promenade autour du village. Voyant que le chiot passait la moitié du temps à se prendre les pattes dans la laisse ou à la mordiller, elle décida d'acquérir dès que possible un manuel de dressage.

Au cours de sa balade, elle tomba sur Brenna, qui chargeait des outils dans sa camionnette devant le *bed-and-breakfast* d'Ardmore.

— Bonjour, Jude. Qu'est-ce que tu as là ? Ce n'est pas l'un des chiots des Clooney ?

— Si. Il est mignon, tu ne trouves pas ? Je vais l'appeler Finn, comme le célèbre guerrier irlandais.

— Un guerrier, toi ? fit Brenna en se penchant pour gratter la nuque du chien. Oui, tu es un valeureux guerrier, j'en suis sûre... En tout cas, il est plein de vitalité, s'écria-t-elle, comme il sautillait pour lui lécher la figure. Il fera un gentil compagnon.

— C'est ce qu'a pensé Aidan en me l'offrant.

Brenna haussa les sourcils.

— C'est Aidan qui te l'a donné ?

— Oui, il me l'a apporté au cottage cet après-midi. C'est gentil de sa part, non ? Tu crois que Betty l'aimera ?

— Sûrement. Betty aussi apprécie la compagnie... J'allais prendre une pinte au pub. Tu viens avec moi ? Je t'invite.

— Merci, mais il faut que je ramène Finn à la maison. Il doit avoir faim.

Les jambes emberlificotées dans la laisse de son valeureux guerrier, Jude s'éloigna à petits pas. Brenna verrouilla sa camionnette et courut au pub. Dès qu'elle aperçut Darcy, elle lui fit un signe et alla s'asseoir à une table un peu isolée.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Darcy en la rejoignant, une pinte de Harp à la main.

— Assieds-toi une minute, dit Brenna à mi-voix, en surveillant Aidan du coin de l'œil. Je viens de rencontrer Jude, qui promenait son chiot dans la rue.

— Elle a un chien ?

— Chut. Parle plus bas, sinon il risque de t'entendre.

— Qui ça ?

— Aidan. Il ne doit pas savoir que nous parlons du chien qu'il a choisi chez les Clooney - un très beau chien, d'ailleurs - et qu'il a donné à Jude.

— Il a... s'exclama Darcy.

Brenna l'interrompt d'un « chut » autoritaire. Son amie se pencha et reprit à voix basse :

— Aidan lui a donné un chien ? Sans blague ? Il ne m'en a rien dit. Et, à ma connaissance, il n'en a parlé à personne. Je sais qu'il offre parfois des babioles aux filles, mais c'est rare.

— Exact.

— Et des fleurs, aussi, ajouta Darcy. Ça lui arrive de donner un bouquet à une femme qui lui plaît, mais un chien, c'est complètement différent.

— Tout à fait différent, approuva Brenna en ponctuant ses paroles d'un coup de poing sur la table. C'est quelque chose de vivant et de permanent. Un cadeau qui vient du cœur, et non un objet quelconque pour dire : « Je me suis bien amusé dans ton lit, merci beaucoup et à la prochaine. »

Elle leva sa pinte et en but une rasade.

— Jude lui a offert le tableau qu'elle a acheté à Dublin, et il le contemple comme s'il s'agissait de l'œuvre d'un grand maître, alors qu'à mon avis, ce n'est qu'une croûte, déclara Darcy. Peut-

être qu'il est tombé par hasard sur ce chien et qu'il le lui a donné en guise de remerciement.

— S'il avait simplement voulu la remercier pour son tableau

- que je trouve très joli, moi - il lui aurait offert une bricole quelconque. Un chien, c'est beaucoup plus.

— Tu as raison, fit Darcy en examinant son frère, qui travaillait derrière le comptoir. Tu crois qu'il est amoureux ?

— Je parierais qu'il n'en est pas loin. Mais nous devrions être capables de le découvrir. Sinon, on interrogera Shawn. Ça ne sera pas difficile de lui tirer les vers du nez, vu qu'il parle toujours sans réfléchir.

— Oui, mais il est d'une loyauté féroce envers Aidan... En tout cas, ça me plairait d'avoir Jude pour sœur. Elle convient tout à fait à Aidan. Jamais je ne l'ai vu regarder une femme comme ça. Malheureusement, les hommes Gallagher sont connus pour être un peu lents à se décider au mariage.

— Normalement, elle reste ici encore plus de trois mois.

— Il faut que nous poussions Aidan à se remuer. On va y réfléchir sérieusement.

Aidan avait raison. Finn était un bon compagnon, qui suivait Jude dans toutes ses activités.

Lorsqu'il pleuvait, elle restait dans son cottage douillet.

Quand il faisait beau, elle emmenait Finn et Betty dans de longues promenades matinales, au cours desquelles le chiot tournait à perdre haleine autour du chien jaune plus placide.

Dans l'un et l'autre cas, elle se souvenait de l'homme et de son fidèle compagnon coiffés de chapeaux marron qu'elle avait croisés le jour de son arrivée. Tout comme elle l'avait imaginé à l'époque, Finn

somnolait devant l'âtre lorsqu'elle essaya pour la première fois de faire du pain.

Le jour où il déterra ses fleurs, ils eurent une conversation sérieuse qui n'eut qu'un effet limité. A la suite d'une autre réprimande, il parvint à passer deux bonnes semaines sans mâchonner ses chaussures. Enfin, deux semaines moins un petit écart que, d'un commun accord, ils décidèrent d'oublier.

Elle le laissait courir jusqu'à l'épuisement, puis, si le temps le permettait, elle s'installait dehors et travaillait jusqu'au soir tandis qu'il dormait sous sa chaise.

Son livre. C'était encore un secret, même pour elle. Elle n'osait s'avouer combien elle désirait le voir sur le rayonnage d'une librairie, revêtu d'une belle couverture qui proclamerait son nom.

Gardant cet espoir presque douloureux enfoui au plus profond d'elle-même, elle se jetait dans le travail. Le soir, elle prenait ses crayons et tentait d'illustrer les contes. On pouvait qualifier ses dessins au mieux de naïfs, au pire de malhabiles.

Les cours d'art plastique que ses parents avaient tenu à lui faire suivre n'avaient guère été fructueux. Jude persistait cependant dans ses tentatives.

Dès qu'une visite s'annonçait, elle cachait ses œuvres. Ce qui occasionnait de temps à autre des branle-bas affolés.

Elle était dans la cuisine, en train de figoler son dernier croquis du cottage, le meilleur à son goût d'un lot passablement médiocre, lorsqu'elle entendit quelqu'un frapper à la porte, puis la refermer brusquement.

Elle bondit, ce qui fit aboyer Finn, et rangea le dessin dans une chemise en carton déjà bien remplie. Elle venait de fourrer le tout dans un tiroir lorsque Brenna et Darcy entrèrent.

— Voilà notre ami le guerrier, dit Brenna en s'accroupissant pour taquiner le chiot, comme à son habitude.

— Tu as quelque chose de frais à offrir à une amie épuisée ?

demanda Darcy en s'effondrant sur une chaise.

— J'ai des jus de fruits.

— Tu travaillais ?

— Pas vraiment. J'ai fini mon programme de la matinée.

— Ça tombe bien, car Brenna et moi avons des projets pour toi.

— Quand même pas une autre orgie de courses ? demanda Jude en posant les bouteilles de jus de fruits et les verres sur la table. On en sort à peine.

— Je suis toujours prête pour une orgie de courses, mais non, ce n'est pas ça. Cela fait trois mois que tu vis parmi nous, il me semble ?

— À peu près, admit Jude, tout en s'efforçant de ne pas penser au peu de temps qu'il lui restait.

— Brenna et moi avons donc décidé qu'un *ceili* s'imposait.

Intéressée, Jude s'assit. Sa grand-mère lui avait parlé des *ceili* auxquels elle se rendait dans sa jeunesse. Si ses souvenirs étaient bons, il s'agissait de buffets plus ou moins improvisés, avec des musiciens, des chants et une foule d'invités qui dansaient, mangeaient et buvaient un peu partout dans la maison.

— Vous allez donner un *ceili* ?

— Non, fit Darcy avec un sourire inquiétant. Toi.

— Moi ?

Jude était horrifié.

— Impossible. Je ne sais pas comment on fait.

— On ne fait rien de spécial, assura Brenna. Avant qu'elle ne soit souffrante, Maud en donnait un tous les ans à cette époque de l'année. Les Gallagher se chargeront de la musique, et il y aura plein de volontaires pour se joindre à eux. Chaque invité apportera à boire et à manger.

— Il te suffira d'ouvrir ta porte et de t'amuser, renchérit Darcy. Nous t'aiderons pour le peu que tu auras à faire, et nous préviendrons tout le monde. Quant à la date, nous avons pensé à samedi en huit, puisque c'est le solstice. Il n'y a pas meilleur moment pour un *ceili*.

— Dans une semaine ? Glapit Jude. Mais je ne serai jamais prête !

— Bien sûr que si, protesta Darcy. Ne t'inquiète pas, on ne te laissera pas tomber. Tu me prêteras ta robe rouge ? Tu sais, celle avec les petites bretelles et le boléro assorti ?

— Oui, bien sûr, mais je ne peux pas...

— Ne t'agite pas, ordonna Brenna en s'asseyant. Ma mère viendra te donner un coup de main, je lui en ai déjà parlé.

Maureen la rend folle avec son mariage, et elle a besoin de distractions. Bon, à mon avis, il faudra installer l'orchestre dans le salon, et les tonneaux de bière dehors, près de la porte de la cuisine. Comme ça, un flot continu de gens traversera la maison d'un bout à l'autre.

— On devra enlever quelques meubles pour avoir la place de danser, intervint Darcy. Et s'il fait beau, nous installerons des chaises dans le jardin.

— Ce sera la pleine lune. Ma mère pensait disposer des bougies un peu partout pour égayer l'atmosphère et éviter que les gens ne piétinent les fleurs.

— Mais je...

— Peux-tu demander à Shawn de préparer des pâtés au chou, Darcy ? Coupa Brenna.

— Pas de problème. Le pub offrira un tonneau de bière et quelques bouteilles de whisky. Et ta mère pourrait faire ses fameuses tourtes à la viande.

— Elle sera ravie.

Jude avait l'impression qu'elle était en train de se noyer, et qu'en guise de bouée, ses amies lui lançaient une ancre.

— Vraiment, je ne me vois pas...

— Aidan fermera le pub pour la soirée, et je viendrai tôt pour t'aider. Voilà, c'est décidé, conclut Darcy avec un soupir satisfait.

— Je trouve que ça s'est bien passé, commenta Darcy, comme Brenna et elle remontaient dans la camionnette.

— Je me sens coupable de l'avoir bousculée comme ça.

— C'est pour son bien.

— Nous l'avons laissée livide et bégayante, mais elle n'a pas dit non, ajouta Brenna en démarrant. Heureusement que je me suis souvenue que c'était lors d'un *ceili*, donné ici même, au cottage, que mon père avait demandé ma mère en mariage.

C'est très bon signe.

— On doit veiller sur ses amis, décréta Darcy. Jude est follement amoureuse d'Aidan, mais elle est trop timide pour le pousser dans la bonne direction. Je viendrai de bonne heure pour la calmer et l'aider à se préparer. Elle sera si belle que les yeux d'Aidan lui sortiront de la tête. Ensuite, ils auront toute la nuit pour se décider. Et si ça ne marche pas, eh bien, c'est que c'est sans espoir.

— Si j'en juge par ma propre expérience, les hommes Gallagher sont plutôt désespérants.

16.

— Comment puis-je donner une réception alors que j'ignore combien d'invités il y aura, ce qu'on mangera et à quelle heure ça commencera ?

Comme Finn ne semblait pas vouloir lui répondre, Jude s'assit dans son salon d'une propreté irréprochable et ferma les yeux. Elle astiquait sa maison depuis plusieurs jours. Aidan s'était moqué d'elle et avait affirmé que personne n'allait traquer la poussière, ni la punir pour négligence ménagère.

Il ne comprenait pas. Ce n'était qu'un homme, après tout.

La propreté du cottage était la seule partie de l'aventure qu'elle pouvait contrôler.

— C'est ma maison, marmonna-t-elle. Et c'est à sa maison qu'on reconnaît une femme. Peu importe dans quel millénaire nous vivons, c'est comme ça.

Elle avait déjà donné des réceptions, et cela s'était passé de façon raisonnablement satisfaisante. Mais les préparatifs avaient demandé des semaines, sinon des mois de travail et d'anxiété. Listes d'invités, discussions avec le traiteur, choix de la musique...

Et des boîtes et des boîtes de médicaments pour calmer ses maux d'estomac.

Aujourd'hui, on lui demandait tout simplement d'ouvrir sa porte à un flot de gens, dont la plupart étaient des inconnus.

Une demi-douzaine de personnes qu'elle n'avait jamais remarquées auparavant l'avaient arrêtée au village pour lui parler du *ceili* et lui avaient promis de venir. Elle espérait s'être montrée aimable et avoir répondu ce qu'il fallait, mais elle ne gardait de ces rencontres que le souvenir d'un vertige angoissant.

Ce serait son premier *ceili*. La première vraie réception qu'elle donnerait dans son cottage. La première fois qu'elle recevrait en Irlande.

Elle avait changé de continent, grands dieux ! Comment était-elle censée savoir ce qu'elle devait faire ?

Il lui fallait une aspirine de la taille de la baie d'Ardmore.

Elle renversa la tête en arrière et inspira profondément, déterminée à recouvrer son calme et à examiner tranquillement le problème. Il s'agissait d'une petite fête à la bonne franquette.

Les gens apportaient le matériel et la nourriture nécessaires.

Elle n'était responsable que du décor, et le cottage était charmant.

Qui tentait-elle de leurrer? On courait droit au désastre, oui

!

Le cottage était trop petit pour héberger une réception. S'il pleuvait, elle ne pourrait pas demander aux invités de rester sagement dehors sous leurs parapluies, tandis qu'elle leur passerait les plats par les fenêtres. Il n'y avait même pas assez de place pour la moitié des gens qui avaient promis de venir.

Pas assez de chaises pour s'asseoir. Pas assez d'oxygène pour respirer. Pas assez de Jude F. Murray pour tenir le rôle d'hôtesse.

Elle avait eu beau établir un emploi du temps avec la liste des choses à faire, son travail l'avait tellement absorbée qu'elle avait négligé de le respecter. Au bout de deux jours d'indiscipline, elle avait mis un réveil pour s'interrompre à 13

heures précises. Mais aujourd'hui, il avait sonné alors qu'elle était au milieu d'un paragraphe, et elle l'avait coupé. Lorsqu'elle avait refait surface, il, était 15 heures passées, et la salle de bains n'avait pas été nettoyée à fond, comme le prescrivait le planning.

Or, d'ici quelques heures, des inconnus envahiraient sa maison avec l'objectif d'y être nourris, abreuvés et amusés.

Elle ne devait pas se tracasser. Cela, on le lui avait dit et redit. Mais comment voulait-on qu'elle reste calme ? C'était son boulot de se tracasser. C'était sa maison, et flûte, elle était névrosée, alors à quoi s'attendaient-ils ?

Elle s'était lancée dans la fabrication de tartes qui étaient sorties du four dures comme de la pierre. Même Finn n'avait pas voulu y toucher. La deuxième tentative avait été plus heureuse : au moins, le chien avait planté les dents dans une des tartes, avant de recracher les morceaux. Mais Jude avait dû se rendre à l'évidence : elle avait peu

d'espoir de réussir dans la pâtisserie.

En suivant à la lettre une recette de tante Maud, elle avait préparé deux marmites de ragoût. Leur aspect et leur odeur étaient appétissants. Il ne lui restait plus qu'à espérer que personne ne s'empoisonnerait.

Un jambon cuisait dans le four. A trois reprises, elle avait appelé sa grand-mère pour vérifier le temps de cuisson. Le jambon était énorme, comment pourrait-elle savoir qu'il était cuit ? La chair serait sûrement crue à l'intérieur, et tout le monde allait être malade. Mais, au moins, elle le servirait dans une maison propre.

Grâce à Dieu, frotter un plancher ou nettoyer une fenêtre ne demandait aucun talent particulier. Ça, elle savait qu'elle l'avait bien fait.

Il avait plu durant la nuit, mais à l'aube, le ciel s'était dégagé, et à présent, un beau soleil d'été déversait ses rayons sur la campagne. Pourvu que le temps ne se gâte pas, songea-telle en soupirant.

Elle avait ouvert ses fenêtres étincelantes de propreté afin d'aérer la maison. Les parfums des roses et des pois de senteur de tante Maud se répandaient dans la maison et apaisaient ses nerfs tendus.

Les fleurs ! Elle bondit de son fauteuil. Elle avait oublié de préparer des bouquets. Elle courut chercher les sécateurs dans la cuisine. Finn s'élança derrière elle, dérapa sur le parquet fraîchement ciré et se cogna contre un placard.

Bien sûr, après cela, il fallut le consoler. Jude le prit dans ses bras et l'emmena dehors.

— Défense de creuser les plates-bandes, d'accord ? Il lui décocha un regard innocent, comme si cette pensée ne l'avait jamais effleuré.

— Et défense de chasser les papillons dans les bleuets, ajouta-t-elle en le déposant à terre.

Elle entreprit alors de choisir les plus belles fleurs, en espérant que cette activité la détendrait.

Si elle vivait ici en permanence, elle étendrait le jardin derrière la maison. Elle ferait bâtir un petit mur de pierres sur le côté est et le recouvrirait de rosiers grimpants, avec une rivière de dahlias juste

devant. Et peut-être aménagerait-elle à l'ouest une tonnelle sur laquelle elle ferait pousser de la vigne vierge.

Cela formerait une sorte de tunnel, dans lequel elle dessinerait une allée bordée de camomille et de thym. Lorsqu'elle sortirait pour se promener dans les collines, il lui faudrait se frayer un chemin parmi les fleurs, sous les fleurs, autour des fleurs.

Elle installerait aussi un banc en pierre derrière la maison.

Le soir, contente de sa journée de travail, elle viendrait s'y asseoir pour penser à l'univers qu'elle avait créé.

Jude Frances Murray serait un écrivain américain expatrié, vivant dans son cottage de la colline aux fées avec ses fleurs et son chien fidèle. Et son amant.

Bien entendu, il ne s'agissait que d'un rêve. Ses vacances allaient bientôt s'achever. À l'automne, il lui faudrait regagner Chicago. Même si elle trouvait le courage de soumettre son livre à un éditeur, elle devrait trouver une situation. Elle ne pouvait quand même pas vivre de ses économies jusqu'à la fin de ses jours.

L'idée d'ouvrir un cabinet la terrifiait, aussi ne lui restait-il que l'enseignement.

Perspective

accablante.

Peut-être

dénicherait-elle un poste dans une petite école privée, un établissement peu intimidant où elle pourrait établir des liens personnels avec ses élèves. Cela lui laisserait le temps d'écrire. Il lui était impossible de renoncer à l'écriture maintenant qu'elle avait découvert la joie que cela lui procurait.

En s'installant dans la banlieue de Chicago, elle aurait les moyens de s'offrir une petite maison avec jardin. Après tout, rien ne l'obligeait à garder son appartement en ville. Elle se contenterait de louer un studio pour y travailler. Enfin, elle soumettrait son livre aux maisons d'édition. Pas question d'être lâche pour quelque chose d'aussi important. Plus jamais.

Deux semaines par an, elle reviendrait en Irlande, renouerait avec ses amis et se ressourcerait. Et elle verrait Aidan.

Non, mieux valait oublier ça, se dit-elle. Penser à l'été prochain, à celui qui suivrait et à Aidan était une très mauvaise idée. Il fallait profiter de l'instant présent et ne rien demander de plus.

Chacun suivrait son destin, c'était inévitable.

Elle rentrerait à Chicago, mais ne reprendrait pas son ancienne vie. Elle savait aujourd'hui qu'elle était capable de se bâtir une existence, sinon conforme à ses rêves, du moins satisfaisante.

Elle pouvait être heureuse. Ces trois derniers mois le lui avaient prouvé.

Elle se tapotait mentalement le dos lorsque Finn courut vers le portail en aboyant joyeusement.

— Bonjour, Jude, s'écria Mollie O'Toole en poussant le portail, ce qui permit à Finn de rejoindre Betty sur la colline. Je suis passée voir si je pouvais t'être utile.

— Vu que j'ignore ce que je dois faire, vos suggestions seront les bienvenues... J'ai déjà coupé trop de fleurs, ajouta-t-elle en baissant les yeux sur son panier.

— On n'en a jamais trop.

Mollie savait toujours ce qu'il fallait dire, pensa Jude avec une bouffée de gratitude.

— Je suis contente que vous soyez venue.

— C'est gentil de me dire ça, répondit Mollie en rougissant.

— Je suis sincère. Votre présence m'apaise. J'ai l'impression que rien de terrible ne peut m'arriver quand vous êtes près de moi.

— Voilà qui est très flatteur. Y a-t-il quelque chose de précis qui t'inquiète ?

— Tout. Entrez. Je vais mettre ces fleurs dans l'eau, et vous me signalerez les six douzaines de choses que j'ai oublié de faire.

— Je suis sûre que tu n'as rien oublié, mais je vais t'aider à arranger

les fleurs.

— Je pensais les éparpiller un peu partout dans des carafes et des flacons. Tante Maud n'avait aucun vase digne de ce nom.

— C'est exactement ce qu'elle faisait. Tu lui ressembles.

— Vraiment? s'écria Jude, intriguée.

— Oui, vraiment. Tu dorlotes tes fleurs, tu fais de longues promenades, tu te blottis dans ta petite maison, mais en laissant ta porte ouverte. Tu as ses mains, et sans doute aussi un peu son cœur.

— Elle vivait seule. Elle a toujours été seule.

— C'était ce qu'elle voulait. Mais seule ne signifie pas solitaire. Elle n'a aimé aucun homme après son Johnny... Il y a un jambon dans ton four, on dirait. Ça sent très bon.

— Vous trouvez ? fit Jude en entrant dans la cuisine. Oui, ça ne sent pas trop mauvais. Voudriez-vous y jeter un coup d'œil, Mollie ? C'est la première fois que j'en prépare un, et je suis inquiète.

— D'accord... Ça m'a l'air parfait, déclara Mollie, après avoir entrouvert la porte du four. A mon avis, il ne t'en restera pas une miette. Mon Mick adore le jambon rôti, et dès qu'il verra celui-là, il se précipitera dessus.

— Oh, vous croyez ? Mollie secoua la tête.

— Jude, je ne connais pas de femme que les compliments surprennent plus que toi.

— Je suis névrosée, admit Jude avec un sourire.

— Si tu le dis... En tout cas, cette maison brille comme un sou neuf. Tu n'as pas ménagé ta peine, et ta voisine n'a plus rien à faire, à part te glisser quelques conseils.

— Je les accepte volontiers.

— Quand tu mettras le jambon à refroidir, pose-le assez haut pour que ton chien ne puisse pas y toucher. Cela m'est déjà arrivé, et ce n'est pas drôle.

— Bonne idée.

— Ensuite, prends un long bain chaud. Le solstice est le moment idéal pour un *ceili*, mais aussi pour l'amour.

Dans un geste maternel, Mollie tapota la joue de Jude.

— Mets une jolie robe et danse avec Aidan sous le clair de lune. Le reste viendra tout seul, je te le promets.

— Je ne sais même pas combien il y aura d'invités.

— Qu'il y en ait dix ou cent dix, peu importe.

— Cent dix ? répéta Jude en blêmissant.

— Tous viennent pour s'amuser. Et c'est ce que chacun fera.

— Et si je n'ai pas prévu assez à manger ?

— Oh, ça n'a pas d'importance.

— Et si...

— Et si une grenouille saute par-dessus la lune et atterrit sur ton épaule ? Coupa Mollie. Voyons, tu as embelli ta maison et tu l'as rendue accueillante. Fais de même avec toi et, je te le répète, le reste suivra.

Puisqu'un bain moussant avait un effet de relaxation assuré, Jude barbota jusqu'à en avoir la peau rouge et lumineuse. Puis elle se tartina le corps d'une crème qu'elle avait achetée à Dublin et qui lui donnait l'impression d'être plus féminine que jamais.

Parfaitement détendue, elle enfila un peignoir et se demanda si elle pouvait s'octroyer une courte sieste.

— Finn ! cria-t-elle en entrant dans sa chambre.

Il était monté sur son lit et livrait une bataille acharnée aux oreillers. Des plumes volaient dans tous les coins. Un ennemi vaincu entre les dents, il se tourna vers elle et agita triomphalement la queue.

— C'est très mal. Tu es un méchant, gronda-t-elle en se ruant vers lui.

Croyant qu'elle voulait jouer, il sauta à terre sans lâcher son butin. Un

nouveau nuage de plumes s'envola.

— Non, non, non ! Arrête ! Reviens ici tout de suite. Elle s'élança derrière lui, tout en essayant de ramasser les plumes qu'il semait sur son passage. Finn eut le temps de dévaler l'escalier avant qu'elle ne l'attrape. Là, elle fit l'erreur d'agripper l'oreiller au lieu du chiot.

Les yeux brillant d'excitation, il se cramponna à sa proie, l'éventrant un peu plus.

— Lâche ça tout de suite ! Regarde ce que tu as fait.

Soudain, son pied dérapa sur une plume. Elle glissa sur le parquet si bien ciré et traversa le salon sur le ventre.

Une porte s'ouvrit derrière elle. Parfait. Absolument parfait, se dit-elle en tournant la tête.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Jude Frances ? S'enquit Aidan.

Derrière lui, Shawn se hissait sur la pointe des pieds pour profiter du spectacle.

— Oh, rien de spécial, répondit-elle en soufflant pour repousser ses cheveux et les plumes de ses yeux. Rien du tout, vraiment.

— Moi qui pensais te trouver en plein ménage, comme les autres jours de la semaine, je tombe sur une fofolle qui perd son temps à jouer avec son chien.

— Ah ah ah... fit-elle, l'air sombre.

Elle se redressa et s'assit en frottant son coude meurtri.

Finn bondit vers Aidan et déposa généreusement la dépouille de l'oreiller à ses pieds.

— Bravo, tu as eu raison de ton ennemi, vaillant guerrier, fit Aidan en grattant la nuque du chien.

Il traversa la pièce et tendit la main à Jude pour l'aider à se relever.

— Tu t'es fait mal, chérie ?

Elle repoussa sa main.

— Non. Et ce n'est pas drôle, ajouta-t-elle à l'adresse de Shawn, qui retenait difficilement un fou rire. Il y a des plumes partout. J'en ai pour des jours et des jours à les ramasser toutes.

— Commence par tes cheveux, suggéra Aidan, en la prenant par la taille pour la remettre sur ses pieds. Tu en as plein la tête.

— Super. Bon, au boulot.

— On a apporté des tonneaux qu'on va installer derrière la maison.

Il souffla sur une plume qui était restée collée sur la joue de Jude, puis fourra le nez dans son cou.

— Tu sens bon... Va-t'en, Shawn.

— Non ! Voyons, protesta-t-elle, je n'ai pas de temps pour ça.

— Et ferme la porte, ajouta Aidan en serrant Jude dans ses bras.

— J'emmène le chien, étant donné qu'il a fini son boulot ici.

Viens, terrible fauve, dit Shawn, avant de refermer la porte derrière lui.

— Il faut que je range ce désordre... commença Jude.

— Nous le ferons tout à l'heure.

— Je ne suis pas habillée.

— J'avais remarqué, dit-il en la poussant contre le mur.

Donne-moi un baiser, Jude Frances. J'ai besoin de courage, aujourd'hui.

Subjuguée par son regard, étourdie par la proximité de son corps, elle noua les mains derrière sa nuque. Puis, sur une impulsion, elle le fit pivoter, et il se retrouva à son tour coincé contre le mur.

Il émit un grognement, puis agrippa les hanches de Jude, et ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair. Jude se rappela alors cette nuit sauvage où il lui avait fait l'amour sur le plancher du pub.

Il lui appartenait, tant que cela durerait. C'était elle qu'il voulait. Elle dont il avait besoin. Elle pour qui son cœur battait.

La porte s'ouvrit et claqua, mais Jude n'interrompit pas son baiser. Tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants d'Ardmore pouvaient bien surgir, elle s'en moquait.

— Jésus Marie Joseph, gémit Brenna. Vous n'avez donc rien d'autre à faire ? Chaque fois qu'on vous voit ensemble, vous êtes collés l'un à l'autre.

— Elle est jalouse, c'est tout, murmura Jude en embrassant le cou d'Aidan.

— Une idiote qui embrasse un Gallagher, ça ne me rend pas du tout jalouse.

— Elle doit être furieuse contre Shawn, une fois de plus, expliqua Aidan qui, le visage enfoui dans les cheveux de Jude, songeait qu'il aurait aimé rester ainsi pour les dix années à venir.

— Les hommes sont des abrutis, et ton bon à rien de frère est encore pire que les autres.

— Oh, cesse de te plaindre de Shawn, intervint Darcy, qui entra à son tour dans le salon. Que s'est-il passé ici ? Il y a des plumes partout. Jude, lâche ce type. Il faut que tu t'habilles, non

? Et moi aussi. Aidan, va aider Shawn à installer les tonneaux.

Comment veux-tu qu'il y arrive tout seul ?

Aidan tourna la tête vers sa sœur. En voyant son expression, Darcy resta sans voix un instant. Puis elle se ressaisit et poussa Brenna vers la cuisine.

— Allons poser ces plats et prendre un balai.

— Ne me pousse pas, grogna son amie. J'en ai ras le bol des Gallagher.

— Chut, chut. Il faut que je réfléchisse, fit Darcy. Il est amoureux d'elle.

— Qui ?

— Aidan est amoureux de Jude.

— Eh bien, tu le savais, non ? Ce n'est pas pour cette raison que nous avons lancé cette idée du *ceili* ?

— Mais il est vraiment amoureux. Tu n'as pas vu sa figure ?

J'ai cru que j'allais m'écrouler.

Joignant le geste à la parole, elle s'affala sur une chaise avec un gros soupir.

— Je n'avais pas réalisé que c'était si sérieux, avouât-elle.

C'était plutôt une sorte de jeu. Mais, là, ça m'a renversée. Quand un homme a cet air-là, une femme peut le découper en petits morceaux.

— Jude ne ferait pas de mal à une mouche.

— Pas volontairement, bien sûr. Je suis sûre qu'elle l'aime aussi, dit Darcy, bouleversée.

Pour elle, Aidan était un roc. C'était le pilier de la famille. Le voir dans un tel état de faiblesse la terrifiait.

— Alors, où est le problème ? Tout se passe comme nous le voulions.

— Mais non, protesta Darcy. Brenna, Jude a reçu une éducation distinguée, il y a une initiale après son prénom, et sa vie est à Chicago. Sa famille et son travail l'attendent là-bas. La vie d'Aidan est à Ardmore... Tu ne vois pas ? Insista-t-elle avec une inquiétude sincère. Comment pourrait-il partir ? Et elle, comment pourrait-elle rester ? Où avais-je la tête quand j'ai décidé de les réunir ?

— Tu ne les as pas réunis. Ils l'étaient déjà.

Un peu troublée par les propos de Darcy, Brenna s'empara d'un balai. Son cerveau fonctionnait mieux lorsque ses mains étaient occupées.

— Il arrivera ce qu'il arrivera. Nous n'avons fait que l'inciter à donner une réception.

— Le soir du solstice, lui rappela Darcy. Nous avons tenté le destin, et si tout va mal, ça sera notre faute.

— Si nous avons tenté le destin, à lui de jouer, maintenant.

Nous ne pouvons plus rien faire, déclara Brenna en commençant à balayer.

Jude choisit une robe bleue achetée à Dublin sur les conseils de Darcy. Dès qu'elle l'eut enfilée, elle bénit son amie et sa propre absence de volonté.

De coupe très simple, sans fanfreluche ni fronce, elle tenait par de fines bretelles et tombait droite jusqu'aux chevilles. La couleur, un bleu argenté, était assortie au ciel de cette nuit d'été.

Jude agrémenta sa tenue de boucles d'oreilles en perles qui rappelaient les larmes de la lune du conte de lady Gwen. Elle n'avait plus qu'à suivre le conseil de Mollie : danser avec Aidan à la lumière de la pleine lune.

Lorsque le soir tomba, le ciel resta clair et dégagé. La campagne resplendissait de couleurs vives, et mille parfums embaumaient l'air. La nature triomphait.

Abasourdie, Jude vit sa maison se remplir jusque dans ses plus petits recoins. La musique faisait vibrer son salon. Partout, des gens riaient, dansaient ou discutaient bruyamment. La moitié de son jambon fut dévorée en quelques minutes, et grâce au ciel, personne ne montra de signe d'empoisonnement. Jude en goûta un morceau, mais elle était trop excitée pour manger vraiment.

Des couples dansaient dans sa cuisine, dans son entrée, dans son jardin. D'autres jouaient avec leurs bébés ou se blottissaient dans un coin pour bavarder. Durant la première heure, elle tenta d'assumer son rôle d'hôtesse et se déplaça de groupe en groupe pour s'assurer que tout le monde avait une assiette et un verre. Mais personne ne semblait attendre quoi que ce soit d'elle. Chacun se servait, soit à la cuisine, soit derrière la maison, où quelqu'un avait eu la bonne idée de poser une planche sur des tréteaux en guise de buffet.

Des enfants couraient partout, d'autres somnolaient sur des genoux accueillants. Qu'un bébé réclame du lait ou un câlin, il était aussitôt comblé. Jude ne reconnaissait pas la moitié des visages.

Elle finit par faire ce qu'elle n'avait jamais osé faire lors de ses réceptions passées : elle s'assit et se permit de s'amuser.

Coincée à présent entre Mollie et Kathy Duffy, une assiette de gâteaux sur les genoux, elle les écoutait bavarder d'une oreille et observait l'assistance.

Shawn jouait du violon ; Darcy splendide dans la robe rouge qu'elle lui

avait empruntée, de la flûte ; et Aidan, de l'accordéon.

De temps à autre, ils échangeaient leurs instruments ou en exhibaient un autre. Pipeau, tambourin, harpe miniature passaient de main en main sans casser le rythme.

Jude aimait surtout lorsqu'ils joignaient leurs voix à la musique. Lorsqu'Aidan entonna la chanson du jeune Willie MacBride qui aurait toujours dix-neuf ans, Jude pensa au Johnny de tante Maud et ne craignit pas de verser des larmes en public.

Mélodies bouleversantes et airs endiablés s'enchaînaient sans trêve. Chaque fois qu'Aidan croisait le regard de Jude ou lui souriait, elle se sentait éblouie comme une adolescente dont le cœur s'éveille.

— Il joue et chante tellement bien qu'on en oublierait presque que c'est un abruti, murmura Brenna, qui s'était assise aux pieds de Jude, la tête posée sur les genoux de sa mère.

Jude lui passa son assiette de gâteaux.

— Ils sont formidables. Ils devraient enregistrer et jouer sur scène, pas seulement dans un salon.

— Shawn joue pour son propre plaisir. Il n'a aucune ambition.

— Tout le monde n'a pas envie de faire tout en même temps, comme ton père et toi, dit Mollie d'un ton affectueux, en caressant les cheveux de sa fille.

— Plus on en fait, plus il y a de choses de faites.

— Ah, tu tiens vraiment de mon Mick. Pourquoi ne danses-tu pas comme tes sœurs, au lieu de broyer du noir ? Seigneur, tu es une O'Toole à cent pour cent.

— Oh, j'ai aussi un peu de sang Logan en moi, s'écria Brenna en se levant et en attrapant la main de sa mère. Viens avec moi, à moins que tu ne te sentes trop affaiblie par l'âge.

— C'est toi qui demanderas grâce la première.

Des cris de joie s'élevèrent lorsque Mollie se lança dans une série de pas rapides et compliqués. Les autres danseurs s'écartèrent en tapant des mains.

— Mollie a été championne de danse dans sa jeunesse, expliqua Kathy à Jude. Et elle a transmis son talent à ses filles.

Ça fait une jolie brochette, non ?

— Oui. Oh, regardez-les !

Une par une, les filles de Mollie la rejoignirent. Six petites femmes, les unes blondes, les autres rousses, qui se faisaient face, les mains sur les hanches. Leurs jambes s'envolaient, touchaient à peine le sol. Puis la musique s'accéléra, les pieds aussi, et Jude retint son souffle.

Ce n'était pas seulement le talent des danseuses et la beauté du spectacle qui l'émouvaient, se dit-elle, mais aussi le lien très fort qui semblait unir ces six femmes, un lien qui ne devait rien à la musique.

Les traditions d'une culture ne se limitaient pas aux mythes et aux légendes. Aidan avait raison, comprit-elle. Si elle voulait écrire sur l'Irlande, il fallait qu'elle prenne en compte son répertoire musical. Chants de guerre et chansons à boire, ballades et quadrilles endiablés. Elle devait les réunir, les étudier, analyser leur humour, leur tristesse.

Elle rangea cette nouvelle idée dans un coin de sa tête et laissa la musique l'emporter.

Avec les invités qui accouraient du jardin ou des autres pièces, le salon fut bientôt bondé. Les dernières notes et les derniers pas furent salués par de vifs applaudissements.

Brenna revint s'écrouler aux pieds de Jude, hors d'haleine.

— Maman avait raison, je ne peux pas la suivre. Cette femme est stupéfiante... Que quelqu'un ait pitié de moi et m'apporte une bière.

— Je vais te la chercher. Tu l'as bien méritée.

Jude se leva et tenta de se faufiler vers la cuisine. Elle reçut plusieurs invitations à danser qu'elle refusa en riant, des compliments inattendus pour son jambon et d'autres pour sa beauté, qui lui firent penser que les tonneaux de bière avaient été appréciés.

Elle entra dans la cuisine lorsque les mains d'Aidan se posèrent sur ses hanches.

— Viens prendre l'air un moment.

— J'ai promis une bière à Brenna.

— Jack, donne sa pinte à notre Brenna, tu veux bien ? cria-t-il en poussant Jude vers la porte de derrière.

— J'adore t'écouter jouer, dit-elle. Tu dois être fatigué, maintenant.

— Quelques heures de musique ne me font pas peur. Nous sommes comme ça, nous, les Gallagher.

Contournant le groupe d'hommes agglutinés autour des tonneaux, il l'entraîna vers l'allée que formaient les bougies plantées dans l'herbe.

— Maintenant, j'ai envie de rester un peu avec toi et de te dire combien tu es belle ce soir. C'est gentil de ne pas avoir attaché tes cheveux, ajouta-t-il en jouant avec une mèche.

— J'ai pensé qu'avec cette robe, ce serait mieux. Elle regarda le ciel. Il était d'un bleu profond, à présent, la couleur d'une nuit qui ne serait jamais noire à cause de la boule ronde de la lune.

Une nuit magique, faite d'ombres et de lumières, qui incitait les fées à sortir de leur palais pour venir danser sur les collines.

— Je ne comprends pas pourquoi je me suis mise dans un tel état pour cette soirée. Darcy et Brenna avaient raison. Elles disaient que tout se passerait bien sans que je fasse grand-chose, et c'est vrai. Les meilleures choses arrivent de cette façon, j'imagine.

Ils atteignaient l'endroit où elle avait rêvé de dresser une tonnelle. Derrière eux, la maison - sa maison, se dit-elle avec fierté - était éclairée comme un sapin de Noël. La musique se répandait dans le jardin, accompagnée de voix et de rires.

— C'est comme ça que doit être une maison. Remplie de musique.

— Je t'en jouerai chaque fois que tu en auras envie. En souriant, il la prit dans ses bras et l'entraîna dans une danse lente, exactement comme dans ses rêves.

C'était parfait, se dit-elle. Magie, musique et clair de lune.

Une longue nuit d'où l'obscurité totale était bannie.

— Si tu venais en Amérique, tu aurais un contrat avec une maison de disques avant d'avoir fini de jouer le premier morceau.

— Ça ne m'intéresse pas. Ma vie est ici.

— Oui, fit-elle en souriant.

Elle le comprenait, car elle ne pouvait l'imaginer vivre ailleurs.

— Tu es à ta place ici, ajouta-t-elle. Enivré par la musique, la lumière argentée, la magie qui emplissait l'air, Aidan parla avant d'avoir pris le temps de choisir ses mots.

— Toi aussi. Tu n'as aucune raison de rentrer. Tu es heureuse ici.

— Je suis très heureuse ici, mais...

— Ceci devrait suffire à te faire rester. Tu refuses d'être heureuse ?

Son ton abrupt surprit Jude.

— Non, bien sûr, mais je dois travailler. Gagner de quoi subvenir à mes besoins.

— Tu peux trouver ici un travail qui te plaise.

Elle l'avait trouvé en se lançant dans l'écriture, se dit-elle, mais les vieilles habitudes étaient longues à mourir et admettre à voix haute sa nouvelle ambition était au-dessus de ses forces.

— Pour l'instant, Ardmore ne semble pas avoir besoin de professeur de psychologie.

— Tu n'aimes pas enseigner.

Son insistance commençait à la rendre nerveuse. Elle frissonna et regretta de ne pas avoir pris sa veste.

— C'est tout ce que je sais faire.

— Eh bien, tu apprendras à faire autre chose. Je voudrais que tu restes ici, Jude, avec moi... J'ai besoin d'une épouse, enchaîna-t-il.

Le cœur de Jude fit un bond dans sa poitrine, puis dégringola aussitôt dans ses escarpins.

— Comment ?

— J'ai besoin d'une épouse, répéta-t-il. Je pense que tu devrais

m'épouser. Ensuite, nous trouverons une solution aux autres problèmes.

17.

— Tu as besoin d'une épouse, articula-t-elle en s'efforçant de garder un ton calme.

— Eh bien, oui.

Ce n'était pas exactement la façon dont il avait prévu de le dire, mais il était trop tard pour revenir en arrière.

— Nous avons besoin l'un de l'autre. Nous nous entendons bien, Jude. Pourquoi retournerais-tu à une existence qui ne te satisfaisait pas, alors qu'ici, tu peux mener la vie dont tu rêves ?

— Je vois.

Non, elle ne voyait rien, se dit-elle. Elle avait plutôt l'impression de scruter une eau sombre et boueuse. Pourtant, ce n'était pas faute de cligner des yeux.

— Selon toi, je devrais rester ici, parce que tu as besoin d'une épouse et moi... d'une vie ?

— Oui. Non.

Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans la façon dont elle s'était exprimée. Dans son ton aussi. Mais Aidan était trop perturbé pour y réfléchir.

— Ce que je dis, c'est que je pourrai t'entretenir aisément jusqu'à ce que tu trouves le travail qui te plaise. Et si tu préfères t'occuper de la maison, ça me va aussi. Le pub rapporte suffisamment. Je ne suis pas pauvre, et bien que je ne mène sans doute pas le style de vie auquel tu es habituée, nous nous débrouillerons très bien.

— Nous nous débrouillerons. Pendant que je... mènerai un style de vie auquel je ne suis pas habituée. M'entretiendras-tu jusqu'à ce que je tombe sur le boulot idéal ?

— Écoute...

Pourquoi n'arrivait-il pas à trouver les mots pour la convaincre ?

— Tu as une vie, ici. Voilà ce que je dis. Tu as une vie avec moi.

— Vraiment ?

Elle s'écarta, les lèvres serrées. Quelque chose de sombre et de dangereux bouillonnait en elle et menaçait d'exploser comme un geyser. Les Irlandais étaient censés être des poètes et ne prononcer que des propos charmants. Et voilà que, pour la seconde fois de sa vie, un homme lui conseillait de l'épouser pour son bien à elle.

William aussi avait eu besoin d'une épouse, se rappela-t-elle. Pour consolider sa position sociale, pour organiser des réceptions. Et, bien sûr, elle-même avait eu besoin d'un époux qui lui dise quoi faire, quand et comment le faire. Une épouse pour l'un, une existence pour l'autre. N'était-ce pas logique ?

La première fois, elle avait obéi. Gentiment, humblement.

Ce souvenir la mettait en colère et lui faisait honte. Pire encore, elle était furieuse et mortifiée de constater qu'une partie d'elle-même désirait obéir à Aidan.

Pourtant, la situation avait évolué. Elle avait des projets et avait la ferme intention de les mener à bien. Sans qu'une main compatissante la guide, de peur que, vu sa sottise, elle ne s'égare à mi-chemin.

— J'ai vécu de bons moments ici, Aidan, dit-elle d'une voix posée. De bons moments avec toi. Mais ces quelques mois ne constituent pas une vie, et c'est ma vie que j'essaie de construire.

— Construis-la avec moi, s'écria-t-il, avec un accent de désespoir qui le surprit lui-même. Tu tiens à moi, Jude, non ?

— Bien sûr que oui, fit-elle d'un ton toujours calme, malgré le magma obscur qui ne cessait de bouillonner en elle. Le mariage est une affaire sérieuse, Aidan. J'en ai déjà fait l'expérience, pas toi. C'est un engagement que je n'ai pas l'intention de renouveler.

— C'est ridicule.

— Je n'ai pas fini, répliqua-t-elle.

Cette fois-ci, sa voix était glaciale.

— Ce n'est pas un engagement que j'ai l'intention de renouveler, répéta-t-elle. Et je ne changerai pas d'avis avant d'être sûre que je m'unis à la bonne personne, et pour toujours.

— Tu me crois capable de te laisser tomber ? protestât-il avec colère, en agrippant les bras de Jude. Tu me compares avec le salaud qui t'a trahie ?

— Je n'ai personne d'autre avec qui te comparer. Je regrette que cela t'ennuie, mais le fait est que le mariage n'entre pas dans mes projets immédiats. Je te remercie d'y avoir pensé, mais je dois rentrer, maintenant. Je néglige mes invités.

— Qu'ils aillent au diable ! Réglons ça d'abord.

— Pour moi, c'est déjà fait, répliqua-t-elle en se dégageant des mains d'Aidan. Si je n'ai pas été claire, je peux recommencer. Non, je ne t'épouserai pas, Aidan, mais merci de me l'avoir proposé.

Comme elle terminait sa phrase, le tonnerre éclata au-dessus des collines, et un éclair blanc zébra le ciel. Le vent se leva et fit entonner au carillon une chanson furieuse et amère.

Bizarre, se dit-elle en revenant vers la maison, que son cœur éprouvât la même chose, fureur et amertume.

Pétrifié, Aidan la regarda s'éloigner. Elle avait dit non. Il n'avait pas envisagé cette éventualité une seconde. À force d'y penser, il était devenu évident pour lui qu'ils allaient se marier.

Jude était et serait toujours la seule femme de sa vie.

Un coup de vent lui cingla le visage, et un deuxième éclair illumina la nuit. Tant pis pour l'orage. Il voulait rester dehors, le temps de s'éclaircir les idées.

Jude avait seulement besoin d'un peu plus de temps et de persuasion. C'était ça. Il fallait que ce soit ça, se dit-il en appuyant la main sur sa poitrine, tant son cœur lui faisait mal.

Un accès de panique l'envahit, qu'il refoula de son mieux. Elle se raviserait, bien sûr. N'importe quel imbécile pouvait voir qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Il devait juste la convaincre qu'elle serait heureuse ici, qu'il s'occuperait d'elle, qu'il ne la laisserait pas tomber comme cela lui était déjà arrivé. Elle était prudente, voilà tout. Il l'avait prise au dépourvu, mais maintenant qu'elle connaissait ses intentions, l'idée ferait son chemin dans sa tête. Il y veillerait.

Un Gallagher n'abandonnait pas le combat à la première salve. Il tenait bon. Jude Frances Murray allait découvrir de quelle ténacité était capable un homme de cette famille.

Rasséréné, il regagna la maison. S'il avait levé les yeux, il aurait aperçu une silhouette derrière une fenêtre, à l'étage. Une femme aux cheveux d'un blond presque blanc qui tombaient sur ses épaules, avec une larme, une seule larme brillante comme un diamant sur la joue.

Tant bien que mal, Jude réussit à faire bonne figure jusqu'à la fin de la réception. Elle rit, dansa, bavarda. Il lui fut facile de rester au sein de la foule et d'éviter un autre tête-à-tête avec Aidan. Il lui fut plus difficile de le pousser vers la porte avec les derniers invités en prétendant qu'elle était extrêmement fatiguée. Elle avait besoin de dormir, affirma-t-elle.

C'était parfaitement faux, hélas. Dès que sa maison fut vide, elle remonta ses manches. La meilleure façon de ne pas penser, c'était de se mettre au boulot.

Elle ramassa les assiettes et les verres dispersés dans la maison, les lava, les essuya et les rangea jusqu'au dernier. Cela lui prit des heures. Son corps était à bout de forces, mais son cerveau refusait toujours de la laisser en repos. Elle entreprit donc d'essuyer, de frotter et de remettre en place chaque bibelot.

Des pleurs désespérés lui parvinrent soudain de l'étage, mais elle fit comme si de rien n'était. Ses propres larmes ne rendraient aucun service à lady Gwen. Ni à personne, d'ailleurs.

Elle réinstalla les meubles, puis passa l'aspirateur.

Lorsqu'elle monta dans sa chambre, son visage était pâle d'épuisement et ses yeux cernés. Mais elle n'avait pas pleuré, et le travail physique l'avait exténuée. Sans se déshabiller, elle s'allongea sur le lit, enfouit son visage dans l'oreiller et sombra dans le sommeil.

Elle rêva qu'elle dansait avec Aidan sous la lumière argentée de la lune, d'où jaillissaient des milliers de fleurs aux couleurs vives et aux parfums enivrants. Puis elle montait avec lui sur un cheval blanc ailé et survolait des champs verdoyants, des mers déchaînées et des lacs paisibles d'un bleu incroyable.

C'était ce qu'il lui offrait, disait-il. Un pays fascinant et apaisant à la fois. Un foyer à construire. Une famille à fonder.

« Prends-les, et moi avec. »

La réponse ne pouvait être que non. Ce n'était pas son pays.

Ce n'était ni son foyer, ni sa famille. Ça ne le serait pas tant qu'elle ne se sentirait pas forte, qu'elle n'aurait pas confiance en elle, qu'elle ne se saurait pas aimée de lui.

Puis elle se retrouva seule et désespérée, debout devant la fenêtre que la pluie cinglait, parce que parmi toutes les promesses qu'il lui avait faites, il n'y avait pas eu un seul mot d'amour.

Quand elle se réveilla, le soleil brillait, et les pleurs qu'elle entendait étaient les siens.

Les idées confuses, fatiguée à cause du manque de sommeil, Jude se leva et s'habilla. Elle reconnut aisément les symptômes de la dépression. Le schéma était identique à ce qu'elle avait vécu après l'échec de son mariage : nuits agitées, journées sinistres, honte dissimulée tant bien que mal sous un masque de dignité.

Pas question de replonger, s'exhorta-t-elle. Elle avait changé. Elle refusait de se laisser aller.

Elle rassembla quelques fleurs qu'elle avait cueillies la veille, noua un joli ruban autour des tiges et, accompagnée de Finn et de Betty, partit fleurir la tombe de tante Maud.

L'orage menaçant de la veille n'avait pas éclaté. Malgré quelques nuages à l'horizon, il faisait délicieusement chaud. La mer murmurait sa mélodie sourde, et les boutons-d'or s'ouvraient au soleil. Jude aperçut un lapin à la queue blanche une seconde avant que Betty ne le flaire. Le chien jaune s'élança alors derrière la boule de fourrure, mais revint bredouille quelques minutes plus tard, l'air penaud.

Le spectacle du chiot qui courait autour de Betty en aboyant rasséréna Jude, et lorsqu'elle parvint au cimetière, elle se sentait apaisée. Elle s'assit sur la tombe de tante Maud et, selon son habitude, entreprit de lui raconter les dernières nouvelles.

— Nous avons eu un merveilleux *ceili*, hier soir. Tout le monde s'est réjoui de voir le cottage de nouveau plein d'invités.

Deux des sœurs de Brenna O'Toole sont venues avec leurs fiancés. Ils ont l'air très heureux tous les quatre, et Mollie rayonne lorsqu'elle les regarde. J'ai dansé avec M. Riley. Il a l'air si vieux et si fragile que j'ai eu peur de le casser, mais en fait, j'ai eu du mal à le suivre.

Elle rit et secoua la tête pour repousser ses cheveux en arrière.

— J'avais fait cuire un jambon, reprit-elle. C'était la première fois que je m'y risquais, et ça a marché. Il n'est même pas resté de miettes pour les chiens. Tard dans la soirée, Shawn a chanté un air si triste que tout le monde avait les yeux humides. Je n'avais jamais donné de réception où chacun rit, crie, pleure, chante et danse. C'était merveilleux.

— Pourquoi ne lui parlez-vous pas d'Aidan ?

Jude leva les yeux. Elle ne fut pas surprise de découvrir Carrick debout de l'autre côté de la tombe. Il avait l'air irrité.

— Aidan était là, répondit-elle. Il a joué et chanté magnifiquement bien. Et avec la quantité de bière qu'il avait apportée, on aurait pu ouvrir un petit bistro.

— Il vous a emmenée au clair de lune et vous a demandé de l'épouser.

— Enfin, plus ou moins. Il m'a emmenée dehors, il a dit qu'il avait besoin d'une épouse et que je ferais l'affaire, précisa Jude en regardant son chien renifler les bottes marron de Carrick.

— Et qu'avez-vous répondu ? Elle croisa les mains sur ses genoux.

— Vous le savez sûrement.

— Non ! cria-t-il. Vous lui avez dit non, parce que vous êtes bête comme vos pieds.

Il pointa un doigt sur elle, et malgré la distance qui les séparait, elle crut le sentir, planté dans sa poitrine.

— Je vous prenais pour une femme intelligente, courageuse et fine, et je vois que vous êtes lâche, timorée et têtue.

— Puisque vous avez une si mauvaise opinion de moi, je ne vous imposerai pas plus longtemps ma compagnie.

Elle se leva et s'apprêta à s'éloigner, mais il lui barra le chemin.

— Restez où vous êtes, madame, jusqu'à ce que je vous autorise à partir.

Pour la première fois, elle perçut un accent d'autorité princière dans sa voix. Malgré la frayeur qui la gagnait, elle tint bon.

— Je suis libre d'aller et venir à ma guise. Ce monde est le mien.

Les yeux de Carrick s'assombrirent de fureur, tandis que le ciel se couvrait de nuages noirs.

— Votre espèce se cachait encore dans des grottes que ce monde était déjà le mien. Et il le restera longtemps après que vous serez redevenue poussière. Tâchez de ne pas l'oublier.

— Pourquoi est-ce que je discute avec vous ? Vous n'êtes qu'une illusion. Un mythe.

— Je suis aussi réel que vous, dit-il en saisissant sa main d'une poigne chaude et ferme. Je vous ai attendue trois fois cent ans. Si vous vous trompez de chemin, je devrai attendre quelqu'un d'autre. Dites-moi maintenant pourquoi vous avez repoussé l'homme qui vous a demandé de l'épouser.

— Parce que c'était mon choix.

— Votre choix, répéta-t-il en s'esclaffant. Oh, vous, les mortels, vous accordez une importance ridicule à vos choix, vos décisions, vos opinions. De toute façon, c'est le bon vouloir du destin qui l'emporte, à la fin.

— Peut-être, mais entre-temps, nous choisissons nous-mêmes notre route.

— Quitte à prendre la mauvaise direction ? Son air perplexe la fit sourire.

— Oui, quitte à nous tromper. C'est notre nature, Carrick.

Nous ne pouvons en changer.

— Est-ce que vous l'aimez ?

En la voyant hésiter, Carrick sourit à son tour.

— Pourquoi mentiriez-vous à une illusion, à un mythe, jeune fille ?

— Je ne mentirai pas. Oui, je l'aime.

— Mais vous ne voulez pas lui appartenir ? S'étonna-t-il en levant les mains en signe d'incompréhension.

— Je ne serai plus jamais la proie d'un individu en mal d'épouse. Je me suis déjà donnée à un homme qui ne m'aimait pas, parce que cela semblait raisonnable et parce que...

Réalisant qu'elle ne l'avait jamais admis, pas même en son for intérieur, elle ferma brièvement les yeux et avoua :

— Et parce que je craignais que personne d'autre ne me demande en mariage. J'avais peur de rester seule. Rien ne me paraissait aussi effrayant que la solitude. Ce n'est plus vrai aujourd'hui. J'ai appris à être seule, à m'aimer, à respecter la personne que je suis.

— Alors, parce que vous avez appris à être seule, vous refusez de vous marier ?

— Non, protesta-t-elle en s'écartant de la tombe pour marcher de long en large. Ah, les hommes, pourquoi faut-il tout leur expliquer ? Je ne suis pas obligée de me marier pour être heureuse. Et il est hors de question que je renonce à la nouvelle vie que je me suis faite et que je me jette dans le mariage à moins d'être sûre de le vouloir. C'est moi, Jude Frances Murray, qui déciderai.

Carrick prit l'air songeur.

— J'aime Aidan, soit, poursuivit-elle. Et nous sommes amants, d'accord. Mais ça ne suffit pas pour que j'accepte de l'épouser tout simplement parce qu'il a besoin d'une épouse.

Cette fois-ci, c'est moi qui choisirai.

Les joues rouges, le souffle court, elle jeta un regard noir à Carrick. Oui, elle voulait tout ou rien. Désormais, elle ne se contenterait plus de demi-mesures.

— Je croyais que c'étaient les mortels que je ne comprenais pas, dit Carrick. Je pense maintenant que ce sont surtout les femmes. Expliquez-moi ça, Jude Frances. L'amour ne suffit pas

?

— Si, quand il existe.

— Pourquoi parlez-vous par énigmes ?

— Parce que tant que vous n'avez pas élucidé ces énigmes par vous-même, ça ne sert à rien de vous les expliquer. Et lorsque vous les avez comprises, c'est inutile.

Il murmura quelques mots en gaélique et secoua la tête.

— Prenez garde... Une seule décision peut anéantir ou bâtir plusieurs destinées. Faites le bon choix.

Sur ces mots, il se volatilisa.

Aidan n'était pas moins agacé par la gent féminine que Carrick. Si on lui avait dit que son ego avait été gravement meurtri, il aurait ri. Si on lui avait expliqué que ce qui lui serrait la gorge, c'était tout simplement de la panique, il aurait traité l'audacieux de menteur et de crétin. Enfin, si on lui avait dit que l'étau qui lui étreignait la poitrine, c'était de la souffrance, il aurait jeté l'outrecuidant hors de son pub.

Pourtant, c'étaient bien ces sentiments qu'il éprouvait, accompagnés d'une profonde perplexité.

Il croyait avoir compris Jude, son esprit et son cœur autant que son corps. Découvrir qu'il s'était trompé était humiliant.

D'accord, il voulait bien admettre qu'il avait un peu précipité sa demande en mariage. Mais la réponse froide et désinvolte de Jude l'avait pris au dépourvu.

Grands dieux, il avait demandé une femme en mariage, la femme de sa vie, et elle avait souri et dit : « Non, merci. C'est aimable à vous, mais ça ne m'intéresse pas. » Puis elle avait regagné le *ceili*.

Sa douce et timide Jude n'avait ni chancelé ni rougi, mais l'avait envoyé paître sans sourciller. C'était absurde ! Tout le monde pouvait voir qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils étaient comme deux maillons d'une longue chaîne qui se perpétuait de génération en génération, une chaîne faite de continuité et de tradition.

Il devait trouver une autre méthode, se dit-il en marchant de long en

large dans son bureau. Il savait comment courtoiser et conquérir une femme, non ? Il l'avait fait pas mal de fois.

Bien sûr, l'objectif avait été différent, ajouta-t-il en son for intérieur, ce qui raviva son inquiétude. Mais il n'était quand même pas complètement ignorant en matière de femmes !

Des pas ébranlèrent l'escalier, et conformément à ses habitudes, Darcy ouvrit la porte sans frapper.

— Shawn me prend pour son garçon de courses et m'envoie te demander si tu as commandé les pommes de terre et les carottes et si Patty Ryan nous livrera du poisson avant la fin de la semaine, car il en aura besoin.

— Patty a promis du poisson pour demain, et le reste sera livré en milieu de semaine. Mais il est à peine 13 heures. Il a déjà commencé à préparer le menu de ce soir ?

— Non, mais il s'agit autour d'une recette que lui a donnée une des dames du *ceili*, hier, et il me laisse tout le service. Tu vas descendre t'occuper du comptoir, ou tu as l'intention de rester ici à regarder voler les mouches ?

— Je travaillais, répliqua-t-il, agacé, car il avait passé plus de temps à fixer le plafond qu'à abattre du boulot. Si la paperasserie te tente, dis-le, ma chérie. Je te céderai volontiers ma place.

Le ton de sa voix inquiéta Darcy. Sans plus se soucier du bar, elle se laissa tomber dans un fauteuil, les jambes par-dessus l'accoudoir.

— Tu peux garder les comptes, puisque tu es tellement intelligent.

— Alors, fichez-moi la paix et va faire ta part de boulot.

— J'ai droit à une pause de dix minutes, et comme je suis dans ton bureau, c'est ici que je vais la prendre, déclara-t-elle, avec un sourire trop affectueux pour être sincère. Pourquoi broies-tu du noir ?

— Je ne broie pas du noir.

Darcy leva la main et examina ses ongles. Aidan alla se planter devant la fenêtre, revint à son bureau, puis retourna à la fenêtre. Le silence de sa sœur fit enfin son effet.

— Tu as été très proche de Jude ces deux derniers mois, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle avec un sourire encore plus inquiétant. Pas autant que toi, pourtant. Vous vous êtes disputés ? C'est pour ça que tu ne tiens pas en place ?

— Non, nous ne nous sommes pas disputés. Pas exactement, grommela-t-il en enfouissant les mains dans ses poches.

Cela lui coûtait énormément, mais il n'avait pas le choix.

— Qu'est-ce qu'elle pense de moi ? demanda-t-il. Darcy réprima un ricanement.

— Pas question que je la trahisse, fit-elle d'un ton vertueux.

— Une heure de congé supplémentaire samedi prochain, promet Aidan.

L'air intéressé, Darcy se redressa dans son fauteuil.

— Pourquoi ne le disais-tu pas plus tôt ? Que veux-tu savoir ?

— Ce qu'elle pense de moi.

— Oh, elle te trouve beau et séduisant. J'ai beau essayer de lui démontrer que tu n'es qu'un mufle, elle ne me croit pas. Ce truc de la porter dans l'escalier, c'était rudement malin... Ah, ne pose pas de questions sur ce que les femmes se disent entre elles si tu n'es pas prêt à entendre ce genre de chose, ajouta-t-elle devant l'air peiné de son frère.

— Elle n'a pas parlé de... la suite ?

— Si, de tout. Chaque soupir, chaque murmure. Incapable de se retenir plus longtemps, elle bondit et courut embrasser Aidan.

— Non, bien sûr que non, espèce d'idiot. Elle est trop discrète pour ça. Pourtant, Brenna et moi n'avons pas ménagé nos efforts. Qu'est-ce qui te tracasse ? D'après ce que j'ai compris, Jude trouve que tu es l'amant le plus accompli depuis que Salomon a séduit la reine de Saba.

— C'est tout ce qu'elle voit dans notre relation, quelques mois de rapports sexuels agrémentés d'une once de romantisme

? Rien de plus ?

Darcy cessa de rire et l'examina avec inquiétude.

— Je suis désolée, Aidan. Tu as l'air vraiment bouleversé.

Que s'est-il passé ?

— Je lui ai demandé de m'épouser, hier soir.

— Tu l'as fait ?

Elle lui sauta au cou et s'enroula autour de lui comme un boa constricteur.

— Oh, c'est merveilleux ! Je suis follement heureuse pour toi

! S'exclama-t-elle en le couvrant de baisers. Descendons l'annoncer à Shawn et appelons papa et maman.

— Elle a dit non.

— Ils voudront revenir et faire sa connaissance avant le mariage. Et puis, nous... Quoi ?

— Elle a dit non, répéta-t-il, accablé.

— Ce... ce n'est pas possible, balbutia Darcy. Elle ne parlait pas sérieusement.

— Elle l'a dit clairement et elle m'a remercié de ma proposition.

Et ce remerciement, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

— Bon sang, elle est devenue folle ou quoi ? Darcy s'écarta de son frère et planta les poings sur ses hanches.

— Bien sûr qu'elle veut t'épouser.

— Elle a dit que non. Qu'elle n'avait pas du tout envie de se marier. C'est la faute de ce salaud qui l'a quittée. Elle me comparait à lui, et quand je le lui ai fait remarquer, elle a répondu qu'elle n'avait personne d'autre à qui me comparer. Eh bien, qu'elle ne me compare à personne. Je suis qui je suis.

— Bien sûr, et tu vaux dix fois mieux que ce William. C'était sa faute, songea Darcy, prise de remords. Elle n'avait vu que l'aspect amusant de l'histoire. Pas un instant elle n'avait pensé à la souffrance qui

pouvait en résulter.

— Ce n'est pas seulement parce qu'elle a sa vie en Amérique qu'elle a refusé, alors ?

— On n'en a même pas parlé. Mais pourquoi voudrait-elle y retourner, alors qu'elle est plus heureuse ici ?

— Oh ! Là là ! Soupira Darcy. Je n'avais pas imaginé qu'elle refuserait de se marier.

— Elle est obsédée par son premier mariage. Je sais qu'elle en a souffert et je meurs d'envie d'étrangler ce type... Moi, jamais je ne lui ferais de mal, affirma-t-il avec émotion.

Non, il la chérirait et veillerait sur elle, comme il veillait sur tous ceux qu'il aimait, se dit Darcy, que la souffrance de son frère bouleversait.

— Peut-être la blessure n'est-elle pas complètement cicatrisée. Mais c'est vrai que les femmes ne désirent pas toutes avoir la bague au doigt et un bébé dans le ventre.

Elle aurait voulu prendre Aidan dans ses bras et le consoler, mais la colère qu'elle lisait dans ses yeux lui disait qu'il n'accepterait pas ce genre de geste.

— Ce sont des sentiments que je comprends, poursuivit-elle.

Pourtant, je suis convaincue que notre Jude est de l'espèce qui se marie, quoi qu'elle pense en ce moment. Il lui faut un nid, et si elle peut le trouver, c'est bien ici. Peut-être avons-nous un peu trop précipité les choses.

— Nous ?

— Je voulais dire, toi, rectifia Darcy. Puisque l'échec d'Aidan n'était pas uniquement dû au complot qu'elle avait fomenté avec Brenna, il était inutile de l'avouer.

— C'est trop tard. Il ne te reste plus qu'à continuer, à la persuader... Prends ton temps, ajouta-t-elle en souriant.

Montre-lui ce qu'elle perdra si elle te repousse. Tu es un Gallagher, Aidan. Les Gallagher obtiennent tôt ou tard ce qu'ils désirent.

L'ego brisé d'Aidan commençait à se ressouder.

— Tu as raison. On ne peut pas revenir en arrière. Il faut que je l'aide à s'habituer à l'idée de m'épouser.

Soulagée de le voir reprendre espoir, Darcy lui tapota la joue.

— J'ai confiance en toi. Tu réussiras.

18.

Jude ne l'attendait sans doute pas, du moins pas si tôt.

Mais, Darcy se montrant conciliante, Aidan avait quitté le pub deux heures avant la fermeture et se rendait à pied au cottage.

Une brise odorante montait de la mer. Les nuages couraient dans le ciel, découvrant des étoiles qui semblaient cligner de l'œil avant de disparaître. La lune pleine et ronde dispensait une lumière douce.

Une belle nuit pour courtiser la femme qu'on voulait épouser, se dit-il en respirant le bouquet qu'il lui apportait, des roses volées dans le jardin de Kathy Duffy.

Les fenêtres éclairées du cottage parurent le héler de loin et lui souhaiter la bienvenue. Il en serait de même, songea-t-il, lorsqu'ils seraient mariés et qu'il reviendrait tard de son travail.

Jude l'attendrait en laissant les lumières allumées afin de guider ses pas. Nuit après nuit, année après année, durant toute une vie.

Il ne frappa pas. De telles formalités n'étaient plus de mise entre eux. Elle avait déjà rangé et nettoyé la maison. C'était bien d'elle, se dit-il avec tendresse. Tout était propre et remis en place.

Il entendit de la musique à l'étage et monta l'escalier.

Elle était dans son bureau, la radio allumée, le chien ronflant à ses pieds. Ses cheveux étaient tirés en arrière, et ses doigts couraient sur le clavier.

Il se retint de la prendre dans ses bras. Vu les circonstances, ce geste risquait d'être maladroit.

De la persuasion, se rappela-t-il, du temps, de la patience.

Il avança en silence et se pencha pour déposer un baiser dans la nuque de Jude.

Elle sursauta. Ayant prévu cette réaction, il l'entoura de ses bras et lui mit les roses sous le nez.

— Tu es charmante ainsi, à *ghra*, à travailler dans la nuit, murmura-t-

il à son oreille. Quel conte es-tu en train d'écrire ?

— Oh, je...

Jude ne l'attendait pas. Ni maintenant, ni plus tard. Elle savait qu'elle s'était montrée brutale et froide et pensait que ce qui avait existé entre eux, quel qu'en soit le nom, était terminé.

Elle avait même commencé à en porter le deuil. Pourtant, il était là, des fleurs à la main, la bouche collée contre son oreille.

— C'est... euh... l'histoire de Paddy McNee et du *pooka*, le lutin cruel qui revêt des formes animales. M. Riley me l'a racontée hier... Quelles jolies fleurs, Aidan.

Redoutant qu'il ne lise son travail, elle ferma son ordinateur et huma les roses.

— Je suis content qu'elles te plaisent, car je les ai volées, et les gendarmes peuvent venir m'arrêter d'un moment à l'autre.

— Je paierai ta caution.

Elle le regarda et constata avec soulagement qu'il n'était pas en colère. Un homme irrité ne pouvait sourire ainsi.

— Je vais les mettre dans l'eau et préparer du thé.

Lorsqu'elle se leva, le chiot souleva la tête et émit un vague grondement, avant de refermer les yeux.

— Comme chien de garde, il ne vaut rien, commenta Aidan.

— Ce n'est qu'un bébé, répliqua-t-elle en emportant les fleurs dans l'escalier. Et je n'ai rien à protéger, de toute façon.

Quel plaisir de retrouver leurs habitudes, la tendresse, le flirt, se dit-elle. Elle s'interdit de parler de la nuit dernière. Le sujet était dangereux.

Il regrettait probablement sa demande en mariage et devait être soulagé qu'elle ait refusé. À cette pensée, son amertume se réveilla. Elle s'ordonna de se calmer et planta les roses dans un flacon bleu.

— Il est à peine 22 heures, s'étonna-t-elle. Tu as fermé le pub ?

— Non, je me suis accordé deux heures de repos. Je le fais de temps en temps. Et tu me manquais, ajouta-t-il en la prenant par la taille. Car tu n'es pas venue me voir.

— Je travaillais.

« Je ne pensais pas que tu avais envie de me voir. Nous étions fâchés, non ? » Poursuivit-elle intérieurement, tandis qu'il s'inclinait pour effleurer ses lèvres.

— Je t'ai dérangée, alors. Pardon. Mais, puisque le mal est fait, viens te promener avec moi, Jude Frances.

— Maintenant ?

— Oui, fit-il en l'entraînant vers la porte de derrière. C'est une belle nuit pour se promener.

— Il fait sombre.

— Il y a de la lumière. La plus belle des lumières, celle de la lune et des étoiles. Je vais te raconter l'histoire de la reine des fées qui ne sortait de son palais que la nuit, lorsqu'il y avait assez de lune pour guider ses pas. Car même les fées peuvent être ensorcelées, et la reine était sous l'influence d'un sort : durant la journée, elle prenait la forme d'un oiseau blanc.

Sans lâcher sa main, il faisait des gestes pour décrire la reine solitaire qui, en se promenant une nuit, avait trouvé un loup blessé au pied des falaises.

— Ses yeux vert émeraude la regardaient avec méfiance.

Surmontant sa peur, elle le soigna, et à partir de cette nuit, il devint son compagnon durant ses promenades nocturnes.

Lorsque l'aube frémissait au-dessus de la mer, elle s'éloignait dans un battement d'ailes en jetant un cri de désespoir.

— Il n'y avait aucun moyen de rompre le sort ?

— Oh, il y en a toujours un, non ?

Il porta la main de Jude à ses lèvres et y déposa un baiser, puis il l'entraîna sur le chemin de la falaise.

Le clair de lune éclaboussait l'herbe haute et transformait les cailloux du sentier en pièces d'argent et les rochers arrondis en elfes accroupis.

— Un matin, un jeune homme affamé partit à la chasse, car il n'avait pour se nourrir que son arc et ses flèches. Le gibier était rare, et ce jour-là comme les précédents, les lapins et les cerfs le fuyaient. L'après-midi vint, et sa faim se fit plus douloureuse. Alors, quand il vit l'oiseau blanc, il ne pensa qu'à son estomac vide, tira une flèche et le toucha... Fais attention, chérie. C'est par là.

— Il ne l'a quand même pas tué ?

— Est-ce que j'ai dit que c'était fini ?

Il la prit par les épaules et la serra brièvement contre lui.

— L'oiseau jeta un cri de peur et de désespoir qui toucha le cœur du jeune homme malgré sa faim extrême. Il courut vers lui et vit les yeux bleus comme un lac qui le regardaient tristement.

Aidan lâcha Jude, et ils reprirent leur marche au clair de lune.

— Bien qu'il fût à moitié mort de faim, le chasseur emmena l'oiseau à l'abri de ces falaises et soigna sa blessure. Il y alluma un feu et veilla sa victime jusqu'au crépuscule.

Arrivés au sommet, ils observèrent l'étendue sombre de la mer. Les vagues noires grondaient sur le rivage.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? demanda Jude.

— Lorsque

le

soleil

disparut,

chacun

subit

sa

métamorphose, mais pendant le processus, il y eut une pause très

courte durant laquelle ils purent se voir tels qu'ils étaient.

L'oiseau devint femme, et le jeune homme loup. Elle était trop malade et trop faible pour se soigner elle-même, alors il resta à côté d'elle pour la protéger et la réchauffer de son corps... Tu as froid ? demanda Aidan, comme Jude frissonnait.

— Non. Je suis émue, balbutia-t-elle.

— Ce n'est pas fini. Les nuits et les jours se succédaient, et chaque fois, durant un bref instant, ils se retrouvaient. Jamais il ne la quitta pour chercher de quoi se nourrir. Comprenant qu'il risquait de mourir de faim, la reine des fées étreignit le loup pour lui communiquer sa force, car elle l'aimait plus que sa propre vie. Un soir que le soleil disparaissait de nouveau, la métamorphose commença, et ils se virent. Et cette fois-ci, leur sacrifice fut récompensé. Le jeune homme ne se transforma pas en loup, l'oiseau se changea en fée, et les premiers mots qu'ils prononcèrent furent ceux de l'amour.

— Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants ?

— Mieux encore. Le jeune homme prit pour épouse la reine des fées, et jamais un coucher de soleil ne passa sans qu'ils ne s'étreignent.

— C'est une belle histoire, fit-elle en posant la tête sur l'épaule d'Aidan. Et ici aussi, c'est très beau.

— C'est chez moi. Du moins, c'est ce que je me disais quand j'étais enfant. Je venais sur cette falaise pour regarder le monde et rêver des pays où j'irais.

— Où voulais-tu aller ?

— Partout.

Il enfouit le visage dans les cheveux de Jude et se dit qu'à présent, c'était là qu'il désirait être, pas ailleurs.

Malheureusement, elle avait d'autres envies.

— Et toi, où veux-tu aller, Jude ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais vraiment pensé.

— Penses-y maintenant, dit-il en s'asseyant sur un rocher avec elle. De toutes les merveilles du monde, laquelle aimerais-tu voir en premier ?

— Venise.

Le mot était sorti de sa bouche sans qu'elle ait réfléchi.

— Oui, j'aimerais voir Venise, ses palais, ses églises, ses canaux. Et aussi les régions vinicoles de France, avec leurs hectares de vignes, leurs vieilles bâtisses, leurs jardins. Et l'Angleterre. Londres, bien sûr, pour ses musées et ses monuments, mais surtout la campagne anglaise. En particulier, la Cornouailles, avec ses collines et ses falaises, pour respirer l'air du pays où est né le roi Arthur.

Plus question d'îles tropicales, de plages chaudes, de ports exotiques pour Jude Frances, remarqua Aidan. Aujourd'hui, il lui fallait une ambiance romanesque, une atmosphère chargée d'histoire et de tradition.

— Aucun de ces endroits n'est très éloigné. Pourquoi n'irions-nous pas les voir ensemble ?

— Bonne idée, approuva-t-elle. Prenons l'avion pour Venise ce soir, et au retour, nous visiterons la France et l'Angleterre.

— Ce soir, ça poserait quelques problèmes, mais je suis d'accord sur le principe. Que dirais-tu d'attendre septembre ?

— Mais de quoi parles-tu ?

« De notre lune de miel », faillit-il répondre. Mais la prudence l'emporta.

— De voyager ensemble. Je te montrerai les lieux où naquirent les légendes que tu aimes. Par exemple, Tinta-gel, où fut conçu Arthur. Nous séjournons dans un château français, nous boirons des crus réputés et nous ferons l'amour dans un grand lit moelleux. Puis nous nous promènerons le long des canaux de Venise et nous visiterons la place Saint-Marc. Ça ne te plairait pas, chérie ?

— Si, bien sûr. Sauf que c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que... je dois travailler, et toi aussi.

— Tu crois qu'en deux semaines, le pub s'écroulerait et que ton travail se volatiliserait ? demanda-t-il en se penchant vers elle.

— Non, mais...

— J'ai déjà vu ces endroits, insista-t-il en approchant sa bouche de celle de Jude. Maintenant, je veux les revoir avec toi.

Allons-y ensemble, à *ghra*.

Elle ne put retenir un frémissement.

— Je suis censée rentrer à Chicago.

— Reste avec moi.

La bouche d'Aidan se fit possessive, et la volonté de Jude vacilla. Qu'était-ce que deux semaines, après tout ?

— Eh bien... peut-être. En septembre, si tu es sûr...

— Je suis sûr.

Ils se relevèrent ensemble, et il l'étreignit.

— Tu crois que je vais te laisser partir, maintenant que je t'ai trouvée ? Je prends toujours soin de ce qui m'appartient.

De ce qui lui appartenait ? La phrase la troubla quelque peu, mais avant qu'elle ait pu répondre, une silhouette surgit dans le ciel.

— Aidan, souffla-t-elle.

Alarmé, il se retourna, mais se détendit aussitôt.

La dame flottait si légèrement que l'air frémissait à peine autour d'elle. Ses cheveux clairs semblaient presque blancs au clair de lune.

— Lady Gwen pleure son amour perdu, dit Aidan.

La vue de ses larmes emplit son cœur de compassion.

— Carrick aussi, répondit Jude. Je l'ai revu aujourd'hui. Je lui ai parlé.

— Tu es devenue très copine avec les esprits.

Malgré la caresse du vent sur son visage, malgré l'odeur de la mer, malgré le bras d'Aidan qui l'enlaçait, Jude doutait encore et craignait qu'il ne s'agisse que d'une illusion qui s'évanouirait dès qu'elle clignerait des yeux.

— Je ne peux m'empêcher de penser que je vais me réveiller dans mon lit, à Chicago, et que ceci, tout ceci, n'aura été qu'un long rêve très animé. Je crois que ça me briserait le cœur.

— Alors, ton cœur ne risque rien, déclara-t-il en l'embrassant. Ce n'est pas un rêve, tu as ma parole.

— Elle doit souffrir de voir des amants, dit Jude en regardant de nouveau la dame aux joues ruisselantes de larmes.

Carrick et elle n'ont même pas cet instant de retrouvailles au crépuscule.

— Viens, rentrons, dit-il. Elle te rend triste.

— Oui, fit-elle en agrippant la main d'Aidan. J'aimerais pouvoir lui parler, et en même temps, dire tranquillement que j'aimerais parler à un fantôme, ça me stupéfie. Mais c'est vrai.

J'aimerais pouvoir lui demander ce qu'elle éprouve, ce qu'elle pense, ce qu'elle regrette et ce qu'elle voudrait changer.

— Ses larmes me disent qu'elle voudrait tout changer.

— Non, pas tout. Elle n'aurait jamais abandonné les enfants qu'elle avait portés, élevés et aimés. Ce n'était pas possible.

Carrick a été trop exigeant. Il n'a pas compris qu'elle n'aurait plus été la Gwen qu'il aimait si elle n'avait pas été une mère dévouée. Peut-être un jour le comprendra-t-il, et alors ils se retrouveront.

— Il n'a fait que lui demander de partir avec lui. En outre, il lui a offert tout ce qu'il possédait.

— Tu raisonnes en homme.

— Je suis un homme. Comment pourrais-je raisonner autrement ?

Son ton de fierté blessée la fit rire.

— Tu ne le pourrais pas, évidemment. Et vu que les femmes raisonnent en femmes, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait autant de désaccords entre les deux sexes.

— Je ne suis pas contre une petite dispute de temps en temps, ça

pimente les choses. Et puisqu'en ce moment, je raisonne en homme...

Il la prit dans ses bras et étouffa son cri de surprise sous sa bouche.

Comment un baiser pouvait-il être doux et brûlant à la fois ?

se demanda-t-elle. Si doux que les larmes lui venaient aux yeux, si brûlant que ses os se liquéfiaient. Elle s'abandonna à ces lèvres exigeantes et tendres qui se pressaient sur les siennes.

— Veux-tu de moi, Jude ?

— Oui, je te veux.

— Faisons l'amour ici, dit-il en lui mordillant les lèvres. Ici, au clair de lune.

— Mmm... fit-elle, près de céder.

Mais elle refit soudain surface comme un plongeur imprudent.

— Ici ? Dehors ?

— Ici, sur l'herbe, dans le souffle de la nuit. Sans la lâcher, il s'agenouilla.

— Donne-toi à moi, murmura-t-il.

— Mais si quelqu'un arrive ?

— Nous sommes seuls au monde, assura-t-il en l'attirant à lui. J'ai tellement besoin de toi, Jude. Laisse-moi te le montrer.

L'herbe était si douce et Aidan si convaincant qu'elle ne put lutter. Qu'un homme la désire à ce point lui semblait tenir du miracle. Alors, tant pis pour le bon sens et la pudeur.

Ses caresses tendres réveillèrent ses sens, sa bouche chuchota mille promesses, et soudain, il n'y eut personne d'autre en ce monde. Elle leva les bras pour qu'il lui ôte son pull, puis se laissa déchausser. Sans hâte, il fit glisser son pantalon et lui enleva ses sous-vêtements. Lentement, lentement.

Étendue nue sur l'herbe, elle lui tendit les bras, mais il la remit debout.

— Je veux dénouer tes cheveux, les voir cascader sur tes épaules... Tu te souviens de la première fois ?

— Oui.

— Maintenant, je sais ce que tu aimes.

Il pressa ses lèvres sur l'épaule de Jude, puis enfouit son visage dans le rideau soyeux de sa chevelure.

— Allonge-toi sur l'herbe et laisse-moi te faire plaisir... Je te donnerai tout ce que tu désires.

Il aurait pu festoyer avec avidité, mais il se contenta de la goûter délicatement. Ses longs baisers sensuels la touchèrent jusqu'à l'âme et lui arrachèrent des gémissements, et chaque gémissement attisa l'ardeur d'Aidan. Il réprima son propre désir et caressa la peau de Jude. Ses lentes et tendres caresses la firent frissonner, et chaque frisson serra un peu plus la gorge d'Aidan.

Elle se perdit dans un mélange étourdissant de sensations et d'émotions. Herbe fraîche et chair chaude, brise parfumée et murmures rauques, mains fermes et lèvres patientes.

Elle regardait la lune s'élever au-dessus d'eux, boule blanche se détachant sur le bleu profond du ciel, poursuivie par les volutes déchirées des nuages. Elle entendit l'appel d'un hibou, un cri exigeant qui fit écho à son propre cri, tandis qu'Aidan l'emmenait vers un premier sommet.

Elle chanta son nom, portée par la vague brûlante qui déferlait en elle.

— Plus haut, plus haut.

Il voulait désespérément la voir s'envoler, voir ses yeux hagards, voir son corps trembler.

— Plus haut, exigea-t-il de nouveau, en l'entraînant vers un autre sommet avec plus de brutalité qu'il ne l'aurait souhaité.

Une étoile explosa en elle. Le choc du plaisir fut si intense, si inattendu après la tendresse, que Jude se cabra. Cette fois-ci, ce ne fut pas un gémissement qu'elle poussa, mais un hurlement.

— Aidan !

Elle s'agrippa à lui, et ils basculèrent hors du monde réel.

— Encore.

Il la tira par les cheveux et mordit sa bouche.

— Encore, jusqu'à ce que nous n'en puissions plus.

La main qui avait été si douce se glissa brusquement sous ses reins et la souleva.

— Dis que tu me veux en toi. Moi et personne d'autre.

— Oui, s'écria-t-elle en pleurant. Toi et personne d'autre.

— Alors, prends-moi, supplia-t-il en la hissant sur lui. Le souffle court, le corps argenté par la lune, les cheveux en pluie noire autour d'eux, elle leva les bras en un geste de reddition, emmêlant ses doigts dans ses boucles folles.

Puis elle commença à osciller sur lui, farouche, tendre et violente, pour le retrouver, pour s'unir à lui.

À elle à présent de mener le jeu. Elle sentait les muscles d'Aidan trembler sous ses doigts. Elle voyait ses yeux devenir aussi noire que la nuit tandis qu'elle tourmentait sa bouche comme il l'avait fait avec la sienne. Le gémissement sourd qu'il émit lui arracha un rire de triomphe.

— Plus haut, réclama-t-elle à son tour. 280

Elle saisit les mains d'Aidan et les referma sur ses seins.

— Touche-moi. Touche-moi partout pendant que je te prends.

Elle guida ses mains là où elle les voulait, savourant leur contact sur sa peau tandis qu'elle le chevauchait.

Soudain, le corps d'Aidan eut un sursaut violent, puis il s'écroula. Jude le suivit dans l'apothéose.

Lorsqu'elle s'inclina pour l'embrasser, il laissa glisser ses mains inertes. Alors, elle pressa les lèvres sur sa gorge et sentit le battement éperdu de son pouls.

Puis elle se redressa et lança les bras en l'air.

— Ô mon Dieu ! C'est merveilleux ! On devrait toujours faire l'amour dehors. C'est tellement... libérateur.

— Tu ressembles à une reine des fées.

— J'ai l'impression d'en être une, admit-elle en lui souriant.

Dotée de pouvoirs magiques et de secrets enchanteurs. Je suis si contente que tu ne m'en veuilles pas. J'étais sûre que tu serais fâché contre moi.

— Fâché ? Comment pourrais-je l'être ?

Il rassembla assez d'énergie pour s'asseoir et la prendre dans ses bras.

— J'adore tout chez toi.

Elle se serra contre lui, le corps repu, l'âme en paix.

— Tu n'adorais pas tout, hier soir.

— Non, c'est vrai, mais puisque nous avons mis les choses au point, il n'y a plus à s'inquiéter.

— Nous avons mis les choses au point ?

— Oui. Enfile ton pull, tu vas prendre froid.

— Que veux-tu dire ?

Comme il lui passait le pull par la tête, elle dut s'interrompre.

— Voilà. Étant donné que je compte te déshabiller de nouveau dès que nous serons rentrés, je pense que ce n'est pas la peine que tu remettes le reste.

Il ramassa les autres vêtements et les tendit à Jude.

— Aidan, que veux-tu dire en parlant de mise au point ?

Avec un sourire satisfait, il la souleva dans ses bras et l'emporta vers le cottage.

— Simplement qu'on est d'accord. Nous serons mariés en septembre.

— Quoi ? Attends...

— C'est ce que je fais. J'attends jusqu'au mois de septembre.

Il poussa le portail du jardin.

— Nous n'allons pas nous marier en septembre, protesta Jude.

— Mais si. Ensuite, nous irons visiter les endroits dont tu rêves depuis si longtemps.

— Aidan, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— C'est ce que je voulais dire, moi.

Il eut un sourire malicieux.

— Ça m'est égal que tu te rebiffes un peu, chérie, puisque nous savons tous les deux que, dans le fond, nous sommes d'accord sur l'essentiel.

— Repose-moi.

— Non, pas encore.

Il la porta dans la maison et commença à monter l'escalier.

— Je ne t'épouserai pas en septembre.

— Ce n'est que dans quelques mois, si bien que nous connaîtrons bientôt le nom du vainqueur.

— C'est insultant et horripilant, cette façon que tu as de croire que je vais me rallier à tes projets sans protester, comme si j'étais trop sotte pour savoir ce que je veux !

— Je ne te trouve pas sotte du tout, assura-t-il en entrant dans la salle de bains. Au contraire, tu es la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée. Un peu obstinée, peut-

être, mais ça ne m'ennuie pas.

Il la souleva légèrement afin d'ouvrir le robinet de la douche.

— Ça ne t'ennuie pas, répéta-t-elle.

— Pas du tout. De même que ça ne m'ennuie pas que tu me jettes un regard noir en ce moment. Je trouve cela... stimulant.

— Repose-moi, Aidan.

— Très bien.

Il la déposa dans la baignoire, juste sous le jet de la douche.

— Non !

— Ne t'inquiète pas pour le pull, je m'en occupe. En riant, il le lui ôta et le jeta sur le carrelage.

— Arrête, Aidan. Il faut que nous mettions les choses au point.

— Tu l'as déjà fait dans ta tête, et moi dans la mienne. Or je sais parfaitement ce que je veux, et je compte l'obtenir. En revanche, je doute que tu restes aussi ferme que moi sur tes positions. Néanmoins, si tu es sûre de toi, ne te tracasse pas.

Profitons seulement du moment que nous passons ensemble.

— Ce n'est pas la question...

— Être avec moi ne te fait pas plaisir ?

— Si, bien sûr, mais...

— Ou bien tu ne sais pas vraiment ce que tu veux ?

— Je sais parfaitement ce que je veux. Sans cesser de sourire, il l'embrassa sur le front et les tempes.

— Eh bien, pourquoi ne me laisserais-tu pas au moins la possibilité de te faire changer d'avis ?

Jude resta muette un instant. Il y avait sûrement quelque chose qui s'y opposait, non ? La raison, décidât-elle.

— Il ne s'agit pas d'un coup de tête, Aidan. Je parle sérieusement, je n'ai pas l'intention de changer d'avis.

— Très bien. Alors, pour suivre la tradition irlandaise, nous allons parier. Je mise cent livres.

— Je ne parierai pas sur une chose pareille.

Il haussa les épaules, puis s'empara du savon.

— Si tu as peur de perdre ton argent...

— Je n'ai pas peur du tout, protesta-t-elle. Deux cents livres, ajouta-t-elle, incapable de ne pas relever le défi.

— Ça marche.

Il déposa un baiser sur son nez pour sceller leur marché.

19.

C'était stupide. Parier deux cents livres qu'elle n'épouserait pas Aidan ! Il y avait de quoi rire. S'arracher les cheveux. Et mourir de honte.

Elle, qui avait toujours su contrôler ses émotions, avait cédé à la colère et commis cette aberration.

Le pari serait oublié, bien sûr. Ni elle ni Aidan n'en reparleraient, de peur de se rendre ridicules.

Dans l'immédiat, elle avait une foule de choses à faire.

Emmener Finn se promener et rapporter à Mollie O'Toole les plats et les saladiers que celle-ci lui avait prêtés pour le *ceili*.

Appeler Chicago et prendre des nouvelles de sa famille. Ensuite, si le temps restait au beau fixe, s'installer dans le jardin et se mettre au travail.

Elle avait hâte de noter l'histoire qu'Aidan lui avait racontée la veille. Les phrases trottaient dans sa tête, elle voyait voler l'oiseau blanc et courir le loup noir. Serait-elle capable d'écrire ce conte délicieux sans l'abîmer ? Elle en doutait, mais il lui fallait cependant essayer.

Elle rassembla les affaires de Mollie et y ajouta une boîte de cookies qu'elle avait faits la veille. Elle allait sortir quand elle aperçut Finn qui se glissait sous la table de la cuisine pour uriner à dix centimètres du journal prévu à cet effet.

— Tu n'aurais pas pu attendre une minute ?

En guise d'excuse, il agita joyeusement la queue. Elle reposa les plats et s'accroupit pour nettoyer le sol. Croyant à un jeu, le chien lui lécha le visage en jappant, si bien que Jude ne se sentit pas le cœur de le gronder.

Du coup, dix minutes de caresses et de grattements sur le ventre s'ensuivirent.

Elle l'avait complètement gâté, il fallait l'admettre. Mais qui aurait pensé qu'elle avait tant d'amour à donner ?

— J'ai presque trente ans, murmura-t-elle en jouant avec les longues oreilles soyeuses de Finn. Je voudrais avoir un foyer.

Une famille. Un homme qui m'aimerait éperdument. Mais il n'est plus question d'accepter n'importe quoi pour la seule raison que j'ai peur de ne pas trouver mieux... Alors, pour l'instant, ajouta-t-elle en soulevant Finn pour l'embrasser sur la truffe, ça sera juste toi et moi, mon vieux.

Dès qu'elle ouvrit la porte, il fila dehors comme une flèche.

Elle adorait le voir courir, même s'il piétinait ses fleurs. En entendant son nom, il s'arrêta net et s'affaissa sur son arrière-train. Une seule rangée d'ageratums avait souffert, ce que l'on pouvait considérer comme un progrès.

Une fois le portail franchi, Finn s'élança avec enthousiasme sur la route. Il courait devant Jude, revenait tourner autour des pieds de sa maîtresse, puis repartait en zigzaguant pour renifler tout ce qui lui semblait présenter quelque intérêt. Plus tard, songea Jude, il deviendrait un grand et bel animal.

Que diable allait-elle faire de lui à Chicago ?

Elle décida de repousser l'examen de cette question à plus tard. Inutile de gâcher le plaisir de la promenade.

L'air était limpide. Dans le ciel, le soleil perçait les nuages qui s'effiloçaient comme des morceaux de coton. La baie d'Ardmore apparaissait de temps à autre, vagues vertes roulant vers le rivage. En tendant l'oreille, Jude pouvait entendre la respiration sourde et rythmée de la mer. Par ce beau temps, les touristes allaient envahir la plage. De jeunes mères laisseraient leurs petits-enfants patauger dans les flaques et remplir de sable leurs seaux rouges. Des châteaux seraient construits, défilant vainement la mer.

Les haies resplendissaient des fleurs de l'été, et l'herbe sous ses pieds était drue et humide de rosée. Au nord, les sommets des montagnes disparaissaient sous une couronne nuageuse, mais devant elles, ce n'était qu'un déferlement de collines vertes.

Jude aimait la beauté de ce paysage, les ruines des châteaux détruits par le temps et les ennemis. Leur vue évoquait un peuple de vaillants chevaliers et de vierges innocentes, de rois majestueux, de servantes accortes et d'espions rusés. Et, bien sûr, la magie, la sorcellerie et les chansons des fées, ces contes qui parlaient de sacrifices consentis pour

l'amour et la gloire, de sorts jetés et rompus.

Un endroit comme celui-ci était un paradis pour les conteurs et les rêveurs. Si elle vivait ici, elle pourrait passer d'autres matinées lumineuses comme celle-ci à se promener en lâchant la bride à son imagination et des après-midi pluvieux à écrire. Le soir, contente de sa journée, elle se blottirait devant la cheminée et regarderait les flammes dessiner des figures fantastiques, ou bien elle irait au pub chercher un peu de bruit et de compagnie.

Quelle belle vie ce serait, pleine d'intérêt, de beauté et de rêve...

Cette idée la fit sursauter. Pourquoi ne resterait-elle pas ici, non pas trois mois, mais pour toujours ? Elle écrirait des histoires, celles qu'on lui racontait et aussi celles qui ne cessaient de surgir dans sa tête.

Non, voyons, ce n'était pas possible. À quoi pensait-elle donc ? Un rire amer la secoua brièvement. Elle devait rentrer à Chicago et trouver un travail dans le domaine qu'elle connaissait, afin de subvenir à ses besoins. Ses loisirs seuls seraient consacrés à la poursuite de son rêve. Envisager autre chose était complètement irresponsable.

Pourquoi ?

Elle s'immobilisa soudain.

— Pourquoi ? dit-elle à haute voix. Eh bien, pour trente-six raisons. D'abord, c'est à Chicago que j'habite. C'est là que j'ai toujours vécu.

Aucune loi ne l'obligeait à vivre à Chicago. On ne l'enchaînerait pas dans un donjon pour la punir d'avoir déménagé.

— Non, bien sûr... mais il faut que je travaille. Et qu'avait-elle fait ces trois derniers mois ?

— Ce n'est pas vraiment du travail, soupira-t-elle, la gorge serrée. Je me suis fait plaisir, c'est tout.

Comment cela ?

Elle ferma les yeux.

— Eh bien, ça me plaît. J'aime tout dans l'écriture, ça ne peut donc pas être du travail.

Une colline pelée n'était peut-être pas le meilleur endroit pour un

examen de conscience, mais elle décida de continuer quand même son raisonnement.

— Pourquoi suis-je incapable de faire quelque chose que j'aime sans aussitôt le dénigrer ? Pourquoi ne puis-je vivre là où je me sens chez moi ? Qui donc est responsable de ma vie, sinon moi ? Acheva-t-elle avec un petit rire.

Les jambes flageolantes, elle se remit à marcher. Son rêve n'était pas irréalisable. Il lui suffisait de vendre son appartement, puis de rassembler son courage et d'oser enfin envoyer quelques pages à un agent littéraire. Bref, de poursuivre obstinément l'objectif tant désiré depuis des années. Et tant pis si elle échouait.

Bon, d'accord, conclut-elle, elle y penserait sérieusement quand le moment s'y prêterait. Elle accéléra le pas, ignorant la voix qui la pressait d'agir tout de suite, avant de se trouver des excuses. Une telle décision ne se prenait pas à la légère. Une personne raisonnable ne fonçait pas bille en tête lorsque l'enjeu était d'importance. Et patati, et patata...

Jude aperçut avec soulagement le cottage des O'Toole. Une diversion serait la bienvenue.

Du linge séchait déjà sur les cordes, à croire que Mollie faisait la lessive vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le jardin resplendissait de couleurs vives et chatoyantes, et l'appentis débordait d'objets divers, comme toujours. Betty s'éveilla de sa sieste matinale et émit un aboiement de bienvenue, auquel Finn répondit en dévalant la colline.

Jude atteignait le portail lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit.

— Bonjour, Jude, dit Mollie. Tu t'es levée tôt, aujourd'hui.

— Pas aussi tôt que vous, d'après ce que je vois.

— Quand on a une maisonnée de filles jacassantes et un homme qui aime prendre son thé avant même d'ouvrir les yeux, on ne peut guère s'attarder au lit. Entre, viens me tenir compagnie pendant que je fais mon pain.

— Je vous ai apporté vos plats et des cookies que j'ai préparés hier. Je les trouve meilleurs que ma dernière fournée.

— Nous allons les manger avec une tasse de thé.

Jude pénétra dans la cuisine chaude et odorante.

Brenna fourgonnait déjà avec ses outils sous l'évier.

— Je vais y arriver, m'man.

— J'espère bien... Je suis comme la femme du cordonnier, Jude. Son père et elle courent partout réparer les affaires des autres, et moi, je dois subir des fuites et des pannes durant des jours et des jours avant qu'ils daignent y jeter un œil.

— Faut dire qu'on est bien mal récompensé, dans cette maison, riposta Brenna, ce qui lui valut un petit coup de pied dans le derrière.

— Quoi ? Qui a dévoré une montagne d'œufs et une tour de tartines grillées et de jambon ce matin même ?

— C'était seulement pour avoir la bouche pleine et ne pas injurier Maureen. Cette fille nous rend fous, Jude, à force de fondre en larmes à tout bout de champ.

— Elle a un comportement normal pour une future mariée, dit Mollie en faisant signe à Jude de s'asseoir, tandis qu'elle se remettait à pétrir sa pâte à pain. Quand ce sera ton tour, tu seras bien pire.

— Sûrement pas ! Si un jour j'ai envie de me marier, je tramerai le bonhomme devant le prêtre, on dira les mots qu'il faut, et ce sera fini, déclara Brenna. Consacrer des mois de travail à la réussite d'une seule journée, acheter une robe qui ne sera portée qu'une fois, choisir des fleurs qui vont se faner dès le lendemain et des chants qu'on peut chanter n'importe quand, c'est ridicule.

Elle agita sa clé anglaise et conclut :

— Et le coût de tout ça, c'est scandaleux.

— Ah, Brenna, toujours aussi romantique ! fit Mollie en aspergeant la pâte d'un nuage de farine. Cette journée marque le début d'une nouvelle vie et vaut largement le temps et l'argent qu'on y consacre... Mais je reconnais que les crises de nerfs de Maureen sont fatigantes.

— Pour ça, oui, approuva Brenna, qui rangeait ses outils.

Regarde notre Jude, comme elle est calme et sereine. Elle ne nous casse pas la tête en se demandant s'il lui faut des roses blanches ou roses pour son bouquet.

Brenna mordit à pleines dents dans un cookie et s'assit à table.

— Toi, au moins, tu es une femme raisonnable, déclara-telle.

— Merci, fit Jude. J'essaie, du moins. Mais de quoi parles-tu ?

— De la différence entre toi et ma folle de sœur. Vous avez toutes les deux un mariage en vue, mais toi, tu ne tournes pas en rond en te tordant les mains et en changeant d'avis toutes les trois minutes sur le parfum du gâteau.

— Effectivement, répondit Jude d'un ton posé. Je ne fais rien de tel, mais c'est parce que je n'ai pas de mariage en vue.

— Même si Aidan et toi, vous vous contentez d'une petite cérémonie - encore que ça me paraît difficile, vu qu'il connaît tout le monde à cent kilomètres à la ronde — c'est quand même un mariage.

Jude s'obligea à respirer à fond avant de demander :

— Qui t'a dit que j'allais épouser Aidan ?

— Darcy, répondit Brenna en prenant un autre cookie. Elle le tient directement de la bouche du cheval.

— Eh bien, ce cheval est un foutu menteur, répliqua sèchement Jude.

Brenna sursauta, et Mollie s'arrêta de travailler.

— Enfourne ce biscuit dans ta bouche, ordonna celle-ci à sa fille, au lieu de raconter des sottises.

— Mais Darcy a dit...

— Darcy a dû mal comprendre.

— Non, je ne crois pas que ce soit ça, s'écria Jude en se levant d'un bond. Comment un homme peut-il être aussi culotté, aussi arrogant ?

— C'est de naissance, répondit Brenna, qui s'empessa de baisser la tête devant le regard furieux de sa mère.

— Je dois dire, Jude, que je pensais aussi qu'Aidan et toi alliez-vous marier, remarqua Mollie d'un ton apaisant. Lorsque Brenna nous a

annoncé votre mariage, hier soir au dîner, personne d'entre nous n'a été surpris, et tout le monde s'en est réjoui.

— Vous a annoncé... au dîner... répéta Jude.

Elle planta les poings sur la table et se pencha au-dessus de Brenna.

— Tu en as parlé à ta famille au grand complet ?

— Eh bien, je ne pensais pas...

— A qui d'autre ? A combien de personnes as-tu raconté cette histoire ridicule ?

Étant elle-même sujette aux accès de colère, Brenna en reconnut facilement les signes avant-coureurs.

— Je... je ne me souviens pas précisément. Pas beaucoup.

Presque personne. Darcy et moi, nous étions tellement contentes ! Nous vous aimons sincèrement, Aidan et toi, et nous savons qu'il peut tourner longtemps autour du pot avant d'en venir au fait. C'est pourquoi nous avons misé sur le *ceili* pour le pousser à bouger.

— Le *ceili* ?

— Oui. A cause du solstice, de la lune et de tout le reste. Tu te rappelles, m'man ? demanda-t-elle en quêtant du regard l'aide de Mollie. Tu nous as raconté trente-six fois la demande en mariage de papa pendant que vous dansiez au clair de lune lors d'un *ceili*. Chez Maud, justement.

— Ah, oui, fit Mollie, qui commençait à comprendre. Tu n'avais que de bonnes intentions, n'est-ce pas ?

Elle prit le nez de sa fille et le tordit.

— Oh ! Bien sûr que je n'avais...

— J'espère que ceci te rappellera qu'on ne doit pas fourrer son nez dans les affaires d'autrui, même avec les meilleures intentions du monde.

— Ce n'est pas sa faute, intervint Jude, qui fourrageait fébrilement dans ses cheveux et se retenait difficilement de les arracher. C'est celle d'Aidan. Pourquoi a-t-il dit à sa sœur que nous allions nous marier ? Je lui ai dit non. Très clairement et plusieurs fois.

— Tu lui as dit non ! s'écrièrent Mollie et Brenna d'une seule voix.

— Je comprends ce qu'il mijote, reprit Jude, de plus en plus furieuse. Il a besoin d'une épouse, et je suis disponible. Donc, pour lui, l'affaire est réglée. Il pense que je vais me soumettre à ses désirs sous prétexte que je n'ai aucune volonté... Eh bien, c'est là qu'il se trompe. De la volonté, j'en ai. Peut-être ne m'en suis-je pas beaucoup servie jusqu'à présent, mais elle existe. Je n'épouserai personne, compris ? Plus jamais on ne me dira quoi faire, où vivre, comment vivre, ni rien. Plus jamais.

En voyant son visage enflammé et ses poings serrés, Mollie opina lentement du chef.

— Eh bien, tant mieux pour toi. Maintenant, reprends ton souffle, ma chérie. Assieds-toi, bois ton thé et raconte-nous exactement ce qui s'est passé. Nous sommes entre amies, ne l'oublie pas.

— Oui, je vais vous raconter l'histoire, et puis toi, Brenna, tu iras au village dire à tout le monde quel imbécile est Aidan Gallagher et que, même sur un plateau d'argent, je n'en voudrais pas.

— Si tu y tiens, fit Brenna avec un sourire circonspect.

— Parfait, dit Jude.

Elle s'assit et leur donna sa version des faits.

Cela lui fit le plus grand bien. Sa colère s'apaisa, sa détermination se renforça, et elle eut la satisfaction de voir combien l'attitude d'Aidan révoltait les deux femmes.

Lorsqu'elle partit, on l'embrassa, on lui tapota l'épaule et on la félicita de tenir bon contre un tel goujat. Comment aurait-elle pu se douter que, dès après son départ, la mère et la fille allaient parier chacune vingt livres sur Aidan ?

Ce n'était pas qu'elles ne plaignaient pas Jude, ni qu'elles la jugeaient faible et influençable. C'était simplement qu'elles croyaient au destin et qu'elles savaient saisir au vol une bonne occasion de jouer et de gagner.

Ensuite, Brenna alla au village annoncer à Darcy que son frère était un vrai nigaud et ramasser d'autres paris.

Ignorant cela, Jude rentra chez elle. Elle se sentait à la fois plus légère et plus sûre d'elle. Elle n'affronterait pas Aidan. Cela lui paraissait une perte de temps et d'énergie. Elle garderait son calme, et cette fois-ci, l'humiliation serait pour lui.

Satisfaite

d'elle-même,

elle

décida

de

passer

immédiatement à l'étape suivante et décrocha le téléphone.

Trente minutes plus tard, elle s'assit devant la table et posa la tête sur ses bras.

Elle l'avait fait. Elle l'avait réellement fait.

Son appartement était mis en vente. Le couple qui le louait ayant déjà signalé qu'il l'achèterait volontiers, l'agent immobilier pensait que l'affaire serait rapidement conclue.

Après cette conversation, Jude avait réservé une place sur un vol pour la fin du mois. Elle resterait un moment à Chicago, le temps de trier ses affaires et de choisir ce qu'elle voulait vendre, donner ou envoyer en Irlande.

Et voilà comment on liquidait une vie passée à se conformer aux souhaits d'autrui. N'osant plus bouger, elle attendit sa réaction.

Panique ? Regrets ? Dépression ?

Rien ne vint. Au contraire, elle avait l'impression qu'on avait ôté un poids de ses épaules. Elle n'éprouvait rien d'autre que du soulagement.

Son domicile ne se trouvait plus à Chicago. Sa nouvelle adresse était : Cottage de la colline aux fées, comté de Waterford, Irlande.

Ses parents allaient s'évanouir.

À cette idée, elle se redressa et pressa les mains sur sa bouche pour retenir un fou rire. Ils penseraient qu'elle avait définitivement perdu la tête, alors que c'était justement le contraire. Mais cela, ils ne le comprendraient jamais. Elle avait découvert qui elle était et ce qu'elle voulait.

— Granny, je me suis trouvée. J'ai trouvé Jude F. Murray et en moins de six mois. Qu'en dis-tu ?

Appeler New York fut plus difficile. Parce que l'enjeu était plus important. Il ne s'agissait plus d'argent, comme c'était le cas pour l'appartement, mais de son avenir.

Elle ne sut pas si Holly, une de ses anciennes camarades d'université, se souvenait réellement d'elle ou si elle faisait semblant, par politesse. En tout cas, elle l'écouta. Et Holly Carter Fry, agent littéraire à New York, affirma être intéressée par le sujet proposé par Jude F. Murray et demanda à recevoir quelques pages du travail en cours.

Bouleversée, Jude raccrocha, grimpa l'escalier quatre à quatre, et les doigts tremblants, elle s'installa devant son ordinateur pour écrire la lettre qu'elle enverrait avec son travail.

Quelque chose de poli et de professionnel à la fois. Pour y parvenir, elle ne dut enfouir la tête entre ses genoux qu'une seule fois.

Elle rassembla les trois premiers contes et le prologue, écrits avec soin et passion en même temps, y ajouta ses dessins et glissa le tout dans une chemise, puis dans une grande enveloppe cartonnée.

C'était son cœur qu'elle envoyait de l'autre côté de l'océan, au risque qu'il lui revienne en mille morceaux. Il serait plus facile de s'abstenir, se dit-elle en allant se planter devant la fenêtre. Ou de se dire qu'elle posterait l'enveloppe un autre jour, la semaine prochaine, dans un mois. Ou encore de se convaincre que ce travail n'avait été qu'un jeu, une expérience sans importance.

Parce que, dès que l'enveloppe serait partie, il n'y aurait plus de retour en arrière possible, plus de filet de sécurité.

Car c'était exactement ce qui s'était passé depuis le début.

Toute sa vie, elle avait trouvé plus facile de se dire qu'elle n'était pas capable de faire ceci ou cela. Elle avait préféré penser qu'elle était quelqu'un de médiocre en tout. Parce que, dès qu'on tentait quelque

chose, on risquait d'échouer. Or elle ne voulait pas courir le risque de vivre avec un échec toute sa vie.

Beaucoup d'autres désirs gisaient enfouis au plus profond de son cœur, qu'elle avait prudemment tus, de peur de choquer sa famille et ses amis. Mais l'obstacle le plus dur à franchir, ç'avait été elle-même.

Elle jeta un coup d'œil à l'enveloppe et se redressa. Cette fois-ci, si elle n'essayait pas, elle ne pourrait plus se regarder dans une glace.

— Souhaitez-moi bonne chance, murmura-t-elle au fantôme caché dans sa maison.

Durant le trajet, elle s'interdit de ruminer. Elle posterait l'enveloppe et l'oublierait aussitôt. Pas question de se ronger les sangs jour après jour en attendant le courrier. Elle saurait quand elle saurait, voilà tout. Et si on lui renvoyait son travail avec un avis négatif... eh bien, elle le reprendrait et l'améliorerait.

En attendant, elle finirait le livre. Elle le polirait jusqu'à ce qu'il brille comme un diamant. Puis elle en commencerait un autre. Des histoires sorties de son imagination, cette fois-ci.

Avec des sirènes, des personnages qui changeaient d'aspect, des sorts et des potions magiques. Maintenant qu'elle avait fait sauter le bouchon, les idées allaient fuser si vite qu'elle aurait à peine le temps de les noter.

Lorsqu'elle se gara devant la poste, ses oreilles bourdonnaient, et son cœur battait si fort qu'elle en avait mal aux côtes. Bien qu'elle craignît que ses jambes ne se dérobaient sous elle, elle traversa le trottoir et ouvrit la porte.

La receveuse des postes avait des cheveux blancs comme neige et la peau fraîche d'une jeune fille. Elle accueillit Jude avec un grand sourire.

— Bonjour, mademoiselle Murray. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci.

« Ouh, la menteuse », protesta une petite voix dans sa tête.

D'une seconde à l'autre, elle allait perdre sa bataille contre la nausée et se ridiculiser en public.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? reprit la charmante vieille dame. C'est l'été le plus ensoleillé que nous ayons eu depuis des années. Vous nous avez porté chance.

— Je l'espère, fit Jude.

Un sourire grimaçant sur les lèvres, elle posa l'enveloppe sur le comptoir.

La receveuse examina l'adresse.

— Vous envoyez quelque chose à vos amis d'Amérique ?

— Oui... A une ancienne camarade d'université. Elle habite New York, à présent.

— Mon petit-fils Dennis, sa femme et ses enfants habitent aussi New York. Lui, il travaille dans un hôtel très chic. Il gagne bien sa vie rien qu'en montant et en descendant les bagages des clients. Et il utilise l'ascenseur, en plus. Il dit qu'il y a des chambres qui sont de vrais palais.

Jude continuait à sourire, mais elle sentait les commissures de ses lèvres trembler. En trois mois, elle avait appris qu'à Ardmores, on ne pouvait passer à la poste, ni ailleurs, sans y faire un brin de conversation.

— Il aime son travail ?

— Oui, ça lui plaît. Sa femme, elle, a été coiffeuse jusqu'à la naissance du second bébé.

— Vraiment ? J'aimerais que cette enveloppe arrive à New York le plus vite possible.

— Si vous voulez un envoi exprès, ça sera un peu plus cher.

— Ça n'a pas d'importance.

Dans une sorte de brouillard nauséeux, Jude attendit que l'enveloppe soit pesée et le prix calculé. Puis elle tendit un billet et reprit sa monnaie.

— Merci.

— Je vous en prie. Est-ce que votre amie de New York viendra au

mariage ?

— Comment ?

— Je suppose que votre famille sera là, mais c'est agréable d'avoir aussi quelques vieux amis, n'est-ce pas ?

Jude écarquilla les yeux. Sa fureur était telle qu'elle étouffait les mots dans sa gorge.

— Mon John et moi, ça fait bientôt cinquante ans qu'on est mariés, et je me rappelle encore très bien ce grand jour. Il pleuvait à verse, mais ça m'était complètement égal. Ma famille au grand complet était là, celle de John aussi. Tout le monde était entassé dans la petite église, si bien que l'odeur de la laine mouillée l'emportait sur le parfum des fleurs. Et mon papa, qu'il repose en paix, il a pleuré comme un bébé quand il m'a conduite à l'autel. Faut dire que j'étais sa fille unique.

— C'est... c'est charmant, bredouilla Jude avec peine. Mais je ne vais pas me marier.

— Oh, voyons, vous avez eu une petite querelle d'amoureux, Aidan et vous ? Allons, allons. Ne prenez pas ça trop au sérieux, ma chérie. Ça arrive tout le temps, quand on s'aime.

— Nous n'avons pas eu de querelle, riposta Jude, qui avait pourtant le pressentiment qu'elle et Aidan allaient s'en offrir une colossale. C'est simplement que je ne vais pas me marier.

— Ah, je vois... Vous le faites marcher, dit la receveuse en lui décochant un clin d'œil complice. Vous n'avez pas tort. Il n'en sera que meilleur mari, après ça. Oh, pour le gâteau de mariage, pensez à Kathy Duffy. Elle en fait un très bon et aussi beau qu'au cinéma.

— Je n'ai pas besoin de gâteau, marmonna Jude sans desserrer les dents.

— Voyons, ce n'est pas parce que c'est votre second mariage que vous ne méritez pas un gâteau. Toutes les mariées en ont un. Et pour la robe, vous devriez en parler à Mollie O'Toole.

Pour sa fille, elle a trouvé une jolie boutique à Waterford.

— Je n'ai besoin ni de gâteau, ni de robe, affirma Jude, dont la patience s'effiloçait dangereusement, parce que je ne vais pas me

marier. Merci.

Elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.

Une fois sur le trottoir, elle inspira à fond et jeta un regard noir à l'enseigne du *Gallagher's*.

Elle ne pouvait pas y aller. Pas maintenant. Si elle voyait Aidan maintenant, elle était capable de le tuer.

Et pourquoi pas ? Ce type méritait la mort.

Elle traversa la rue à grands pas et poussa la porte d'un coup.

— Aidan Gallagher !

Un grand silence tomba sur la salle, où se mêlaient gens du pays et touristes venus boire une pinte de bière.

Derrière le comptoir, Aidan s'arrêta en plein travail.

Lorsqu'il vit Jude foncer vers lui, les yeux noirs de fureur, il reposa le demi qu'il était en train de préparer. Elle ne ressemblait plus du tout à la jeune femme assoupie qu'il avait quittée peu après l'aube. Celle de ce matin avait l'air douce et satisfaite. Celle-ci semblait animée de désirs meurtriers.

— J'ai deux mots à te dire, jeta-t-elle.

Il sut immédiatement qu'il ne s'agissait pas de gentilleses.

— Très bien. Laisse-moi une minute, puis nous monterons chez moi pour avoir un peu d'intimité.

— Oh, il veut de l'intimité, maintenant ! Eh bien, n'y compte pas.

Elle se retourna face à la salle. Les regards curieux ne l'embarrassèrent aucunement. Au contraire, ils ne firent qu'accroître sa colère.

— Écoutez tous ce que j'ai à dire, puisque chacun d'entre vous se mêle de mes affaires. Que ce soit bien clair : je n'épouserai pas ce babouin déguisé en être humain.

Quelques ricanements lui répondirent. En voyant la porte de la cuisine s'entrouvrir, Jude pivota.

— Ne te cache pas, Shawn. Viens là. Ce n'est pas après toi que j'en ai.

— Merci, mon Dieu, murmura le jeune homme, que la loyauté fraternelle poussa aux côtés d'Aidan.

— Ne sont-ils pas mignons, tous les deux ? En tout cas, Shawn, j'espère que tu as plus de cervelle que ton frère, qui croit qu'à cause de sa belle gueule, les femmes vont se jeter à ses pieds au premier regard.

— Voyons, Jude chérie...

— Ne m'appelle pas « chérie » ! cria-t-elle, en se penchant par-dessus le comptoir pour lui envoyer un coup de poing dans la poitrine. Et ne me parle pas sur ce ton condescendant...

espèce de foutu crétin !

Se sentant gagné à son tour par la colère, Aidan fit signe à son frère de s'occuper du comptoir.

— Allons là-haut pour discuter, dit-il à Jude.

— Je n'irai nulle part avec toi, protesta-t-elle en le frappant de nouveau. Je ne veux plus être brutalisée.

— Brutalisée ? Tu oses dire ça, alors que c'est toi qui m'envoies des coups de poing ?

— Et encore, tu n'as rien vu, menaça-t-elle, avec une sorte de jubilation qui la surprit elle-même. Si tu crois qu'à force d'annoncer notre mariage à tout le monde, tu me feras céder, tu vas être surpris. Personne ne me dira plus ce que je dois faire de ma vie. Et sûrement pas toi !

Elle se retourna face à la salle.

— Et vous avez tous intérêt à le comprendre. Ce n'est pas parce que je couche avec lui que, d'un claquement de doigts, il va me passer la bague au doigt. D'abord, je couche avec qui je veux...

— Je suis libre ! cria quelqu'un, ce qui déclencha des rugissements de rire.

— Ça suffit, dit Aidan en tapant de la main sur le comptoir.

C'est une affaire privée.

Il repoussa Shawn et souleva l'abattant du bar.

— Monte, Jude Frances.

— Non. Tu n'as pas entendu ? J'ai dit non.

— Monte, répéta-t-il en l'agrippant par le bras. Ce n'est pas ici qu'on va régler ça.

— Ici, c'est chez toi. Et il s'agit de ce que tu as fait. Lâche-moi.

— Nous allons en discuter en tête à tête.

— Pour moi, la discussion est close.

Elle tenta de se libérer, mais il resserra son étreinte sur son bras et la tira vers la porte du fond. Alors, le dernier verrou qui contenait encore sa fureur sauta.

— Je t'ai dit de me lâcher, espèce de salaud !

Les yeux aveuglés par la rage, elle lança le bras en avant. Le choc, qui lui envoya des ondes électriques dans l'épaule, lui apprit que son poing avait heurté le visage d'Aidan.

— Doux Jésus, souffla-t-il.

Des étoiles explosèrent dans sa tête, et la douleur jaillit, fulgurante. Il porta la main à son nez, d'où le sang s'écoulait à flots.

— Et ne me touche plus, ajouta-t-elle avec une grande dignité.

Elle tourna les talons et sortit avant que n'éclatent les applaudissements.

— Tiens, prends ça, dit Shawn en tendant un chiffon à son frère. Elle a une sacrée droite, notre Jude.

Les jambes molles, Aidan laissa Darcy le guider vers une chaise.

— Quelle mouche l'a piquée, bon sang ?

Tandis que de nouveaux paris fusaient dans la salle, il accepta le sac de glaçons que Shawn lui apportait.

La vue du chiffon imprégné de sang lui arracha un grognement d'ahurissement et de dégoût mêlés.

— Nom de Dieu ! Ça fait trente et un ans qu'on essaie de me casser le nez, et c'est cette femme qui a réussi cet exploit.

20.

— Qu'elle ne compte pas sur moi pour lui courir après comme un petit chien, déclara Aidan en pressant le sac de glaçons sur son nez.

Sans s'émouvoir, Shawn retourna les filets de poisson dans la poêle.

— En vingt minutes, tu l'as bien répété une douzaine de fois.

— Eh bien, je ne le ferai pas.

— Parfait. Conduis-toi comme une bourrique, si tu y tiens.

— Toi, ne commence pas. Sinon, je te cogne dessus.

— Ça aussi, tu l'as fait un nombre incalculable de fois. Et tu es toujours aussi idiot.

— Et pourquoi me traites-tu d'idiot ? C'est elle qui a déboulé ici comme une folle pour me provoquer et me bourrer de coups.

— C'est ça qui fait le plus mal, hein ? dit Shawn en transvasant les filets sur les assiettes. Qu'après toutes ces années de belles bagarres, ce soit une femme à peu près deux fois plus petite que toi qui réussisse à te casser le nez.

— Elle a eu de la chance, c'est tout, marmonna Aidan, dont la fierté était aussi meurtrie que le nez.

— En tout cas, elle a mis dans le mille, dit Shawn en emportant les assiettes dans la salle.

— Bravo pour la loyauté familiale.

Écœuré, Aidan se leva pour aller chercher de l'aspirine. La douleur était atroce. En d'autres circonstances, il aurait admiré Jude pour ce bel accès de colère et son adresse au combat. Dans l'immédiat, cela lui était impossible.

Elle l'avait blessé, au visage, au cœur et dans son amour-propre. N'ayant jamais eu le cœur brisé auparavant, il ignorait comment réagir. Il avait compris, du moins en partie, qu'il avait gâché ses chances par excès d'assurance lors du *ceili*.

Attentions romantiques, patience, persévérance et persuasion... Que lui fallait-il encore, à cette fichue bonne femme ? Ils étaient faits l'un pour l'autre, tout le monde le savait.

Tout le monde sauf Jude Frances Murray.

Pourquoi le repoussait-elle, alors que lui la voulait, corps et âme, au point d'avoir de la peine à respirer ?

Pourquoi était-elle incapable de voir ce qui sautait aux yeux d'Aidan ?

C'était la faute de ce premier mariage, se dit-il avec amertume. Il s'en remettait bien, lui. Pourquoi ne pouvait-elle en faire autant ?

— C'est une tête de mule, voilà tout, dit-il, comme Shawn revenait.

— Vous êtes très bien assortis, alors.

— Ce n'est pas être têtu que de vouloir ce qui est bien pour nous deux.

Tout en secouant la tête, Shawn entreprit de préparer les sandwiches commandés. On se serait cru dans une maison de fous. Les clients s'attardaient, et d'autres, mis au courant de la situation, débarquaient dans l'espoir d'une seconde scène.

Aidan n'étant plus d'humeur à servir et encore moins à bavarder, ils avaient demandé à Michael O'Toole et à Kathy Duffy de leur donner un coup de main et avaient appelé Brenna, qui était en route.

— Non, peut-être pas, dit enfin Shawn. Mais il y a différentes façons de procéder avec les femmes.

— Tu en sais tant que ça au sujet des femmes ?

— Plus que toi, je suppose, étant donné qu'aucune ne m'a lancé son poing dans la figure.

— Ça ne m'était jamais arrivé non plus jusqu'à aujourd'hui.

Un homme ne s'attend pas à ce genre de réaction lorsqu'il demande une femme en mariage.

Son nez, à moitié gelé à cause des glaçons, palpitait sourdement.

— Ça dépend de la façon dont tu as fait ta demande.

— Combien de façons y a-t-il de demander ? s'écria Aidan.

Et pourquoi est-ce ma faute ?

— Parce qu'il est évident qu'elle t'aime. Ça crève les yeux. Si tu n'avais pas tout gâché, elle n'aurait pas dit non et ne t'aurait pas cassé le nez, répliqua Shawn en emportant la commande.

Aidan en resta muet. Estimant qu'il avait suffisamment régalé ses concitoyens des turbulences de sa vie privée pour aujourd'hui, il resta dans la cuisine et attendit son frère en tournant en rond comme un lion en cage.

Shawn revint avec une pile d'assiettes sales qu'il déposa dans l'évier.

— Rends-toi utile et lave-les, s'il te plaît. J'ai encore du poisson à préparer.

— Peut-être que j'ai été maladroit la première fois, admit Aidan. Je suis d'accord. Je l'ai même dit à Darcy.

— Darcy ? s'écria Shawn en levant les yeux au plafond.

Maintenant, je peux affirmer avec certitude que tu es vraiment un crétin.

— C'est l'amie de Jude et c'est une femme.

— Elle n'a pas une once de romantisme. C'est bon, laisse la vaisselle. Je m'en occuperai plus tard, dit Shawn en farinant de nouveaux filets de poisson. Assieds-toi et raconte-moi comment tu t'y es pris.

Aidan n'avait pas l'habitude de recevoir des ordres de son jeune frère. Mais, quand il le fallait, un homme désespéré pouvait tout accepter.

— La première fois ? La seconde ? Quand ?

— Commence par la première.

Shawn plongea les filets et les pommes de terre dans l'huile de friture et écouta sans mot dire le récit de son frère. Lorsque le plat fut prêt, il leva la main pour l'interrompre et quitta la pièce pour aller servir les clients.

À son retour, il s'assit, croisa les bras et regarda Aidan.

— Je vais m'accorder une pause de dix minutes pour te dire ce que je pense. Mais tout d'abord, une question : parmi tes belles paroles sur ce

que tu voulais et la belle vie que vous alliez mener, lui as-tu dit que tu l'aimais ?

— Bien sûr que oui, répliqua Aidan en se tortillant sur sa chaise. Elle sait que je l'aime. Un homme ne demande à une femme de l'épouser que s'il l'aime.

— Donc, si j'ai bien compris, Aidan, tu ne lui as rien demandé, tu lui as annoncé que tu allais l'épouser. C'est complètement différent. En outre, il me semble que le type qui l'a demandée en mariage en premier ne l'aimait pas, sinon il n'aurait pas divorcé quelques mois plus tard. Elle a pu en déduire que demande en mariage ne signifiait pas amour. Tu es d'accord ?

— Oui, mais...

— Lui as-tu dit que tu l'aimais, oui ou non ?

— Peut-être que non. Ce n'est pas facile de lâcher ce genre de chose.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas facile, c'est tout, marmonna Aidan. Mais je ne suis pas un foutu Yankee capable de la laisser tomber comme ça. Je suis un Irlandais qui tient parole, un catholique qui pense que le mariage est sacré.

— Oh, voilà qui va la convaincre. Si elle t'épouse, elle pourra compter sur ton sens de l'honneur et ta piété pour que tu restes avec elle.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta Aidan, dont la tête se mettait à tourner. Je dis seulement qu'elle peut être sûre que je ne la blesserai pas comme elle l'a déjà été.

— Il serait préférable qu'elle se croie aimée comme elle ne l'a jamais été.

Aidan resta muet une seconde.

— Depuis quand es-tu aussi malin ?

— Depuis bientôt trente ans passés à observer et à écouter les gens, ce qui m'a permis d'éviter le genre de situation dans laquelle tu te trouves. À mon avis, cette femme a faim d'amour et de respect, parce qu'elle en a toujours manqué. Voilà ce dont elle a un besoin vital.

— Je lui offre tout ça.

— Je le sais, fit Shawn en pressant le bras de son frère. Mais elle l'ignore. Il est temps que tu fasses acte de contrition. Je sais combien ça va te coûter, mais elle y sera sensible, tu peux me croire.

— Tu veux dire qu'il faut que je me jette à ses pieds ?

— Tes genoux le supporteront, affirma Shawn, qui ne put retenir un sourire narquois.

— Oui, sans doute. Ça ne peut pas faire plus mal qu'un nez cassé.

— Tu veux cette femme ?

— Plus que tout au monde.

— Si tu ne le lui dis pas, si tu ne lui donnes pas ton cœur, Aidan, si tu ne le mets pas à nu sous ses yeux en lui laissant le temps de voir qu'elle peut s'y fier, elle ne sera jamais à toi.

— Elle pourrait m'envoyer paître de nouveau.

— C'est possible, reconnut Shawn.

Il s'appuya sur l'épaule de son frère pour se relever et ajouta

:

— C'est un risque à courir. D'ordinaire, prendre des risques ne t'effraie pas.

— Eh bien, c'est encore une première, dit Aidan en posant sa main sur celle de Shawn. Je suis terrifié. Si vous pouvez vous passer de moi ici, je vais faire un tour, histoire de m'éclaircir les idées avant d'aller voir Jude... Comment est-il ? demanda-t-il en désignant son nez.

— Très laid. Et ce n'est qu'un début.

Jude avait terriblement mal à la main. Elle craignit un instant de s'être cassé quelque chose. Mais comme son poing pouvait se fermer et s'ouvrir, elle supposa qu'il n'était que meurtri. Normal, quand on venait de s'écraser sur un bloc de béton du genre de la tête d'Aidan Gallagher.

Dès qu'elle rentra chez elle, elle prit son téléphone et modifia ses réservations. Elle partirait dès le lendemain.

Elle ne fuyait pas Aidan, non, pas du tout. Elle avait seulement hâte d'aller à Chicago pour régler ses affaires avant de revenir ici.

Ensuite, elle s'installerait définitivement dans le cottage de la colline aux fées et mènerait une longue et heureuse vie en faisant ce qu'elle voulait, quand et avec qui elle voulait. Et la seule personne qui ne figurait pas sur la liste des élus était Aidan Gallagher.

Elle appela Mollie et lui demanda de garder Finn durant son absence. Dès qu'elle raccrocha, elle se sentit coupable d'abandonner son chien et prit l'intéressé dans ses bras pour le dorloter.

— Tu vas bien t'amuser chez les O'Toole, tu verras. Et je reviendrai avant même que tu ne te sois rendu compte de mon absence. Je te rapporterai un cadeau, promit-elle en lui embrassant la truffe.

N'étant pas d'humeur à travailler, elle commença ses bagages. Elle n'avait pas besoin d'emporter grand-chose. Même si elle restait une semaine ou deux à Chicago, elle avait des vêtements là-bas.

Dès qu'elle serait dans l'avion, elle prendrait une coupe de Champagne pour fêter sa victoire et établirait une liste des affaires à régler.

Elle persuaderait sa grand-mère de revenir en Irlande avec elle pour y passer le reste de l'été. Elle tenterait même de convaincre ses parents de lui rendre visite, afin qu'ils voient comme elle était heureuse et bien installée.

Le reste ne concernait que des problèmes concrets. Vendre sa voiture et son mobilier, envoyer par bateau les objets auxquels elle tenait. Ils étaient peu nombreux, d'ailleurs.

Fermer son compte bancaire, poursuivit-elle en posant son sac à côté de la porte du placard. Régler les factures, résilier les contrats et abonnements divers. Demander un changement d'adresse permanent. Une semaine, calcula-t-elle, dix jours au plus, et ce pan de sa vie appartiendrait au passé.

La vente de l'appartement pourrait se conclure par courrier et par téléphone.

Tout était arrangé. Elle confierait Finn et les clés du cottage à Mollie

dans la matinée et prendrait la route de Dublin.

Soulagée d'avoir réglé tous ces problèmes, au moins mentalement, elle regarda autour d'elle et se demanda ce qu'elle allait faire jusqu'au lendemain matin.

Le mieux était de s'occuper du jardin. Elle le laisserait dans un état impeccable, sans une seule mauvaise herbe ni une seule fleur fanée. Ensuite, elle rendrait visite à tante Maud pour lui annoncer sa courte absence.

Sans plus attendre, Jude ramassa ses outils et ses gants de jardinage, planta sur sa tête son chapeau de paille et se mit au travail.

Les pieds d'Aidan l'entraînèrent presque malgré lui jusqu'à la tombe de Maud. Une fois sur place, il s'attarda, cherchant l'inspiration ou, au moins, un peu de sympathie.

Il s'accroupit et caressa les fleurs que Jude avait déposées.

— Elle vient souvent vous voir. Elle a un cœur aimant et généreux. J'espère qu'il contient assez d'amour, assez de générosité pour m'en donner un peu. Elle est de votre sang, et bien que je ne vous aie pas connue lorsque vous étiez jeune, j'ai entendu dire que vous étiez d'un tempérament plutôt irascible et entêté, excusez-moi. Apparemment, elle tient de vous, et je ne l'en admire que plus. Je vais aller la trouver et la demander en mariage de nouveau.

— Alors, ne faites pas les mêmes erreurs que moi.

Aidan releva la tête et croisa un regard bleu incisif. Il se redressa lentement.

— Vous existez donc.

— Autant que cette journée, assura Carrick. Deux fois déjà elle vous a dit non. Si elle vous fait encore la même réponse, vous ne me servez à rien.

— Ce n'est pas pour vous rendre service que je la demande en mariage.

— Peu importe. Une chose est sûre, c'est qu'il ne me reste qu'une seule chance. Alors, prenez garde, Gallagher. Je ne peux pas utiliser mes

pouvoirs magiques dans cette affaire. Cela m'est défendu. Mais je vais vous donner un conseil.

— J'en ai eu plus que mon compte aujourd'hui, merci.

— Écoutez celui-ci quand même. L'amour ne suffit pas.

Effondré, Aidan se passa la main dans les cheveux.

— Alors, que faut-il, bon sang ?

— C'est un mot que j'ai de la peine à prononcer, avoua Carrick avec un sourire. Voici : compromis. Allez-y maintenant, pendant qu'elle est sous le charme de son jardin. Ça vous aidera peut-être... Et avec la tête que vous avez, je dois dire que vous avez bien besoin d'aide, ajouta-t-il en riant carrément.

— Merci infiniment, marmonna Aidan, tandis que le prince s'évanouissait dans un frémissement argenté.

La tête basse, il prit le chemin du cottage.

— Mon propre frère me traite de bourrique. Un esprit ricanant se moque de moi. Une femme me casse le nez. Que me faudra-t-il encore subir aujourd'hui ?

À cet instant, le ciel s'obscurcit et le tonnerre gronda.

— Eh bien, allez-y, ne vous gênez pas ! grommela Aidan.

Menacez-moi. C'est de ma vie qu'il s'agit, vous comprenez ça ?

Il enfonça les mains dans ses poches et tenta d'oublier la douleur qui lui vrillait la figure.

Arrivé à l'arrière de la maison, il s'apprêtait à frapper à la porte de la cuisine lorsqu'il se rappela que, selon Carrick, Jude jardinait. Puisqu'il ne la voyait pas, c'était qu'elle travaillait devant le cottage.

Tout en s'efforçant de respirer calmement, il fit le tour du bâtiment.

Elle chantait. Il avait beau la connaître depuis trois mois, c'était la première fois qu'il l'entendait chanter. Elle lui avait affirmé un jour qu'elle ne chantait que lorsqu'elle était nerveuse, mais il doutait que ce soit le cas en ce moment.

Elle chantait pour ses fleurs d'une voix douce et hésitante qui lui

déchira le cœur. Manifestement, même seule, elle n'avait pas confiance en ses capacités.

Le spectacle était charmant : Jude, agenouillée devant un parterre, un drôle de chapeau incliné sur le nez, en train de fredonner une chanson qui parlait d'un cœur solitaire pleurant au milieu d'une foule en fête. À quelques mètres d'elle, le chien somnolait au milieu de l'allée.

Alors que des nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon et que des grondements menaçants emplissaient l'air, elle offrait une image de sérénité et de stabilité. S'il n'avait pas déjà été éperdument épris, il aurait succombé à l'instant même.

Son cœur appartenait à Jude. Avancer vers elle lui parut la démarche la plus téméraire de sa vie.

Il avança et dit son nom.

Elle tourna la tête et le vit. Aussitôt, son expression heureuse s'effaça, et ses traits se crispèrent sous l'effet de la colère. Il n'en fut pas surpris.

— Je n'ai plus rien à te dire, lança-t-elle.

— Je sais.

Finn se réveilla et courut l'accueillir en jappant joyeusement. Voilà la réaction qu'il attendait de Jude, se dit-il.

Qu'elle soit toujours heureuse de le voir, qu'elle s'élançe vers lui et réclame son attention.

Bon, d'accord. Il la traitait comme un animal domestique.

Rien d'étonnant à ce qu'elle l'ait envoyé paître.

— Moi, j'ai des choses à te dire. La première, c'est que je suis désolé.

Cet aveu ne l'apaisa pas. Il lui avait peut-être fallu des années pour découvrir qu'elle avait une volonté propre et qu'elle pouvait s'en servir, mais à présent, c'était chose faite, et elle n'y renoncerait pas.

— Bien. Alors, je m'excuse de t'avoir frappé.

Le nez d'Aidan avait enflé, et l'hématome commençait à se répandre sur le reste du visage. C'était vraiment elle qui avait fait ça ? Elle en fut à la fois horrifiée et étrangement fière.

— Tu m'as cassé le nez.

— Oh?

Elle s'élança vers lui, puis recula aussitôt.

— Eh bien, tu le méritais.

— Oui, tu as raison, admit-il en s'efforçant de sourire. On parlera de toi au village durant des années.

Curieusement, Jude s'en réjouit.

— Je suis sûre qu'ils trouveront vite des sujets de conversation plus intéressants. Maintenant, si tu as fini, il faut que tu me laisses. J'ai des tas de choses à faire avant de partir.

— De partir ? s'écria Aidan, qui reconnaissait désormais le goût amer de la panique. Où vas-tu ?

— A Chicago. Je prends l'avion demain.

— Jude...

Il fit trois pas vers elle, mais le regard noir de la jeune femme le pétrifia.

— Tu es bien décidée ?

— Oui. Tout est organisé.

Il s'écarta un peu. Il fallait qu'il reprenne ses esprits. Ses yeux errèrent sur les collines, la mer, les toits du village. Son pays.

— Tu t'en vas à cause de moi ou parce que c'est vraiment ce que tu veux ?

— C'est ce que je veux. Je vais seulement...

— Très bien.

Shawn lui avait demandé de faire acte de contrition, et il allait le faire. Il revint vers Jude à pas lents.

— J'ai des choses à te dire. Je te demande seulement de m'écouter.

— Eh bien, vas-y.

— Voilà, voilà, marmonna-t-il. Accorde au moins un instant à un homme en pleine mutation. J'aimerais que tu me donnes une autre chance, même si je ne la mérite pas. Oublie la façon dont je m'y suis pris à deux reprises pour te demander en mariage et écoute ce que je dis aujourd'hui. Tu es forte et tu viens juste de le découvrir. Mais tu n'es pas dure. Alors, si tu pouvais mettre de côté ta colère afin de voir...

Comme il s'interrompait, rouge d'embarras, elle secoua la tête.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles. J'ai accepté tes excuses, tu as accepté les miennes. Tout est bien qui finit bien.

— Jude, je ne sais pas comment faire, avoua-t-il en lui prenant la main et en l'étreignant avec force. Mon estomac n'est plus qu'un sac de nœuds. Ça ne m'était jamais arrivé. Je connais les mots - je suis un baratineur, comme tu l'as dit un jour - mais j'ignore ceux que je dois utiliser avec toi, parce que, cette fois-ci, c'est ma vie qui est en jeu.

Elle l'avait blessé, comprit Jude. Pas seulement physiquement. Elle avait piétiné son ego, elle l'avait humilié devant ses amis et sa famille. Et, néanmoins, il se repentait. Elle se radoucit quelque peu.

— Tu as déjà dit tout ce que tu voulais dire, Aidan. N'y pensons plus et oublions ce qui s'est passé.

— Je n'ai jamais dit l'essentiel, Jude, et c'est ça le problème.

Sa voix tremblait un peu. Au-dessus d'eux, le tonnerre claqua sèchement.

— Les mots ont un pouvoir magique. Ils peuvent jeter des sorts, ils peuvent maudire. Certains, une fois dits, ont le pouvoir de tout changer. Mais j'ai été lâche. Je ne les ai pas prononcés.

J'ai dit que je voulais veiller sur toi, et c'est vrai... Je ne peux pas m'en empêcher, ajouta-t-il en lui caressant la joue. Je veux te faire des cadeaux, t'emmener visiter le monde, te voir heureuse.

— Tu es gentil, Aidan.

— Il ne s'agit pas de gentillesse. Je t'aime, Jude.

Il vit son regard changer, mais en y lisant la surprise et la méfiance plutôt que le plaisir, il comprit qu'il était parti dans la mauvaise

direction. Il n'avait plus d'autre solution que de mettre son cœur à nu.

— Je t'aime éperdument. Ça doit dater de l'instant où tu es entrée dans le pub, peut-être même d'avant. Tu m'étais destinée depuis toujours. Il n'y a eu personne avant toi, il n'y aura personne après toi.

Jude avait terriblement envie de s'asseoir, mais le sol semblait beaucoup trop éloigné.

— Je ne suis pas sûre... Je ne sais pas. Ô mon Dieu !

— Je ne te bousculerai plus. Je te laisserai tout le temps dont tu as besoin. Je te demande seulement de me donner encore une chance. Je vais régler mes affaires ici, puis j'irai à Chicago. Je pense que je pourrais y ouvrir un pub.

Jude dut poser sa main sur sa tête pour s'assurer qu'elle était toujours en place.

— Quoi ?

— Si c'est là que tu veux vivre, pas de problème.

— Chicago ?

Sa tête ne l'inquiétait plus. Ce qui comptait à présent, c'était l'homme qui la regardait fixement dans les yeux, comme si ce qu'il désirait le plus au monde s'y trouvait concentré.

— Tu quitterais Ardmore pour venir à Chicago ?

— J'irais n'importe où pour être avec toi.

— J'ai besoin d'une minute.

Elle dégagea sa main et alla s'appuyer sur le portail, le temps de reprendre son souffle.

Il l'aimait. Pour elle, il était prêt à abandonner sa maison, son travail, ses amis, son pays. Il ne lui demandait pas de devenir la femme de ses vœux, de se conformer à ses désirs.

Non. Elle le comblait telle qu'elle était.

Et, mieux encore, il lui proposait de devenir celui qu'elle voulait, de se conformer à ses désirs à elle. Un miracle.

Non, non. Elle ne devait plus voir dans cet amour un miracle. Ils se méritaient l'un l'autre, et ils méritaient la vie qu'ils allaient se bâtir.

Ils y avaient droit.

Elle avait trouvé Jude Murray, soit. Mais ses découvertes ne s'arrêtaient pas là. Il y avait beaucoup plus.

Lorsqu'elle revint vers lui, son cœur avait repris un rythme normal et son visage une expression calme. Un léger sourire retroussait ses lèvres, ce qui inquiéta un peu Aidan.

— Tu disais que tu avais besoin d'une épouse ?

— Oui, à condition que ce soit toi. J'attendrai aussi longtemps que tu me le demanderas.

— Un an ? fit-elle en haussant les sourcils. Cinq ? Dix ?

Quelqu'un serra un peu plus les nœuds qui étreignaient l'estomac d'Aidan.

— J'espère que je parviendrai à te convaincre un peu plus vite.

Si on voulait réaliser ses rêves, il fallait savoir prendre des risques, se dit-elle. Son rêve le plus cher était debout devant elle, et il attendait sa réponse.

— Répète-moi que tu m'aimes.

— De tout mon cœur, avec tout ce que je suis et tout ce que je serai, je t'aime, Jude Frances.

— C'est très convaincant.

Sans le quitter des yeux, elle recula de quelques pas dans l'allée.

— Quand j'ai su que je t'attirais, je me suis dit que j'allais m'offrir une liaison torride. Pourquoi pas ? Je n'en avais jamais eu, j'étais en vacances, et voilà qu'un splendide Irlandais paraissait désireux de coopérer. Ce n'était pas ce que tu voulais, toi aussi ?

— Si. Du moins, je le croyais, admit-il, repris par la panique.

Mais, merde, ce n'est pas suffisant.

— Tant mieux, parce que l'ennui, c'est que... c'est que je ne suis pas faite pour ce genre d'aventure. Avant même notre première nuit, lorsque tu m'as portée dans l'escalier, j'étais amoureuse de toi.

— *A ghra...*

Il tendit la main, mais elle secoua la tête et recula encore un peu.

— Non, attends. Je n'ai pas fini. Je pars pour Chicago, mais je n'y vais que pour vendre mon appartement et régler mes affaires avant de m'installer définitivement ici. Ce n'était pas pour toi et ce n'est toujours pas pour toi que j'ai pris cette décision. C'est pour moi. Je veux écrire. J'écris. Un livre.

— Un livre ?

La fierté et l'admiration se peignirent sur le visage d'Aidan, ce qui la bouleversa et acheva de la convaincre.

— C'est merveilleux ! S'exclama-t-il. C'est pour ça que tu es faite.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que, rien qu'en le disant, tu as eu l'air extraordinairement heureuse. Ça se voit. Et puis, tu racontes très bien les histoires. Je te l'ai déjà dit.

— Oui, fit-elle. Tu l'as dit avant que je ne m'en sache capable.

— Je suis très content pour toi.

— J'ai toujours voulu écrire, mais je n'avais jamais eu le courage d'essayer. Jusqu'à maintenant.

A présent, elle savait qu'elle en avait le courage, qu'elle avait du courage pour tout.

— Je veux écrire, et ça va marcher. Et je veux le faire ici.

C'est chez moi.

— Tu restes, alors ?

— Oui, mais je te répète que ce n'est pas pour toi que j'ai pris cette décision. Simplement, ma place est ici. Il fallait que je trouve l'endroit où je me sentais chez moi et que je trouve aussi à quoi consacrer ma

vie avant toute autre chose.

— Je comprends, dit-il, en tendant la main pour effleurer les cheveux de Jude. Parce que j'ai suivi le même parcours. Peux-tu admettre que je le comprenne, que je veuille ta réussite et ton bonheur ?

— Oui. Et maintenant que j'ai trouvé tout ça, c'est pour toi aussi que je reviendrai.

Elle lui prit les mains et poursuivit :

— Tu m'as donné les mots, Aidan, et le pouvoir magique qu'ils recèlent. Je vais te les donner à mon tour afin de commencer notre nouvelle vie à égalité.

Elle fit une pause, guettant les peurs et les doutes qui, en une autre vie, n'auraient pas manqué de l'assaillir, mais seule la joie gonfla sa poitrine.

— Il n'y a eu personne avant toi, dit-elle posément, bien que j'aie fait tout ce que je pouvais pour qu'il y ait quelqu'un et pour me conformer au modèle de la femme idéale telle que je me l'imaginais, tout cela parce que j'avais peur d'être seule.

Aujourd'hui, j'ai appris à ne plus craindre la solitude, à avoir confiance en moi, à m'aimer telle que je suis. Sache-le, celle qui vient à toi, ce n'est pas une petite femme docile, malléable et craintive. Il toucha son nez enflé et douloureux.

— Ça, je crois que j'ai compris.

Elle éclata de rire.

— Lorsque je t'aurai pris pour époux, Aidan, il n'y aura plus jamais personne, ni pour toi ni pour moi. C'est pour toujours ou pas du tout.

— Pour toujours, affirma-t-il.

Il embrassa les mains de Jude, puis s'agenouilla dans l'allée.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je fais ce qu'il faut. Sans fierté mal placée. Je n'ai pas de bijoux arrachés au soleil à déverser à tes pieds, je n'ai que ceci.

Il sortit une bague de sa poche. L'anneau était mince et terni. Le

diamant qui étincelait sous leurs yeux symbolisait une promesse faite jadis, qui attendait d'être renouvelée et tenue de nouveau.

— Elle appartenait à ma grand-mère maternelle, expliqua Aidan. La pierre est petite et la monture très simple, mais elle a survécu aux vicissitudes de la vie. Je te demande de la prendre, Jude, et moi avec, car mon amour pour toi est incommensurable. Accepte-moi, Jude, comme je t'accepte.

Bâtissons une vie ensemble, à égalité. Quelle que soit cette vie, quel que soit l'endroit où elle s'écoulera, qu'elle soit nôtre.

Jude se promit de ne pas pleurer. Dans un tel moment, elle ne voulait pas que sa vue soit brouillée par les larmes. L'homme qu'elle aimait était à genoux à ses pieds et lui offrait... tout.

Elle s'agenouilla à côté de lui.

— Je vais prendre cette bague, et toi avec, et je vous chérirai tous les deux. Je t'appartiens, Aidan, comme tu m'appartiens.

Elle tendit la main, afin qu'il puisse glisser l'anneau à son doigt, symbole des promesses qu'ils avaient échangées.

— Et la vie que nous allons construire commence maintenant.

Comme la bague glissait sur son doigt, les nuages s'écartèrent, et le soleil répandit sur eux une lumière aussi vive que celle de milliers de joyaux.

A genoux parmi les fleurs, ils ne virent pas la silhouette derrière la fenêtre qui les regardait avec mélancolie.

Enlacés, ils joignirent leurs lèvres. La douleur arracha un cri à Aidan.

— Oh ! Ça fait mal.

Tout en s'efforçant de ne pas rire, Jude lui caressa la joue.

— Viens. On va mettre un peu de glace dessus.

— Je connais un meilleur traitement.

Ils se levèrent ensemble, et il la prit dans ses bras.

— Fais juste un peu attention, et il n'y aura pas de problème.

— Tu es sûr qu'il est cassé ?

— Oui, parfaitement sûr. Et inutile de t'en réjouir.

Il fit une pause sur le seuil du cottage et déposa un baiser sur le front de Jude.

— Dis donc, à propos, Jude Frances, n'oublie pas que tu me dois deux cents livres.

— Eh bien, je ne les regrette pas. Ça valait largement le coup.

Elle leva la main et regarda le petit diamant étinceler au soleil, puis elle tendit le bras et ouvrit elle-même la porte du cottage.